

Bibliothèque numérique

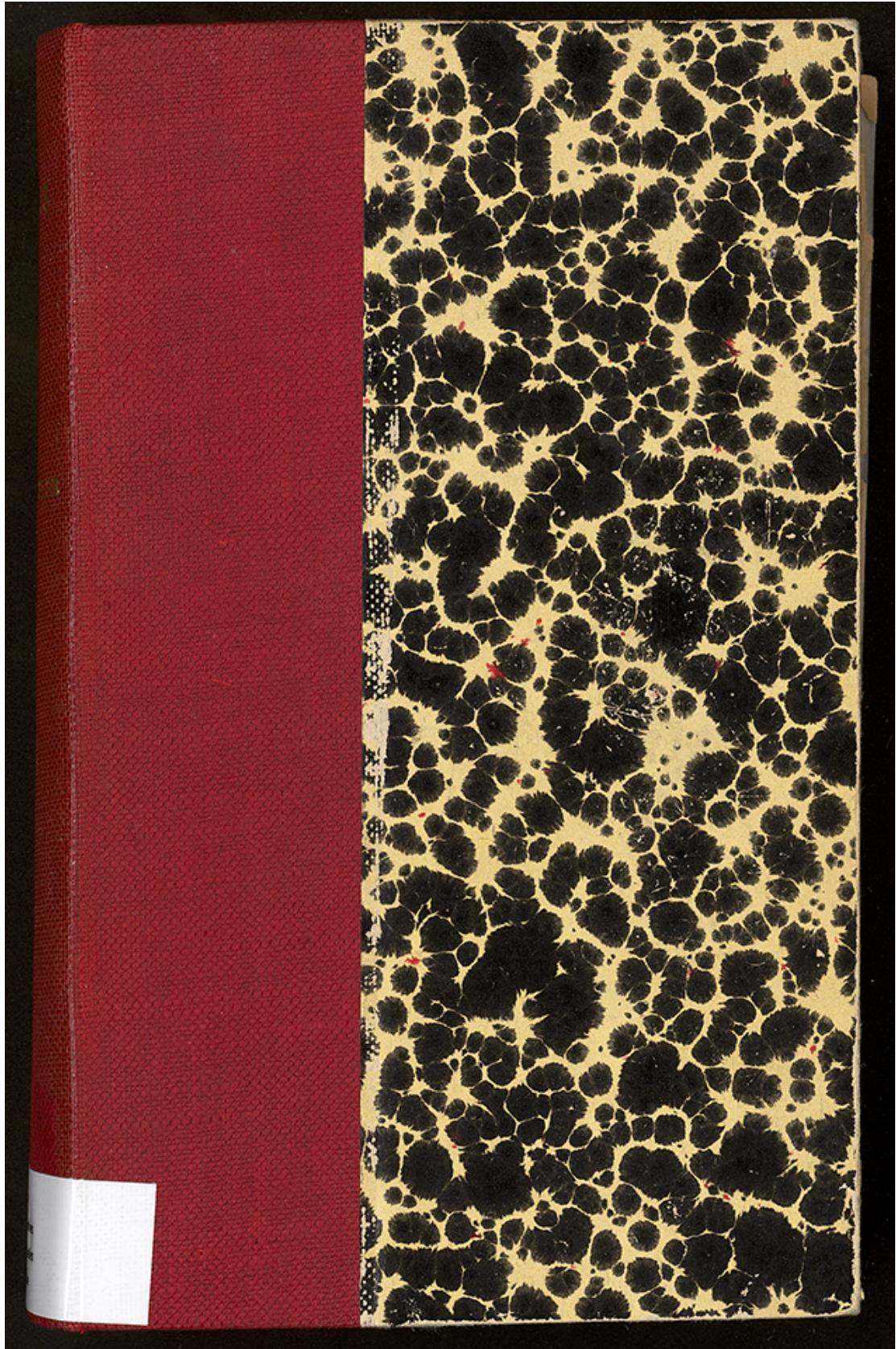
medic@

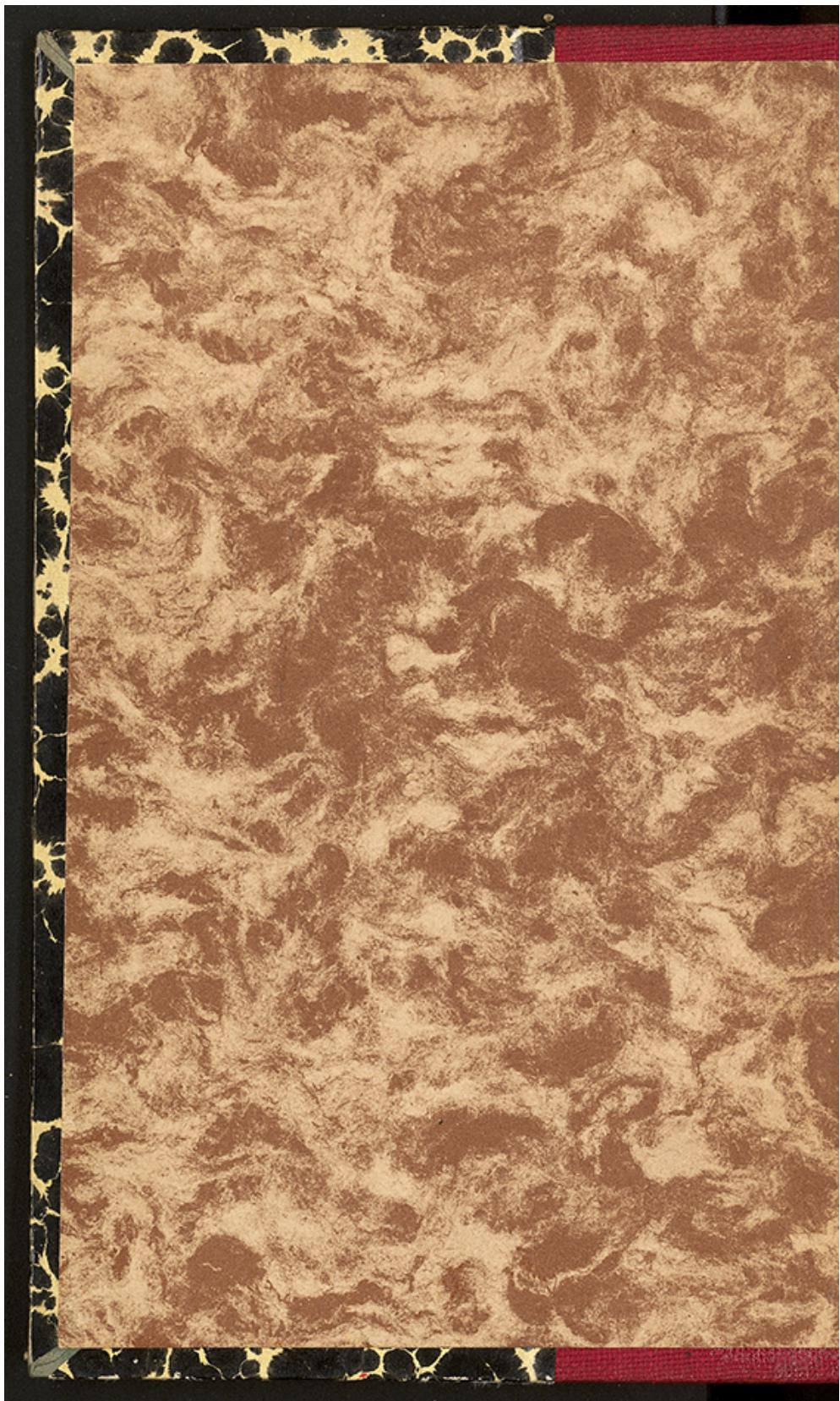
Paracelse / Grillot de Givry. Oeuvres complètes de Philippe Aureolus Theophraste Bombast de Hohenheim dit Paracelse traduites pour la première fois du latin et collationnées sur les Editions Allemandes. Tome second

*Paris : Bibliothèque Chacornac, 1913.
Cote : 65253*

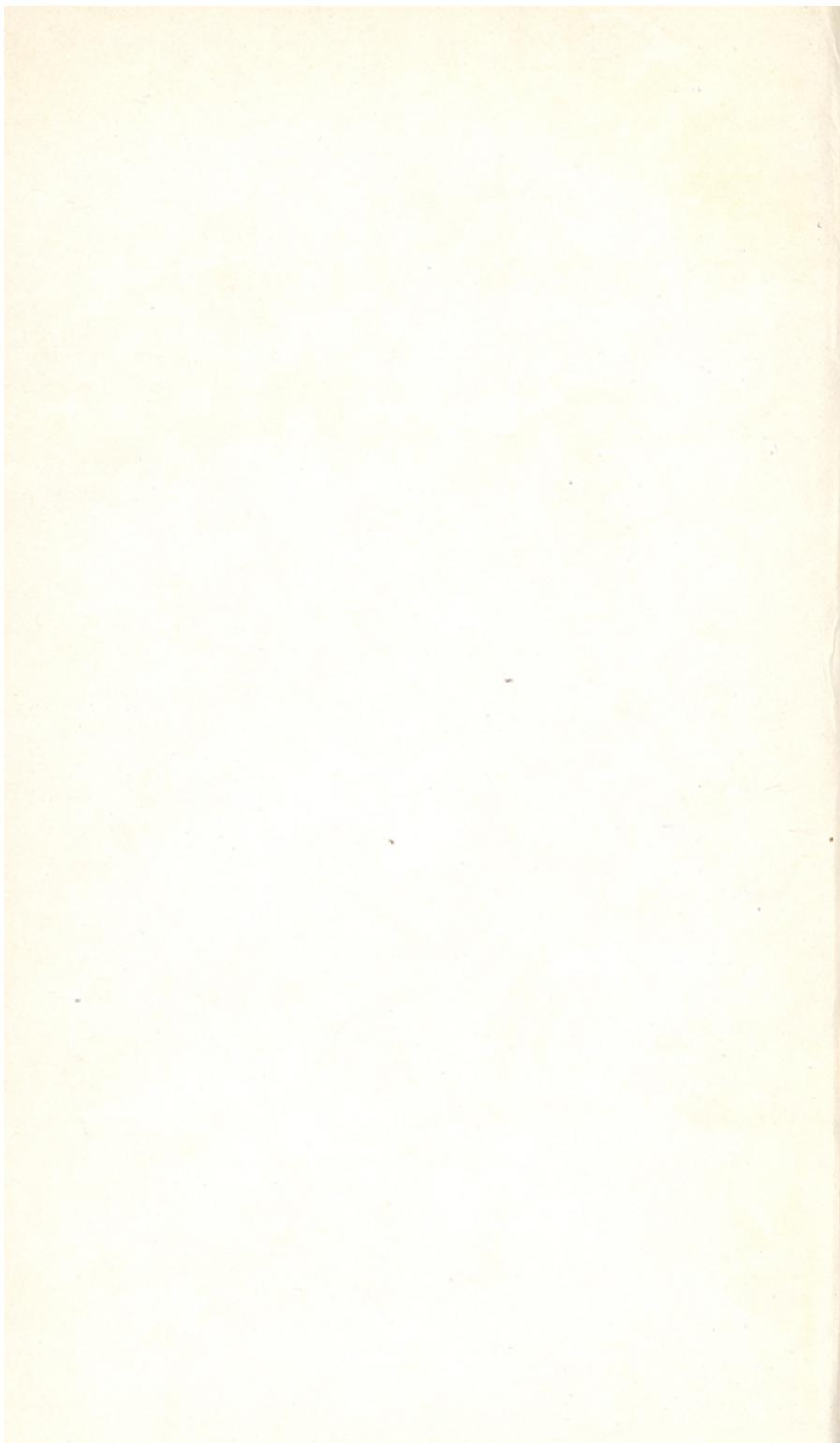


Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé (Paris)
Adresse permanente : [http://www.biусante.parisdescartes
.fr/histmed/medica/cote?65253x02](http://www.biусante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?65253x02)



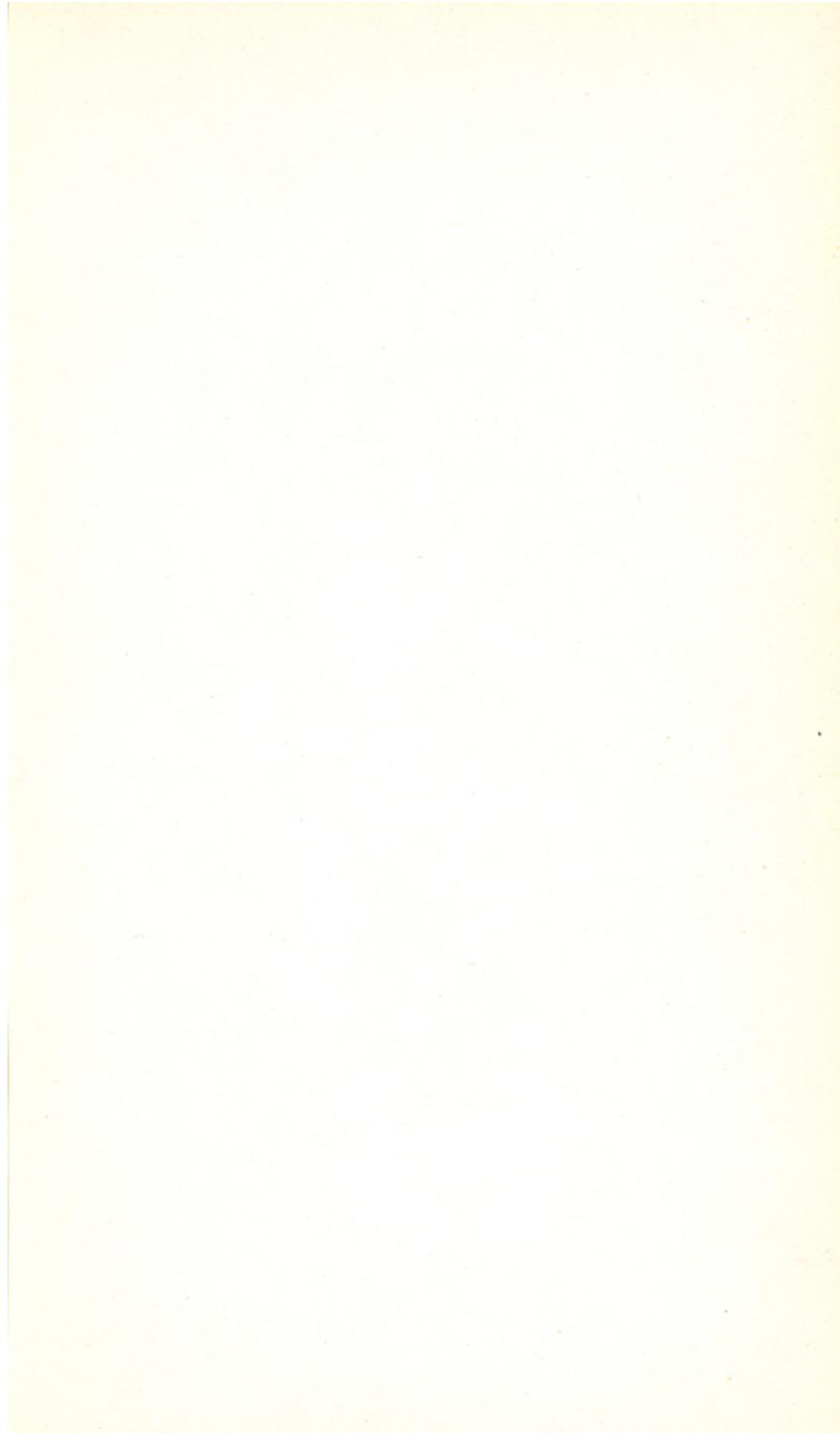














65253

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
PHILIPPE AUREOLUS THEOPHRASTE BOMBAST DE HOHENHEIM
DIT

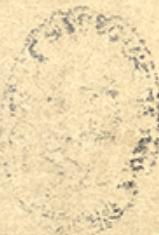
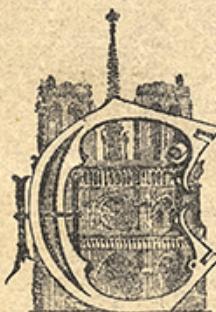
PARACELSE

*Traduites pour la première fois de l'Allemand
et collationnées sur les Éditions Latines*

par

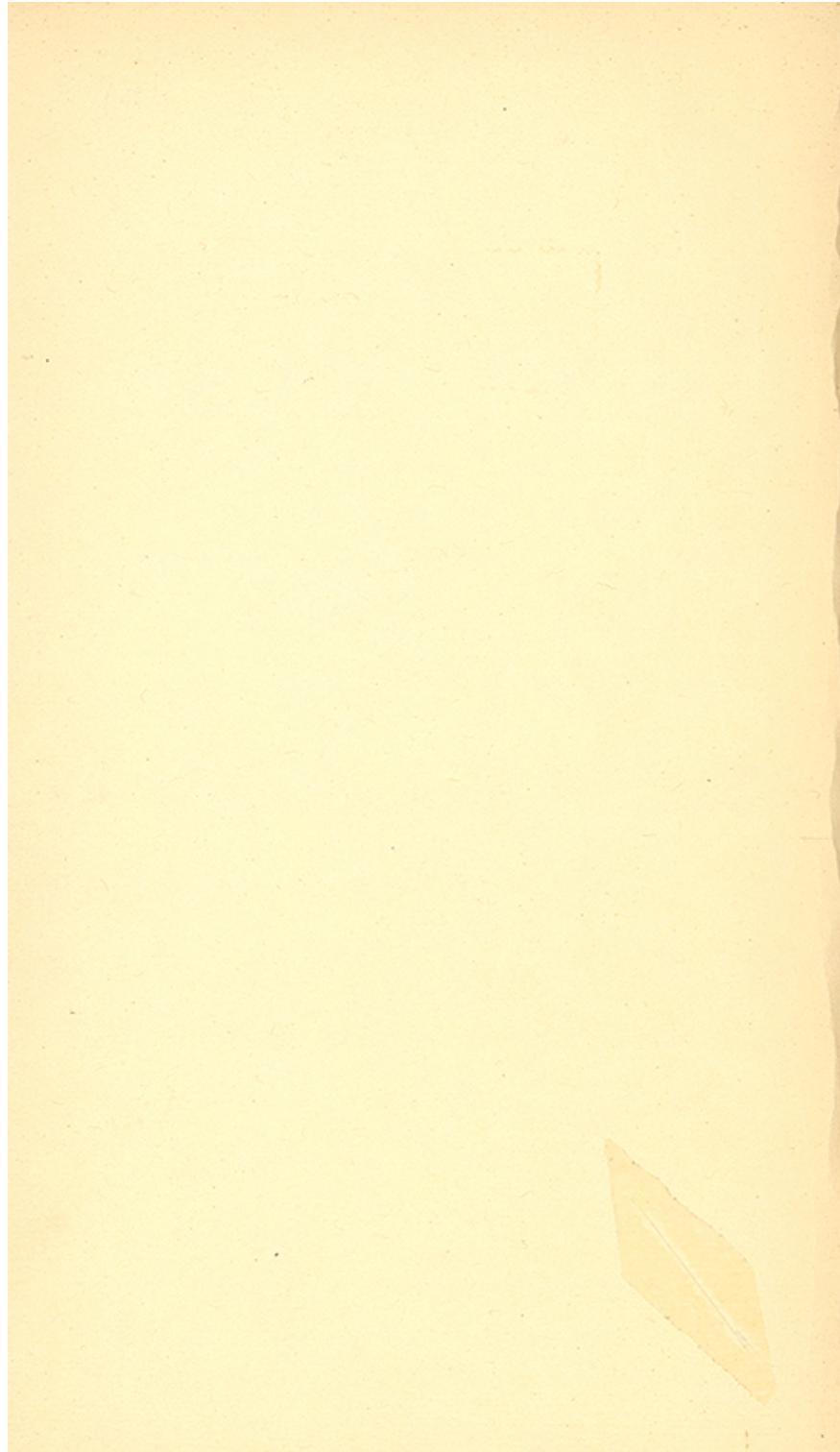
GRILLOT DE GIVRY

TOME SECOND



PARIS
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, QUAI SAINT-MICHEL, 11
MCMXIV

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10



PARACELSE

ŒUVRES COMPLÈTES

TOME II

L'ŒUVRE de GRILLOT de GIVRY

TEXTES HERMÉTIQUES (Aphorismes Basiliens; Savonarole : Paracelse).
(épuisé)

LE GRAND ŒUVRE (Un vol. in-12 jésus, format Eucologe).

LE CHRIST ET LA PATRIE (Un vol. in-18).

LA SURVIVANCE ET LE MARIAGE DE JEANNE D'ARC (Albin Michel).

LA PRONONCIATION DU LATIN DANS LES TEXTES LITURGIQUES (Bourlon).

LES VILLES INITIATIQUES. — I. *Lourdes* (Un vol. in-18).

Pour Paraître :

LES VILLES INITIATIQUES. — II. *Paray-le-Monial*.

LA PHILOSOPHIE DE L'AVENIR.

LE GRIMOIRE.

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA KABBALE.

HISTOIRE GOTHIQUE D'INGEBORG, PRINCESSE DE DANEMARK, PUIS REINE DE FRANCE.

LA TRADITION OCCULTE ET L'ENSEIGNEMENT SYMBOLIQUE
DANS L'ARCHITECTURE.

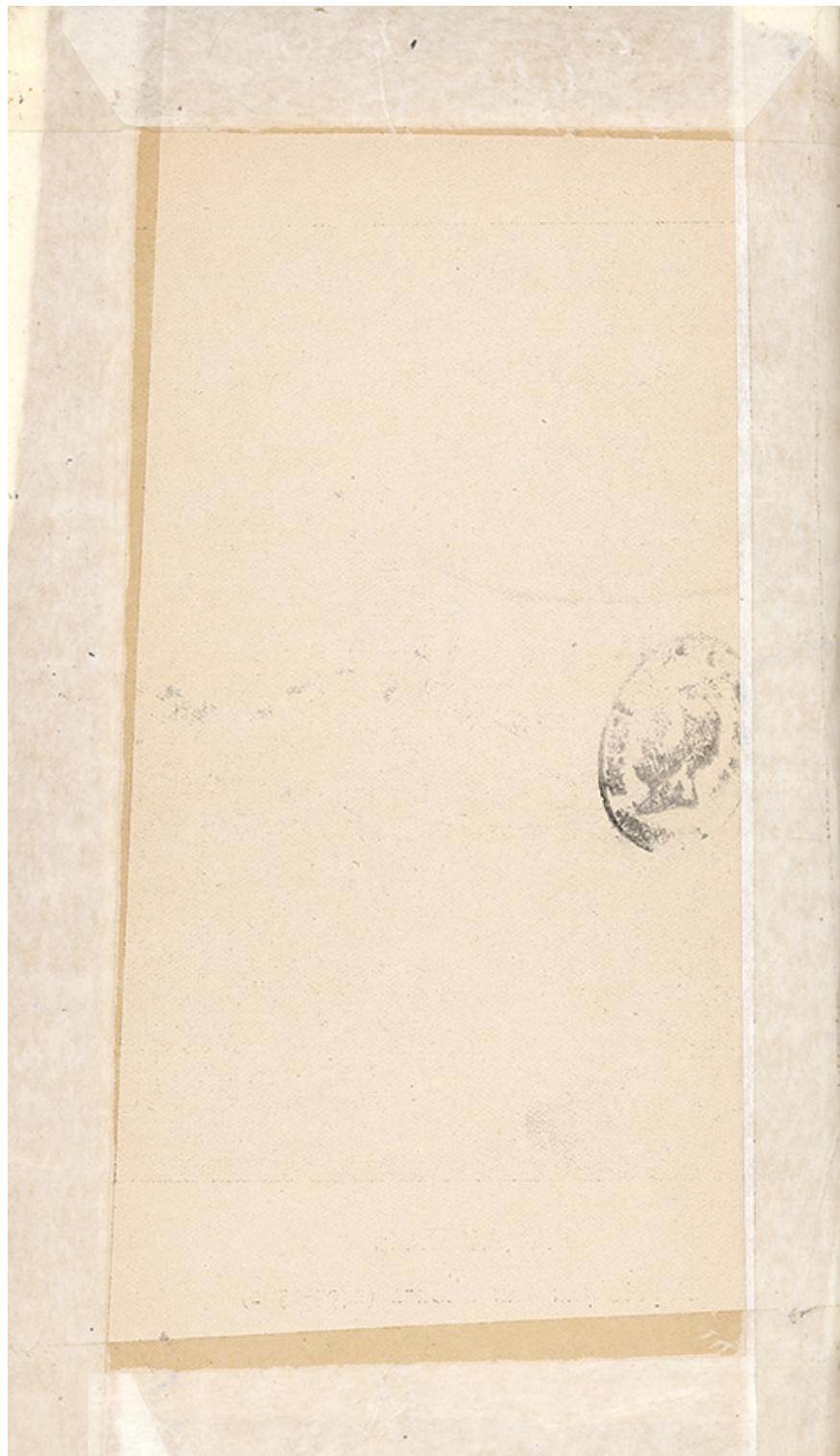
ESSAI SUR LA PRÉHISTOIRE.



Photo BRAUN et C^{ie}

PARACELSE

d'après JAN VAN SCOREL (1495-1562)



65.25

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Philippe Aureolus Théophraste Bombast de Hohenheim

DIT

PARACELSE

Traduites pour la première fois de l'Allemand

et collationnées sur les Éditions Latines

PAR

GRILLOT DE GIVRY



TOME II

LIBER PARAMIRUM

(Suite)

LES MALADIES PROVENANT DU TARTRE. — LES
MALADIES DE LA MATRICE. — LES MALADIES PROVE-
NANT DES CAUSES INVISIBLES, PAR LA FOI DE L'HOMME
ET PAR LES IMPRESSIONS DU CIEL OCCULTE

PARIS

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, QUAI SAINT-MICHEL, 11

65253

MCMXIV

Il a été tiré de cet Ouvrage :

20 Exemplaires sur papier du Japon de la Manufacture de Schizouka, de chez Perrigot-Mazure, à Paris, numérotés de 1 à 20.

20 Exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 21 à 40.

1000 Exemplaires sur papier ordinaire, bouffant.

65253

ŒUVRES MÉDICO-CHIMIQUES

ou

PARADOXES

*de très noble, très illustre et très érudit
Philosophe et Médecin*

Auréolus Philippe Théophraste Bombast de Hohenheim

dit

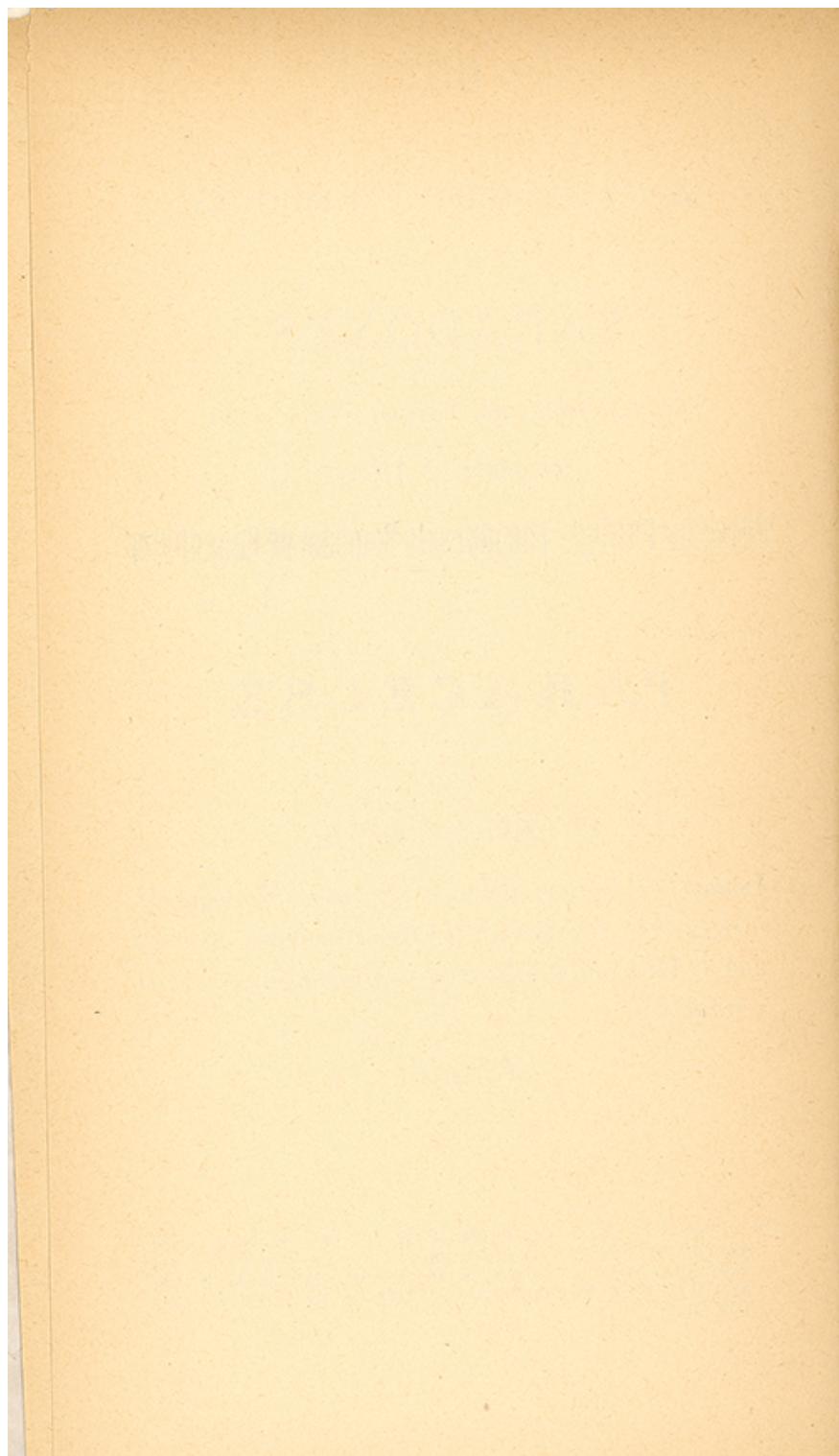
PARACELSE

PREMIÈRE PARTIE

*Traitant des causes, origine et traitement des maladies
en général, et contenant le Liber Paramirum sur l'Art
de la Médecine et le Livre de la Génération des Choses
sensibles.*

(Suite)

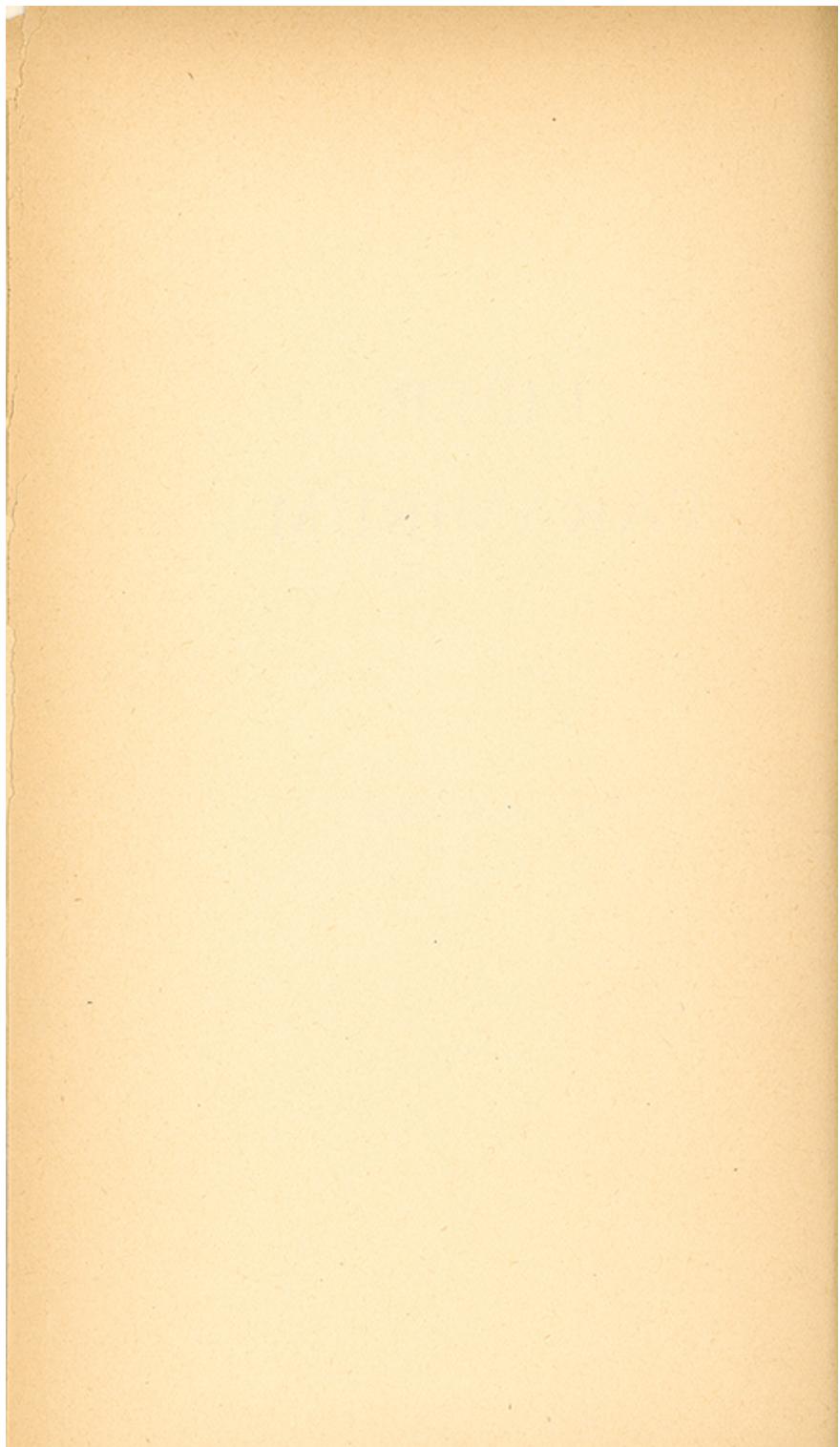
(CE TITRE EST CELUI DU PREMIER TOME DE L'ÉDITION ALLEMANDE DE 1599 ET DES ÉDITIONS LATINES DE 1603 ET DE 1658 PUBLIÉES PAR DE TOURNES. LA MATIÈRE CONTENUE EN CE TOME FORME LES TROIS PREMIERS VOLUMES DE LA PRÉSENTE TRADUCTION).



LIBER PARAMIRUM

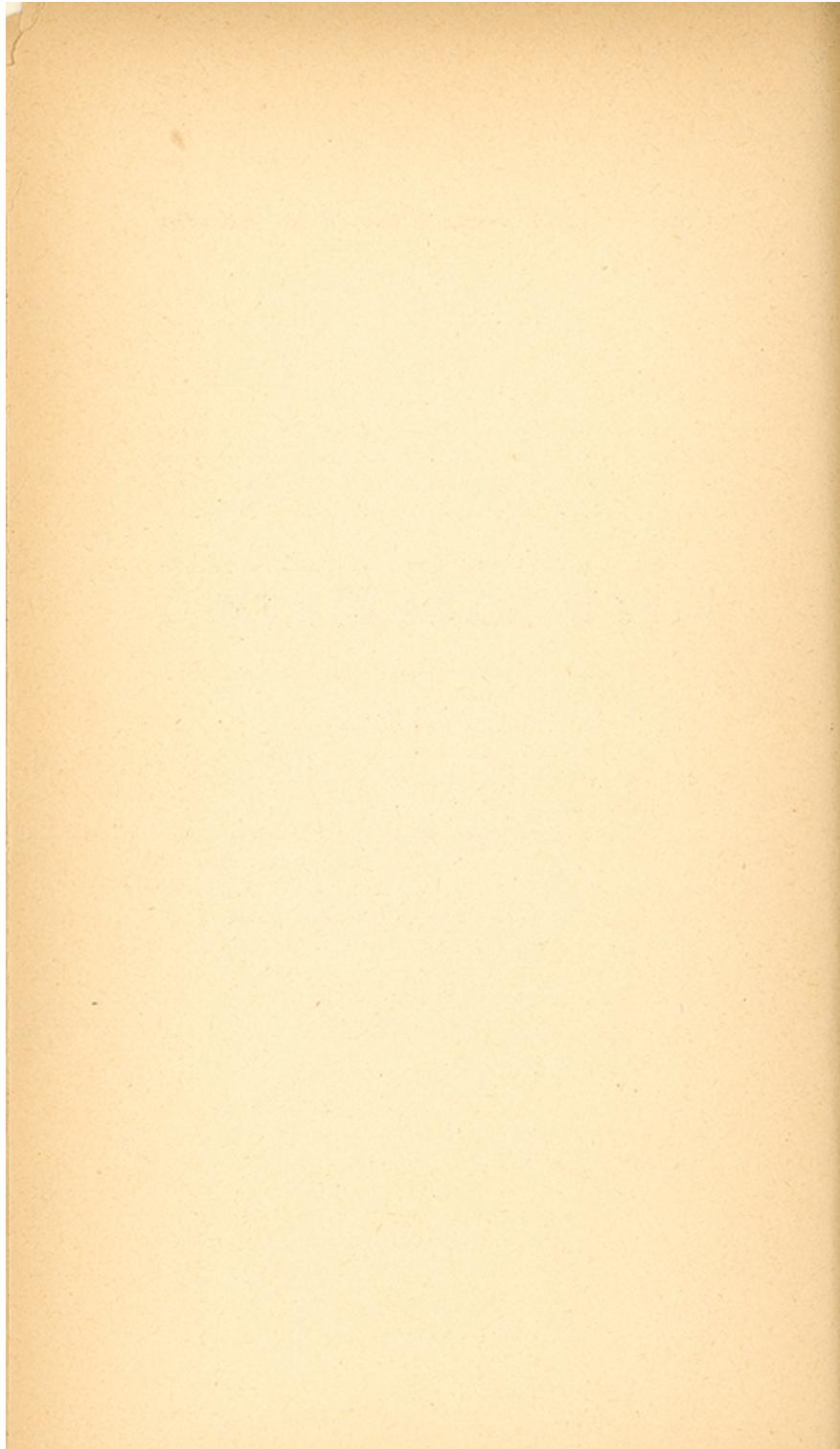
Das Buch Paramirum

(Suite)



LIBER PARAMIRUM

LIVRE TROISIÈME



TRAITÉ DES MALADIES DU TARTRE

NOTE

Le présent traité des maladies du Tartre (qu'il ne faut pas confondre avec ceux que nous publions aux tomes VII et IX), ne figure pas dans les premières éditions allemandes du *Liber Paramirum* de 1562, 1565, 1566 et 1575, ni dans la traduction latine de 1570.

Il a paru, pour la première fois, en allemand, en 1565, dans le volume : *Theophrasti Paracelsi Libri duo de Causa et Origine morborum*, Cöln, Byrckmann, in-4, qui contient les maladies du Tartre, et les causes des Maladies Invisibles ou V^e livre du Paramirum. Ce volume a été réimprimé en 1566 chez le même éditeur.

Cette édition originale offre quelques variantes avec les autres textes ; elle est, à notre avis, plus correcte et plus intelligible, les quelques modifications apportées par Huser n'ayant, en général, aucun sens.

Le traité du Tartre figure ensuite en allemand dans le volume : *Doctoris Aureoli Paracelsi Labyrinthus...*, etc. *Item von ursprung und ursachen des griess, sands, und steins, so sich im menschen befinden, kurtzer begriff.* Basel, Apiarium, 1574, in-8 ; il occupe les pages 114a à 171a. Cette édition a été donnée par Adam de Bodenstein. Le prologue au lecteur a été omis, et plusieurs variantes fantaisistes y ont été introduites.

Il parut ensuite en latin, joint, pour la première fois, aux deux premiers livres du Paramirum, et suivi des livres IV et V, dans : *Aureoli Theophrasti Paracelsi Eremitæ Operum Latine redditorum tomus II.* Basel, Pern, 1575, in-8. La version est de Georg Forberger.

Cette version, dont nous donnons les principales variantes comme nous l'avons fait dans le premier volume, a quelques qualités, mais beaucoup plus de défauts. Forberger a rendu, en réalité, un fort mauvais service à Paracelse en traduisant ses œuvres. Il l'a rendu obscur, pédant, ampoulé. L'épithète

Bonbast, qu'ont adoptée les Anglais pour désigner un style prétentieux, doit s'appliquer aux versions de Forberger, et non à cette langue virile, naïve et savoureuse, voire largement rabelaisienne, qu'est l'allemand de Paracelse.

Le traité du Tartre a été réimprimé ensuite, en allemand, dans les éditions de Huser, *Bücher und Schrifften*, Basel, 1589, in-4; Strassburg, 1603, in-f°; Frankfurt, 1603, in-4; Strassburg, 1616, in-f°; et, en latin, dans une version nouvelle, dans les éditions de Palthenius, 1603, in-4, et de Tournes, 1568, in-f°.

Huser, qui avait donné les premiers livres comme étant corrigés d'après le manuscrit autographe de Paracelse, ajoute pour celui-ci : *ex manuscripto alterius*.

Le traité des maladies du Tartre n'a jamais été traduit en aucune autre langue. Une copie manuscrite de ce traité, d'une écriture du XVI^e siècle, existe à la Hofbibliothek de Vienne, n° 11.115 (Med. 31).

Strunz en a donné une édition moderne en 1903, à Iéna.

Nous avons eu constamment sous les yeux, pour la présente traduction, les éditions suivantes :

Cöln, 1566, texte allemand;

Basel, 1575, version latine de Forberger;

Basel, 1589, texte allemand, édition Huser;

Strassburg, 1616, texte allemand, édition Huser;

Frankfurt, 1603, version latine de Palthenius (et Dorn?);

Genève, 1658, version latine de Palthenius (et Dorn?) (que Bitiskius prétend avoir revue).

Iéna, 1903, édition Strunz.

Les diverses éditions du *Liber Paramirum* présentant, pour ses cinq parties, une chronologie un peu compliquée, nous croyons utile d'en donner le schéma suivant :

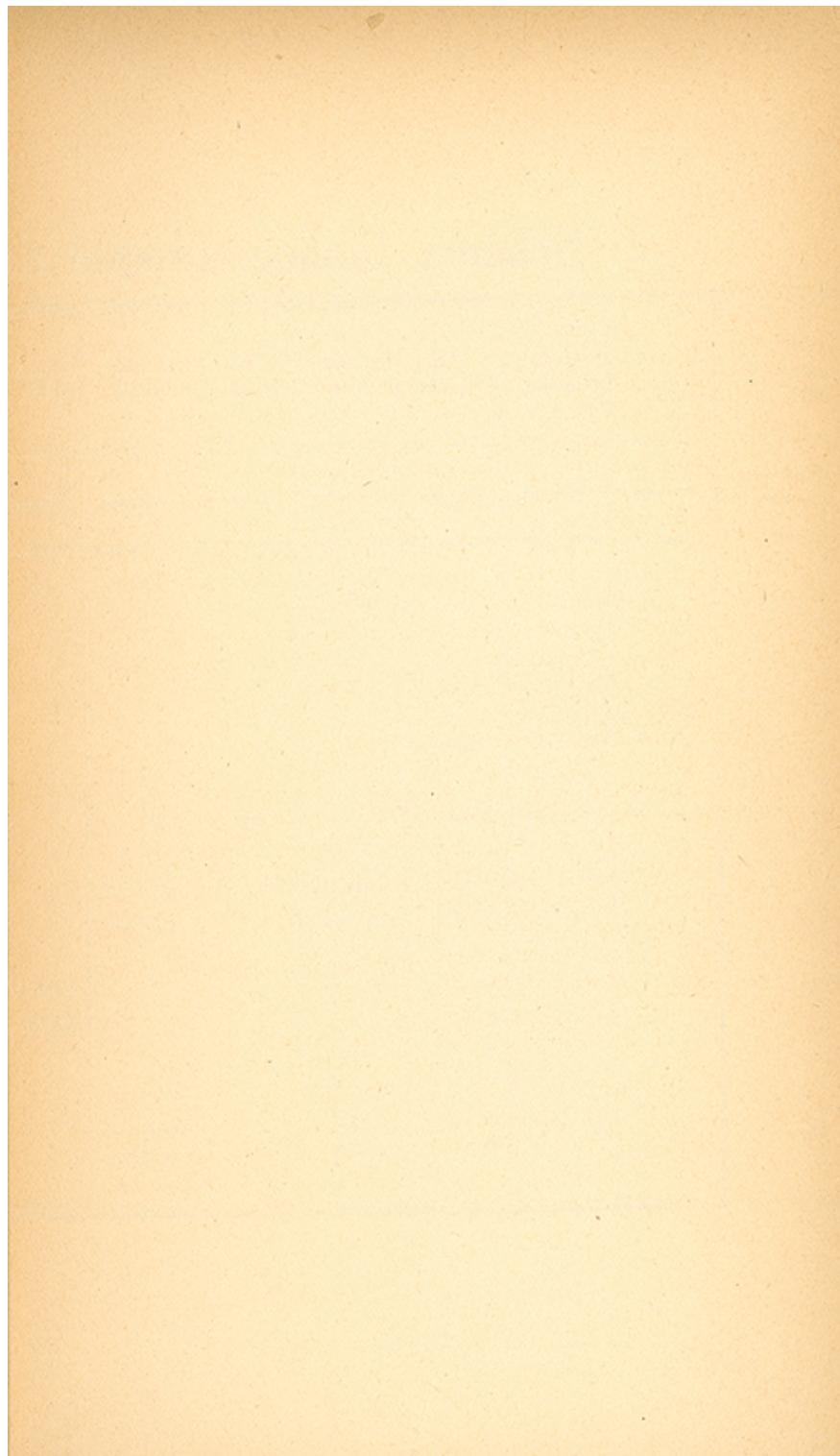
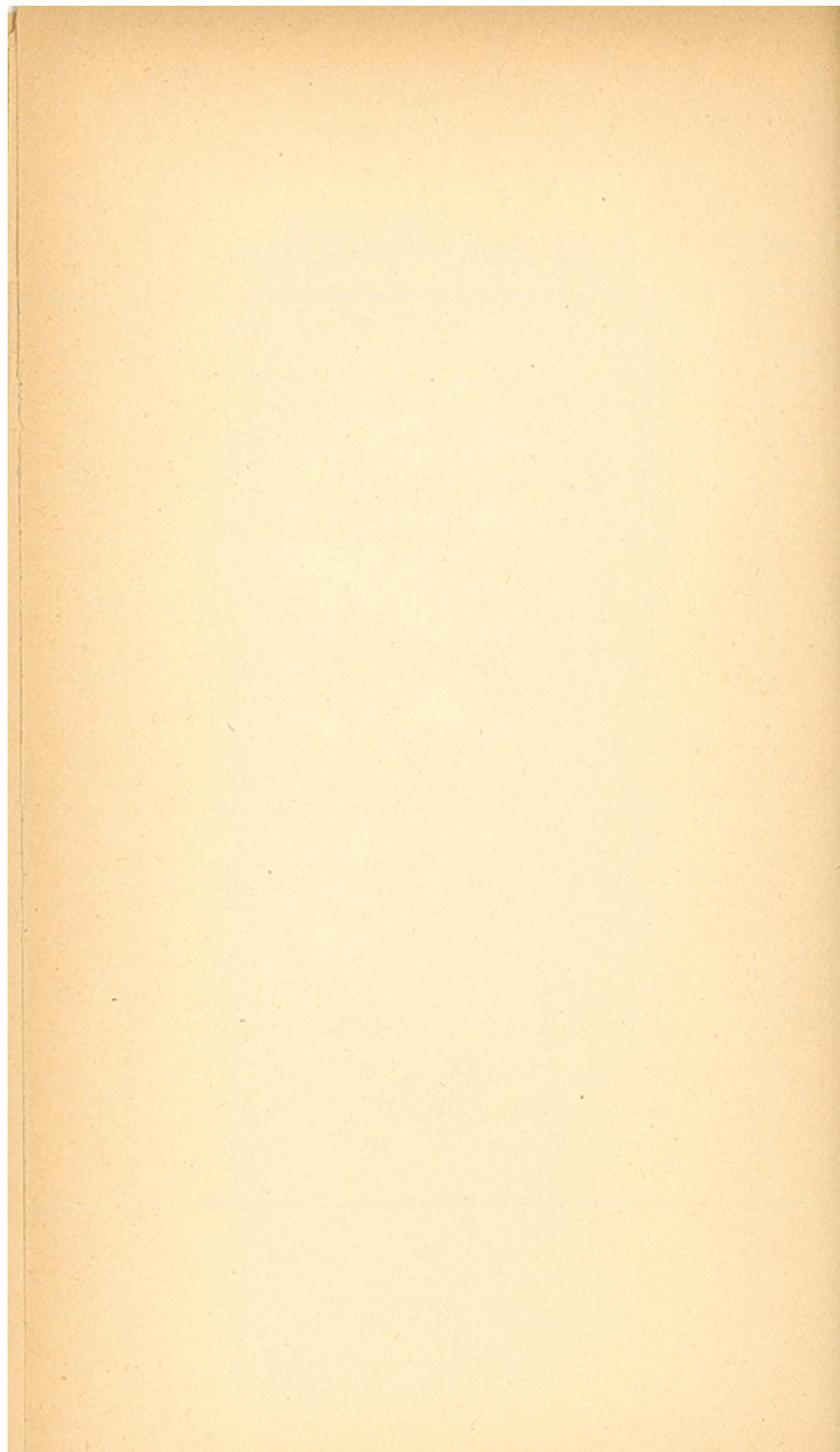


Schéma bibliographique des Éditions du *Liber Paramirum*

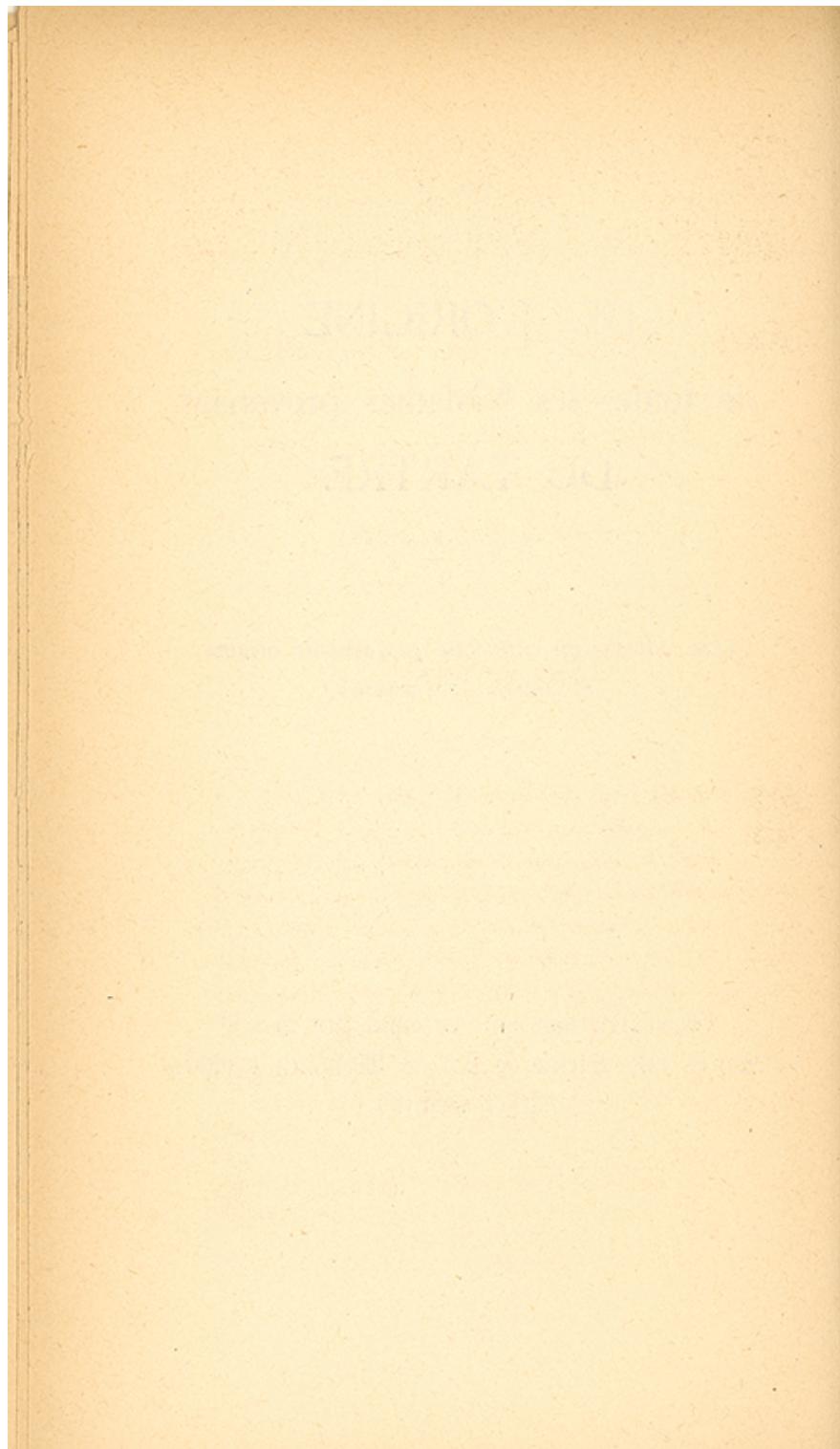
1562 Mülhausen	1565 Frankfurt	1565 Frankfurt	1565 Cola	1566 Frankfurt	1566 Cöln	1566 Cola	1569 Basel	1570 Basel	1574 Basel	1575 Strassburg	1575 Basel	1589 - 1603 1616 Éditions Huser	1603 Édition Palthenius	1658 Édition Bitiskius
Allemand	Allemand	Allemand	Allemand	Allemand	Allemand	Allemand	Latin vers. G. Dorn	Latin vers. Forberger	Allemand	Allemand	Latin vers. Forberger	Allemand	Latin version Palthenius et (G. Dorn?)	
Livre I	Livre I	Livre I		Livre I					Livre I		Livre I	Livre I	Livre I	Livre I
Livre II	Livre II	Livre II		Livre II					Livre II		Livre II	Livre II	Livre II	Livre II
			Livre III (Du Tastre)	Livre III (Du Tastre)		Livre IV (Dela Matrice)			Livre III (Du Tastre)		Livre III (Du Tastre)	Livre III	Livre III	Livre III
					Livre V (Des Maladies invisibles)	Livre V (Des Maladies invisibles)					Livre IV (Dela Matrice)	Livre IV	Livre IV	Livre IV
											Livre V (Des Maladies invisibles)	Livre V	Livre V	Livre V



DE L'ORIGINE
de toutes les Maladies provenant
DU TARTRE

(*De Morborum utriusque professionis origine
et caussa ex Tartaro*)

(Bon Ursprung und Ursachen des Gries
Sands und Steins so sich im Menschen befinden
kurzer Begriff)





Livre Troisième du Paramirum

DE AUREOLUS THÉOPHRASTE PARACELSE.

AU SEIGNEUR JOACHIM DE WADT (1), Médecin

touchant l'origine et la cause des maladies
de l'une et de l'autre profession

Au Lecteur

Bien que les moments de loisir soient loin de moi, habile (2) Lecteur, et qu'il n'existe personne qui puisse m'en donner et m'en procurer, néanmoins, cependant, je n'ai pu passer outre, comme il convenait, puisque le très vénérable et très savant Seigneur Joachim de Wadt, Docteur en médecine, bourgmestre (3) et physicien de la ville de Saint-

(1) Joachim de Wadt, ou Vadianus, naquit à Saint-Gall en 1484, et y mourut en 1551. Il voyagea presque autant que Paracelse et fut recteur de l'Université de Vienne. Il était poète, jurisconsulte et médecin. Il a laissé des chroniques de Saint-Gall, manuscrites; un ouvrage intitulé : *Ecloga cui titulus Faustus*, 1517; un commentaire sur Pomponius Mela; des scholies sur Pline le Naturaliste, etc.

(2) *Erfahrner*. La traduction latine ajoute : *et bénin*.

(3) Les versions latines disent : Consul.

Gall, m'est présent, que je n'aie produit une Théorie générale de l'une et de l'autre médecine, d'après mon expérience. Et bien que, vraiment, j'en aie commencé une semblable à Bâle, il y a longtemps, et non sans beaucoup d'attention, espérant qu'elle serait d'une certaine utilité, bien que violents et impétueux soient les vents (lorsque paraît la vérité), pour renverser celui qui l'enseigne; et cependant, chaque jour, de plus en plus, j'espère, puisque ceux qui aiment l'âme, cherissent également le corps, et que ceux qui épargnent l'âme en usent de même à l'égard du corps; et en cela je crois avoir été d'une utilité assez grande. Mais le résultat (1) a été tout à fait le contraire, et le vent s'est élevé très violent contre moi. C'est pourquoi je veux que tu prêtes attention, Lecteur (2), de ne faire aucun jugement promptement, à la suite du premier, du second ou du troisième chapitre; mais poursuis plutôt ta lecture jusqu'à la fin, et compare, avec ta propre expérience, ce que j'expose ici en si peu de pages. Ne te laisse pas séduire par ceux que j'attaque ici. Examine et pèse chaque chose, dans une juste balance, sans te laisser influencer par l'amitié ou la faveur. Car plusieurs livres (avec l'aide de la grâce divine), paraîtront, qui seront édifiés sur cette base, et qui te donneront beaucoup de plaisir. Sache et apprends ceci. Donné à Saint-Gall, le 15^e jour de Mars de l'année (du Salut) 1531.

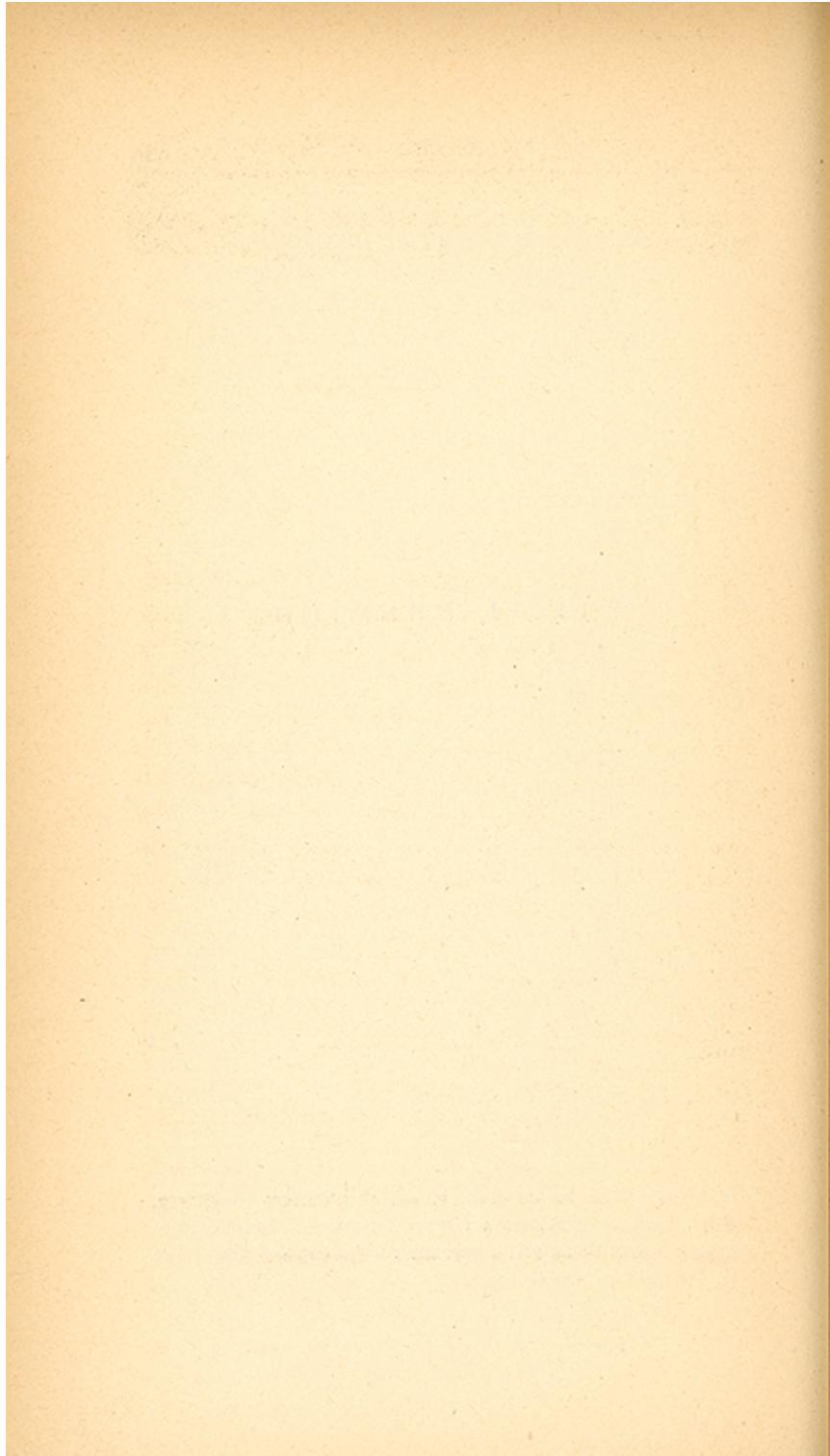
(1) Les versions latines ajoutent : de mes paroles.

(2) La version de Palthenius ajoute : *candide*.

TRAITÉ PREMIER

(L'EDITION LATINE DE GENÈVE, p. 64, ET L'ÉDITON DE HUSER,
IN-F°, PAGE 51, PORTENT A TORT : TRACTATUS TERTIUS. FOR-
BERGER A AJOUTÉ LE TITRE SUIVANT : « DE ORIGINE MORBORUM
EX TARTARO IN GENERE ».)

2





TRAITÉ PREMIER

Qui donc, parmi les Philosophes qui sont versés dans les choses naturelles, n'éclatera de rire, lorsqu'il verra que les médecins ont oublié et négligé plusieurs de ces choses, et même des plus importantes, lesquelles sont établies et basées dans la Philosophie (1), et qui se montrent présentes également ici, dans la médecine, par beaucoup de douleurs et de maladies? Or ceux-ci sautent par-dessus toutes ces choses (nécessaires), et ne songent uniquement qu'à lancer leur hameçon, à attraper la monnaie (*captandae pecuniae*, gelt einzunemmen), et à disputer avec les paysans et les laïcs, tandis qu'il connaît plutôt, cependant, d'entreprendre ces disputes avec ces mêmes Philosophes, dans l'intérêt de leur sujet (2). Or, tant qu'ils ne s'accorderont pas avec la Philosophie, ils ignoreront quel est leur sujet (3). Et ensuite, parce qu'ils ne concordent pas avec les Phi-

(1) La version latine de Palthenius dit à tort : *Tirées des fondements de la Philosophie*.

(2) La version de Palthenius ajoute : *Commun.*

(3) Palthenius : le vrai sujet qu'ils possèdent.

losophes et qu'ils n'osent pas entrer en lutte contradictoire avec eux, je veux que vous soyez persuadés que tout ce qu'ils édifient (1) est erroné et vain. Car c'est une chose grossière (*probosum, ein grob ding*) au Médecin, d'être appelé Médecin, et de se prétendre tel, lorsqu'il est, cependant, ignorant et inexpérimenté dans la Philosophie. De quoi il naît quantité d'erreurs, ce qui vous sera montré très clairement dans la suite.

Et bien que le livre précédent parle et traite de la cause et de l'origine des maladies, cependant il en reste encore une (2) qui agit aussi comme une cause, et qui engendre des maladies de divers genres. C'est, pour vous, une chose très importante que de comprendre et de considérer avec soin que toutes choses, par la Philosophie, contiennent trois substances. Or, en vérité, dans ces trois substances, se trouve une certaine égestion, évacuation ou excrément (*egestio, sterlus aut excrementum, Egestion, both unnd unsauberkeit*) (3). Car rien ne constitue un aliment, qui ne contienne en soi un certain excrément, ou résidu de sa digestion. Or ceci doit être compris plus distinctement. Toutes choses qui sont, ou qui croissent, contiennent en elles leur propre excrément (*stercus oder merda*) (4). De même qu'un homme a ceci en lui (5), de même ceci est dans toute chose,

(1) *Handlen*; Palthenius traduit : *tractant ac moliuntur*; Forberger traduit : *agunt*.

(2) Palthenius ajoute : outre les précédentes.

(3) La version de Forberger dit : *recrementum*.

(4) Edition allemande de 1566 : *merdum*.

(5) Forberger dit : de même qu'un homme engendre en lui l'excrément.

per se (vor sich selbst). La même chose a été dite aussi, en principe, au sujet des trois premières substances du corps. Et ceci donne vraiment, ensuite, une indication au sujet de l'égestion des maladies de ces trois premiers (principes), et de l'évacuation ou excrément ou fiente qu'elle engendre en nous (1). En comprenant et acceptant ceci, ne soyons pas troublés par le fait que les anciens ont gardé le silence sur ces choses. Car la raison en est qu'en toutes choses ils n'ont jamais rien compris. Quoi donc d'extraordinaire qu'ils ne nous aient rien transmis de plus parfait ni de plus étudié en ceci? C'est donc pourquoi je tire de la Philosophie ce que je veux que vous compreniez. Or, vous devez savoir principalement ceci : que toutes choses croissent et vivent; et, à cause de cela, elles ont besoin de nourriture et d'aliment. Donc, s'il est nécessaire qu'elles mangent, il est nécessaire également qu'elles aient aussi un ventricule (ein magen) (2), avec la vertu (kraft) particulière que comporte celui-ci. De là il faut conclure que toutes ces choses, de même que l'homme, mangent également le pur et l'impur (3). Elles n'ont pas toutes, comme l'homme, leurs émonctoires; mais elles retiennent intérieurement ce qu'elles mangent. Le bien est séparé du mal et il est converti en aliment pour la chose (qui a mangé). Le mal se sépare de cette anatomie; il a son anatomie particulière (4) et il

(1) La version de Forberger a complètement déformé ce passage.

(2) La version de Forberger dit : qu'elles se nourrissent par le ventricule.

(3) Forberger dit : mélangés.

(4) Son lieu particulier, dit Forberger.

demeure aussi également dans cette chose. Ainsi, dans celui-ci, l'aliment et l'excrément sont retenus tout à la fois. C'est de cet excrément, qui est ainsi laissé dans la nourriture, que je vais maintenant dissenter, en laissant cependant plusieurs points à la Philosophie pure.

Pour ce qui appartient à notre sujet, sachez que cette nourriture et cet excrément (1) sont mangés et bus ensemble par l'homme. D'où il s'ensuit que la nature de l'homme est de les séparer, et non pas de les conserver l'un l'autre en lui-même, conjoints en une seule chose. Mais comme elle est double, il en est donc fait deux choses, savoir : la *Nature* et l'*Excrément*, bien que le ventricule de l'homme ne sépare pas ces deux choses. Car il sépare seulement du pur, son excrément, mais non l'excrément des choses naturelles. Car celui-ci est uni avec la nourriture, de telle sorte que le ventricule n'a pas en son pouvoir de séparer une telle union de ces deux choses en une seule; mais il confie cet office au ventricule plus subtil qui est dans le mésentère (*in mesaraicis, in den mesaraicis*), dans le foie, dans les reins, dans la vessie, dans les intestins, etc. C'est dans ces ventricules que les excréments sont séparés. D'où, remarquez que notre ventricule, c'est-à-dire le premier ventricule placé à la suite de l'œsophage (*gula*) (2), sépare et divise seulement ce qui se putréfie et ce qui

(1) *Nutiment und stercus.* La version de Palthenius dit, à tort¹: *ad stercus*. Bitiskius, qui n'a jamais ouvert une édition allemande, a recopié consciencieusement l'erreur.

(2) *Halssrohr*, littéralement, le tube de la gorge. Forberger a dit à peu près : *per canalem stomachi*. Voir, à la fin de ce traité, notre remarque sur le terme : ventricule.

ne se putréfie pas, ce qui se brise (*commuinuitur, zerbricht*) (1) et ce qui ne se brise pas. Or, rien, en vérité, ne se brise, de ce qui n'est ni chair, ni moelle, ni os. C'est pourquoi tout ce qui n'est pas (la substance de) l'homme est excrément (2). Ce qui est l'homme n'est pas excrément. Et les excréments des choses (3) ne sont pas les excréments de l'homme, mais celui de ces choses elles-mêmes (4). Et ainsi, comme ils ne sont pas brisés (*franguntur*) (5), ils ne sont pas l'homme. C'est pourquoi ils demeurent en (*intra, im menschen*) l'homme et existent dans l'homme. C'est pourquoi ils sont cuits (*coctilia, fochend*) (6).

Ainsi donc, puisque, dans l'homme, se trouvent des choses qui ne devraient pas s'y trouver, qui ne sont pas l'excrément de lui-même et qui ne sont pas non plus (la substance de) l'homme, mais qui sont les excréments des choses naturelles, c'est-à-dire de la nourriture et de la boisson, comme nous l'avons déjà dit longuement, c'est pourquoi il est nécessaire de décrire, au sujet de ceci, ce que ces nourritures (*nutrimenta, nutriment*) opèrent et provoquent dans le corps. Or pourquoi celles-ci sont-elles étranges et singulières? C'est l'impéritie de ceux qui s'en étonnent qui les a rendues telles. Or, en vérité, ces mala-

(1) Forberger a dit faiblement : *corrumpitur*.

(2) Forberger ajoute *lutum*.

(3) Palthenius dit : de ces choses, *istarum rerum*. Forberger dit : *stercora ulteriora nutrimenti*.

(4) Ce dernier membre de phrase est omis dans Palthenius.

(5) Le texte allemand dit : *brisables, zerbrechlich*. Forberger a traduit : *corruptibles*.

(6) Forberger dit : c'est pourquoi l'homme est malade.

dies, qui sont engendrées ainsi, sont totalement différentes de celles dont il a été parlé (dans le premier livre), bien qu'il soit vrai que tous les excréments soient et demeurent dans ces trois substances également ainsi que les autres, séparés cependant et distincts des autres autant que sont séparés l'homme et l'excrément de celui-ci, comme on l'a démontré en son temps. Ainsi les maladies se distinguent entre elles, savoir : celles qui sont engendrées de l'homme, de celles qui sont engendrées de l'excrément, par cette différence susdite. De telle sorte qu'il faut comprendre tout autrement, et d'une façon toute spéciale, ce qui a trait à ces maladies provenant de l'excrément.

Et, bien que les anciens écrivains, avec leurs sectateurs, présentent très ardemment (*hefftig*) (1) la colère, le phlegme et la mélancolie (comme les causes des maladies) ; cependant, comme ceci est sans fondement (2), qui donc s'en souciera et les considérera beaucoup ? Et, pendant qu'ils écrivent sur ces choses, ils ne considèrent pas du tout les fondements de cette Philosophie, d'où ils verraient qu'ils ne peuvent nullement conserver leur place, avec leurs humeurs. Considérez donc attentivement à quel moment ils peuvent mettre d'accord ceci : que les générations de ce genre sont produites du Phlegme, de la Mélancolie, du Sang et de la Colère, quoique, cependant, de telles natures n'existent point en eux. Or, comment une chose serait-elle faite d'une autre, sans être celle-ci (3) ? Parmi les maladies de ce genre sont : le

(1) La version de Palthenius traduit : *speciosè*.

(2) Palthenius : « manque de raison et de fondement. »

(3) Forberger dit : si elle n'est en puissance d'une autre.

Calcul, le Sable (1), *Bolus et Viscus* (2). Or, j'aime-rais que vous nous expliquiez, avec vos humeurs, comme *Calculus, Arena, Bolus et Viscus* peuvent être produits, tandis qu'aucun de ceux-ci n'existe au commencement. Si un calcul, un sable, un limon ou une viscosité doivent être formés dans l'homme, alors, en celui-ci doivent se trouver les choses dont ils sont engendrés. Si celles-ci ne s'y trouvaient pas, alors elles n'auraient aucune raison d'être produites, ne s'y trouvant pas. Et, bien qu'en ces choses, une explication soit proposée, étrangère à ces quatre humeurs, cependant il en est de même ici comme dans les autres bases (3). Ici est le point faible. Que s'ils eussent été Philosophes au lieu d'être Poètes, Anatomistes au lieu d'être Canonistes, Véridiques au lieu d'être Fantaisistes, alors, certainement, ils eussent élevé un édifice plus solide au sujet des maladies de ces choses, hors de la condition et de la nature humaine.

Or, sachez donc, par contre, que multiple (4) est le corps qui engendre et produit les maladies de ce genre, savoir: *Calculus, Arena, Bolus et Viscus*. Ces

(1) *Arena*, le gravier qui se trouve dans la vessie.

(2) Ces termes désignent deux espèces de tartre, l'un agglutiné en boules, l'autre à l'état de viscosité. Les quatre termes allemands sont : *Stein, Sand, Leim und Letten*.

(3) La version de Palthenius paraphrase ainsi : Et, bien qu'ils insistent, pour confirmer ces choses, au moyen de nombreuses inductions étrangères à ces quatre humeurs, cependant leur base et leurs raisons sont, en ceci, également faibles et chancelantes comme elles le sont en toute autre chose. Forberger est plus exact.

(4) Forberger dit : quadruple.

quatre choses sont les excréments des quatre choses naturelles. Et toutes ces nourritures que mangent et que boivent les choses naturelles possèdent (1) ces quatre genres, c'est-à-dire, ou *Calculus* (une pierre), ou *Arena* (un caillou ou sable), ou *Bolus* (un limon), ou *Viscus* (une viscosité). Car toutes choses sont enfin une coagulation, c'est-à-dire l'ultime existence (*ultimum esse*); ou bien toutes, enfin, deviennent un *calcul*, c'est-à-dire une coagulation. Il faut donc maintenant démontrer d'abord que les excréments ont leur matière ultime dans le calcul. Ceci se fait ainsi : Les excréments des hommes ont la putréfaction dans leur matière ultime (2). L'ultime matière des choses naturelles est la coagulation. Or ces choses sont opposées l'une à l'autre. C'est pourquoi la digestion de l'homme a ses émonctoires, ce qui est la cause pour laquelle tout ce qui se sépare (*secedit, egeritur, herauß gehet*) par ceux-ci, est nettoyé (*excernitur, gehet*) par la force de putréfaction. Celle-ci, en elle-même, suscite la force expulsive. Car la force expulsive réside dans l'excrément et l'évacuation (3), et non dans la nature et constitution de l'homme. Celle-là n'est point du tout dans les choses naturelles. Si celles-ci sont telles, elles sont coagulatives; et ceci, par la raison qu'elles prennent leurs nourritures de leurs semblables. Car le plantain (*plantago*) mange le plantain; l'acorus (4) mange l'acorus, etc., et ainsi

(1) *Haben.* Palthenius traduit : *sequuntur*; Forberger : *dant*.

(2) Forberger dit : *ultimam materiam habent in putrefactione; Rerum naturalium stercore habent ultimam materiam in coagulatione.*

(3) Forberger traduit : *in stercore et merda*.

(4) *Acorus.* C'est le *Calamus Aromaticus*, appelé aussi

des autres. Or, en vérité, dans le principe de cette nutrition, toutes choses sont dans la coagulation; et celle-ci se résout en une nourriture. C'est pourquoi toute chose qui n'est pas digérée dans ce par quoi (1) elle a été mangée, revient dans sa coagulation d'où elle provient. Car cette résolution doit provenir (*abit, muß auch*) de la coagulation, et elle est double. L'une, qui n'est jamais coagulée; c'est la nourriture; l'autre qui est coagulée; c'est l'excrément. Car, de même que, dans l'homme, ce qui n'est pas l'homme est l'excrément, il en est de même ici. C'est pourquoi la résolution (2) est multiple : en forme de calcul, en forme de sable, en forme de concrétion molle (*bolus, Letten*) et en forme de viscosité (*viscus, Leim*). De ces quatre choses sont formés les calculs et les sables qui doivent être appelés les ultimes matières de l'excrément de la nourriture, c'est-à-dire dans les choses naturelles. Cette ultime matière est expliquée de deux manières : l'une par elle-même, dans le grand monde (3); l'autre par l'homme en lui-même, c'est-à-dire dans ces maladies mêmes dont ce livre doit traiter. L'ultime matière des choses qui se for-

calang, ou poivre des abeilles, ou *Acorus Calamus*, de la famille des Aroïdées. Son rhizome, doué d'une odeur agréable, fut employé comme aromatique, sudorifique et excitant. Léonard Fuchsius, dans son *De historia stirpium commentarii insignes*, Basel, 1562, donne la notice suivante : *Akoron, græcè, Germanicè Geltigen, Drachenwurz, oder Ackerwurtz.*

(1) *In das.* Forberger traduit : dans la substance.

(2) Forberger traduit : la coagulation.

(3) *In der grossen Welt.* La version de Palthenius dit très bien : *in macrocosmo*. Bitiskius, qui n'a même pas su le copier fidèlement, a commis une erreur en disant : *in microcosmo*.

ment par elles-mêmes (*quæ per se fiunt, von (1) ihnen selbst wirt*) sont les pierres des fleuves, qui proviennent de la nourriture de l'eau; les pierres des montagnes qui proviennent de la nourriture de la terre (2). Car toutes ces choses ont besoin de manger. Au commencement se trouve seulement une viscosité (*viscus, Leim*) (3), de telle nature, cependant, que, dès qu'elle est rejetée hors (*extra, fuer*) de son corps, elle coagule. Les quatre éléments la chassent violemment (*exturbant, schießens hinauß*); mais non les choses croissantes (*vegetabilia, res crescentes, die wachsende ding*). Car les choses croissantes se soutiennent en elle-mêmes (4). Sachez donc que ce qui se durcit (*arescit, dürr wirt*) a un excrément en soi; ce qui se sépare (*secedit, davon gehet*) est une nourriture sans son corps. Celui qui prépare (5) le bois fait de celui-ci le Duelech (6). Celui qui prépare l'herbe forme, de celle-ci, l'Albâtre

(1) L'édition de 1566 dit : *in ihnen.*

(2) L'édition de 1566 dit : *die Bachstein die werden auss der speiss der wasser; die Bergstein auss der speiss der Erden.* Huser a omis dans son édition une ligne du texte primitif et a dit : *die Bachstein der Erden*, ce qui n'a plus aucun sens. Palthenius, qui n'a pu saisir le sens, a traduit *Bachstein* par : *lateres, briques* : ce sont les briques de la terre !

(3) Forberger dit : *in principio quidem tantum argilla sunt.*

(4) *Erhalten sich.* Forberger dit : *in seipsis retinent ster-cora.*

(5) *Berendt.* Forberger traduit : *urit.*

(6) En marge des éditions latines on lit : *Duelech est une pierre spongieuse.* Suivant Toxites, Dorn et Roch Le Baillif, c'est une sorte de tartre qui se trouve dans l'homme comme une pierre spongieuse, causant beaucoup de douleurs et de dangers. Van Helmont a employé le terme Duelech dans son traité de la Lithiase, mais en a détourné le sens.

(*Alabastrum*) et autres semblables. Ces choses sont les ultimes matières de l'excrément des choses naturelles. Car tout ce qui brûle contient le Soufre en soi. Si cette chose est réduite en cendres, elle contient du Sel en elle. Si elle fume (*effumat*, gibt ein Rauch) elle a du Mercure en elle. Or si elle contient ces trois choses, elle a aussi ses excréments également semblables, non pas ardents (*ustilia*, brennig) mais calculeux; non pas fumants, mais coagulés; non pas en sel (1), mais en forme consistante. Voici comment vous devez comprendre ceci : si le bois donne de la cendre, la cendre, du sel, et le sel, la pierre, alors sachez ceci, que l'Artisan (*Mechanicus*) constitue ainsi ceci dans le corps, et manifeste son ultime matière dans le corps. Qui donc, parmi les paysans, voit de l'huile dans le bois? Personne. Qui donc cherche de l'eau dans la pierre? Personne, hormis le Médecin seul. Mais, réciproquement, il cherchera également en ceci ce qui n'y est pas afin qu'il y soit, c'est-à-dire le bois dans l'huile et la pierre dans l'eau : Or ceci est la Philosophie subtile acquise (*Philosophia adepta sagax*).

Puis donc qu'on a compris qu'il existe quatre genres de celles-ci (2) : *Calculus*, *Arena*, *Bolus* et *Viscus*, il est nécessaire de chercher ces quatre choses dans le corps, c'est-à-dire dans la nourriture. Car la nourriture est le corps. Donc, si elles entrent dans le corps, elles naissent là même, selon (3) l'esprit qui est

(1) *Nit im Saltz*. La version de Palthenius dit : non pas sous forme de cendres, *cinerescentia*.

(2) En marge on lit : quatre genres de maladies du Tartre.

(3) La version de Palthenius ajoute : *operatur*.

l'Artisan (*Mechanicus*) de ce lieu, c'est-à-dire l'ouvrier (*faber*, Schmid) de ces choses. Donc ce livre est, d'après son genre, intitulé, avec raison : du Tartre. Car toute ultime matière des choses naissantes, si celles-ci sont séparées dans le corps, est appelé Tartre. D'où le Tartre reçoit son nom particulier suivant qu'il est pierre ou calcul, sable, *bolus* ou viscosité. Un livre particulier sur le Tartre suivra donc, c'est-à-dire comment celui-ci doit être compris et divisé avec ses espèces. Il a été conclu jusqu'ici que le Tartre est seulement (*per se*) l'excrément de la nourriture et de la boisson, qui, dans l'homme, au moyen (*durch*) de son esprit (1), est ainsi coagulé. Et si ces excréments ne sont pas unis à leur propre puissance expulsive, et s'ils ne sont rejettés suivant cette permixtion, alors celui-ci (le tartre) est engendré d'eux, comme on le rapportera dans la suite. Ainsi nous mangeons et buvons le tartre qui, une fois entré en nous, demeure dans le corps (2) s'il n'est pas mélangé avec nos excréments et expulsé (*excernatur aufgetrieben*) avec la masse de ceux-ci. D'où, ensuite, de multiples maladies proviennent, et de diverses manières, qui, cependant n'ont été expliquées jusqu'ici, ni par les anciens médecins, ni par les modernes; ceci, non par leur envie ou malveillance, mais plutôt par leur ignorance et leur impéritie.

(1) L'édition allemande de 1566 dit : *durch sein species*. Forberger qui a établi sa version sur ce texte a très bien traduit : *luxta sua species*. Mais l'édition de Huser porte : *durch seine Spiritus*, que Palthenius a traduit : par l'esprit de l'homme.

(2) *Bleibt er im leib*. Palthenius a traduit incompréhensiblement : *in corpore restes (?) manet*, et Bitiskius l'a fidèlement copié.

Ensuite il importe de savoir, tout d'abord, comment nous absorbons (*assumamus, einemmen*) le tartre dans les légumes, comme l'orge (*hordeum, gerste*), les pois (*pisa, Erbsen*), etc. Car toutes ces choses possèdent le tartre en elles. Car il est certain que leur mucilage le donne (1), ainsi que leur substance épaisse d'eux-mêmes; et le tout vient de la seule matière ultime, c'est-à-dire de ce qui est doux (*dulce, füß*). C'est pourquoi toutes les choses cuites ou qui sont cuites selon la nature mucilagineuse (2) se présentent (*exhibentur, werden bereit*) efficaces pour le calcul (3). Que si vraiment, celle-ci (4) est enlevée par la coction, alors elle est brisée (*frangitur, gebrochen*) en ceci, parce que cette matière se retire dans les autres excréments, tandis qu'elle a coutume, autrement, d'adhérer et de s'agglutiner. Ainsi le Bitume (5), le mucilage visqueux, le gluten des

(1) Palthenius a traduit : Un tartre est formé de leur mucilage ou limon, qu'ils rendent, et de la substance épaisse d'eux-mêmes, qui est engendrée de la seule matière ultime. Forberger a déformé ce passage encore davantage : *quæ omnia tartarum in se continent, quod perspici potest ex lentore (?) quem ex se reddunt et substantiæ siccitate.*

(2) Palthenius traduit : tous les aliments qui sont cuits avec le mucilage.

(3) L'édition de 1566 dit : *zu dem Stein*, que Forberger traduit : *ad calculum*. Palthenius dit : *adversus calculum*.

(4) Palthenius au lieu de : celle-ci, dit : la viscosité, *visciditas*.

(5) *Bitumen*. Suivant Gérard Dorn, c'est le soufre de la terre ; suivant Toxites, c'est un suc gras dont il distingue plusieurs espèces, le *Petroleum, Dehr*, doué d'une odeur de Camphre ; puis une sorte de charbon fossile ; puis l'écume de la Mer Morte

légumes n'est autre que la matière des excréments qui se tient (1) dans le corps, afin de devenir pierre ou sable, et ainsi elle est transformée (*vertitur, geht*) en son ultime matière. Il en est de même pour les laitages (2). Ceux-ci donnent une matière terreuse (*bolaria*), c'est-à-dire argileuse (*lettiſch*). Sachez donc ceci : Tous les laitages contiennent en eux *Bolus*. De *Bolus* est formé le tartre, à moins qu'il ne soit expulsé avec les excréments. De même, les viandes et les poissons ont *Bolus* en eux. Sachez donc que les légumes rendent leurs excréments sous forme visqueuse (*ſchleimig*); les poissons, les viandes et les laitages sous forme terreuse (*bolarice, bolarisſch*), c'est-à-dire argileuse. Or, remarquez que, de ces deux catégories proviennent deux sortes d'excréments. Hormis ceci, aucun autre tartre n'est engendré de la nourriture, que le tartre de la terre (*tartarum boli*) et le tartre visqueux (*tartarum visci*), chacun avec ses espèces différentes, séparées comme le sont entre eux les légumes, les viandes, les céréales (*frumenta*), les herbes, etc. Car les choux (*caules*) (3), les racines, ainsi que les céréales (*frumenta*), sont compris et

dont les Maures se servent pour embaumer les cadavres, et qui est appelée *Mumia*. On verra, tome XII, que Paracelse donne ce nom à un excrément de l'urine appelé *Alcola*, et qui est une sorte de tartre mucilagineux (*De urinarum judiciis*)

(1) Palthenius dit : qui passe, *abit*, dans le corps en pierre ou en sable, toutes les fois qu'elle est transformée.

(2) *Lacticinia ou Lacticinium*. Ce terme, peu usité, s'applique aussi aux laitues ; d'après le contexte de la phrase, nous avons préféré le premier sens.

(3) Ou les tiges ? Le terme *caules*, qui, dans le texte allemand, est exprimé en latin, possède ces deux significations.

classés parmi les légumes. Donc, un médecin, dans le régime (*diæta*) qu'il doit prescrire pour les maladies de ce genre, doit prêter attention à ce que ces genres de tartre et les excréments soient mêlés dans les putréfactions et les excréments du ventricule, ainsi que leur puissance expulsive. Car, en dehors de cette préparation, le régime et la diète (1) ne peuvent point du tout être déterminés suivant une autre voie. Car l'abstinence ne fait rien ici. D'ailleurs, il n'y a aucune séparation ici, hormis dans l'homme.

De même, dans la boisson du vin ou de l'eau, ou dans tout ce qui est compris sous le nom de boisson, nous trouvons deux excréments. Premièrement il faut savoir que les boissons qui sont préparées avec les fruits des arbres, comme le poiré et le cidre, sont comparées au vin et à l'eau. Et la bière (*cerevisia, Bier*) et tout ce qui est extrait des légumes, possède en soi l'un et l'autre tartre, tant des légumes que de l'eau elle-même, au moyen de quoi il est préparé. C'est pourquoi les boissons de ce genre ont en elles leur correction, puisque, dès qu'elles pénètrent et passent dans le corps, elles n'y séjournent pas longtemps. Et moins elles sont digérées, mieux vaut ceci. Car une forte digestion est une opération apte à engendrer promptement des calculs; moins celle qui est faible (*levis*). Car jamais une digestion légère n'engendre aucun calcul ou tartre. Or, les digestions chaudes et vigoureuses (*validæ, starfen*) sont si rapides et fondamentales, qu'elles n'abandonnent rien, parce qu'elles ne séparent rien. Et ceci est la cause pour laquelle se trouve ou se produit du tartre en un

(1) Forberger ajoute : de ces maladies.

homme et point en un autre, savoir selon qu'ils ont, en ces lieux, cette force de la digestion avec douceur de la séparation (1). Ensuite sachez, au sujet de ce genre de maladie (2), qu'il existe deux tartres, qui sont dénommés selon la nature et la condition du pays même. D'où il advient souvent qu'une médecine dans tel pays, une autre, dans tel autre pays, est bonne (3) pour telle sorte de tartre et, pour une autre, pas du tout. La cause de ceci est la multiple propriété des vins et des eaux que ces diverses régions produisent et engendrent.

Remarquez ensuite comment le tartre (*weinstein*) est engendré dans le vin, et, dans l'eau, une pierre visqueuse (*lapis viscosus, schleimig Stein*), qui, quelquefois, s'isolent d'eux-mêmes et adhèrent aux vases, quelquefois n'y adhèrent pas; mais, cependant, de quelque manière qu'ils soient séparés, le vrai tartre reste toujours en eux et n'est pas tiré (*elicitur, kompt herauß*). Dans les choses qui se mangent (*in esilibus, in essenden dingem*) ceci vraiment n'existe pas; mais seulement dans les choses qui se boivent, lesquelles ont, ensemble, trop d'excréments, et sont trop faibles pour les retenir. D'où il advient qu'elles sont séparées de ceux-ci. Or, un certain

(1) *Dise stercke der digestion mit Sampt der Separation haben.* Cette phrase n'est pas claire. Palthenius a interprété : *prout in illis locis digestionem cum separatione fortiorum imbecilliorem habent.*

(2) L'édition de 1566 porte : *von dem tranck*, que Forberger a traduit : *de potu*. L'édition Huser dit : *Krancken*, que Palthenius traduit : *de œgro*. Le premier texte nous paraît préférable.

(3) *Gut ist.* Palthenius a rendu cette expression par le mot : *conducat*; Forberger par : *prodest*.

genre réside dans le vin, et un autre dans l'eau. Et leurs ultimes matières sont également distinctes l'une de l'autre. Si un calcul est engendré ici, là un sable (1), tout ceci provient de la condition et de la nature de cette région, de telle sorte que s'y trouvent ensemble le calcul et le sable. Alors, le calcul est rejeté bien souvent dans l'excrément, et non le sable; ou, par contre, le sable est expulsé et non le calcul. De même, ceci a lieu dans cette région-ci, et, dans celle-là, point. Car innombrables (2) sont les hommes, dans lesquels le calcul, c'est-à-dire le tartre, est engendré; dans lesquels se trouvent toutes les natures particulières et diverses ou générations, comme on le dira aux chapitres spéciaux.

Sachez donc que nous buvons le tartre dans le vin et dans l'eau, avec le suc des arbres. Il est impossible de trouver aucun homme (à moins que, par une digestion extrêmement faible (3), il n'expulse et ne divise pas), qui ne soit pas affecté ni chargé de tartre, en quelque lieu du corps que ce soit. Ce qui mérite d'être considéré très attentivement.

Il en doit être conclu de même, touchant la nature de la coagulation, de l'induration, de la forme, de la configuration, de l'espèce, etc. Savoir: qu'elles sont toutes engendrées suivant ce qu'est la condition de tel lieu, de telle nourriture ou boisson. Car c'est ainsi qu'il advient qu'un Suisse est atteint par le

(1) Le texte allemand ajoute : ou un caillou, *Kiss*.

(2) La version de Palthenius ajoute : et très différents, *diversissimi*

(3) Et, par conséquent, rapide.

calcul à Nuremberg (1) ou à Westerburg (2), par les légumes et les céréales de ces pays. De même ces nations peuvent, par contre, ressentir le calcul de la Suisse en usant des laitages de ce pays. Ceci est vrai également pour les Souabes ou Bavarois, pour un Alsacien, pour un Franconien (3). De même si ceux-ci usent des boissons de ces pays. Et, de même l'étranger qui périgrine en Portugal, dans la Pouille, en Angleterre, en Suède, etc. (4), s'il réside ensuite en Allemagne (*Germania, im rych nider*) il peut sentir, dans la suite du temps, la séparation de la pierre qui a été cachée (*dilata (?) verhalten*) pendant de longues années.

Ici, je veux terminer ce traité, maintenant que j'ai défini assez longuement comment nous recevons

(1) Littéralement : reçoit une pierre Nurembergeoise, *ein Nürenbergischen Stein*.

(2) Plusieurs villes, cercles et domaines de l'Allemagne portent ce nom. L'édition de 1566 offre ici une variante ; il n'est pas parlé de Westerburg, mais il est ajouté : « et réciprocquement, celui-ci recevra le calcul suisse des laitages de ce pays. » Cette phrase incorrecte a été rectifiée et traduite par Forberger : et réciprocquement un habitant de Nuremberg, etc.

(3) Ou un Français. Le texte de Huser dit : *ein Ech ein franckestein*. Palthenius traduit : *Francis*, et supprime le premier terme. Le texte de 1566 donne : *ein Etsch, ein frank stein*, que Forberger traduit incorrectement : *Franconicum, aut Athesinum tartarum*. Il faudrait lire : un Souabe ou un Bavarois reçoit le tartre Alsacien ; un Etsch, le calcul Franconien. Le mot Etsch, traduit par Athesis, désigne la contrée d'Etschland, dans le Tyrol, de Graubünden jusqu'à Bolzano, traversée par le fleuve Etsch ou Adige.

(4) Ce passage est peut-être une indication des voyages entrepris par Paracelse ?

(*assumamus, messen*) (1) le tartre de l'extérieur, sans que nous l'engendrions de nous-mêmes, comme le démontre ce que nous avons dit plus haut. C'est pourquoi ceux qui, parmi les autres médecins, donnent, à la pierre, une autre génération, tombent dans une erreur qui les rend totalement ignorants (2). C'est un très mauvais fondement qu'ils soient ignorants de la nature des nourritures et des excréments de celles-ci; ils soutiennent, sans fondement, que la matière visqueuse des nourritures, etc., est la cause du tartre; et, cependant, ils n'ajoutent pas quelle est cette viscosité et quelle est sa nature, et comment et quand et d'où un calcul est engendré. Car il n'est pas suffisant de dire que la terre engendre des arbres et produit des herbes; mais il faut dire comment ceci a lieu, et pour quelle raison. Le paysan connaît très bien la première de ces choses, mais le médecin doit être plus savant pour parler des choses terrestres (3). Tu dissertes sur la coagulation, mais tu ignores ce qu'elle est. Tu exposes bien une certaine chaleur; mais tu ne dis pas d'où provient le calcul et ce qu'il est (4). Toutes ces choses sont des preuves de ta sottise et de ton ignorance, telle que tu la montres en

(1) Forberger a traduit : comment nous mangeons et buvons le tartre.

(2) La version de Palthenius dit : C'est pourquoi ceux qui ont une autre opinion touchant la génération du calcul, tombent dans l'ignorance et l'erreur totale.

(3) Tout ce passage, dans la version de Palthenius, s'écarte beaucoup de l'original et n'a été que paraphrasé.

(4) *Oder was doch der Stein sey.* Palthenius a traduit : *et quidnam potissimum (I) sit.*

toutes circonstances (1), tandis que tu avoues ne pas être encore versé dans les principes de la médecine (2). C'est vraiment une perte de temps que de consacrer celui-ci à de semblables bagatelles, auxquelles tu accordes une si grande attention.

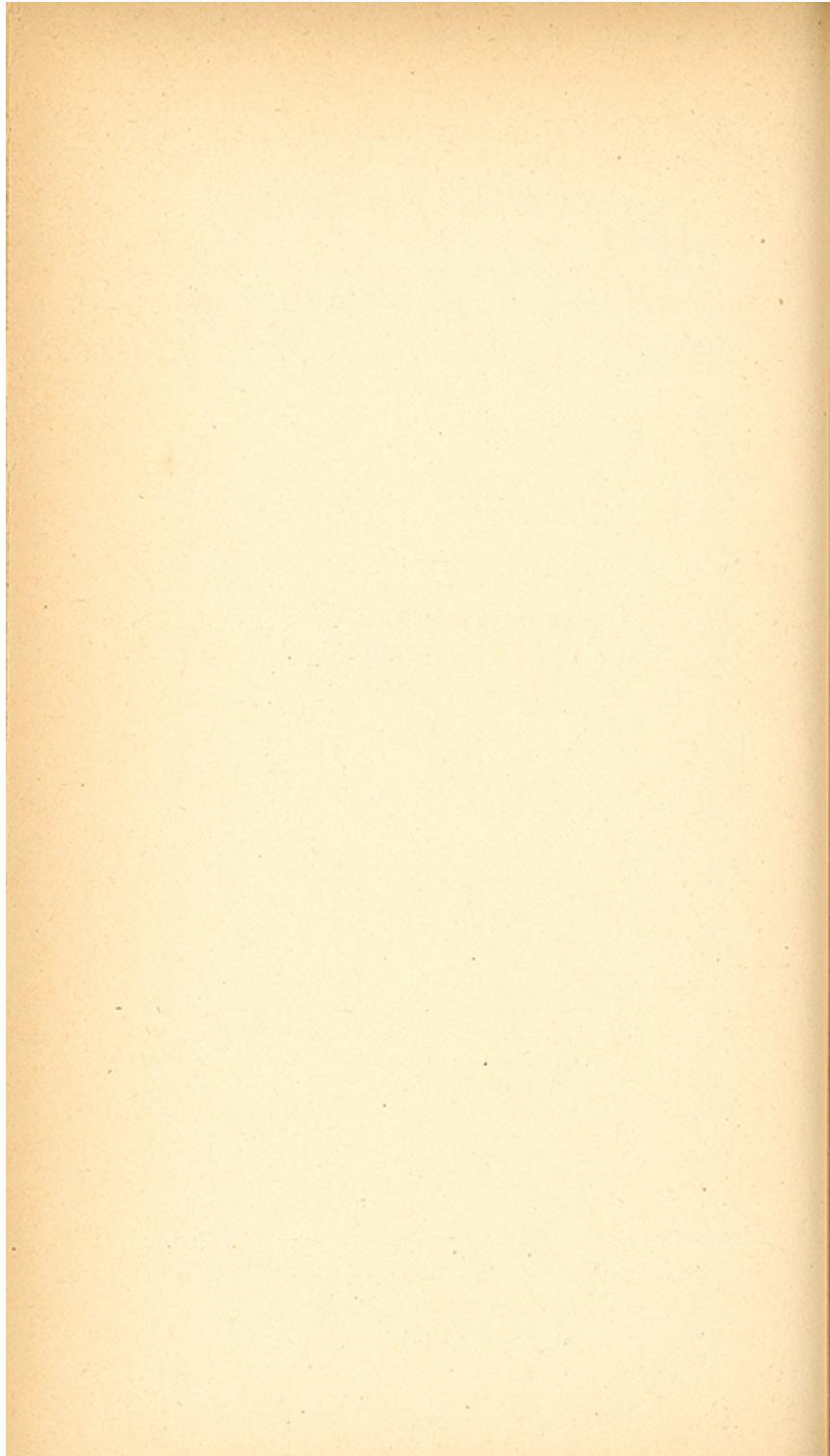


(1) Le texte de 1566 et la version de Forberger disent :
Comme le témoignent tous tes écrits afin que se manifeste plus clairement ta folie.

(2) Le texte de 1566 et la version de Forberger s'arrêtent ici et ajoutent : etc...

T R A I T É D E U X I È M E

(FORBERGER A AJOUTÉ LE TITRE SUIVANT : « DE TARTARO VENTRICULI ET INTESTINORUM ».)





TRAITÉ DEUXIÈME

PUISQUE l'aliment des plantes et des choses naturelles (1) est tiré des pierres (*lapides, Steinen*) dissoutes dans lesquelles, ensuite, elles sont coagulées de nouveau, il faut savoir, d'abord, que ce qui naît des pierres (comme la philosophie le démontre, mais comme il n'y a pas lieu de le prouver ici) dégénère (2) de nouveau en pierres, par une chaleur de digestion trop rapide et subtile qui sépare elle-même les choses, de cette manière, mais ne les forme (*gignit, madht*) pas (3). Car elle ne peut pas engendrer de pierres puisqu'elle n'est pas pierre. Mais, là où se trouve la pierre, séparée de la nourriture et de l'excrément, alors ceux-ci procèdent à leur opération selon que se comporte cet Esprit qui est l'Esprit du Sel, et qui reçoit son origine de l'excrément. C'est-à-dire que l'un se résout en tartre salin (4) et en cen-

(1) Les deux textes allemands, de 1566 et de Huser, offrent une divergence. Le premier dit : *Dieweil der naturlichen dingen gewachs und narung ist*, etc., que Forberger a traduit : *Quoniam rerum naturalium et vegetatio est*, etc. Le second dit : *Dieweil der natürlichen gewechs und dingen nahrung ist*, etc.

(2) *Gehet*. Palthenius a traduit : *degenerare*; Forberger : *coaguletur*.

(3) Forberger traduit : *non indurat*.

(4) *In Saltzstein*, littéralement en pierre de sel. Palthenius a traduit : *in lapidem solarem*, en pierre solaire (!). Forberger a supprimé ce passage.

dres; (l'autre en) une autre pierre et une forme ou cause extérieure, comme on l'expliquera plus clairement dans la suite.

Maintenant, sachez que l'Esprit du Sel coagule et forme les Tartres. Il dirige cette coagulation et formation selon le lieu dans lequel il opère. Car il est dans tout le corps. Il en est de même de l'Esprit du Soufre et de même de l'Esprit du Mercure. Or, ceux-ci n'agissent en rien dans ces excréments et maladies tartriques. Car ceux-ci n'ajoutent ni ne retranchent quoi que ce soit, et ne séparent rien ni ne forment rien. Seul, l'esprit du sel effectue ceci, parce que celui-ci, s'il trouve la matière de la pierre, opère en elle comme une chaleur du soleil; celle-ci est (comme l'Esprit du Sel); si elle trouve une chose mucilagineuse ou visqueuse, elle la dessèche. Et tout ce qui est dans la coagulation, elle l'accomplit parce que c'est là son office. Et, parce que celle-ci n'est pas l'Esprit du Sel, pour cette raison elle ne peut pas changer en pierres les matières lapidaires (1). Il en est de même des autres pierres. Car il n'est aucune pierre qui ne participe à ceci. Seul, l'Esprit du Sel convertit la matière lapidaire en pierres, c'est-à-dire la conduit dans son ultime matière. On en voit un exemple dans les aliments. Nulle chaleur, nul feu, nulle digestion, ne peuvent réduire ceux-ci en leur ultime matière, mais c'est le ventricule seul de l'homme qui a ce pouvoir (2). A cause de ceci, beaucoup

(1) *Materiae lapidales, Stein Materien*, c'est-à-dire propres à former des pierres.

(2) Le texte allemand de 1566 offre ici une différence assez considérable avec celui de Huser; il dit : *die da nit des weges*

d'erreurs sont commises dans la nature vulcanique (1), par lesquelles erreurs l'ultime matière n'est pas réduite par la voie véritable.

Il est beaucoup de choses qui putréfient, sans que ce soit cependant la voie de l'ultime matière, mais c'est, au contraire, une véritable aberration. C'est parce que ce n'est point la chaleur du corps qui accomplit ceci, mais l'Esprit du Sel. Or, quel est celui-ci, le philosophe seul le sait et non point le médecin. Donc, puisque la philosophie enseigne ces choses auxquelles le médecin lui-même est obligé aussi d'acquiescer, je les omets ici, pour cette raison, et je passe outre, pour traiter de la séparation (2), et comment elle s'accomplit dans les choses suivantes, et comment, par elle, naissent les divers genres de Tartre, et comment il est réduit ensuite par l'Esprit du Sel, et celui-ci également.

En principe, tout ce que nous mangeons et ce que nous buvons est reçu par notre bouche. Or, la bouche ne retient ceci pas autrement qu'un entonnoir (*infundibulum*, *treüchter*), dans lequel tout ce que l'on verse coule dans le tonneau placé au-dessous. Ce passage (*permeatio*, *das durch lauffen*) qui est fait par la bouche n'est pas stérile (*inanis*, *leer*) ; mais elle (la bouche) retient aussi un tartre, parce que, dans

derselben ultima materia zu bringen wil (viae) seind, die do faulen, etc. Forberger a traduit : qui hanc potestatem habet segregandi, par aliam viam, quæ ad ultimam materiam cibi non pertinent, sed putrida sunt, etc. Huser a placé un alinéa après zu bringen.

(1) *In der Vulcanischen arth.* Palthenius traduit : dans l'art vulcanique. Ceci est omis dans l'édition de 1566.

(2) *Scheidung.* Forberger a dit, à tort : *de Pæparatione.*

la bouche, se trouve la chaleur de la digestion et non de la complexion (1), ni des Eléments, ni des humeurs, mais de la seule digestion. La chaleur de la digestion est une force toute différente. Car l'office de l'autre chaleur est plus puissant et plus grand. C'est pourquoi tout ce que nous ingérons dans la bouche n'entre pas moins en digestion que si c'était dans le ventricule. Il est possible, à la bouche, de manger et de garder ceci en elle, sans que rien n'en soit absorbé dans le ventricule (2), hormis ce qui digère dans la bouche. Car, manger par l'estomac (3) donne un aliment grossier; manger par la bouche donne un aliment noble. Ceux qui mangent avec la bouche (4) n'évacuent pas (*non cacant, scheissen nit*), mais seulement ceux qui mangent par l'estomac; les autres urinent (*mingunt, feichen*) (5). C'est pourquoi, beaucoup, parmi les saints, se sustentèrent, quoique cependant les hommes aient cru qu'ils ne mangeaient rien, parce qu'ils ne rendaient pas d'excréments; et ainsi cependant la bouche seule suffit à nourrir le corps. Ainsi, la bouche digère donc par cette puissance propre, et sépare l'excrément naturel; et c'est parce qu'il adhère où il passe qu'on ne le trouve pas; il s'agglutine aux dents. Car les autres

(1) Forberger omet ce terme.

(2) *Magen*. Palthenius traduit ici : *in stomachum*.

(3) *Im Magen essen*, c'est-à-dire sans mâcher, autrement dit sans digestion buccale. Forberger a traduit absurdement : *in ventriculo digerere*.

(4) C'est-à-dire qui mâchent bien.

(5) La version de Palthenius a un peu amplifié ces phrases. Le texte de 1566 et la version de Forberger ont supprimé la dernière.

parties constituant la bouche, comme la gorge, la langue, la luette, les gencives, sont trop humides et trop glissantes (*glabriores, s̄glingsferig*) pour qu'il puisse adhérer à elles. Ainsi, il est retenu dans les dents, d'où le tartre s'y développe *wechst*), non pas par la boisson seule, mais par la nourriture, selon sa nature et condition. Et, s'il se trouvait, dans la bouche, quelque concavité et capacité permanente, alors ce tartre serait produit, non pas en un seul, mais en plusieurs genres, autant qu'il en serait trouvé. Lesquelles formes et coagulations ne peuvent pas du tout être formées, à cause de la surface glissante des parois.

C'est pourquoi, il ne s'accomplit, dans la bouche, que la première séparation de l'excrément naturel adhérant aux dents. D'où viennent ensuite les putréfactions des gencives (1), les irritations (*exesiones, durchnagen*) (2) des dents, les douleurs et rages (*cruciatus, schmerzen*) (de dents) et autres semblables, qui sont de la nature de l'âcreté (*acrimonia, Acridet*) qui est jointe à tout tartre. C'est pourquoi tu dois comparer l'irritation (*Paroxysmum*) des dents provenant du tartre, avec l'irritation du calcul qui se forme dans les vases, comme nous en parlerons dans le chapitre particulier.

Ce qui provient donc de la bouche est conduit ensuite à l'entrée de l'estomac (*in stomachi os, in des*

(1) *Bilder*. L'édition de 1566 dit : *beller*. Ce mot existe dans le patois suisse sous les formes : *biller, bildner, bilgern*, pour désigner *Zahnfleisch*; il vient du haut allemand : *bilarn, pilarn, pilāri, pilāre, etc.*

(2) *Forberger* traduit : excavations.

Magens Mund) (1). Or, il faut savoir ici que ceci ne tombe pas immédiatement et sur-le-champ dans le fond du ventricule. Mais, à l'entrée du ventricule (*in ore stomachi, in Magen mund*), se trouve une autre digestion qu'il faut entendre comme analogue à celle qui a lieu dans la bouche. D'où il advient que, dans cet endroit, il adhère autant de tartre que dans les dents. Car la matière de laquelle est formé le ventricule a reçu une nature (2) telle, qu'elle reçoit (3) le tartre, et qu'elle supporte son adhérence. Ceci fait, des maladies spéciales naissent, comme la chaleur de la gorge (*ardor gulæ. Sodtbrunnen*), la sécheresse du diaphragme (*angustia diaphragmatis, trüfen im grüblin*), et autres compressions et douleurs. Et, de plus, il donne aussi le paroxysme semblable au paroxysme du calcul. Il faut connaître ici également qu'il advient très souvent que, dans ce qui s'élève de la nourriture dans le ventricule, par le moyen de la fumée ou vapeur de celle-ci, un tartre semblable est aussi engendré. De même que, lorsque l'on distille le vin, il se produit un tartre si subtil qu'il monte en même temps. Car ceci n'est pas la voie de séparer l'ultime matière de l'excrément. C'est pourquoi celui-ci s'envole en même temps. Cependant, si une autre et véritable industrie est employée, alors le tartre est séparé dans le vin ardent (*Brentenwein*), non autrement que dans le vin, lequel on appelle ensuite : esprit de vin (*spiritum vini*), qui est le tartre du vin, c'est-à-dire c'est le tartre du vin qui est

(1) C'est-à-dire dans l'œsophage.

(2) La version de Palthenius ajoute : et une aptitude.

(3) Annemmen. Palthenius traduit : *concipiat*.

desséché de nouveau (*resiccatus, außtrudnet*) avec l'excrément, lequel est engendré ainsi. C'est pourquoi si, dans le ventricule, il advient qu'une ébullition se produise et que le tartre s'élève, alors il y aura plus d'âcreté (*acrimonia, schärfste*) dans l'opération. Car, toute chose, quelle qu'elle soit, étant distillée et digérée, devient plus aiguë (*acuitur, acuirt*) dans sa nature. Or, la douleur (*sämerßen*) de la gorge ou orifice du ventricule provient de beaucoup de causes. Car quelquefois c'est le tartre calciné, quelquefois le sel (1) et autres alcalis, selon que leur nature le comporte. C'est la nature qui engendre et fabrique toutes ces choses, aussi bien que peut le faire l'homme ; d'où, ensuite, surgit une grande quantité de douleurs qui provoquent des brûlures et des ébullitions, comme la chaux au contact de l'eau (2). Car il advient souvent qu'un bouillonnement (*aestuatio, brennen*) de ce genre est provoqué à l'entrée de l'estomac, soit par la nourriture, soit par la boisson, soit par le sel, toutes choses qu'il faut soigneusement considérer. Car, suivant que le tartre est de telle ou telle nature, il attise un paroxysme semblable, par l'ingestion, soit de la nourriture, soit de la boisson, soit par le rafraîchissement (*refrigeratio, fuele*), soit par l'exercice (*exercitatio, übung*) et autres semblables. Ajoutez à ceci le paroxysme du calcul, et celui-ci suivant sa nature et condition. C'est donc de cette manière qu'il est introduit dans le ventricule. Car il advient souvent que, à l'entrée de l'estomac, se trou-

(1) Forberger a traduit : le tartre salin ou alcalisé.

(2) Le texte de 1566 diffère ici considérablement, mais le sens est à peu près le même.

vent des tartres de la manière susdite, et, avec ceux-ci, des calculs de formes diverses, qui engendrent des douleurs analogues à celles qui sont engendrées par la bile. Celles-ci sont purgées (*expurgantur, purgit*) par les Avicennistes et les Galénistes, mais non réduites (*erwert*) (1). Il advient aussi, dans le ventricule, que le tartre adhère par des calculs, des boules (*bolis*), et autres semblables, de même que dans les dents; et ceci ne provient pas du sédiment (*a limo, vom Schleim*). Ces calculs ou tartres affaiblissent (*infringunt, brenken*) la puissance du ventricule, le rendent malade (2) et l'altèrent. Ce qui produit diverses maladies et douleurs, ce que l'on verra plus loin dans un chapitre spécial consacré à ces maladies. Mais ils font plus : quelquefois même, ces tartres (ou pierres) obstruent l'orifice, de telle sorte qu'ils retiennent les selles. N'est-il pas à propos d'expliquer et faire connaître ce qui a été tenu caché pendant si longtemps par ignorance? Car voyez les erreurs anciennes : combien de fois est-on purgé sans que la nécessité, cependant, s'en fasse nullement sentir, afin que les humeurs, viscosités, et autres semblables qui adhèrent au ventricule, soient chassées? Mais non seulement ceci n'est pas utile, mais c'est toujours une chose des plus nuisibles. Car les purgations ne chassent pas le tartre. Il n'est que juste que nous écrivions et indiquions ici ce qu'il est nécessaire de savoir à ce sujet; ceci ne sera pas trouvé mauvais (3). Car,

(1) Palthenius traduit : chassées ; *exturbantur*. Forberger : *tolluntur*.

(2) *Kränenken*. Palthenius traduit : *mutant*.

(3) Cette phrase est omise dans Palthenius.

à moins que vous ayez connu le tartre calciné réduit en sable, et que vous ayez su transmuer celui-ci, tout ce que vous aurez entrepris touchant ceci sera en pure perte. Donc, de même que vous voyez, dans le ventricule, les genres de tartre qui lui sont propres et qui existent nombreux, et qui peuvent adhérer à lui, de telle sorte qu'ils peuvent être coagulés par l'Esprit du Sel, de même, remarquez donc maintenant que l'ardeur, la compression, le bouillonnement (*exæstuatio, hij*) et autres maladies particulières se comportant comme si quelque masse se trouvait gisante, comme une meule de moulin, ou un feu, ou une pierre ou une bûche, sachez, dis-je, que toutes celles-ci proviennent du tartre; ce par quoi toutes les règles données par les anciens sont annihilées. Car tous ceux-ci n'ont jamais compris ni connu, de leur vie, la réduction du tartre, et la connaissent encore moins aujourd'hui. C'est donc en toute honte et opprobre qu'ils persistent (*bestehen*) (1), et qu'ils tuent (*jugulant, tödten*) les malades avec leurs ordonnances (*recepta, Recepten*) depuis le commencement du monde. Ils font ce qu'ils ne devraient pas faire (2). Mais leur sapience ne sait pas faire autre chose. Tu es réduit à te retirer d'eux (3).

Afin que tu comprennes cette chose plus clairement, sache qu'il existe deux voies seulement par lesquelles naît le tartre en chacune, cependant bien distinctes

(1) Palthenius traduit : *medicantur*; Forberger : *cum dedecore et pudore medentur*.

(2) Sie thünt das si nit thun solten. L'édition Huser porte : Sie haben erdacht (?) das, etc.

(3) L'édition de 1566 porte : *Reduciers so kömpstu drauss*. Forberger a traduit : *reduc tartarum et vicisti* (!?)

l'une de l'autre, savoir : l'une de la nourriture, l'autre de la boisson. Celui qui se forme de la nourriture va aux intestins (*ingeweide*) et, de là, est expulsé par le ventre (*per alvum, durch den bauch*). L'autre va au foie et à la vessie, et ainsi est expulsé également. Il faut d'abord connaître celui qui est expulsé par le fondement après avoir passé par les intestins ; ensuite celui qui est expulsé par la vessie. En principe, remémorez-vous que nous avons dit plus haut que plusieurs tartres sont engendrés dans la bouche, à l'orifice de l'estomac et dans le ventricule. Or, ces maladies se distinguent particulièrement des deux autres dont nous parlerons ensuite. C'est-à-dire que ces tartres, qui sont rapprochés ici semblablement tous les deux de la nourriture et de la boisson, ne forment qu'une seule mixture (1). Ceci est digne de remarque. C'est la raison pour laquelle le calcul qui est engendré par le tartre provenant de la nourriture, est plus facile à dissoudre que celui qui est né de la boisson. L'explication de celui qui vient de la boisson est autre que l'explication de celui qui vient de la nourriture ; et cependant ils ont une nature et une propriété différentes de celles des autres calculs ou tartres. Ces différences, à cause de ceci, doivent être tout particulièrement observées dans le traitement. Car l'un est plus facile que tout autre de même espèce, car plus il y a loin de la bouche aux émonctoires, plus la coagulation par l'esprit du sel est dure et ferme. Car ensuite, plus longtemps le tar-

(1) Forberger a ajouté : *facilius enim dissolvantur et suas peculiares proprietates habent præ aliis omnibus tartaris.* Ceci ne figure pas dans le texte de 1566.

tre est distillé, subtilisé et précipité, et plus il pénètre (*pervadit, tompt*) loin, plus il est retenu avec une force extrême. Ainsi celui qui est dans la bouche est le plus facile (1). Celui qui est à l'entrée du ventricule vient ensuite. Le troisième, le plus opiniâtre des trois, est celui qui réside dans le fond du ventricule. De là, ensuite, celui qui, dans les intestins, est le plus éloigné du ventricule, est plus rebelle; et enfin le plus opiniâtre de tous est celui qui est dans le foie, les reins et la vessie. Car celui qui est dans les intestins provient de la nourriture. C'est pourquoi il est plus tendre (*lenior, miltier*) que celui qui est dans les voies urinaires. Il s'ensuit donc une séparation ultérieure de ces deux voies avec leur condition et nature. Combien il eût été à souhaiter que ces choses n'eussent pas été représentées et expliquées autrefois et jamais avant moi! Alors certainement elles eussent donné une occupation plus intéressante et eussent apporté plus de profit que ne l'ont fait ces niaiseries avec lesquelles Galien, Rhasis et Avicenne, avec leurs commentateurs, s'enorgueillissent et pontifient insolemment.

Donc, de même que la force séparative réside dans le ventricule afin de séparer ce qui est putréfié de ce qui ne l'est pas, l'excrément de ce qui est la partie pure, en ce qui concerne la nourriture, sachez qu'un double excrément est produit de la nourriture, savoir : celui des choses qui se mangent, et celui des choses qui se boivent. Ainsi sachez ceci afin que vous compreniez qu'il y a beaucoup de nourritures qui, outre qu'elles sont une nourriture, sont, en même temps,

(1) Sous-entendu : à traiter ou à dissoudre.

boisson; et beaucoup de boissons qui sont en même temps une nourriture, et tiennent lieu de celle-ci pour ceux qui les boivent (1). D'où il s'ensuit une génération du tartre et non deux; et, bien que cette origine provienne des deux causes, leur mélange cependant ne fait qu'un genre seulement. Celui-ci est divisé en ses espèces particulières, chacune selon sa nature propre. Et, bien que l'on puisse conjecturer peut-être que la cause (du tartre) provienne plutôt de la boisson que de la nourriture, cependant il n'est pas nécessaire de donner comme cause qu'elle est une nourriture et non pas une boisson; car elle ne survient pas à la manière de la boisson ou de la nourriture. On doit tenir le même raisonnement au sujet de la voie de la boisson; c'est-à-dire si elle provenait de la boisson des nourritures, c'est-à-dire qui est dans les nourritures (2).

Au demeurant, remarquez la règle générale touchant les intestins. Tout excrément s'échappe du ventricule; or, en vérité, il reste longtemps ici avant qu'il soit expulsé, de telle sorte qu'il est retardé très longtemps en cet endroit. Donc le tartre est agglutiné ici, comme on l'a dit. Ce tartre suscite, dans le ventre, diverses maladies en nombre incalculable, car c'est de lui, assurément, que, la plupart du temps, la

(1) En marge on lit : *Cibi potulenti, potus cibales.*

(2) Par ce passage, exprimé par une tournure assez embarrassée, Paracelse dit avoir remarqué que certains aliments solides donnent, à la digestion, un liquide d'où proviendra un tartre qui sera un tartre de la boisson; et, par contre, certains aliments liquides possèdent des particules nutritives solides, lesquelles donneront un tartre de la nature de celui des aliments solides.

colique est engendrée, de même que la dyssenterie (*fast sfhier*), les tranchées (*tormina*, grimmen) et les douleurs (*reissen*) du ventre, tant supérieur qu'inférieur, les obstructions dans les flux (*verstopfung in stillen*) (1), et autres semblables. Car il faut savoir avec précision que ce tarte paroxysmise avec la pierre dans la vessie (2); c'est-à-dire qu'un paroxysme se trouve là. Ainsi, si le calcul provoque une douleur en son lieu propre, le tarte cause également des douleurs (*excruciat*, *thut wehe*) en son lieu. Et ce qui est produit dans la vessie, dans les douleurs dorsales (*ruckenschmerzen*) (3), la strangurie (*harnwinden*), ceci est manifesté, ici, dans les intestins, par les tranchées et les douleurs de ventre; et, de même que vous savez que, dans la pierre de la vessie, personne n'est contracté (*contract*) dans les membres inférieurs sous la ceinture, de même vous devez savoir également ici qu'il est fait une contraction (*contractur*) semblable dans tous les membres (4).

(1) La version de Palthenius donne : les oppilations et les flux, *oppilationes*, *profluvia*, etc.

(2) *In der blatern* (?) Nous lisons *blasen*, comme l'ont fait Palthenius et Forberger.

(3) Palthenius traduit : la lithiase.

(4) Cette phrase est obscure : *im stein der blasen niemandts contract wirt, in den untern gliederen unterhalb dem gürtel... hte in allen gliederen eine gleiche contractur wird.* Palthenius a traduit *contract* et *contractur* par *resolvi* et *resolutio*; et il a dit : Sachez que personne n'est délivré (*resolvi* ?) du calcul de la vessie dans les membres constitués au-dessous de la ceinture (*infra cingulum*); de même vous devez aussi savoir que, dans tous les membres, une résolution semblable est faite. Forberger traduit : une contraction (*contractura*) générale de tous les membres naît de ce tarte des intestins (?)

Car ce tartre ne s'étend pas (*vagatur, geht*) en bas ou en haut seulement, mais vraiment par tout le corps. C'est pourquoi vous considérerez très attentivement l'origine de la colique dans son chapitre spécial.

Mais une grossière tromperie a été présentée par les anciens dans la description de cette maladie, car il advient souvent que ce tartre a occasionné (*moverit, gemadht hat*) une si grande constipation dans les intestins, qu'il y adhère, comme le tartre du vin, se fixe sur la tunique intestinale (*gedärmen*) et demeure (1), et rien ne peut le chasser, de telle sorte que, ni les purgations, ni les sirops, ni les clystères, ni aucune autre chose ne peuvent lui porter secours. Bien souvent une coagulation est faite, qui, par la longueur du temps et par une superposition constante des parties l'une sur l'autre, s'accroît de telle sorte, qu'à la fin la pierre devient si grosse qu'elle ne peut être évacuée, et qu'elle obstrue violemment le cæcum (*monoculum*) dans lequel elle s'est développée. Ceci est comme le caillou (*silex, fíßling*) (2) auquel, de temps en temps, un limon (*limus, Ichleim*) adhère après un autre, jusqu'à ce qu'une grosse pierre en soit faite. Car tel est son accroissement aussi dans l'eau; c'est donc pourquoi, puisqu'il y a tant de gen-

(1) Le texte de 1566 dit : *und sich abgeschelet hat auss feiste oder linde der gedärme und sich gehauffet.* Forberger traduit : *et postea ex pinguedine aut lubricitate intestinalum se segregavit.* Palthenius dit également : comme le tartre du vin adhère à certains intestins et à la graisse, et est inséré dans leurs parties molles, et s'accumule ensuite, etc.

(2) Palthenius traduit : Cette génération est semblable au caillou. Forberger ajoute : dans l'eau.

res de tartre, comme la chaux, le Dufftstein (1), de même qu'il en est un qui est rugueux (*asper, rauh*), un autre lisse (*glaber, glat*), un autre salin (2), mercurel, alumineux, et autres; c'est pourquoi, dis-je, autant d'espèces de coliques, comme ils les appellent, en sont engendrées. Mais cependant prenez soigneusement garde de ne pas prendre le tartre pour la colique (3), les douleurs d'entrailles (4) ou les ventosités; car ceci est une très grande erreur, et c'est très fâcheux que tant de médecins italiens et français (5), et particulièrement ceux qui résident à Montpellier, Salerne et Paris, qui tous se disputent pour avoir la palme et ont un souverain mépris des autres, cependant ne sachent rien, ne soient capables de rien, et qu'ils soient pris sur le fait de ne faire consister tout leur art que dans leur langue et leur prestige, c'est-à-dire dans leur bavardage. Ils n'ont pas honte de clystériser et de purger bien que ce soit jusqu'à la mort, *usque ad mortem*, et cependant ils estiment que la maladie a été parfaitement bien traitée ainsi. Ils se glorifient de posséder et d'employer de grandes (6)

(1) Nous avons déjà donné l'explication de ce terme tome I^{er}, page 234. L'édition de Palthenius l'a traduit ici à tort par Duelech. Voyez ce terme plus haut, page 28. Forberger a bien dit : *tophi*.

(2) La version de Palthenius a omis ce terme.

(3) *Cholera*. Chez les anciens, c'est une violente douleur d'entrailles avec déjection et vomissement et épanchement de bile. Celse (Lib. IV. Cap. XI) en a donné une excellente description. C'est de là qu'est venu notre mot : choléra.

(4) *Iliaca*. La version de Palthenius a omis ce terme.

(5) *Welscher*, aujourd'hui *Wälsche*. Ce terme désigne à la fois les Français ou Gaulois, et les Italiens.

(6) Palthenius traduit : minutieuses et subtiles.

anatomies, et cependant ils n'ont même pas remarqué que le tartre adhère aux dents, sans parler d'autres choses plus graves. Ce sont des médecins qui ont de bons yeux et qui n'ont pas besoin de lunettes sur le nez (1).

Quelle est, je vous prie, votre perspicacité (2) et anatomie dont vous ne possédez même pas le moindre élément (3) (*ein drec^k*) ? Et de même qu'agissent les coucous allemands, les médecins (4) les imitent et ils dissèquent des cadavres de voleurs (5) et autres semblables; et vous également, jeunes fous nouvellement éclos; et lorsqu'ils ont tout examiné, ils en savent un peu moins qu'avant; ainsi donc ils sont comme étouffés dans les excréments et les cadavres (*ersticken sie im drecf und cadavere.*) Ensuite ils courrent prendre du repos. Ils devraient plutôt aller vers la foule (6).

(1) *Dörffen keins spiegels an der nasen.* Palthenius a traduit le mot *Spiegel* par *perspicillo*.

(2) *Sehen.* Palthenius traduit : *autopsia*.

(3) Le texte de 1566 ajoute : Comment pouvez-vous traiter de ceci puisque vous ne voyez même pas ce qui est devant vos pieds ?

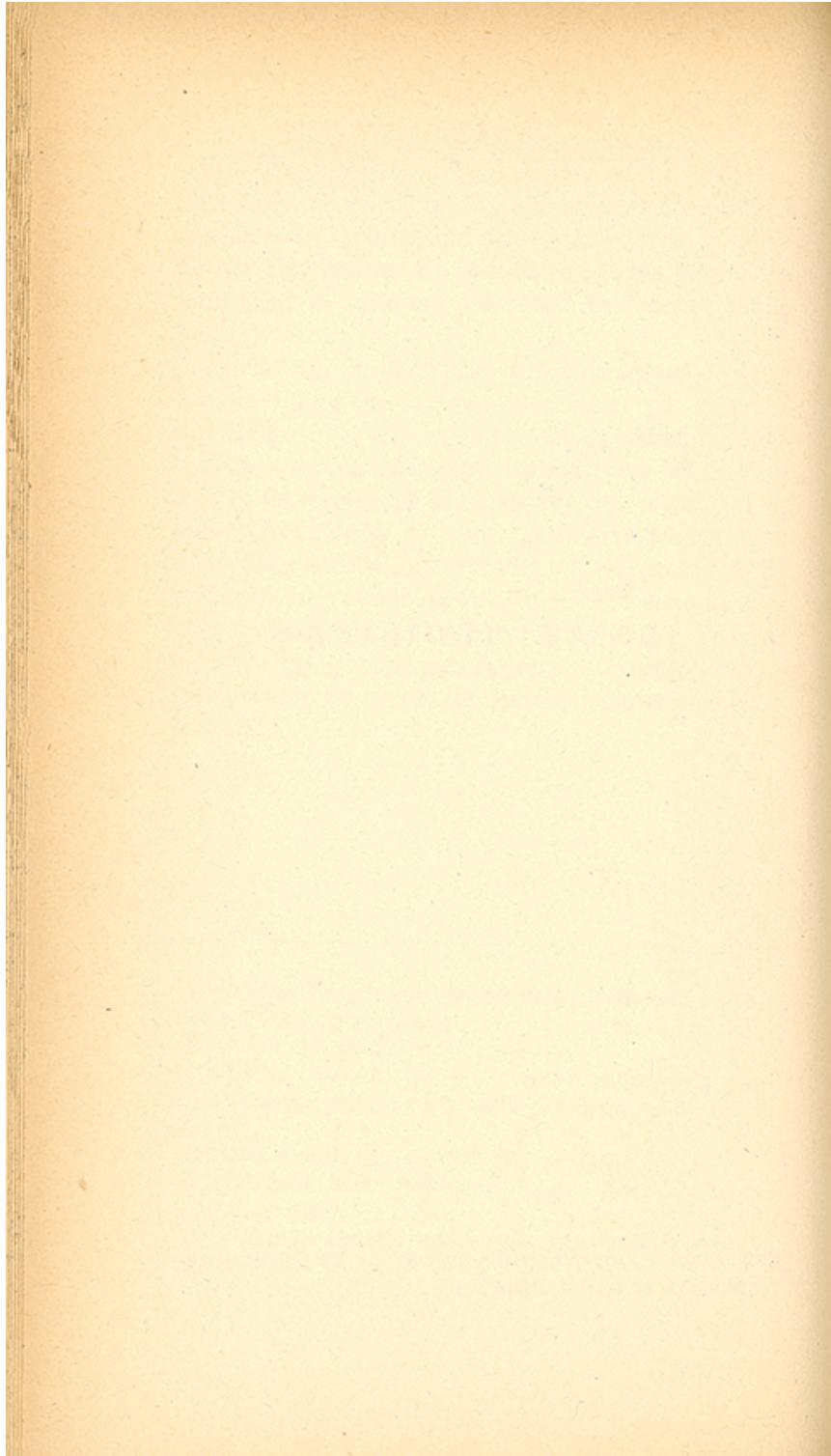
(4) Ceci n'existe pas dans l'édition de 1566.

(5) *Besehend Dieb.* Palthenius traduit : *fures ac similes secando inspectant*.

(6) Palthenius traduit : Plût à Dieu qu'ils eussent visité les malades !

TRAITÉ TROISIÈME

(FORBERGER A AJOUTÉ LE TITRE SUIVANT : « DE CALCULIS EPA-
TIS RENUM ET INTESTINORUM ».)





TRAITÉ TROISIÈME

M AIS maintenant il convient de dissenter de l'autre mode de formation du calcul, concernant les excréments de l'urine. C'est ce qui fera l'objet de ce discours. S'il advient donc que la boisson et la nourriture soient purifiées des excréments (1), et ceux-ci envoyés du ventricule au foie, sachez, d'abord, que l'urine est engendrée hors de la région du ventricule, c'est-à-dire que la nourriture est d'abord attirée vers le foie, et que l'urine, ainsi attirée, est séparée de la nourriture dans les veines et méats mésentériques (*in venis mesaraicis*). Et, à cause de ceci, notez que le foie n'attire rien à lui que ce qui lui appartient, c'est-à-dire ce qui est nourriture. Le reste, c'est-à-dire ce qui est superflu, passe outre et se dirige vers les voies urinaires. Car, de même qu'une pluie tombe goutte à goutte, si elle est engendrée ainsi, et non pas une grande quantité d'eau ensemble, il y a, ici, au contraire, une génération guttale (*guttalis generatio*, ein tropffende ge-

(1) Que la séparation soit faite, dit la version de Palthenius.

neration) qui est telle qu'elle tombe ainsi, comme ceci est enseigné dans les livres de la Mécanique (1), de même il en est ainsi avec la matière de la nourriture appartenant (*pertinens, gehört*) au foie (2). Celle-ci est mélangée avec l'urine et est attirée de (*ex, auch*) l'urine, de telle sorte que l'urine reste alors seule. Celle-ci, enfin, par sa propre vertu expulsive, va vers la vessie, puis, enfin, dehors.

Mais nous différerons jusqu'en son lieu l'étude de la nourriture, sur laquelle nous disserterons plus abondamment dans son traité spécial, comme nous le ferons dans le traité suivant; et nous parlerons ici du tartre de l'urine, de la manière suivante. Celui-ci est déjà comme ébauché (*inchoatur, anfacht*) hors de la région du ventricule, et est conduit par ses passages particuliers (*meatus*). Ainsi il adhère aussi à ceux-ci, et obstrue les veines mésentériques, les pores et autres endroits qu'il traverse. D'où naissent ensuite diverses obstructions et semblables piqûres (*punctiones*), qui sont attribuées au sang, ce qui n'est pas, et à d'autres choses (3), ce qui est faux également. Car, de même qu'une ardeur de la gorge (*Sodbrunnen*) sera imprimée à l'entrée du ventricule (4), de même ici également (par le tartre). Et ce

(1) Forberger traduit : de la météorique.

(2) L'édition de 1566 dit : *zu leben*. Forberger a traduit : *ad vitam*. Le texte de Huser dit : *zu leberen*, que Palthenius a traduit : *ad hepar*.

(3) Palthenius traduit : *et aux autres humeurs*.

(4) *Drucken im Magenmund wirdt*. Le mot *Magenmund* désigne l'œsophage. La version de Palthenius a fort mal rendu ce passage : de même que l'ardeur de la gorge et la compression du ventricule est excitée.

qui se produit dans les intestins, par les tranchées, se produit également dans les autres douleurs, suivant la nature de leur lieu, parce que le tartre lui-même s'y trouve. Car il advient fréquemment que le dépôt (*collectio, famlung*) se trouve si grand, en cet endroit, que la nourriture ne peut passer à cause de ce tartre. D'où, celle-ci restant dans le ventricule, les vomissements s'ensuivent, ainsi que le rejet et l'inappétence de la nourriture, la consomption (*tabes, schwinden*) des membres (1), le paroxysme du calcul, etc., etc. C'est-à-dire comme une certaine fièvre, avec froid et ardeur, ou bien une peste, pleurésie ou autres maladies semblables, quoique cependant toutes ces choses ne soient qu'un seul paroxysme du tartre, de même que l'érysipèle (2) reçoit son origine, en grande partie, du tartre.

Sachez, de même, que si cette matière de la nourriture ainsi que l'urine se rencontrent dans un passage (*meatus, weg*) (3) et se dirigent vers leurs voies, alors la nourriture est attirée (*extrahitur, aufgezogen*) par ce passage (*transitus, im lauffen*). D'où il s'ensuit qu'il est nécessaire que, par toutes ces petites veines (*venulas, äderlin*) qui sont dans le foie (4), l'urine s'échappe ainsi que la nourriture. Or l'urine parvient plus tôt que la nourriture dans le foie, étant comprimée (*expressa, gedrungen*) par les veines; et l'urine y demeure. Et si l'urine ne se

(1) Forberger traduit : *phthisis membrorum*.

(2) *Das Roetlauff*. Forberger traduit : *carbunculus seu erysipelas*.

(3) Forberger dit : *transeunt per epar*.

(4) *In der Lebern sind*. Palthenius dit : qui constituent le foie.

répand pas rapidement et avec célérité, et si la chaleur de la digestion est trop sèche et trop rapide (1), alors le tartre reste ici. Et, bien que cette matière soit retenue, cependant elle se comporte comme si elle avait été desséchée par le soleil. C'est pourquoi, cependant, ce n'est pas du tartre qui s'y trouve, mais l'Esprit du Sel. Celui-ci concourt (*concurrit, laufft mit*) et il coagule (2) en un tartre, selon cette forme d'après laquelle la matière première est constituée (3). Donc, au sujet de ces veines ou méats, il faut savoir qu'étant ainsi obstrués, ils engendrent certaines maladies du foie. Car voyez comment les maladies trahissent (*operentur, arbeiten*) dans la vessie, et comment elles rongent (*fressen*), creusent (*excavent, löchern*), et conduisent à de nombreuses douleurs et maladies (4). Vous devez croire que ceci est encore plus vrai pour le foie. Car le foie est l'origine de beaucoup de maladies, comme étant un membre tout à fait noble (5), qui aide et sert à plusieurs autres

(1) La version de Palthenius a quelque peu déformé ce passage : si l'urine demeure longtemps ici et ne se répand pas rapidement et avec célérité, mais est touchée et séchée par la chaleur d'une digestion rapide, alors le tartre reste dans le foie.

(2) Palthenius ajoute : la matière.

(3) *Genaturt*. Forberger traduit : *inclinata*.

(4) Forberger abrège et déforme singulièrement ; au lieu de : car voyez, etc., il dit : *sicut in aliis locis erosiones, ulcera, dolores et alia symptomata facit tartarus*.

(5) *Ein edels glied*. Par suite d'une faute d'impression, la version de Palthenius de 1603 porte : *pars mobilis* au lieu de *nobilis*. Bitiskius, dans l'édition de Genève de 1658, a reproduit l'erreur ; quoi qu'il se soit vanté d'avoir rétabli les passages corrompus par les traducteurs précédents, peu versés dans la langue allemande (!)

membres, et presque à tous. Si le foie est attaqué, le dommage n'est pas minime, mais très grand et multiple. Ainsi c'est de lui que vient une génération particulière de l'hydropsie, une autre de la fièvre (*Kalten wehe*), une autre de la maladie de foie (*hepatis, Leberſucht*) (1) et de plusieurs autres maladies, et surtout des divers érysipèles, comme on l'expliquera dans les chapitres spéciaux. Pour accroître l'autorité de la profession médicale, il eût été beaucoup plus avantageux que, laissant de côté leurs lunettes (*perspecillum nasum* (2), die Brillen), ils eussent considéré d'abord ce tartre, avant que d'écrire sur les causes de l'hydropsie et des autres maladies qu'ils attribuent eux-mêmes au foie. Car nul événement ne viendra confirmer que l'hydropsie soit née et engendrée par cette cause, comme ils en jasent (*blaterant, plapparen*) à tort et à travers. Ceci est un grand et suprême défaut de tant de Docteurs, Seigneurs, Maîtres et Bacheliers des hautes écoles (3), qui n'ont pas été clairvoyants en ces choses, mais aveuglés par des cataractes si opiniâtres. Je suis vraiment étonné de l'audace avec laquelle ils osent s'orner et s'affubler mutuellement de bonnets rouges (*rubellæ tiaræ*, die rothen hütlín), quoique étant si aveugles, que, cependant, je puisse difficilement trouver quelque chose à l'endroit où se trouve la tête.

Ainsi l'urine allant donc (*pervadens, streicht*) vers la vessie, se dirige, par ses voies particulières, du

(1) Forberger réunit à tort ces deux expressions : *febris hepatica*.

(2) Littéralement en latin : petit miroir nasal.

(3) D'après la version de Palthenius : des académies.

foie dans les reins. Ces voies ne contiennent rien autre qu'une urine crue et non mûre (*immatura, rohen, ungezeitigen*). Et de même que les excréments du ventricule ne sont pas desséchés (*resiccata, trocken*) (1) dans le ventricule, de telle sorte que ce n'est pas dans les autres intestins, mais d'abord dans le cæcum (*monoculum, monoculum*) qu'ils sont comme ils doivent être (2), savoir au moment même du dessèchement (*exsiccatio, aufzdrucken*), où la vertu expulsive est engendrée en eux, de même il faut savoir également, au sujet de l'urine, que, plus celle-ci est proche de la vessie, plus elle est subtile et intégrale (*conformatior, gerechter*), non pas, en vérité, comme si ces méats, qui servent d'intermédiaires, tiraient leur aliment de l'urine; mais parce que la chaleur la cuît (*excoquat, fodit*) plus parfaitement, et, par suite, l'épure et la clarifie davantage. C'est ce qui advient dans les intestins par les excréments. Car les intestins ne prennent aucun aliment de la boisson (3), mais ils attirent (*alliciunt, hinzunemen*) celle-ci des autres endroits et parties. Puisque, en vérité, l'excrément, comme l'urine, est ainsi préparé, c'est la cause pour laquelle, peu à peu, toute chose mûrit jusqu'à ce qu'elle parvienne à son lieu propre (4). Telle est la boisson, telle l'urine, qui mûrit peu à peu jusqu'à ce qu'elle vienne (*illabatur, fompt*)

(1) Forberger dit : *arefacta* (?)

(2) *So werden sie wie sie sein sollen.* La version de Palthe-nius dit : qu'ils reçoivent leur première forme.

(3) Forberger voulant, comme toujours, faire une phraseridiculement concise, dit, sans aucun sens : les intestins ne prennent aucune nourriture des excréments.

(4) Forberger dit, sans raison aucune : jusqu'à ce qu'elle soit parfaite.

dans la vessie ; car elle a mûri et a été épurée parfaitement en cet endroit. Comme une poire qui a commencé à croître dès le mois de mai, et qui, parvenant à l'automne, est mûre ; mais, avant ce temps, elle n'est pas mûre et n'est pas encore poire. Ainsi sachez donc que, dans ces voies qui se trouvent entre le foie et leur émonctoire, sont engendrés plusieurs tartres, plus âcres, plus véhéments et plus puissants que dans le ventricule, le mésentère et le foie. Car l'urine est trouvée là quelquefois plus pure et plus belle à l'examen. Et plus elle est pure, plus la génération de ce tartre est dure et âcre. D'où, ensuite, proviennent des oppilations, avec les plaques (*tabulæ, tafelen*), les exfoliations, le sable, les graviers, les calculs et autres semblables qui leur sont joints, et par lesquels l'urine est contaminée (1). Ainsi, dans les flancs (*in lumbis, in seitern*), beaucoup d'érysipèles, de phlegmons, d'abcès (*apostemata*) et d'ulcérasions sont engendrés, qui, cependant, ne se manifestent pas à la lumière, et ne sont ni vus ni connus. Donc il eût été nécessaire, dans ces cas, d'anatomiser l'homme (2), et de le considérer soigneusement au sujet de ce tartre. Mais ce sont des lourdauds (3), bien qu'ils puis-

(1) *Gefälschet wirt.* Forberger dit : *prout urinæ est natura.*

(2) *Der Mensch anatomiert würd.* La version de Palthenius traduit : disséquer l'homme par l'art anatomique. Forberger dit également : *anatomicæ secari homines.* Ceci ne nous paraît pas être la pensée de Paracelse. Voir tome 1^{er}, page 194 et suivantes.

(3) *Einlöffel.* Paracelse est le seul qui ait employé ce mot. Les anciens auteurs allemands, Keisersberg, Frey, Kirchhof, Felder, etc., disent *Löffel* ou *Leffel*. Palthenius a traduit : *Stipites.* Forberger l'a omis, car il ne se trouve pas dans le texte de 1566.

sent fort bien voir; ils se tiennent comme un veau devant un Evêque, ne sachant dire que ceci : Ceci est une certaine viscosité. Voici, cher Seigneur Docteur, un excrément; n'est-il pas une craie rouge? (*rubrica, Rötelstein*).

Ensuite, il est constant, d'après la Philosophie (1) comme d'après l'Anatomie, que les reins ne se nourrissent pas de l'urine; mais ils se nourrissent suivant la manière qui est rapportée au chapitre spécial. Et il est assuré que l'urine ne fait point autre chose dans les reins, que nettoyer et laver leurs impuretés. Car l'urine est le baume des reins, lesquels, sans urine, se corrompraient facilement. C'est pour cette raison qu'il est traité ici de l'urine et non de la nature et de la condition des reins (2). Ainsi l'urine est donc encore beaucoup plus clarifiée, et parvient (*ascendit, geht*) à sa rougeur, c'est-à-dire approche de l'automne. Mais une certaine concavité se trouve prête, et un espace par lequel, très facilement, il peut adhérer comme aux parois d'un tonneau, si l'esprit du sel poursuit (*persequatur, eilet*) rapidement le tartre, de telle sorte qu'il est séparé de son excrément, c'est-à-dire de l'urine. Car, alors, se trouve engendré, soit le tartre folié (*foliaceus tartarus, bletter Tartarus*), soit le tartre sableux (*arenosus tartarus, sand Tartarus*), soit le tartre calculeux, lesquels proviennent tous des reins, desquels c'est la propriété en ce lieu. Sachez donc ceci d'après la Philosophie, dont

(1) Palthenius dit : la Physique.

(2) *Der Nieren*. La version de Palthenius contient une faute d'impression : *conditione rerum* pour *conditione renum*, que Bitiskius a consciencieusement recopiée !

voici un exemple : Si quelqu'un boit une eau qui engendre des cailloux, et qu'un tartre de cette eau soit séparé et extrait de l'excrément, l'esprit du sel vient se joindre (*superveniat, fâme*) à celui-ci; alors un calcul est engendré par ce tartre, et non la forme foliée ou écailleuse (*ramentum, schieffer*) ou sablonneuse du tartre. Et si c'est d'une eau sablonneuse, le sable en est engendré; et il en est ainsi des autres formes. Bien qu'il advienne que, quelquefois, il adhère au limon et aux détritus, lesquels, cependant, sont bien vite séparés. Autrement, si ceci n'a pas lieu, alors il (le tartre) adhère, si sec, qu'il occupe la totalité de cet endroit et le ferme, et provoque ainsi la mort. De même il se lapidifie aussi autrement, selon la nature de l'eau (1). Cette eau est-elle apte à engendrer beaucoup de pierres, alors le tartre de celle-ci en produit beaucoup également. Si elle les engendre grandes et rugueuses (*asper, rauh*), le tartre les produit également de la même manière. Il tire (*imbibit, nimpt*) les couleurs de l'urine et du suc des reins, ce qu'il accomplit avec des douleurs (2); quelquefois il retient ses couleurs spéciales et supérieures (*summi, hauptfarben*), comme le tartre gris (*cæruleus, graw*), rouge, brun, jaune (*flavus, gelb*), pâle (*croceus, bleich*), couleur de foie (*leberfarb*), etc., etc.; il n'est pas engendré de tartre vert, bleu (*cyaneus, blaw*) et noir, parce que ces couleurs sont détruites dans la séparation dans l'orifice de l'estomac, où elles périssent. Autrement, alors, celles-ci sont rares et peu fréquentes. Donc, selon la coutume

(1) Forberger ajoute : qui a été bue.

(2) La version de Palthenius a omis cette phrase.

de la région et la nature de la nourriture et de la boisson, nous savons que nous pouvons ainsi trouver la forme, le genre et le paroxysme dans toutes les voies par lesquelles le tartre peut avoir été renfermé ou bien se trouve inné.

Ainsi l'urine est donc portée (*provehitur, fehrt*) dans la vessie. La génération de celle-ci, en cet endroit, est telle qu'elle peut facilement être attachée (*annecti, anhencen*). Car elle a suffisamment de lieu et de matière pour ceci; et cependant elle ne reste pas, mais elle est arrachée et enlevée (1). Bien que les cloisons (*parietes, wänd*) (tartreuses), les feuilles et les tablettes (*ramenta, schiffer*) ne soient pas enlevées (*deradantur, abschelen*) puisqu'elles sont trop étendues (*lata, breit*), cependant les grains (*grana, forn*) sont divisés (*distinguuntur, schelen*) suivant la manière dont ils croissent, soit sable, soit poudre. Or sachez ici que la forme sableuse (*arenosa, Sandart*) provient de la seule nature de la région, c'est-à-dire de la nature de la nourriture et de la boisson de cette région. Ce par quoi tu peux facilement comprendre d'où provient le calcul ou le sable, après que tu as considéré les genres de pierre et de sable, etc., de cette région, comme les pierres ponce (*pumices, Dufftstein*) (2) et autres semblables (3). Car nulle forme n'est produite d'ailleurs que de la nature générale des pierres de cette région (4). Alors la coagulation a lieu seulement de l'esprit du sel, qui demeure

(1) *Schelt, deraditur*, littéralement : ratissée, râclée, pelée.

(2) Voir note tome 1^{er}, page 234.

(3) La version de Palthenius ajoute : les *silex*.

(4) Auss *desselbigen Lands art gemeinersteinen*.

en cette forme et condition. Or, puisqu'il advient qu'une pierre, ou deux, ou plusieurs, et de même que beaucoup de sables sont formés à la fois, ou naissent en un seul lieu, retenez donc la brève règle suivante de toutes ces choses. Si une pierre ou plusieurs naissent, c'est pour la même raison que, quelquefois, naissent deux ou trois enfants. Car une matière semblable est ici présente, ainsi qu'une similitude. Deux ou trois enfants naissent de cette cause, puisque la nature a été établie (*ordinata, geordnet*) en un enfant. Or il advient que, dans une seule écorce (1), sont réunies une double nature et une double semence (2), comme souvent deux jaunes dans un seul œuf, deux noix dans une seule coquille, deux châtaignes dans une seule coque et autres semblables. C'est de la même manière que deux choses sont jointes dans la pierre comme dans une même semence. Si celles-ci se brisent et sont séparées, alors l'une et l'autre sont attachées et adhèrent, et saisissent (*arripiunt, fassen*) la viscosité (*viscus, ḥleim*) qui est le tarte, et s'en

(1) *In einer testa.* Ce mot se trouve dans le texte allemand et dans la version latine. Nous croyons pouvoir l'interpréter ici dans le sens de coque, coquille, de *tectum*, enveloppe protectrice. Le bas peuple l'employait dans le sens de crâne, et c'est là l'origine méprisable de notre mot : tête, qui signifie vase têlé, substitué au noble mot *caput*. On le trouve employé déjà dans ce sens par Ausone (Epigr. 71, *De Achilla qui dissecuit calvariam*)

..... *glabra jacebat*

Testa hominis...

et par Prudence, dans son *Peristephanon* (*Hymnus X. Romani Martyres supplicium*)

..... *nuda testa ut tegmine.*

(2) *Samen.* Palthenius interprète ce mot dans le sens de descendance : *genitura*.

emparent (1) de cette manière, c'est-à-dire l'un plus abondamment (*uberius, mehr*) que l'autre. D'où l'une est plus grande ou plus petite que l'autre. Car on ne peut rien dire au sujet de la grandeur, forme et similitude, car celles-ci viennent de l'*Accident* (*accidens*), et ce qui vient de l'*Accident* ne peut être jugé d'après une semblable science (2). Ainsi, au sujet du calcul de la vessie, sachez que deux (*calculs*) ne croissent pas, engendrés successivement, c'est-à-dire que l'un croît pendant tant d'années, et qu'un nouveau est engendré après celui-ci. Car, de même que, de deux enfants (*jumeaux*) l'un n'est pas conçu après l'autre, de même il n'en est pas ainsi non plus des pierres. Mais c'est la règle commune touchant le sable et les graviers, qu'ils croissent successivement. Or les générations des pierres ne leur sont pas semblables.

Mais nous en avons assez dit touchant la génération du Tartre dans les voies urinaires, c'est-à-dire comment il y est formé. Bien que ceci soit bref, en vérité, nous avons agi ainsi à cause des chapitres particuliers, dans lesquels chaque genre et espèce sera exposé en particulier. Cependant les voies ont été indiquées, savoir celles qui se dirigent de la bouche à l'estomac et de l'estomac à l'anus (*aufgang zum stul*) et du ventricule au foie, aux reins et à la vessie. Mais quant à ce qui concerne l'urine et l'excrément des intestins et celui de la bouche dans l'estomac (3), rien

(1) *Nemmen*, en prennent possession. Palthenius a traduit : *augescunt*. Forberger a ridiculement abrégé ce passage.

(2) Palthenius a omis toute cette phrase.

(3) Cette phrase a été omise par Palthenius.

de ceci n'est resté étranger ni n'a été omis. Ensuite, autre ceci, un autre tartre doit être connu en ces choses. Celui-ci indique, au sujet des membres principaux, combien ceux-ci sont accablés (*beladen*) par le Tartre (1), et par quelles causes et matières ceci peut être fait. Car celui-ci contient ses maladies particulières. La cause en est qu'il ne provient pas des tartres déjà énumérés; mais c'est un tartre étranger (*peregrinus, frembder*) qui est engendré dans ces lieux. Et, bien qu'il ait lui-même sa cause dans la nourriture et qu'il vienne d'elle, cependant il ne se comporte pas à la manière des excréments, comme ce qui a été démontré plus haut, mais il possède son autre voie. C'est pour cette raison qu'il est, à juste titre, séparé des autres; et comme il est dit en son livre particulier, son genre lui est propre, et il a ses membres spéciaux.

Il a déjà été dit plus haut, au sujet du traitement (*de curatione, von der heilung*) que les calculs doivent être chassés (*expellendi, vertrieben*) par réduction. Car ils ne peuvent être taillés (*scindi, zuschneiden*) sinon seulement ceux qui sont dans les voies génitales (*in solis pudendis, in gemedten*). Donc, de là, l'art est placé dans la préparation des choses qui réduisent, et non de celles qui transmuent ou précipitent. Cependant, autre est le traitement de celui dont nous parlerons plus loin; et ici, il faut remarquer qu'il advient souvent qu'un calcul est arraché (*elidatur, hinweg kommt*) et qu'un autre croît à la place de celui-ci, comme lorsqu'un enfant

(1) En marge on lit : le tartre des membres principaux diffère du tartre des excréments.

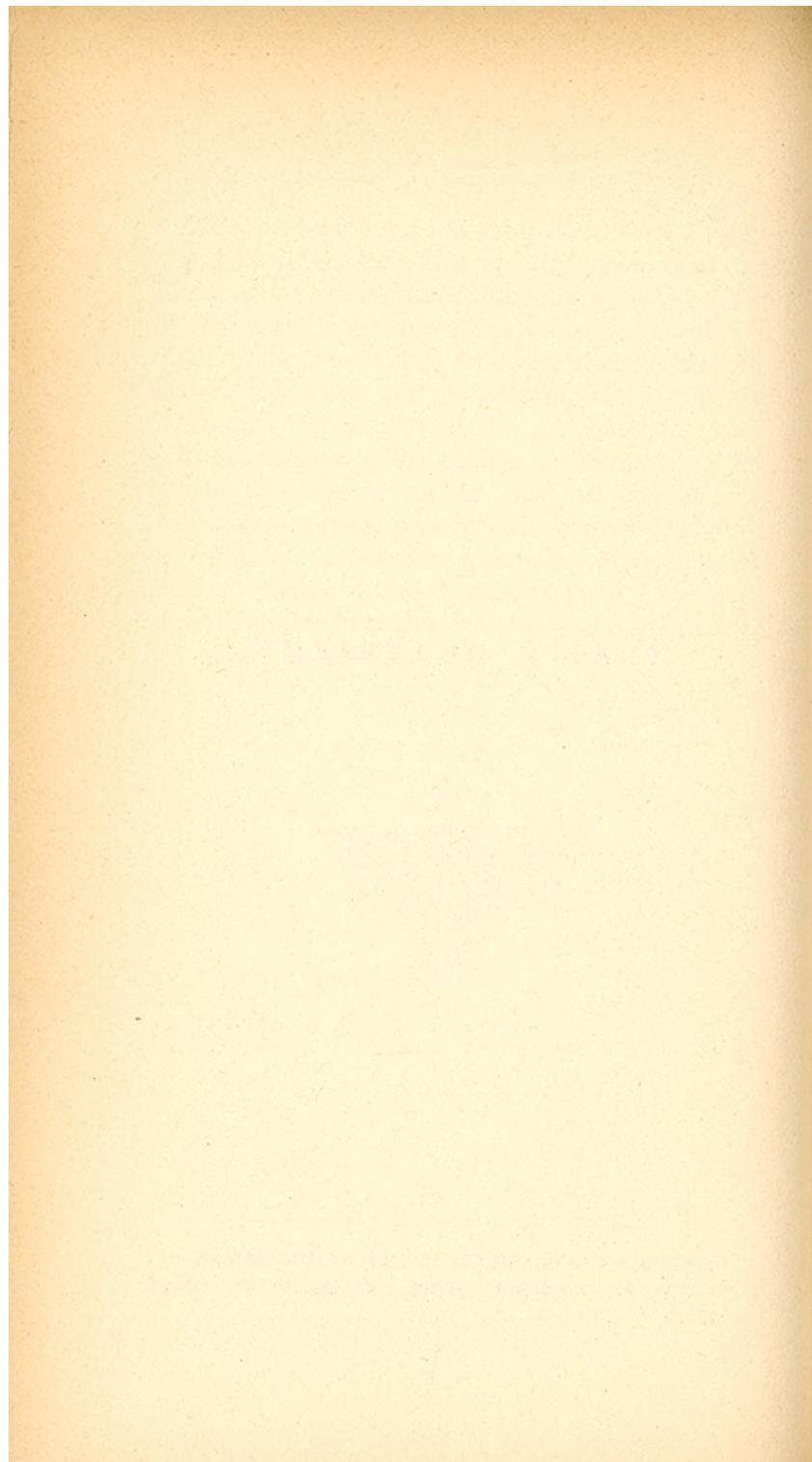
naît après un autre. Ici il n'y a nulle autre cause que la première, qui peut être répétée une seconde ou plusieurs fois. D'où l'on doit conclure que le tarterre est une maladie étrangère des choses qui croissent, et qui naît de la terre et de ses liqueurs; et ces liqueurs sont de telle sorte, que, de celles-ci, sont engendrés *bolus*, *lapis*, *viscus* et *arena*. Et, par conséquent, soit dans les légumes et les céréales (*frumenta*), ou les herbes (*olus*), ou le vin, ou l'eau, ou la chair, ils descendent en nous, comme nous l'avons dit, et s'y attachent (1). Contre cette adhérence, il n'est pas de meilleur secours, ni rien de plus fructueux à opposer, que de prendre du beurre et de l'huile d'olive, comme leur nature en témoigne.



(1) *Ansetzen*. La version de Palthenius dit : naissent et s'agglomèrent, *annascuntur auf agglutinantur*.

TRAITÉ QUATRIÈME

(FORBERGER A AJOUTÉ LE TITRE SUIVANT : « DE TARTARIS
BRORUM PRINCIPALIUM PULMONIS, CEREBRI, RENUM, CORDIS,
FELLIS, SPLENIS ».)





TRAITÉ QUATRIÈME

PASSONS maintenant à la génération du Tartre qui se produit de même dans les autres membres, et principalement le poumon, la vésicule du fiel, le cœur, la rate, le cerveau et les reins. Sachez, par cette règle commune, comment, en vérité, cette génération est faite dans ces parties. Tout ce qui est dans l'homme a besoin de manger, et de prendre et retenir son aliment quotidien. Cet aliment doit être pris (1) conformément à ce qu'il devient dans le ventricule, comme on le dira dans le chapitre spécial. S'il est attiré vers les parties qui lui sont propres (*ad sua loca, in seine örter*), alors, sachez que toute partie, dans son corps, est, en elle-même, son propre ventricule, et qu'elle sépare d'elle, ou ce qui n'est pas bon, ou ce qu'elle ne désire pas. Car aucun membre ne sépare, ni ne cuit pour un autre (2). Seul, ce

(1) *Genommen.* Palthenius a traduit : se comporte : *sese habet*.

(2) La version de Palthenius dit : ne se charge, pour un autre, de cet office de coction.

que fait le Ventricule, il le fait à cause du bien commun de toutes les parties (*reipublicæ caussâ, der ganzen gmein*). Et, ce qu'il fait à cause du foie, des reins, de la vessie, de l'urine, il le fait également en vue de l'universalité de tous les membres (1). Mais que toutes choses soient ainsi suffisamment séparées, ceci n'est pas; au contraire, chaque membre prépare lui-même (2) et prend ce qui lui plaît, rejette ce qui ne peut lui servir. Les choses qui sont ainsi séparées de lui sont les Excréments qui ont plusieurs issues (*exitus, aufgang*). Ainsi le poumon est purgé par ses expectorations (3); le cerveau par les narines, la rate par les veines (4), la bile par le ventricule, les reins par la vessie, le cœur dans un Chaos. Donc, de même que les parties principales (*Hauptglieder*), sont considérablement séparées de la nourriture, dans leur essence (5), de même sachez que de tels excréments sont comme unis aux membres principaux et le sont à la matière de laquelle croissent les générâ-

(1) La version de Palthenius a dénaturé ainsi ce passage : ce qui, dans l'urine, est préparé par les soins du foie, des reins et de la vessie, etc.

(2) *Bereits*. La version de Palthenius dit : chaque membre ajoute une nouvelle préparation par laquelle il saisit ce qu'il juge être avantageux, etc.

(3) *Ausswerffen*, probablement pour *Auswurff*. Palthenius a traduit : *per arterias* (!)

(4) *Aderen*. Palthenius traduit : par les veines hémorroïdales. Forberger a dit, à tort : la vessie.

(5) Palthenius a lu ici *wegen* pour *wesen* et a traduit *getheilt* par *terminantur*; il a détourné ainsi le sens : les parties principales de la nutrition sont terminées dans leurs méats, etc. Forberger s'est fourvoyé également : *membra peculiaria principalia sua nutrimenta gemelt habent*.

tions du tartre et leurs diverses espèces (1). Car les choses sont subtiles, jusqu'à ce qu'elles viennent à se révéler et se manifester. Et considérez ceci comme vous le fait connaître cet exemple: comme lorsqu'une chose quelconque est distillée au plus haut degré et conduite enfin jusqu'à la volatilisation et devient sans corps; or rien n'a été fait sans corps; mais si une chose (paraissant telle) vient à être soumise au véritable travail, ou bien trouve son maître, alors son corps est toujours découvert (2). De même ici également, puisqu'il n'est trouvé ni dans le ventricule, parmi les excréments, ni dans l'urine; mais le corps du tartre est trouvé volatil, et il pénètre (*permeat, geht*) dans les autres membres susdits comme un vin ardent qui monte (3), de telle sorte qu'il est supposé n'avoir plus de corps. Cependant il en a un. Et bien qu'il (le vin ardent) soit fait (*nidatur, gethan*) et qu'il circule dans le pelican (4), cependant il contient en lui un tartre. De même aussi ces choses. C'est pourquoi, si elles tombent dans les lieux convenables des membres susdits, alors le véritable (5) Maître est trouvé, qui peut séparer l'un de l'autre le corps et la

(1) *Und die manigfaltige art.* Palthenius a traduit : selon leurs natures.

(2) *Sondern wenn es in seine rechte arbeit kompt, und unter seinen Meister, so wird allmahl sein corpus gefunden.* La traduction de Palthenius dit : et bien que certaines choses paraissent ainsi, cependant leur corps est toujours découvert par un artisan habile et consciencieux.

(3) *Ein Breiterwein der auffsteiget. Vinum ardens ascendens,* l'alcool se volatisant par distillation.

(4) Voir l'explication de ce terme tome 1^{er}, page 259.

(5) La version de Palthenius contient *geminus* pour *genuinus*, erreur recopiée par Bitiskius.

partie volatile, ce que ne peuvent pas les autres artisans, c'est-à-dire le ventricule, le foie, etc., qui ne le peuvent point. Ainsi, chaque chose, dans le lieu propre auquel elle appartient, se trouve dans sa propriété et son exaltation (1), comme ceci est évident par cet exemple vulgaire. Un homme et une femme sont liés par un mariage. Or, si tous les deux, ainsi joints, s'avancent en demeurant parfaitement unis, nul adultère n'est commis. La raison en est que l'anatomie et la concordance sont réunies en une seule chose, et ne sont pas brisées. Tandis que s'ils ne marchent pas ensemble (*congregiuntur*, zusammen kommen), il n'y a pas là un solide amour, mais un amour vacillant comme le roseau sur les eaux. Car l'homme qui folâtre ailleurs (*procatur*, bullet) n'a pas son épouse légitime selon l'ordre de l'Anatomie. De même la femme qui folâtre n'a pas son époux légitime. Car, à tout homme, sa volupté (*libido*, lust) a été, par Dieu, constituée (*congenita*, beschaffen), qui lui interdit de commettre l'adultère. Et ainsi le commandement est donné également à ceux qui n'ont pas été unis par mariage, de telle sorte qu'ils gardent ce commandement comme s'ils étaient joints. C'est pourquoi il y a deux mariages; l'un, de ceux que Dieu a conjoints comme il est dit ci-dessus; l'autre, de ceux que les hommes joignent eux-mêmes. Les premiers se gardent mutuellement (*halten einander*) (2) sans commandement. Les seconds point du tout; mais ils sont (liés) par le commandement. Il en est ainsi

(1) Forberger dit : avec ses propriétés et son exaltation.

(2) La version de Palthenius dit : gardent la foi, *fidem servant*.

dans le sujet qui nous occupe. Si une chose quelconque vient (*ducitur, fompt*) dans sa conjonction et concordance de son anatomie, alors elle découvre (*promit, gibt*) tout ce qui est en elle. Si ceci n'a pas lieu, elle ne peut être contrainte ni séparée. C'est pourquoi, si quelqu'un veut expérimenter (*explorari, erfahren*) les arcanes de la nature, son maître (1) doit toujours lui être donné et laissé; et c'est dans ce Magistère (*Meisterschafft*) que l'on doit agir et se conduire au sujet de celle-ci. Autrement tout ce qui sort de ceux-ci n'est qu'aveuglement.

Ainsi il faut savoir, tout d'abord, que si les (tartres) doivent être produits aux lieux auxquels ils appartiennent (2), une partie est envoyée aux poumons. En principe, et avant que j'expose ceci, sachez que très peu de ce tartre est rencontré (ici), et non point en si grosses parcelles que dans les autres voies, soit de l'urine soit des intestins. La cause en est que ce que les membres principaux mangent et boivent est minime, et presque rien dans les membres. Si l'on évaluait la quantité des choses que l'homme ingère; et que l'on en retranche, tant les excréments que l'urine, on trouverait certainement que ce qui reste dans le corps est bien peu (3). Donc, si tous les membres, lesquels sont nombreux, doivent se nourrir de cette

(1) La version de Palthenius ajoute encore ici : *geminus*.

(2) C'est-à-dire par l'opération du ventricule décrite plus haut.

(3) Il faudrait encore ajouter ce que le corps de l'homme perd par la transsudation et par l'exhalation buccale; on trouverait, en effet, que ce qui reste quotidiennement pour la sustentation du corps se réduit presque à zéro. Cette constatation de Paracelse est remarquable.

petite quantité, certes, dans cette distribution, très peu appartient à chacun. Et c'est pourquoi, par une si petite quantité, une opération ou genre de tartre aussi important, manifeste et quotidien, ne peut y être trouvé, comme dans l'urine ou les intestins. Et c'est pourquoi, selon la génération de celui-ci, ces choses doivent être soigneusement observées. Mais ensuite, sachez également que, par contre, une si petite quantité cause beaucoup plus de dommage qu'une grande ailleurs (1). Il faut également remarquer que, dans les choses de ce genre, l'esprit du sel ne peut pas entrer (*accingere, einfallen*) si souvent dans l'opération. Car il n'est pas aussi puissant ici que dans les autres voies; mais il est forcé de s'arrêter jusqu'à un certain point. Car, où la grande quantité fait défaut, la puissance n'est pas abondante non plus. Car de l'abondance de la matière naît l'abondance de l'esprit du sel.

Nous rapporterons donc ce qui suit du tartre des poumons. Vous voyez souvent que, dans les poumons, non seulement dans les hommes, mais dans les animaux, l'on trouve des calculs semblables à des grains de millet. Or, les veines se trouvent dans l'homme. Ces veines ne sont pas les veines qui, dans l'anatomie (1), partent des veines sanguinaires (2) comme des

(1) Ce passage est différent dans l'édition de 1566 et dans Forberger. *Nun im menschen seind Aderen; und Aderen die in die Anatomy des blüts gahnd aber ietz ist diser tractat von den Aderen die in der Lungen seind, und seind der Magen der Lungen; in homine autem venæ sunt, quæ ad anatomiam sanguinis pertinent; sed hic loquor de venis in pulmone.*

(2) *Blutardern, Venæ sanguinales.* Par ce mot, Paracelse

autres membres principaux. D'où il convient de traiter particulièrement de ces veines. Les veines qui sont dans les poumons sont le ventricule des poumons. Dans ces veines, le poumon purifie le pur de l'impur, et il rejette ce qu'il ne trouve pas lui convenir. Le ventricule ne connaît pas cette séparation, et, cependant, le poumon la connaît. C'est de là qu'il advient qu'un excrément particulier est trouvé dans les poumons, c'est-à-dire inséré dans ses conduits (*cannæ*), qui, seuls, sont le ventricule de celui-ci, et il a été donné par Dieu qu'il (l'excrément) soit pellicané (*pellicanetur, pellicaniert*) (1) et circulé (*articuletur, circulirt*) en elles jusqu'à ce qu'il y tombe (dans les poumons). Car ne vous persuadez pas autre chose, sinon que tout membre, quel qu'il soit, possède son estomac particulier, vraiment admirable (2), comme la science le démontre extérieurement dans les préparations dans lesquelles le pur a coutume d'être séparé de l'impur. C'est pourquoi, si tel est l'estomac des poumons, il conservera certainement en eux ce qui est nécessaire, et rejettéra le superflu hors de la

semble désigner les veines proprement dites, tandis que par les *veines qui entrent dans les poumons*, il entend probablement les deux branches de l'artère pulmonaire et les quatre veines pulmonaires qui aboutissent à l'oreillette gauche du cœur. Cette angio-vénologie un peu rudimentaire est celle de tous ses contemporains et, en particulier, de Fernel qui place dans le foie l'origine du plexus veineux. (*De part. corp. hum. Cap. XI*). La version de Palthenius n'a pas traduit correctement ce passage.

(1) C'est-à-dire distillé comme dans un Pélican. Voir tome I^{er}, page 259.

(2) La version de Palthenius ajoute : et laborieux, *operosum*.

bouche par ses tuyaux (*cannæ, röhr*). Et ceci est l'autre excrément particulier, qui est engendré seulement dans les poumons, et non dans les autres membres. Car ils ont (les poumons) aussi leur ventricule. Et ensuite, sachez que, dans cette séparation du pur de l'impur, le poumon rend un certain excrément, et, avec celui-ci, le tartre lui-même. Donc le tartre eût dû, de même, être expulsé, conjointement avec les excréments des poumons. Si ceci n'a pas lieu complètement, et que le tartre soit séparé ici lui-même de l'excrément, alors il demeure en cet endroit, il s'y attache et remplit les conduits. Ainsi, ces conduits sont détériorés par le tartre, par les feuilles (*foliis, blätter*), les rognures (*ramentis, geschiffert*), les plaques (*tabulis, getafelt*) (1) et les grains, et il reste là où il se trouve. Or, ce tartre est plus subtil que celui qui adhère dans les intestins ou les voies urinaires. Car il est également séparé plus subtilement, et il est conduit dans une corporalité par la volatilisation. Car, ici le semblable vient à son semblable. C'est pourquoi de là surviennent d'autres maladies, à cause du lieu ainsi que de la fonction qu'exercent les poumons; et cependant elles sont elles-mêmes des maladies tartriques, mais qui ont cependant des évacuations (2) et des opérations différentes. Puisqu'en effet l'office des poumons est de se mouvoir librement en haut et en bas, et d'attirer l'air, etc., alors les passages de l'air sont obstrués

(1) Ces deux termes sont à peu près synonymes en allemand : *Schiefer* signifie : ardoise. La phrase littérale serait : ainsi le tartre folie, plaque, granulifile, etc., les conduits, etc.

(2) *Oeffnung*. Palthenius a traduit : *indicia*.

par le tartre, de telle sorte que naissent, de ceci, beaucoup de maladies qui sont appelées, par les médecins, tantôt asthme (*asthma*), tantôt toux, quoique ce ne soit cependant que du tartre. De même, la difficulté de respiration et autres semblables, laquelle accompagne la phthisie (*phthisis*), par laquelle l'homme dépérît (*tabescit, abnimmt*) de telle manière (1). De même la fièvre hectique, qui toutes ne sont pas autre chose que ce seul tartre qui est situé dans les poumons, comme on l'expliquera aux chapitres particuliers.

Il en est de même pour le ventricule particulier qui se tient au cerveau. Cet estomac est hors du cerveau et non pas en lui. Tout son aliment vient au cerveau non divisé, c'est-à-dire non séparé suivant l'ultime matière, selon qu'il convient à cet endroit, et qu'il est avantageux et convenable pour le cerveau. Donc si le cerveau prend (*assumsit, annimpt*) quelque chose, et la conserve en lui, il entreprend son opération stomacale. Car, de même que l'estomac (je parle du premier estomac) est souvent un corrupteur de tous les membres, en ce qu'il n'accomplit pas régulièrement et parfaitement son office, de même il faut comprendre que, dans les estomacs des membres, la faiblesse des ventricules engendre beaucoup de maladies, lesquelles, jusqu'ici, n'ont été signalées par personne, mais sont restées inconnues par suite de l'ignorance. Ainsi il eût été tout à fait nécessaire de connaître l'esprit efficace qui a le soin du ventricule. Si celui-ci est annihilé, tous les membres ensemble

(1) *In solchem wesen.* La version de Palthenius dit : selon sa substance (!)

qu'il doit gouverner et nourrir sont annihilés également. Or, ils ont (1) fort bien reconnu (*degustarunt, geschmecht*) (2) l'estomac, c'est-à-dire le premier estomac, le grand estomac, mais qu'un paysan peut lui-même reconnaître. Mais ils n'ont point du tout senti (*olfecerunt, geschmecht*) ces estomacs, qui sont si semblables. D'où l'on peut conclure qu'il existe plusieurs maladies qui viennent à cause de ces ventricules (qui sont semblables au premier ventricule), qu'ils ont placé en d'autres chapitres, c'est-à-dire en de faux chapitres, considérant fort peu ce qu'ils faisaient et où ils allaient. C'est pourquoi il est bon d'écrire un livre particulier sur les maladies de ce genre, ce que je remets à un autre moment. Donc, si (l'aliment) se rend de la manière susdite dans l'estomac du cerveau, alors il est nécessaire que l'estomac de celui-ci soit un Alchimiste, et le séparateur (3) de la vraie séparation (*genuina separatio, recht scheidung*) qu'il fait en vue de la commodité et de l'avantage du cerveau. Donc, en lui se trouve un certain autre excrément différent des autres, et dont l'émonctoire est dans le nez; et c'est le mucus (*roß*) qui en descend. D'où vous voyez que l'estomac du cerveau a été constitué hors du cerveau; et il (4) est préparé devant le cerveau, et, ainsi préparé, il est attiré dans les cellules fermées (*in cellas obseratas, in die beschließenden zellen*) du cerveau, où il

(1) En marge : *Medicorum reprehensio.*

(2) Littéralement : goûté.

(3) *Scheider.* Palthenius a traduit : l'artisan, *artifex*.

(4) *Und vor dem hirn es bereit.* La version de Palthenius interprète *es* dans le sens de nourriture et dit : *nutrimentumque præ foribus cerebri præparari.*

demeure. Donc l'excrément est ainsi laissé au dehors, dans les veines qui sont placées suivant cette anatomie et contiennent et sont le ventricule du cerveau. Celles-ci ont leur émonctoire évident, comme le premier ventricule en a un avec son orifice inférieur (1), et cet émonctoire est dérivé dans les narines. Sachez donc également que, hors du cerveau, se trouvent des tartres de ce genre, c'est-à-dire jusqu'où s'étend l'estomac dans cette région. De ceux-ci, ensuite, viennent et tirent leur origine : la frénésie, la manie et autres délires (*vesaniae*) semblables, que les médecins ont attribués au sang, mais faussement comme ils ont coutume de le faire, ainsi que nous l'expliquerons en son temps.

Apprenez ensuite ceci au sujet des reins. Bien que l'urine demeure (*stabuletur*, litgt) et soit en ce lieu, cependant elle n'est utile en rien au corps des reins. Car ceux-ci ne se nourrissent pas de l'urine, mais d'un autre aliment, comme les autres membres. Bien que ceci ait lieu rarement. Parce que l'urine mouille abondamment, de telle sorte que le tartre s'échappe promptement des reins, et ne peut être séparé de leurs excréments. Et, cependant, ceci a été disposé comme les autres membres, de la même manière. Or, en vérité, les reins prennent leur aliment suivant la capacité de la distribution, et de cette même anatomie qui, dans l'homme qui mange, forme la substance de l'homme. Ainsi, de cette manière, à chacun est distribué ce qui lui convient, savoir avec ses excréments inclus, qui ne sont séparés nulle part, sinon dans ce

(1) *Mit sein untern loch.* Palthenius a traduit : son pylore.

membre qui est celui-ci (1). Ainsi, pour cette raison, les reins recueillent leurs excréments séparément comme les autres. Ces excréments, mélangés avec l'urine, sont expulsés avec l'urine; et c'est le dépôt (*hypostasis*) (de l'urine); c'est pourquoi le dépôt témoigne des maladies des reins. Car il est leur excrément, lequel est séparé particulièrement ici, en son lieu, de l'urine, comme une huile ou une eau qui ne souffrent pas d'être mélangées. Et, de même que l'huile surnage et que l'eau demeure au fond (*subditè, unten*), ainsi c'est la propriété du dépôt (*hypostasis*) de demeurer séparé, soit au milieu ou semblablement, soit en descendant du haut jusqu'au fond, selon qu'il est régulièrement expulsé. Or, il est nécessaire qu'il existe un art pour séparer l'hypostase, ou dépôt, de l'urine, de telle sorte que le dépôt soit recueilli séparément ainsi que l'urine, chacun en son vase spécial. Et celui qui connaît ceci, voit fondamentalement l'excrément des reins (2), et il voit ici une préparation et une séparation qui est l'ultime matière des calculs. Or, de même que l'ultime matière des calculs est trouvée en une seule chose, sachez que, dans celle-ci même, se trouve aussi la matière première de cette chose, dont la matière ultime apparaît. C'est donc une grossière (*pinguis, weit*) erreur lorsqu'ils disent que le dépôt (*hypothesis*) témoigne du ventricule (3). Mais que peuvent dire les ignorants? Il faut qu'ils avancent quelque chose pour qu'ils puissent soutenir

(1) Palthenius a traduit : de qui ceci est l'aliment propre.

(2) La version de Palthenius dit, à tort, par suite d'une faute d'impression : *rerum*, pour *renum*. Bitiskius l'a copié avec la plus absolue candeur.

(3) Forberger dit : des vices de l'estomac.

leur grossière théorie (1). C'est pourquoi ils examinent tant d'urines et de médecines, ce dont ils ne sont loués de personne, et sont, au contraire, injuriés; et ils ont agi par là de telle sorte, que tous les hommes fuient maintenant la médecine, et la tiennent pour une friponnerie et une imposture. Ainsi, ils ont trompé (*imposuerunt*, *betrogen*) les hommes avec leurs arts, de telle sorte qu'on accorde plus de confiance à un simple paysan, à un Juif, qu'à eux. Ceux-ci, d'ailleurs, si l'on examine la chose en elle-même, sont beaucoup plus habiles que ces docteurs. Car n'est-ce pas un crime et une honte d'entretenir, dans une ville, un médecin municipal (*poliatrum*, *Stattarȝt*) tandis que celui-ci fuit les malades et ne peut les secourir (*juvare*, *helffen*) mais s'efforce de les abandonner (2), tandis qu'il en vient un autre, n'ayant point étudié (*minime literatus*, *die n̄t gestudiert haben*) (3), qui leur porte secours? Si ceci est un honneur, c'est, en tous cas, honteux à dire. Ceci fait que vos études sont sans valeur (*nihil sunt*, *nichts ist*). Vous êtes des poètes, et vous faites de la médecine poétiquement. Et, quand bien même vous seriez encore (4) plus nombreux, cependant vous ne pourriez ainsi défendre vos propres Docteurs, ni eux ne pourraient vous défendre; mais ce n'est que le long usage qui le fait, ainsi que l'antique coutume et l'ordre des Académies, d'où il ne sort jamais que des hypo-

(1) Le sens de cette phrase a été totalement dénaturé dans la version de Palthenius.

(2) Comme désespérés, ajoute Forberger.

(3) La version de Palthenius ajoute : *Simplex*.

(4) La version de Palthenius dit : deux fois, ainsi que celle de Forberger.

crites et des copistes (*scribæ, Schreiber*). Car c'est un pur copiste, celui qui propose des *recepta*, et qui, néanmoins, ne guérit personne. De ceci, il s'ensuit que celui-ci est seulement docteur en écritures, mais non en guérison. Ainsi donc vous êtes des scribes, c'est-à-dire des hypocrites (1), et vous formez, comme les Pharisiens, une secte particulière. Car ils ne souffrent pas que personne intervienne dans leurs affaires. En ceci vous êtes aussi semblables aux ordres des moines, qui ignorent ce qui est blanc et ce qui est noir. Ceci n'est-il pas une honte que vous n'ayez pu juger (de la nature) d'aucun calcul (2) par le dépôt (*hypostasis*), de l'urine, et leur dire que c'était la pierre? Fi donc! Qu'avez-vous donc appris, ô Docteurs? Seulement à étriller les ânes (3).

Le cœur souffre et pâtit également ainsi. Celui-ci tire sa nourriture également à la manière des autres membres; de même il sépare de lui-même ses excréments. Nous allons donc parler du seul excrément de celui-ci, puisque le tartre est contenu en lui. Or, le cœur est caché dans son enveloppe (*capsula*) (4). De celle-ci vient son excrément, et rien ne reste en elle. Sachez, à propos de ceci, que le cœur prend un aliment, le moindre (*paucissimum, menigsten*) et le plus pur de tous, et qu'il rend ses excréments à la façon d'une larme (*gutta ocularis, ein wassertroß der auf den augen kommt*) transparente, dans l'en-

(1) Gleissner. Palthenius traduit : *adulatores*.

(2) Forberger dit : d'aucun tartre.

(3) Solos nimirum stultos pectere. Allein den Narren zu kolben; littéralement : à peigner les insensés. Ceci ne se trouve pas dans l'édition de 1566 ni dans le texte de Forberger.

(4) *Capsula cordis*, autrement dit le péricarde.

veloppe (*capsula*) du péricarde où il demeure. Si cet excrément excède la quantité normale (*modum, sein gewicht*), il en sort par transsudation. Ce qui s'échappe par transsudation de l'enveloppe du péricarde est aérien et non pondérable; mais c'est un esprit subtil (*levis, leicht*). Bien que l'on dise que le poumon insuffle (*afflare, blasē*) au cœur une fraîcheur, de pareils discours ne sont qu'inutiles. Le rafraîchissement (*refrigerium, füle*) que donnent les poumons est utile à tout le corps et non pas au cœur seulement. Car autre est la chaleur du foie, autre celle du cœur, autre celle de telle ou telle autre partie. Il est donc faux que toute chaleur provienne du cœur. Au contraire, chaque membre, quel qu'il soit, possède, par lui-même, sa chaleur propre. C'est pourquoi un rafraîchissement commun provient d'ici. Sachez, en outre, au sujet des excréments, que si le tartre est coagulé dans l'enveloppe du péricarde (*in capsula*) et que l'esprit du sel l'attaque (*corripiat, begreifft*), immédiatement la génération du tartre s'effectue tout à fait dans la forme semblable à celle dont la première matière se trouve ici. Ainsi, le tartre est engendré dans l'enveloppe où se trouve le cœur. D'où il en résulte ensuite beaucoup de maladies auxquelles on donne également un grand nombre d'autres noms, tels que : maladies cardiaques (*cardiaca*), palpitations de cœur (*tremor cordis*) et autres semblables, comme on l'énumérera dans les chapitres spéciaux. Or, les maladies de ce genre paroxysmistent (*paroxysmant, Paroxysmieren*) avec le calcul, et ont complètement ce même paroxysme; mais, parce que le lieu est et se trouve différent (1), pour

(1) Forberger dit : et autrement placé que le vulgaire.

cette raison d'autres paroxysmes sont excités (*concitantur, macht*). C'est pour cette raison qu'ils (les médecins) sont aveugles et qu'ils cherchent d'autres noms et disent que c'est telle ou telle maladie, et ils ne s'avancent qu'avec les mots de *mélancolie, colère, etc., etc.* C'est pourquoi ils ignorent, les insensés, qu'ils ne peuvent contraindre le cœur de telle sorte que les choses soient comme ils les considèrent, et comme ils affirment qu'elles sont. Or, comme personne, pendant ce temps, ne les contredit, ils ont beau jeu pour propager leurs mensonges et leurs fourberies, et donner droit de cité à leurs *Humeurs*. Car il n'est personne pour les reprendre. Ainsi ces insensés demeurent et restent docteurs en médecine, et leur cœur est rempli de ces artifices extravagants, plus que les fous véritables. Si, cependant, ceci était soigneusement considéré, et que l'ordonnance (1) les concernant fût appliquée, ils apparaîtraient dignes d'être payés avec le bâton et chassés à coups de fouet, et rien de plus (2). Ceux-ci sont les meurtriers (*die Mörder, latrones*) auxquels s'adresse le commandement de Dieu : Tu ne tueras point. Te voilà donc dans l'alternative, ou d'apprendre, afin que tu ne tues personne, ou bien de t'en aller aux champs (*rusticare, fahr zu Affer*). Ce commandement atteint, en vérité, tous les arts par lesquels l'homme peut tuer, et qui, ainsi, ne sont pas employés à bon droit (3). Car ceci n'a pas été dit seulement au sujet du glaive, mais tu

(1) *Die ordnung*. Palthenius a traduit : *censura ordinationis*.

(2) Forberger a considérablement abrégé ce passage, suivant d'ailleurs, en cela, le texte de 1566.

(3) La version de Palthenius a omis cette phrase.

es toi-même compris en ceci; et tes auteurs (1), aux-
quels tu te réfères, ne te dispensent pas du tout de
ceci. Car, eux, ainsi que toi, sont livrés (*traditi, hin=geben*) au bourreau. C'est pourquoi aucun larron
n'est protégé par un autre larron. Les aveugles tom-
bent lorsqu'ils sont ensemble (2). Vous vous glorifiez
hautement de votre anatomie, et, cependant vous
ignorez ce que vous voyez. Et vous ne reconnaissiez
pas ce que vous tenez en vos mains. Comme le font
les Docteurs de Nuremberg qui, lorsqu'ils visitent les
Apothicaires, demandent s'ils ont telle ou telle chose,
sans savoir que c'est la chose même qu'ils ont en
mains! Et de tels hommes examineront tous les Alle-
mands (*Germani, Deutschen*) (3) de notre condition!
Oh! quel examen de trompeurs et quel enseignement
d'imposteurs! Combien il est utile qu'ils se tiennent
tant avec ceux qui leur sont semblables. Car s'il n'en
était ainsi, comment se soutiendraient-ils avec leurs
jongleries? Car il n'en est pas ainsi dans une maladie
seulement, c'est-à-dire dans la lèpre (*Aussatz*), mais
dans toutes les autres tromperies se rapportant à ces
choses (4). Il est excellent, pour eux, qu'ils soient
en amitié avec les grands (5). Ailleurs ils eussent
bientôt recueilli leur récompense.

(1) *Auctores.* La version de Palthenius traduit : *tes Docteurs.*

(2) Tout ceci est omis dans le texte de 1566, depuis : *et tes auteurs, etc.*

(3) Forberger traduit : tous les lépreux de la Germanie.

(4) La fin de cet alinéa est omis dans le texte de 1566, et
dans la version de Forberger.

(5) *Hansen.* Palthenius a traduit : *et Magnates.* Ce mot
n'existe, sous cette forme, que dans Paracelse. La Hanse fut
une vaste association commerciale du Moyen-Age, qui eut une

Or, de même, un tarfre est engendré du fiel, qui provient, de même que les autres, de l'excrément de celui-ci. Le fiel contient en soi ce tartre, mais ne le distribue pas plus loin. D'où il s'ensuit que, dans le fiel, se trouve la matière du calcul (1). Et s'il est séparé de l'excrément, et s'il ne se répand pas (*nec exundat, nit außlaufft*) dans les parties extérieures, alors il est engendré sous la forme qui se trouve dans le fiel. De celui-ci proviennent également ses maladies spéciales, c'est-à-dire des paroxysmes tels que le calcul; et toute espèce de calcul les produit de soi-même. D'où, enfin, des desséchements (*comprehensiones, trocken*), contusions, vomissements, tranchées (*tormina, frimmen*), épanchements de la bile, qui surviennent au moment de son paroxysme, par lequel épanchement de bile, des coliques et autres semblables sont provoquées ensuite dans les intestins. Mais les médecins disent d'autres sottises au sujet de l'origine de ces choses. Car, à moins que tu n'atteignes (*tractes, treffest*) d'abord ce calcul, tout ton travail sera nul. De même, il faut que tu établisses que la cause (des maladies provenant) du fiel, naît et provient du calcul contenu dans celui-ci, et que tu établisses le traitement de la même manière, et que tu dises qu'il est nécessaire seulement d'enlever le calcul du fiel. Sinon il sera impossible que tu prêtes secours (au malade). Mais vous êtes extrêmement

grande prépondérance dans les villes maritimes de l'Allemagne du Nord. Ses membres puissants et richissimes, menaient, à l'égal des grands et des princes, une vie fastueuse.

(1) La version de Palthenius a omis cette phrase. Forberger dit : la matière du tartre.

admirés (1) dans ces maladies parce que l'on a accepté vos rêveries vaporeuses (*fumi, dunst*) et que l'on y a ajouté foi. Ceci vous est si agréable, et si bien qu'il en doit être de même dans toutes choses sur lesquelles vous donnez une opinion, ce qui est à juste titre. Car toute assemblée est semblable à celui qui la dirige (2). Prêtez donc attention, afin que vous sachiez si les maladies du fiel, ou proviennent du calcul, ou existent sans le calcul. Car, sachez qu'il n'est pas d'inimitiés plus grandes, pour le fiel, que celles des excréments; et que celui-ci est rarement malade si le tartre n'y concourt pas, séparé ou non séparé. Mais croyez ceci, que le fiel chasse le calcul dans son paroxysme par beaucoup de voies et de manières, qu'il ne convient pas du tout de décrire ici. Cette nature engendre la jaunisse (*arquatus morbus, Geelsucht*, pour *Gelbsucht*) et diverses autres. Tantôt elle vient, tantôt elle s'en retourne (3). Et toute Jaunisse qui n'est pas chassée par les vraies médecines de la Jaunisse, celle-ci est mélangée avec le tartre. Et, seul, le calcul est repoussé (*exturbetur, getrieben*); autrement, nulle *Asallia* (4) ou excrément

(1) Le texte dit : *gebutz, de büszen*, qui signifie corriger, améliorer, perfectionner, et que Palthenius a traduit mot à mot par *exculti*. Mais le sens est obscur. Forberger a traduit : *instructi*.

(2) *Ewer gemetn ist auch also nach dem unnd ihr Burgermeister ist.* Palthenius a traduit : *qualis grex, talis et rex.*

(3) Cette phrase isolée n'est pas très compréhensible. L'original dit : *Jetzt kommt sie, jetzt geht sie wider hinweg.* Palthenius a traduit : *Jam insilit, jam recedit.* Forberger : *qui modo adsunt, modo recedunt.*

(4) *Assalia* (?) suivant Roch Le Baillif, Dorn, Toxites et Ruland, ce sont les vers qui se forment dans les bois des char-

d'oies, ou quelque autre chose que ce soit ne lui portera remède. Donc, donnez tous vos soins à ceci. Et vous devez connaître aussi parfaitement les paroxysmes du calcul, puisqu'il paralyse (1), incurve (frümpft), putréfie et pénètre (durchsucht) tout le corps. De même, ce qu'il produit en ce lieu-ci, c'est-à-dire la jaunisse, la distorsion, la paralysie, les tranchées, la compression de la poitrine (2), le vomissement et autres semblables, le mal d'estomac (3) et la digestion brûlante. Et, en présence de tout ceci, les médecins ne rougissent pas de dire que c'est un choléra (4); singulier choléra, en vérité; mais seulement choléra pour vous, bouffons (*moriones, narren*) mais non pour les savants. Mais ceci est suffisant, suivant ceux qui sont vos auditeurs. Combien de fois, dans le fiel, la génération de la pierre a-t-elle été trouvée l'ultime matière de la pierre? Mais vous, dont l'érudition est grossière (5), vous ne salissez pas

penates; on les appelle encore *cossi, tarets, temres, thripa* et *xilophages*. Castelli suppose que ce mot, que l'on retrouve également dans le livre du *Mal Français*, signifie plutôt les insectes appelés millepattes (!) Ni les uns ni les autres ne paraissent avoir relevé ce mot dans le passage ci-dessus. Le glossaire de Du Cange fait dériver ce mot de *assa*, en français: *ais*. Ce passage est supprimé dans l'édition de 1566 et dans Forberger.

(1) *Lambt*. Palthenius a traduit: *resolvat*. Forberger a paraphrasé à sa façon.

(2) *Grüblin*, peut-être du latin *gremium*, ou du haut allemand *grübilan*.

(3) *Böss Magen*, littéralement le mauvais ventricule. Palthenius a traduit: *dyspepsia*.

(4) Voir note, page 55.

(5) *Stock gelerten*. Forberger traduit: *Matæosophistæ*.

volontiers vos mains. Si vous avez seulement la connaissance de l'endroit où il (le fiel) est placé, vous êtes d'avis que ceci doit vous suffire abondamment. Mais descendons à la rate, qui contient, de même, la matière du calcul également dans ses excréments. Il en est qui disent que la rate s'exonère par les yeux. L'expérience ne confirme pas ceci. Car, là où se trouve une sortie de l'émonctoire (1), la santé peut être obtenue. De même que le ventricule a son émonctoire par le cæcum (*monoculum*). Quelque chose est-il défectueux, celui-ci le pousse dehors et le fait sortir. Si ceci n'a pas lieu, il faut qu'il supporte sa maladie. Ceci est vrai également pour les voies urinaires. Or, si l'émonctoire de la rate eût existé dans les yeux, nous eussions eu besoin de remèdes d'une nature telle, qu'ils eussent excité les larmes afin que, par celles-ci, les maladies de la rate, telles que la fièvre quarte, l'oppilation, etc., eussent été repoussées et chassées de là. Puisque, en vérité, la rate ne s'exonère pas de ses maladies par les larmes, pas plus que le foie par le rire, alors ils le seront certainement par les émonctoires de ceux-ci; mais c'est autre chose que rire et pleurer. C'est pourquoi c'est une grossière erreur des médecins, qui ont oublié que tous les émonctoires ont leurs médecines, comme les intestins : la Coloquinte et l'Esula (2); l'orifice de l'estomac (*stomachi os, Magenmund*): le Nipal (3) préci-

(1) Forberger ajoute : du membre.

(2) Voir explication de ce terme, tome I^{er}, page 285.

(3) Ce terme n'existe dans aucun des lexicographes. Forberger lit : *Rupalen*.

pité; le foie : Pt. Mz. (1); la vessie, le raifort et le lin (*linaria*); le nez, l'Ellébore et les feuilles de pêcher; et ainsi des autres. Mais il n'a jamais rien existé pour les larmes, qui ait expurgé l'émonctoire de la rate. Mais les docteurs sont tels en ceci qu'en toute autre chose. Il est encore un point de leur sagesse, c'est que la fièvre quarte est expulsée également par les yeux; aussi s'efforcent-ils de la rechercher par d'autres voies, comme l'anus, la sueur et autres semblables. Ce qui leur fait commettre toutes ces erreurs dans l'Anatomie, la Philosophie et la Lumière de la Nature. Ainsi la rate est sujette au calcul; elle reçoit de ses excréments ce calcul même, ou sorte de tartre. Or l'estomac de la rate se trouve dans ses propres pores; en eux, elle digère (*coquit, dàvet*) et sépare sa nourriture de son excrément; et il s'échappe par les pores, comme une eau subtile qui est très clarifiée et distillée à sa sortie dans la vessie, comme nous le dirons en son lieu. Et si, de cette manière, le tartre est engendré et séparé, et s'il a l'esprit du sel avec lui, alors, de ce tartre se produira quelque chose de semblable à l'Erysipèle; mais non la fièvre quarte.

Vous devez donc vous souvenir de ce qu'il a déjà été dit et exposé, au sujet du tartre des parties prin-

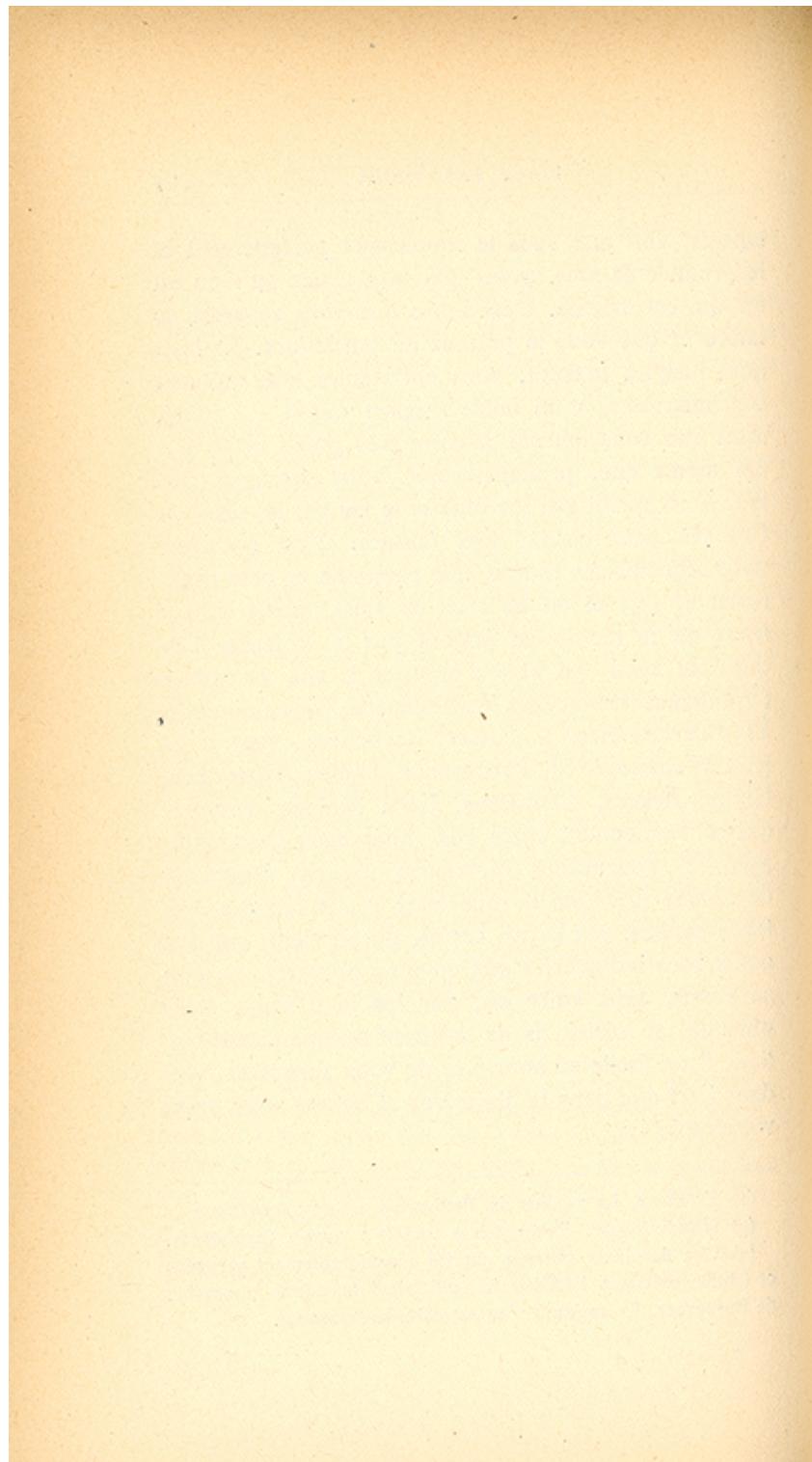
(1) Ce terme se trouve ainsi abrégé, dans toutes les éditions allemandes et latines que nous avons pu consulter. Fr. Strunz, dans son édition d'Iéna, le laisse passer, sans explication, comme si chacun en pouvait entendre le sens. On ne peut guère risquer que des conjectures sur sa signification. Le sens le plus probable est *Planet März*, c'est-à-dire le Fer, ou encore *Präcipitât März*, ou nitrate ferrique ($Az O_3^6 Fe^2$ (?)) Néanmoins le fer, suivant la médecine astrologique, ne correspond pas au foie, mais à la vésicule du fiel.

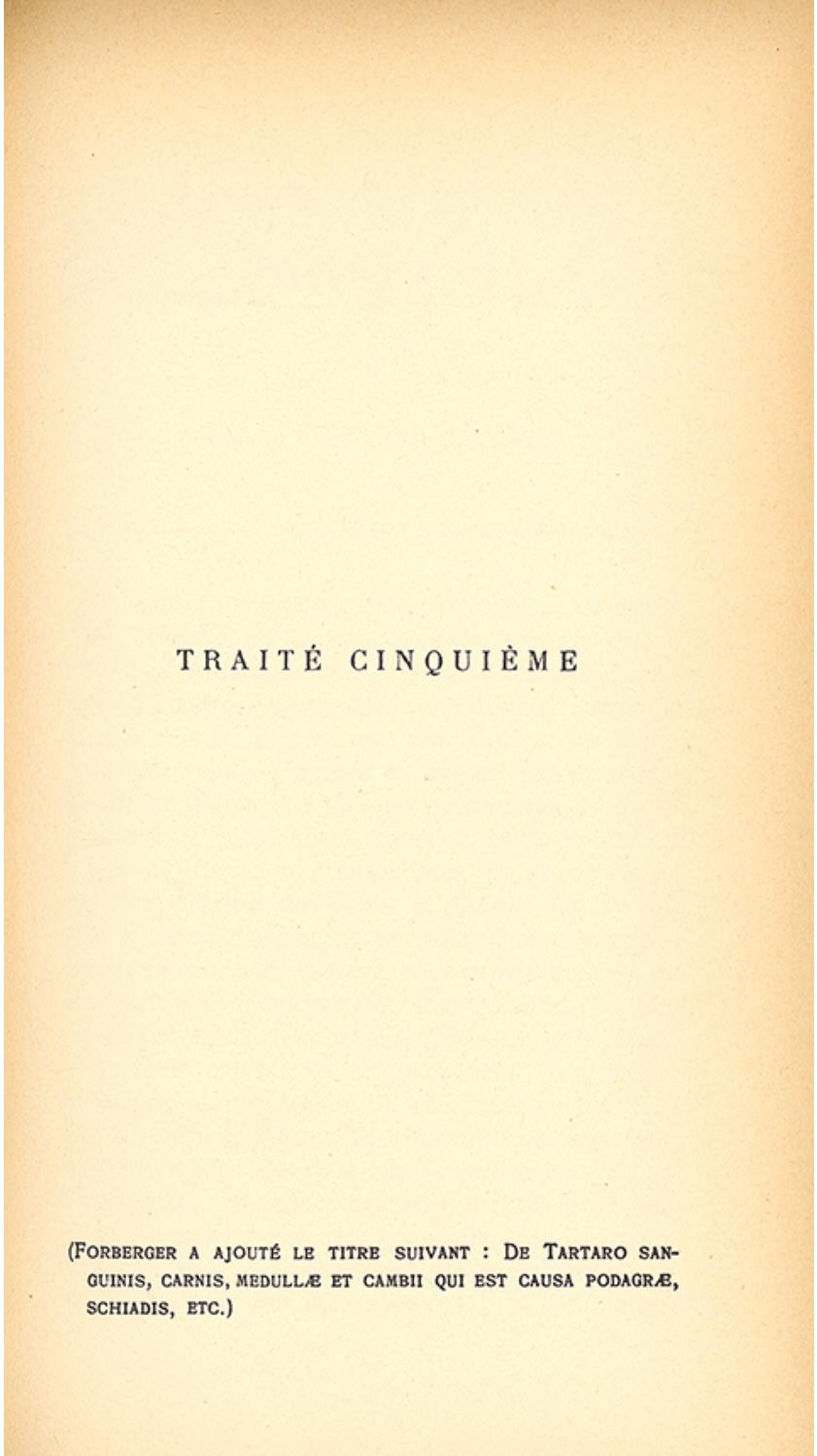
cipales, afin que vous le connaissiez parfaitement et le premier de tous, avant que vous disiez qu'il en est un qui est malade, c'est-à-dire que vous séparez ce tartere et que vous le preniez en particulier. Et bien que, jusqu'à présent, vous entreteniez une coutume très mauvaise, d'un faible rapport quant à l'utilité, mais que vous tournez à votre très grand profit (1). De même que, principalement, vous enseignez que la rate se purifie par les yeux et le fiel par les oreilles. Car ces deux choses sont fausses. C'est pourquoi vous affirmez ces choses, que personne ne peut expérimenter (1), et on les croit de vous, tandis que ce n'est qu'un mensonge imposé par la violence. Car quel est celui qui veut s'opposer à une assemblée (*Hauffen*) si réputée des Académiciens (*Höhenſchulen*)? Et tous ces êtres à chasser: Bacheliers, Maîtres de jeux (*Ludimagistri*), Procureurs, Poètes, Historiens, Grecs, Arabes, Chaldéens, Juifs, Moines, Nonnes, qui se soutiennent entre eux, bourreaux (*carnifex*, *Hender*), courtisanes (*Meretrices*, *Huren*), fouetteurs de chiens (2). Que si vous étiez tout à fait des docteurs probes, vos livres, certes, paraîtraient, par lesquels vous indiqueriez que vous ne pourriez pas être surpassés dans votre art, par les bourreaux. Mais puisque, en vérité, ils ne méritent aucune considération, il est facile au bourreau de vous surpasser, tant dans l'art que dans la discusison. Ceci est votre point vulnérable (3).

(1) *Erfahren*. La version de Palthenius ajoute : *intelligere*.

(2) *Hundschlager*. Palthenius a traduit : *canum jugatores*.

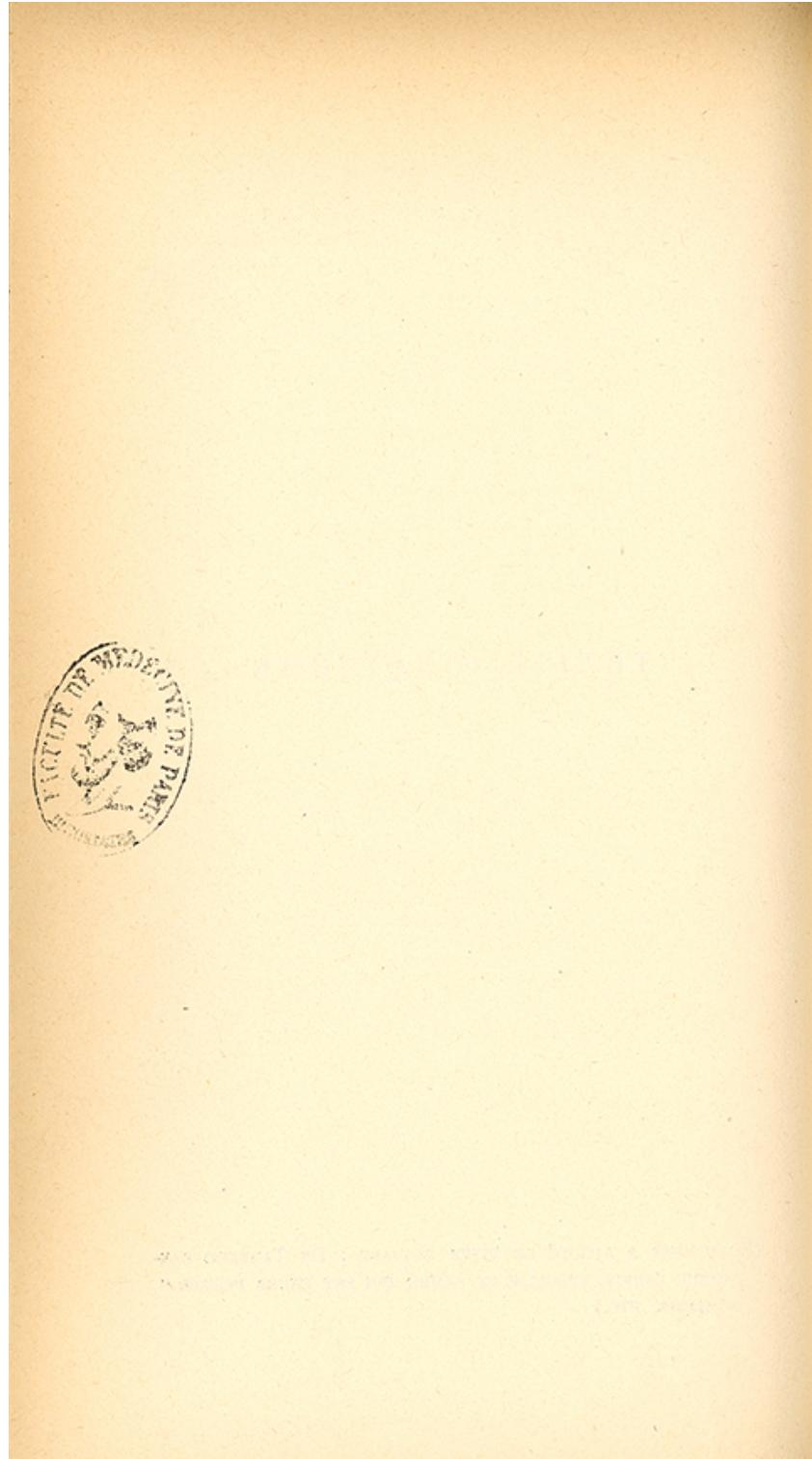
(3) Ces dernières phrases ont été considérablement abrégées et édulcorées dans l'édition de 1566, ainsi que dans la version de Forberger. La variante n'en est point intéressante.





TRAITÉ CINQUIÈME

(FORBERGER A AJOUTÉ LE TITRE SUIVANT : DE TARTARO SAN-
GUINIS, CARNIS, MEDULLÆ ET CAMBII QUI EST CAUSA PODAGRÆ,
SCHIADIS, ETC.)





TRAITÉ CINQUIÈME

ENSUITE il existe encore un autre genre de tartre. Celui-ci est contenu, hors des membres principaux, comme dans le sang, la chair, la moelle et bien d'autres encore, qui sont considérés suivant la totalité réunie. Cependant, malgré ceci, les sécretions des yeux ou larmes ne doivent pas être comprises ici. Parce que l'on ne peut savoir de quelle source elles proviennent, ou selon quelle matière et substance elles se sont engendrées. La raison en est qu'elles viennent des pleurs et des ris. On ne sait rien touchant l'origine de ces deux choses, ni où se trouve la source de laquelle elles proviennent. C'est pourquoi elles n'ont pas leur description ici. De toutes ces choses il faut retenir que le sang, la moelle et la chair engendrent et contiennent leur tartre; et sachez, comme il a été dit plus haut, qu'auprès et dans ces choses mêmes, se trouvent leurs ventricules avec toute digestion ainsi que l'esprit de sel. D'où il s'ensuit que, dans ces membres, il n'existe pas moins et ne s'engendre pas moins le tartre que dans les autres. Car ils ont également leurs excréments de même que ceux dont nous avons parlé. Il faut d'abord

dire, avant tout, en quel endroit ceux-ci forment leurs excréments : Savoir la sueur qui, seule, traverse la peau, est l'excrément du sang. De même que le sang (*cruor*) qui est distillé (*stillatur, stillirt*) dans les ramifications des veines (*ramuli, Esten*) est l'excrément de la chair. Celui qui est dans la moelle, la sécheresse de l'os le consume; mais celui qui n'est pas consumé se retire dans les concavités des articulations et des ligaments et dans les autres concavités (*sinus, hülen*). C'est de ces trois tartres principaux, comme étant les plus importants et les plus universels, que nous devons parler spécialement. Quant aux autres genres de tartre, nous en parlerons ailleurs. Au sujet de ces trois (tartres) notez particulièrement que de très nombreuses maladies naissent et proviennent du sang et qui seront expliquées par des raisons toutes différentes de celle que l'on donne habituellement. D'où il s'ensuit qu'ils (les médecins) se trompent complètement dans leurs traitements et recettes. Donc, de ceci, remarquez le genre de tartre, afin que soit prévenue cette erreur par laquelle beaucoup ont été envoyés à la mort par l'ignorance destructive de ces médecins.

Notez qu'il y a deux voies du tartre, l'une dans son propre ventricule, l'autre dans son issue (*exitus, aufgang*). L'issue du sang est hors des veines à travers la peau, c'est-à-dire par les pores; celle de la chair est un estomac dans la chair, c'est-à-dire dans son estomac et, de même, dans son issue, c'est-à-dire depuis la chair jusqu'à la vessie (1); et, de même,

(1) Ce passage n'est peut-être pas très clair : *Des blüts aussgang ist auss den Aderen durch die haut, das ist durch*

dans le sang, le ventricule propre (est) dans le sang lui-même, de même ici dans la chair. De même, dans la moelle et dans l'issue de la moelle, c'est-à-dire dans les veines, membres et os et autres cavités (hülen). Ces choses et différences particulières doivent être soigneusement notées et, ensuite, le paroxysme tartrique. Car qui ne connaît pas le paroxysme du tartre, est appelé à tort, dans la médecine, un médecin. Car les sièges du tartre (1) apprennent au médecin et lui font connaître ce qu'il ne peut pas guérir et qu'il déclare incurable, tant de sa propre autorité que de celle de son art. C'est pourquoi il faut prêter une très grande attention dans toute anatomie et dans les maladies d'une nature violente (*præfracta, ungeschlachte*) afin que soit trouvé ce qui apporte de la honte au médecin (*in opprobrium dat, zu Schanden bringt*).

Pour la compréhension de ces choses il faut savoir, d'abord, que le sang, la moelle et la chair attirent à eux leur aliment et se le cuisent (*coquere, däwet*) eux-mêmes, et séparent de lui ce qui lui est étranger. Or, ces trois choses sont d'une grande importance et d'une grande considération, car la plus grande partie de notre corps dépend de celles-ci. Donc, il faut particulièrement noter que leur digestion est tellement acré (*scharpff*), et qu'ils distillent et

die poros : des fleisch ist ein mag im fleisch, das ist in seinem Magen, dergleichen in seinem aussgang, das ist vom fleisch biss in die Platter. Forberger a interprété fantaisistement : *Exitus quidem sanguinis est ex venis per cutem, et poros; ventriculus vero eius est in ipso sanguine : carnis, exitus est à carne ad vesicam usque.*

(1) Palthenius ajoute : le paroxysme tartrique.

préparent (leur aliment) si subtilement, qu'il n'est pas de chaos aussi limpide (*lucidum, flar*) que celui-ci. C'est pourquoi, si elles sont conduites à leurs séparations, alors leur excrément est tel, qu'il est visible quoique proche de la plus grande subtilité; mais la nourriture (*nutrimentum, nutriment*) de ces trois choses est invisible, non pas comme un esprit qui sort par la bouche et qui laisse après lui une vapeur (*halitus, ein Althem*) visible mais non tangible, c'est-à-dire que l'on peut sentir (*empfinden*) mais qui ne peut être touchée (1). Cette nourriture est produite encore plus subtile dans le sang, la chair et la moelle; et tout ce qui reste de grossier (*crassum, grob*) en elle, bien que ceci soit invisible et impalpable, ceci est rendu encore plus clair dans cet estomac où sont la chair, le sang et la moelle; et tout ce qui est semblable à un corps doit devenir plus subtil en ce lieu; et ceci est la sueur, laquelle est visible et tangible bien qu'elle eût été tellement subtile intérieurement dans le corps, qu'elle eût été semblable à un chaos (2). Mais, cependant, dans sa véritable (*recht*) séparation, laquelle doit le séparer, on y trouvera ce qui est un Chaos semblable (3), duquel nous devons donc dire, et non pas de la nourriture, qu'il est seulement un esprit qui sépare visiblement son excrément (4). Ainsi, les nourritures de la chair et de la moelle ne sont qu'un esprit sans aucune visibilité et palpabi-

(1) La version de Palthenius a omis cette phrase.

(2) Forberger dit un air.

(3) Palthenius a omis ici une ligne entière de l'original.

(4) Forberger paraphrase fantaisistement : *quod nihil aliud quam spiritus est sine omni sensibilitate; excrementum vere eius est visibile.*

lité (1). Cependant leurs excréments sont visibles ; mais ce sont les plus subtils excréments de tous ceux que l'on remarque dans le corps.

Au sujet de l'excrément du sang, sachez que le tartre (2), en lui, est aussi subtil dans son ascension, et se mêle (*permisceat, einmischt*) lui-même, de la même manière que dans le vin ardent (3) lorsque celui-ci, étant distillé ou circulé jusqu'à la subtilité, contient cependant encore en lui le tartre. Le vin, quelque subtil qu'il soit, et bien qu'il soit distillé jusqu'au dernier degré de pureté, possède cependant le tartre en lui. Il en est de même ici. Bien que les digestions soient faites ici très subtiles, cependant la séparation est tellement subtile qu'elle ne laisse rien, dans la nourriture, qu'elle ne repousse. Et c'est pourquoi ce tartre est subtil et multiple en son essence. Car sachez que celui-ci est coagulé par l'esprit du sel, et, semblablement, il est résolu de celui-ci et par celui-ci (*ab ipso et per ipsum, von ihm und durch ihn*). Comprenez ici que tout tartre du sang, de la chair et de la moelle, consiste en deux voies : en coagulation et en résolution. Bien qu'il soit vrai que d'autres digestions produisent très souvent du tartre résolu, cependant celui-ci n'est pas semblable dans une cause uniforme, mais, au contraire, de la nature d'un certain tartre (*weinstein*) qui, cependant, ne doit pas se comprendre ici, mais

(1) *Sichtbarkeit und greiflichkeit.* Forberger dit, à tort : *sine subtilitate*.

(2) Palthenius a lu : *so subtil nit steigt* au lieu de *mit* et a traduit : ne monte pas si subtilement.

(3) *Vinum ardens, Brantenwein*, alcool ou plutôt ici le vin en distillation.

plutôt que la séparation et la digestion se produisent si âcrement, subtilement et rapidement par leur athanor embrasé (*per Vulcanium suum Athanar durch ihren Vulcanischen Athanor*), conjointement avec la préparation archéique (*Archeïca præparatio, Archeischen bereitung*) qu'un tartre qui est destiné à la coagulation sera brisé et se résoudra en eau. Et celui qui se dirige vers la résolution, ordonné (geordnet) en celle-ci, va vers la coagulation. De telle sorte que celui qui, du fer, fait de l'eau, forme, de cette eau, de nouveau du fer; et celui qui, de quelque graine, forme un mucilage, de celui-ci, forme, de nouveau, de la graine ou tout autre genre, semblable à ce qu'il veut faire. D'où notez, en ces choses, que le tartre naît de l'Elément eau (1), soit qu'il vienne par la nourriture, soit qu'il vienne par la boisson. D'où, même ainsi, il est résolu et coagulé, comme on l'a établi. C'est pourquoi il s'en va (*abit, geht*) en son ultime matière. Car l'eau est une mère et une matrice de toutes ces générations. Maintenant donc sachez que, dans le sang, c'est-à-dire dans les veines, des excréments de ce genre sont laissés par le tartre; et le sang est alors rempli de granules semblables à du sable ou à du riz (2). De même, hors des veines, c'est-à-dire dans les pores, des grains de ce genre sont formés. Et bien que plus de résolutions soient faites, ici, que de coagulations, toutes, cependant, aboutissent enfin à la coagulation, à la limite de leur fin et en leur temps, si elles sont demeurées longtemps

(1) *Das Element wasser.* Palthenius traduit : eau élémentaire, *elementaris aqua*.

(2) Le texte allemand, éd. Huser, ajoute : *Brünnkörnle*.

avec l'esprit du sel. Mais, cependant, le mucus (1) du sang est son excrément. Si celui-ci est épais (*grob*) et ne transsude pas, alors un mucus reste; et soyez certains que le tartre se trouve parmi les excréments, c'est-à-dire qu'ils sont mélangés l'un l'autre. Là, vraiment, nulle génération du tartre n'aura plus lieu; cependant il se produit un excrément qui ne peut pas être jugé autrement que de l'une et de l'autre nature, tant du tartre que de l'excrément; d'où, ensuite, naissent des maladies particulières provenant du sang. Outre ceci, retenez que, tant que cet excrément est présent, il est soumis à la nature, savoir de telle manière que celle-ci s'efforce de putréfier ce qui est mauvais, et de le repousser, afin que ceci ne demeure pas plus longtemps avec elle. Cependant cette expulsion est, elle-même, la maladie et la mortification (*tödtung*) de la nature. D'où il est évident que, par leur putréfaction, tu peux reconnaître le tartre et l'excrément, et quels ils sont. Donc, surtout, recherche l'opération des excréments, ce dont nous ne parlerons pas davantage.

Mais, au sujet du tartre qui est engendré dans la chair, sachez ce qui suit. La chair est un Soufre, Sel et Mercure, qui est coagulé dans une substance molle, et son estomac est la liqueur qui est dans la chair. Celle-ci est sa liqueur, qui retient la chair dans sa mollification. Ainsi sa liqueur est son estomac, et il est inné à la chair, et une matière inguérissable de l'un et de l'autre (2). D'où il faut comprendre que

(1) *Mucus*. C'est l'expression de Palthenius. L'original dit : *Rotz*, morve. Forberger traduit : *pituitosum*.

(2) *Von einander*. Palthenius traduit : s'ils sont séparés.

beaucoup de maladies naissent de là, principalement toutes les maladies qui émacent et dessèchent (*tabefaciunt, verschwinden*) (1). Car tout ce qui dessèche (un membre) a son origine première dans l'estomac de ce membre. C'est pourquoi, si la chair se dessèche, il est certain aussi que cet estomac dont nous parlons se dessèche également, c'est-à-dire ne cuit pas et ne nourrit pas. Sachez donc que le tartre est engendré, ici, dans la chair, à tel point que, dans sa liqueur, la nourriture de la chair est séparée; et si cette séparation est, de nouveau, séparée, c'est-à-dire si ces deux choses (sont séparées) l'une de l'autre dans l'excrément, savoir les excréments de la chair et les excréments propres de la nourriture, alors le tartre est engendré de là, comme nous l'avons dit pour les autres genres de tartre. Ensuite il faut être instruit au sujet des lieux ou sièges dans lesquels ce tartre est engendré et se dépose (*excubat, legert*) de la manière suivante. Toute liqueur de la chair, qui est un estomac de la chair, se purge par sa sueur intérieure, laquelle sueur réside dans la vessie (2); elle traverse et pénètre ces petites veines, pores et orifices; et ensuite elle parvient dans la vessie, pour devenir l'urine. Et c'est pourquoi il doit être connu de deux façons différentes (3), l'un de la nourriture, l'autre de la liqueur de la chair. Celui qui vient de la nourriture indique (*zeigt*) sa voie et l'estomac qu'il traverse (*permeat, durchgeht*), jusqu'où ceci le con-

(1) Forberger dit : *omnes phthises*.

(2) Cette phrase n'est pas dans l'édition de 1566.

(3) *Zweyfach in seiner erkandtnuss*. Palthenius a traduit : elle est double en sa théorie.

cerne. Celui qui vient de la chair témoigne (*zeigt*) de la chair aussi loin que se trouve le corps tout entier. C'est pourquoi les maladies existent dans le corps, lesquelles sont introduites dans la chair, ou ont leur union commune (*communio*, *gemeinschafft*) intérieure, toutes celles-ci étant trouvées dans l'urine. Mais celles qui ne participent pas (du tartre) ne sont pas visibles dans cette urine de la liqueur de la chair. C'est pourquoi vous devez savoir reconnaître l'Anatomie de l'Urine (1). Car, dans celle-ci, est représenté en effigie tout le microcosme, dont la connaissance est louable pour un médecin. Celui qui ne reconnaît pas cette anatomie de l'urine qui est comme un esprit, celui-ci se joue et se moque de tout le monde, avec son bavardage et par ses indices trompeurs. Au sujet de cette urine, sachez que, dans la vessie et les reins, des pierres sont engendrées de beaucoup de manières, et qui ont pris leur origine de ces sueurs et excréments. Apprenez à connaître ceux-ci par le tartre, dans ses propriétés, avec le traitement de chaque genre; ceci c'est connaître plus de la moitié de la médecine. Touchant cette nature et les pierres du tartre, retenez ceci : qu'elles sont trouvées, dans beaucoup de régions du corps, plus souvent avant qu'elles n'atteignent la région des reins et de la vessie. Ce qui doit être très soigneusement noté. Car, de là, sont engendrées beaucoup d'obstructions (*oppilationes*) avec diverses maladies chroniques dans les hanches (*Hüfften*) (2), le dos, la région lombaire (*coxendix*,

(1) Ceci semble être en contradiction avec ce que Paracelse a dit dans les livres précédents. Voir tome I^e, page 216.

(2) Palthenius traduit : *in lumbis*.

Lenden), les articulations, les côtés et autres. Et ces genres de calculs, en ces endroits, sont même les plus violents de tous, parce qu'ils sont coagulés beaucoup plus durement et fortement, et qu'ils croissent beaucoup plus dans les angles (1) qu'arrondis, et sont engendrés en beaucoup plus grande quantité, et se forment avec beaucoup plus de paroxysmes (2) quotidiens, que les autres qui proviennent de l'urine. On trouvera plusieurs choses sur ceci, dans les chapitres spéciaux.

Il en est de même pour la moelle, dont la liqueur est le véritable estomac de celle-ci (3). Mais cette liqueur est une graisse (4); la chair est une eau subtile; le sang est un esprit (5). L'estomac de cette moelle a également, comme les autres estomacs, sa digestion utile à cette moelle dont elle est l'estomac(6). Mais son tartrre n'est pas coagulé. Car la graisse n'engendre pas la coagulation, seulement la maigreur.

(1) In die Eck. Palthenius traduit : plus anguleux et raboteux ; *magis angulares et asperi*.

(2) La version de Palthenius dit : symptômes.

(3) Le texte allemand de Huser porte *in* pour *ist*.

(4) Bitiskius a omis le mot *pinguedo* qui figure dans Palthenius : La phrase n'a plus aucun sens. C'est sa méthode de correction !

(5) L'édition de 1566 porte très exactement : *disser liquor ist aber ein feiste des fleischs ist ein düss wasser, des blüts ist ein geist*. Ce texte mal ponctué est ainsi corrigé dans Huser ; *disser liquor ist aber ein feisste; des fleisches ist ein dünnnes wasser: des bluts ist ein geist*. Mais Forberger a traduit : *liquor autem est pinguedo carnis; tenuis aqua sanguinis, imo est spiritus*.

(6) Forberger ajoute : autant que les autres ventricules.

C'est pourquoi la graisse repousse (1) le tartre. D'où celle-ci est la plus grande préservation contre la formation du tartre. Sachez donc, d'après ceci, que le tartre de la moelle n'est pas coagulé, et, cependant, séparé; alors il sera résolu, c'est-à-dire que, de lui, naîtra une autre liqueur particulière, laquelle liqueur suscite également ce paroxysme, comme le tartre coagulé avec tous les accidents calculaires et autres semblables qui y sont joints. Au sujet de cette liqueur tartrique, retenez qu'elle produit beaucoup de maladies que l'on nomme suppurations (2) ou écoulements (*defluxus, flüß*) ou autres semblables, suivant la nature des régions, et aussi la goutte, le fongus médulaire ou sarcome(*mardfschweinen*) (3) et autres semblables. Tout ceci est une liqueur tartrique grasse, qui déborde dans la sciatique et l'arthrite (*Artetica*). Il faut soigneusement remarquer ceci, que toutes les arthrites et sciatiques, si elles ne sont pas des gouttes (*podagræ*) parfaites, sont seulement de la liqueur tartrique, qui se dépose (*decumbit, ligen*) dans les articulations, la cuisse (*scia*), les nerfs et les jointures, comme un suc gras, et paroxysmose, comme la pierre, en ses lieux particuliers, comme c'est la nature et la condition paroxysmique. Celui qui peut

(1) *Weret*, combat. Ce mot est remarquable. Il vient du teutonique : wërran, wërren, du gothique : vairsan, etc., et il a donné naissance à notre mot guerre. On le trouve dans le 23^e Capitulaire de Charles le Chauve ; *quas vulgus werras nominat.* Forberger a fait imprimer tout ce passage en lettres capitales.

(2) *Gesücht*, Palthenius a traduit : *Arthritides*.

(3) La version de Palthenius a omis ces deux expressions. Forberger traduit : *phthisie*.

soigner le calcul et sait l'extraire, celui-ci guérira aussi la maladie. Mais celui qui ne sait pas traiter (le calcul) ne pourra pas traiter cette maladie. D'où vous pouvez vous souvenir combien de recettes improches ont écrites et proposées les Scribes, qui ont osé combattre l'arthrite, la sciatique, les douleurs des jointures et autres semblables, par leurs médecines désordonnées (*inconditæ, ungereimpten*) et inefficaces (*idoneæ, unbequemen*) lesquelles s'accordent fort bien avec leur entendement. Ils n'ont rien su et n'ont rien réussi. Sachez, également, que cette liqueur est également mêlée (*permiscetur, sic mischet*) en plusieurs autres maladies, laquelle adhère au corps, en dehors de la nature tartrique, et se représente (1) ainsi, de telle sorte que, quelquefois, elle ne peut en être reconnue que difficilement, et avec peine. Cependant, celui qui a connu le paroxysme tartrique a connu le lieu où il se trouve, où il s'est immiscé, et avec quelles maladies il a fait alliance. Ces maladies et toutes celles, en général, qui sont unies avec le tartre, ont un double paroxysme, savoir : de (von) telle maladie, un appendice (*anhæng*) de même nature; de telle autre, un appendice également de même nature suivant la nature de cette liqueur. Une union de ce genre se trouve, de diverses manières (*manigfaltig*), dans la lèpre. Et ceci est la principale cause pour laquelle les anciens ont dit que la lèpre était incurable. Car ils n'ont ni pressenti le tartre le moins du monde, ni compris son traitement. D'où c'est tout à fait incroyable, pour eux, qu'ils ne l'aient pas compris. Je veux que vous sachiez qu'ils suscitent, non

(1) *Eingebildet.* Palthenius a traduit faiblement : *insinuat.*

seulement un paroxysme incorporel, c'est-à-dire invisible, mais encore un paroxysme visible en ceci : de même que le tartre est une liqueur, de même ici dans la moelle. Car c'est ainsi qu'il procède dans toutes les maladies goutteuses des mains (*in chiragricos morbos*), et qu'il s'écoule, avec leurs issues (*cum eluvionibus*, mit *Außgängen*), dans les mêmes lieux et sièges, et qu'il prête assistance au sel en corrodant (*exsequendo* (?), *fressen*), rongeant et faisant des trous. Car il est aussi de sa nature de ronger et corroder (1). C'est pourquoi on trouve très souvent des ulcères (2) gras, qui ont reçu cette graisse (*pinguedo*, *feistite*) du tartre de la moelle. Donc, s'il se trouve de la manière susdite avec un mélange, et s'il est de nature calcinative et corrosive, alors il ronge sa propre moelle, et, demeurant dans les os, il consume ceux-ci, et produit des douleurs que l'on ne peut soulagier, à moins que, par aventure, soit traité (3) ce même tartre que l'on avait toujours tenu sous silence jusqu'ici. C'est pourquoi, si la moelle est saine, alors les excréments sont consumés dans les os, et ne se répandent pas en d'autres régions, c'est-à-dire dans les articulations, dans la chair, dans les veines, dans l'eau des articulations (*in aquam articulorum*, *in das Gliedwasser*) (4). Mais s'ils débordent à la façon du tartre, sachez qu'il se trouvera ici beaucoup de maladies, dont les origines et les causes ont été décrites faussement, mensongèrement et sans base

(1) Cette phrase est omise dans Palthenius.

(2) Forberger traduit : *uberal*

(3) *Fürgenommen*; Palthenius traduit : *obsideatur et expungetur*.

(4) Forberger ajoute : *in nervos, gluten seu cambium*.

sérieuse, chez les anciens, avec tant de recettes improches.

Dans l'eau des articulations (*aqua articulorum*) (1) il existe une digestion semblable, de même qu'il a été dit, pour les autres, dans chacun desquels le tartre est séparé; et elle crée ses maladies particulières. Or l'eau des articulations (*Gliedwasser*) est une excellente partie (*Glied*) du corps, la plus sensible (*sensus acutissimi, empfindlichst*) de tout le corps, de telle sorte qu'elle peut, moins que toute autre, pârir ou souffrir. Maintenant, son excrément de tartre est double; l'un est une *liqueur*, l'autre est coagulé (1). Avant tous les autres, il est une liqueur; et, par un long espace de temps, l'Esprit du sel coagule ainsi dans sa forme, laquelle il prend selon sa nature même. Cette nature doit être remarquée avec soin. Car il se trouve beaucoup de gouttes (*podagræ*), gouttes des mains (*chiragræ*) et gouttes des genoux (*gonagræ*), mélangées avec la liqueur du tartre, dont le traitement n'a pas encore été trouvé. Car ils n'ont pas connu le tartre, d'où il résulte que leur traitement est nécessairement défectueux. Ils disent que la goutte de ce genre est incurable. Oui, vraiment, crois à ces auteurs et à leurs complices! Car comment ne serait-elle pas incurable puisqu'ils ne connaissent ni ne comprennent leur cause véritable? Ils n'ont rien enseigné, jusqu'ici, de juste (2); c'est pourquoi ils se trompent encore beaucoup plus, ainsi que ceux qui leur sont attachés, malgré leurs efforts et leur bruit (3).

(1) Forberger traduit : *in glutine*.

(2) Recht. Palthenius traduit : *memorabile ac arduum*.

(3) Palthenius et Forberger, qui n'ont pas compris ce passage,

Ainsi le semblable est joint partout au semblable; et si, avant les siècles d'Adam, un imposteur quelconque eût existé, ceux-ci, actuellement, l'eussent recherché et ne l'eussent pas perdu. Et, de cette manière, les malades eussent fermé leur bouche; ils n'eussent ainsi rien su du tout, comme ce qu'ils ont appris des malades; car ils ont ceci mais rien de plus. C'est une doctrine imparfaite, que celle où le disciple enseigne à son maître. Et c'est pourquoi les malades ne peuvent enseigner aux médecins. Ils parlent seulement de douleurs et des genres de celles-ci, et ils pleurnichent (1) au sujet de celles-ci, mais sans savoir autre chose. Comme il est manifeste qu'ils mentent l'un l'autre (*invicem, einander*) dans les maladies, sans en saisir aucune, disjoignant tout (2), et ne faisant aucune mention, ni du ciel, ni de la concordance, ni des astres dans lesquels, cependant, réside principalement tout ceci (3). Ajoutez qu'ils ignorent même quelle est la première et l'ultime matière, et quel est l'homme, et quel est son corps (4), et cependant ils se mêlent de disposer et gouverner toutes choses, sans cependant savoir ni connaître ce qui est leur sujet (5). C'est pourquoi la foi de ceux-ci est grande, mais leurs œuvres fort minimes. Or, sachez, vous autres, que beaucoup de paroxysmes calculaires sur-

lui ont substitué de la haute fantaisie. La phrase suivante est supprimée dans l'édition de 1566.

(1) *Plerren.* Palthenius a traduit : *in infinitum blaterant.*

(2) *Sondern all.* Palthenius a traduit : *omnes in unum comprehendentes.*

(3) Forberger dit : la matière médicale.

(4) *Sein Leib.* Palthenius a lu *Leben*, et a traduit : *eius vita.*

(5) *Subjectum.* Palthenius traduit : *Objectum.*

viennent (*concurrere, tamen*) dans la goutte. Et, semblablement, de même que le calcul excite souvent son grand paroxysme et se trouve, de diverses sortes, selon celui-ci, de même, dans la goutte, beaucoup de paroxysmes se manifestent, qui ne surgissent point du tout de la nature de la goutte, mais proviennent de la nature calculaire (auch der steinischen art). Eux, cependant, les traitent par les remèdes propres à la goutte, et la rendent ensuite plus violente. La médecine qui maîtrise le tartre est la même qui, dans ce cas, dompte la goutte. Et c'est pourquoi si tu ne sais pas ici guérir (1) et enlever le tartre, tu ne pourras pas non plus diminuer la goutte. C'est pourquoi celle-là demeure depuis trop longtemps inguérie (*impersonata, ungeheilt*) dans vos livres, et ne possède, dans vos livres, que cette réputation : La goutte est une maladie incurable. Car, parce que tu te sers d'une base fausse, tu ne rougis pas, pour cette raison, du mensonge, mais tu fais aussi de ton mieux (2). Et si c'est ainsi que tu fais de ton mieux, tu n'es qu'un imposteur. Car tu t'égaras dans les principes et les causes, et tu te promènes, avec tes mensonges, dans le jardin des roses (3). Comprenez donc de cette manière les chapitres qui traitent de la goutte, c'est-à-dire apprenez à connaître les différences, et ce qu'est la goutte, par elle-même, et

(1) Les versions de Forberger et de Palthenius suppriment ce mot.

(2) *Du thust auch bests.* Palthenius a traduit : *sed in illo strenuus es (!)*

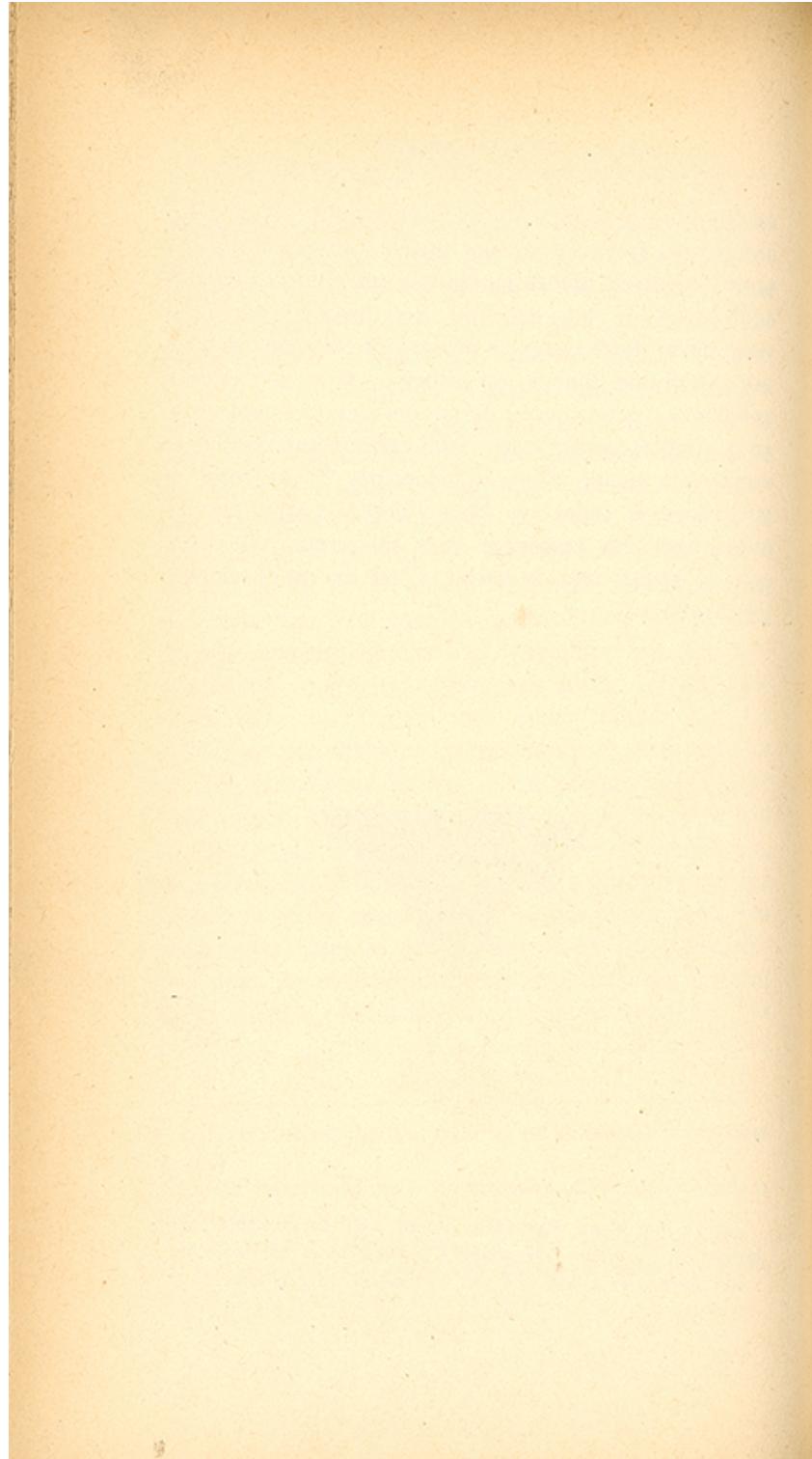
(3) *Spazierest mit deinen lügen in dem Rosengarten umb.* Palthenius traduit : *et nugis tuis nescio per quæ roseta (?) divagaris (!)* Forberger a été plus exact.

ce qu'elle est si cette liqueur est en elle (1); et principalement lorsqu'il advient que le tartre est coagulé et se résout en nature lapidifique (*in naturam lapidosam abeat, in die steinische art gienge*); car alors vous devez faire usage de médecines calcinées. Car ce qui est ici une liqueur, en principe, dans sa première substance, ceci retourne de nouveau en sa liqueur (2). Et tu dois connaître aussi cette retransmutation, si tu veux être habile dans la médecine. Sinon cesse le bavardage et retire-toi. Mais l'argent gagné par les mensonges est beaucoup plus savoureux que celui qui est gagné avec la vérité. C'est ce qu'enseignent les Académies.



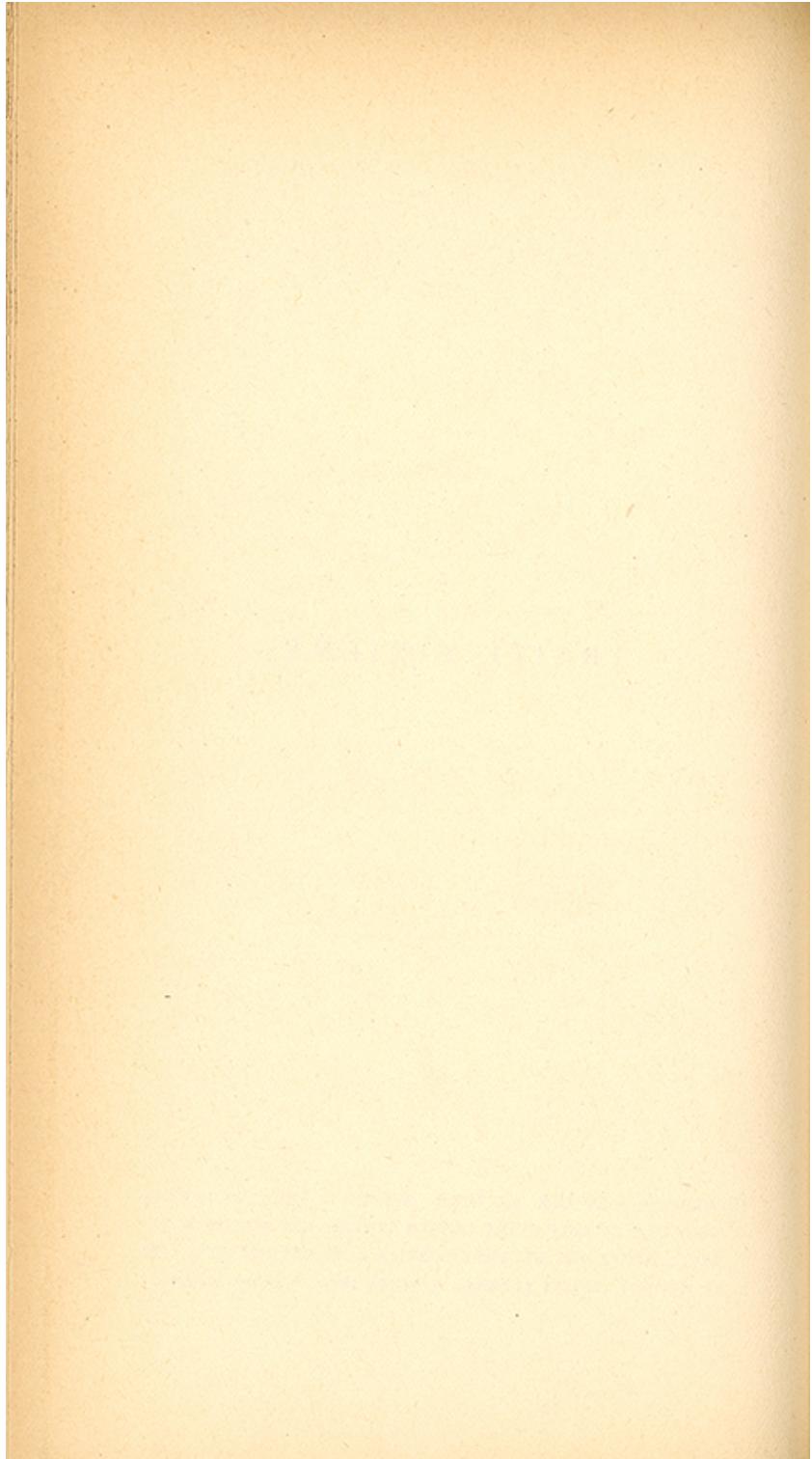
(1) *In ihm steht.* Palthenius traduit : *illi permisceatur.* Forberger dit : *si liquor iste cambri (?) tartareus ei immisceatur.*

(2) Forberger a imprimé tout ce passage en capitales.



TRAITÉ SIXIÈME

(FORBERGER A AJOUTÉ LE TITRE SUIVANT : DE ALIIS DUOBUS
GENERIBUS CALCULI EXTRA CAUSAM TARTARI SEU FŒCUM NUTRI-
MENTI, NEMPE VEL EX MICROCOSMICA CONGENITA MATERIA, VEL
EX MATERIA LAPIDEA EXTERNA, A NOBIS INTRA CORPUS SUMPTA.)





TRAITÉ SIXIÈME

UTRE tout ce que nous avons rapporté jusqu'à présent, il se trouve aussi, dans l'homme, plusieurs autres générations de la pierre, qui naissent et se forment en dehors du tartre; cette génération est semblable à la génération externe (1). Car, puisque l'homme est le microcosme, en lui sont aussi les générations du monde extérieur (2), avec ses particularités, suivant que la Philosophie le confirme. La génération de ce genre advient dans les hommes; ainsi ils ne reçoivent pas le calcul du tartre, et leur digestion, séparation, etc., est excellente (*proba, gut*) et le tartre demeure mélangé avec les excréments, et s'éloigne sans le contact de l'esprit du sel. Puis donc qu'il reste encore un autre genre semblable à celui qui a été décrit, non cependant avec le paroxysme ou l'espèce ou la forme, etc., du tartre, mais seulement de génération naturelle, sachez que, puisqu'il y a deux générations, deux essences se trouvent également présentes ici. Le tartre a un paroxysme en lui. Or, celles-ci n'ont pas de paroxysme; mais il advient alors qu'un paroxysme est excité par la

(1) Forberger dit : à celle des pierres externes.

(2) Forberger dit : majeur.

proximité de l'endroit où il (le tartre) se tient (*latescit, ligit*) et non pas ailleurs. Car, alors, ces paroxysmes ne doivent pas être attribués au calcul, mais à ce voisinage, et doivent être considérés selon celui-ci. Beaucoup de générations de ce genre adviennent aux enfants de l'une et de l'autre nature, par la nativité et par leur cause propre, comme il sera traité de ceci séparément dans les chapitres spéciaux. C'est pourquoi je rapporte ceci afin que vous preniez garde qu'il en est également de même dans les enfants. Car, beaucoup trop souvent, ils deviennent remplis de calculs (*calculosi, steiniſch*) et beaucoup plus gravement que les vieillards. C'est cependant la même cause pour eux que pour les vieillards.

Mais considérez attentivement la génération du cours naturel en dehors du tartre. La génération, dans la matière (1), est double. C'est-à-dire tout calcul qui doit être engendré doit nécessairement avoir une première matière calculeuse. Il s'ensuit de ceci qu'il y a deux sortes de matières calculeuses. L'une est en nous, de la même manière que celle qui est dans le grand monde. L'autre entre en nous, c'est-à-dire si nous l'ingérons (*bringen*) en nous, comme lorsque nous prenons une boisson qui est d'une nature véritablement calculeuse, et qui n'est vraiment pas une nourriture, mais la matière du calcul elle-même. Ces matières sont au nombre de deux, desquelles tout calcul est engendré dans l'homme. Or, en vérité, ce qui engendre des calculs est l'astre de cet élément. Cet astre est l'esprit igné du Sel qui les congèle (2).

(1) Forberger a traduit sans raison : la matière de la génération.

(2) Forberger dit : qui congèle la matière.

Ce qui est appelé plutôt *congélation* que *coagulation*. Or, sachez, au sujet de ceci, qu'il est nécessaire que nous connaissons avant toutes choses les quatre éléments en nous, et que nous considérions en ces quatre éléments une certaine matière calculeuse, c'est-à-dire dans l'eau elle-même. Or le feu est vraiment dans son esprit du sel, et, dans cet élément, se trouve sa propre congélation (1). C'est pourquoi il existe quatre astres, quatre feux, c'est-à-dire un quadruple esprit du feu ou esprit du sel. Et, de même qu'une génération est préparée (*adornatur*, *herfür last*) ou se manifeste (*emergit*, *sich stellen*) de même son astre est présent, qui le congèle, non autrement que dans le ciel où il n'y a ni pierre ni foudre (*Hagelstein*, *Dömerstein*) (2), et cependant il en sort quelquefois et y naît comme une sorte de pierre; ainsi sachez également que vous devez comprendre et recevoir cette génération, non pas semblable à celle des pierres qui viennent des fleuves (3), des montagnes, des ruisseaux et autres semblables, mais semblable à celle des pierres du tonnerre. Car celle-ci est cette génération de laquelle il sera parlé ici, et qui se comporte dans le Microcosme exactement comme dans le ciel.

Avant tout il est nécessaire de décrire ces générations du monde externe. Sachez donc que ces pierres sont tirées des éléments dans leurs eaux pierreuses (*lapidosas*, *Steinwasseren*), et cependant elles

(1) Forberger a traduit : le feu ou esprit du sel et la propre congélation de tout élément.

(2) Forberger traduit : *lapis ceraunius*.

(3) *Die Stein der flüsse*. Comparez avec le passage identique page 28.

ne sont pas des pierres, mais elles ont la forme d'une rosée montant de son élément dans un autre. Et l'autre élément est l'ultime matière de cet élément. Ainsi sont terminées les premières matières de ces pierres, dans le ciel. C'est-à-dire que le monde en repos (*quietus, stille*) a, en lui, cette génération de ces choses étranges. Or ceci, en philosophie, est une chose vraiment invisible; cependant elle devient visible dans l'ultime matière. Donc, si les esprits (1) du ciel, engendrés du sel, gouvernent le ciel, alors ces générations rencontrent (*occurrunt, begegnen*) (2) ceux-ci qui, maintenant, sont cette matière. L'esprit, le temps, c'est ce qui coagule; et, dans cette coagulation, concourent aussi et sont engendrées d'autres choses, de la manière qui est rapportée dans le livre des Météores (3). La rencontre de ces trois éléments unis ayant lieu, la pierre naît alors dans le ciel, laquelle, ensuite, est précipitée en bas sur la terre plus souvent que l'on ne s'en aperçoit (4). Sachez, à la similitude de ceci, que, dans le corps, se trouvent également ces astres et ces éléments, non autrement que dans le ciel. Or l'homme est un ciel, c'est-à-dire tous les hommes sont un ciel, c'est-à-dire proviennent d'un seul limbe (5). C'est pourquoi il advient ceci à l'un, cela à l'autre. L'homme est divisé en ses parties, et, cependant, le tout n'est qu'un ciel, mais

(1) Forberger ajoute : *halitus*.

(2) Forberger dit : alors advient cette génération de la foudre.

(3) L'édition de 1566 porte : *metherorica (sic) (Mecanica)*.

(4) Palthenius dit : avec une violente explosion.

(5) *Limbus*. Pour l'explication de ce terme, voir tome I^{er}, page 163.

divisé dans l'homme. D'où il s'ensuit que, subitement (*repentè, gehling*), en une heure, en une seule minute, une pierre semblable est engendrée dans l'homme, pour la même raison que ce qui a été dit plus haut (1). C'est une chose véritablement nécessaire que de scruter la mécanique de cette génération, mais il ne convient pas de le faire ici parce qu'il convient d'être un médecin avant d'être un philosophe et un astronome. Puisque j'ai différentes manières de leur certifier tout ceci, une instruction plus brève suffira. Il est certain que toute foudre provient du sel, et qu'elle n'est pas autre chose que le sel dans la première matière. Or, l'esprit du sel se congèle lui-même. C'est pourquoi, s'il est chassé (*elidatur, angeht*) avec tant de violence (2), la cause en provient du sel qui ne peut s'unir au soufre. Alors ce sel se résout en pierre, et le soufre se tourne en feu, c'est-à-dire en sa foudre elle-même. Le soufre s'enflamme (*conflagrat, verbrennt*) dans l'air, entre la terre et le ciel; mais le sel se lapidifie et est rejeté sous forme de pierre. Or, dans l'homme, les premières matières sont tout l'esprit et tous les astres et ce temps c'est-à-dire ce mouvement ou cours (Lauft). De là, sachez que, si quelque homme qui a ce cours comme ce qui donne le temps, s'il lui plaît, celui-ci n'échappera pas à la pierre, mais elle sera nécessairement trouvée et elle croîtra en lui. Les pierres de ce genre ne diffèrent pas beaucoup de la pierre de la foudre (*lapis fulminalis, Stralstein*) en noirceur,

(1) Paracelse distingue ici les tartres qui peuvent se former lentement, par agglutination, et ceux qui pourraient provenir d'un précipité.

(2) Forberger dit : si la foudre vient avec tant d'impétuosité.

couleurs et autres, de nature semblable; mais seulement plus dures (parfois plus molles, parfois plus dures) que les autres pierres. C'est pourquoi si tu désires connaître exactement sa théorie, il est nécessaire que tu connaises et apprennes d'abord soigneusement la génération de la foudre, et alors tu connaîtras également la matière de cette pierre. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire de dire ici beaucoup de choses sur ce sujet, puisque la philosophie forme ici le médecin en ce qu'elle lui apprend à connaître les causes. Pour ce qu'il est nécessaire au médecin de connaître, touchant le traitement, on le trouvera dans les chapitres spéciaux.

Mais il convient de s'enquérir du lieu et de la région de cette génération, savoir où elle croît en l'homme, et où la pierre est cachée (ligt). Sachez donc que tout le corps produit (*procurare*, gibt) la génération de la pierre. Car il existe un Olympe, et la pierre est la génération de l'Olympe (1). Et c'est pourquoi toutes choses doivent être jointes (2) (*jungenda*, muß zusammen genommen werden). Comme conséquence de ceci, le corps qui est plus mou donne une matière dans une compaction (*compactio*). Celle-ci se réunit, pour la génération, dans le chaos, c'est-à-dire dans la concavité du corps, entre le sommet de la tête (*vertex*, Scheitel) et la plante des pieds. Par ce milieu (*mittel*), la génération procède vers le tréfonds (*imus fundus*, untersten boden). Or ce milieu (*medius*

(1) On lit en marge de l'édition latine de De Tournes : Comparaison de l'homme et du ciel.

(2) Forberger joint fantaisistiquement les deux phrases précédentes : il existe une sorte d'Olympe, dans lequel toutes choses se rencontrent.

fundus) est, dans le ciel, dans la nature (1) des étoiles, et, dans l'homme, dans la cavité du diaphragme (2). Le tréfonds (3) est la terre ; de même la vessie et sa région qui est sous les reins et lieux analogues. Et, de même que la foudre tombe sur la terre, de même elle tombe dans la vessie et les reins, car là est l'anatomie de la terre et de l'eau, c'est-à-dire la surface plane (*planities*) inférieure du globe et de la sphère. Il s'ensuit de ceci que, puisque cette région est la surface plane de la surface inférieure, celle-ci est le lieu qui est obligé de soutenir cette génération selon qu'elle tombe et se produit. Car elle ne tombe pas dans la congélation, mais dans le liquide ; mais la congélation survient si rapidement qu'elle congèle avant de découvrir la surface plane (*planities*). De même toute foudre accomplit également ceci, d'abord dans la région de la sphère plane inférieure, puisqu'elle est une liqueur auparavant, c'est-à-dire une liqueur de la pierre. Car la congélation se produit dans la région étrangère, et non dans la région propre, c'est-à-dire dans son fumier (4). C'est pourquoi sachez que toute génération de ce genre ne prend pas naissance où elle se trouve, mais elle réside dans une région étrangère, et non dans la sienne propre. Et alors elle n'est pas telle qu'elle est dans son lieu. De même qu'un fer qui est liquide dans le feu se durcit

(1) *In wesen.* Forberger a traduit : *in loco*.

(2) La version de Palthenius n'a pas saisi le sens de ce passage.

(3) Forberger ajoute : dans la foudre, avec de nombreux contresens causés par sa concision exagérée.

(4) La version de Palthenius a omis cette phrase, ainsi que celle de Forberger.

et se congèle lorsqu'on le verse, de même cet esprit igné (1) du sel est si grand, qu'il liquéfie ces choses (2) tellement qu'il devient comme une fonte où il se durcit alors. (Comme nous le disons dans notre Météorique.)

Ensuite sachez que, comme vous voyez le soleil engendrer les pierres, s'il a leur matière, c'est-à-dire s'il a en lui une eau ou une liqueur d'une nature lapidaire (*naturæ lapidosæ*, *ein steiniges wesen*) qui est pierre, mais qui, par l'eau, a été résolue de sa congélation, c'est-à-dire que l'eau a dissous (*zerbrochen*) et évaporé (3) sa congélation comme ceci advient à beaucoup de pierres qui, de même, ne peuvent résister à l'eau. Si ces mêmes pierres, avec leur eau, sont desséchées par le soleil, elles deviennent de nouveau pierres (4). C'est pour cette cause que le sable et beaucoup de pierres semblables croissent et augmentent chaque jour comme l'enseigne la Météorique (5). Or, si une telle chose sèche existait auparavant dans l'homme, soit *Bolus*, *Lapis*, *Viscus*, *Arena*, etc., et qu'elle soit résolue par l'eau, et bue sans discernement, alors il n'adviendrait pas autre chose dans le corps, que ce qui advient sur la terre. Que si la nature ne rejette pas ceci hors d'elle mais le retient, alors ceci est desséché par l'esprit sec inté-

(1) *Fewrgeist des Saltzes*. Palthenius a traduit simplement : *spiritus salis*.

(2) *Das er sie schmeltz*. Palthenius a traduit : qu'il ne liquéfie pas.

(3) *Auffgericht*. Palthenius a omis de traduire ce mot.

(4) On voit, par ce passage, que Paracelse avait observé les phénomènes de la cristallisation.

(5) On lit en marge : la génération des pierres est semblable, à l'intérieur, comme à l'extérieur.

rieur, de même que, dans l'eau, par l'air, par le soleil, etc.; et, de ceci provient ensuite également une pierre. Cependant ceci est reconnu en beaucoup de lieux pour une pierre de la terre, c'est-à-dire comme celles-ci se trouvent dans la terre. Ensuite il faut que vous sachiez que, souvent, dans l'homme, une constitution froide et hivernale (*brumalis, winterische*) devient si violente que, par une telle nature, elle congèle les liqueurs comme une glace; et cependant, ensuite, les liquéfie de nouveau. Car, si, dans l'homme, se trouve tantôt l'été tantôt l'hiver, il s'y trouvera aussi la sphère supérieure et inférieure et tout ce qui forme les corps de celles-ci; d'où s'ensuit la congélation, dans le corps, des humidités qui sortent des parties du corps, et que nous appelons vapeurs, et dont le siège est dans le sang et là où se trouve de l'humidité dans le corps. Car ces vapeurs sont l'eau qui est ainsi congelée sur la terre et celles-ci peuvent, peut-être, avec raison, être appelées humeurs, non cependant dans le sens ancien du mot. Si cette congélation est de nouveau dissoute (1) il en résulte des maladies d'abcès, de pustules (*papulæ, ylattern*) et autres semblables, que les écrivains anciens n'ont jamais connues exactement, comme nous le dirons plus particulièrement dans son lieu. Quiconque ne connaît pas l'homme selon cette nature astrale, temporelle et essentielle, celui-ci est faussement un médecin. Or, la nature et le siège de ces pierres n'est pas privé ou particulier; au contraire, il se trouve partout où il est placé, savoir dans les émonctoires du ventricule, de la vessie, des reins, et dans les passages par les-

(1) *Entfreurt*, littéralement : décongelée.

quels il circule (1). D'où il s'ensuit qu'il existe plusieurs médicaments qui dissolvent les pierres de ce genre, les liquéfient ou bien les rompent en une terre (*bolus*, *ein Letten*) ou en une farine (*pollen*, *Meel*.) La cause en est qu'elles étaient telles auparavant. C'est pourquoi l'autre congélation n'est pas tellement forte qu'il n'en puisse être fait une autre, laquelle ne saura résister si une médecine survient ayant pouvoir de dissoudre. En ceci les autres pierres ne sont pas aptes à être employées comme médecine; mais, en ceci, beaucoup de médecins ont été trompés, qui se sont efforcés de chasser toutes les pierres par les yeux d'écrevisse (2), la pierre judaïque (3) et *milio solis* (4). Mais nous avons suffisamment découvert leur folie.

(1) Palthenius traduit : intermédiaires.

(2) Paracelse employait pourtant lui-même cette substance dans son ordonnance autographe, ms 111.44 de la Bibliothèque de Vienne citée dans notre Introduction générale, tome I^r, p. X, dans son autre traité sur les maladies du tartre (voir notre tome IX) et dans la Grande Chirurgie.

(3) Le texte dit : *Iudaico*. C'est, suivant Castelli, l'épithète servant à désigner une pierre qui se trouve en Palestine, qui a la forme d'un gland de couleur blanche, et que l'on emploie pour dissoudre les calculs. Paracelse l'emploie encore dans son autre traité du tartre, ainsi que l'huile extraite de cette pierre. (*De morbis ex Tartaro*, t. II, Ch. I) Pline l'appelait *tecolithos* (XXXVI, 35 et XXXVII, 68). On a cru longtemps que cette pierre était une pétrification du gland; mais on a reconnu depuis qu'elle provenait d'échinodermes fossiles, principalement des oursins et des encrines.

(4) *Milio Solis*. Les lexicographes de Paracelse ne citent pas ce terme. On a donné le nom de *Milium Solis* au Coix *Lacryma* de Linné, du genre des Graminées, ainsi qu'au Grémil officinal, *Lithospermum officinale* de Tournefort, des Borraginacées; mais nous croyons qu'il s'agit plutôt d'une pierre ou concrétion minérale.

NOTE SUR LE MOT VENTRICULE

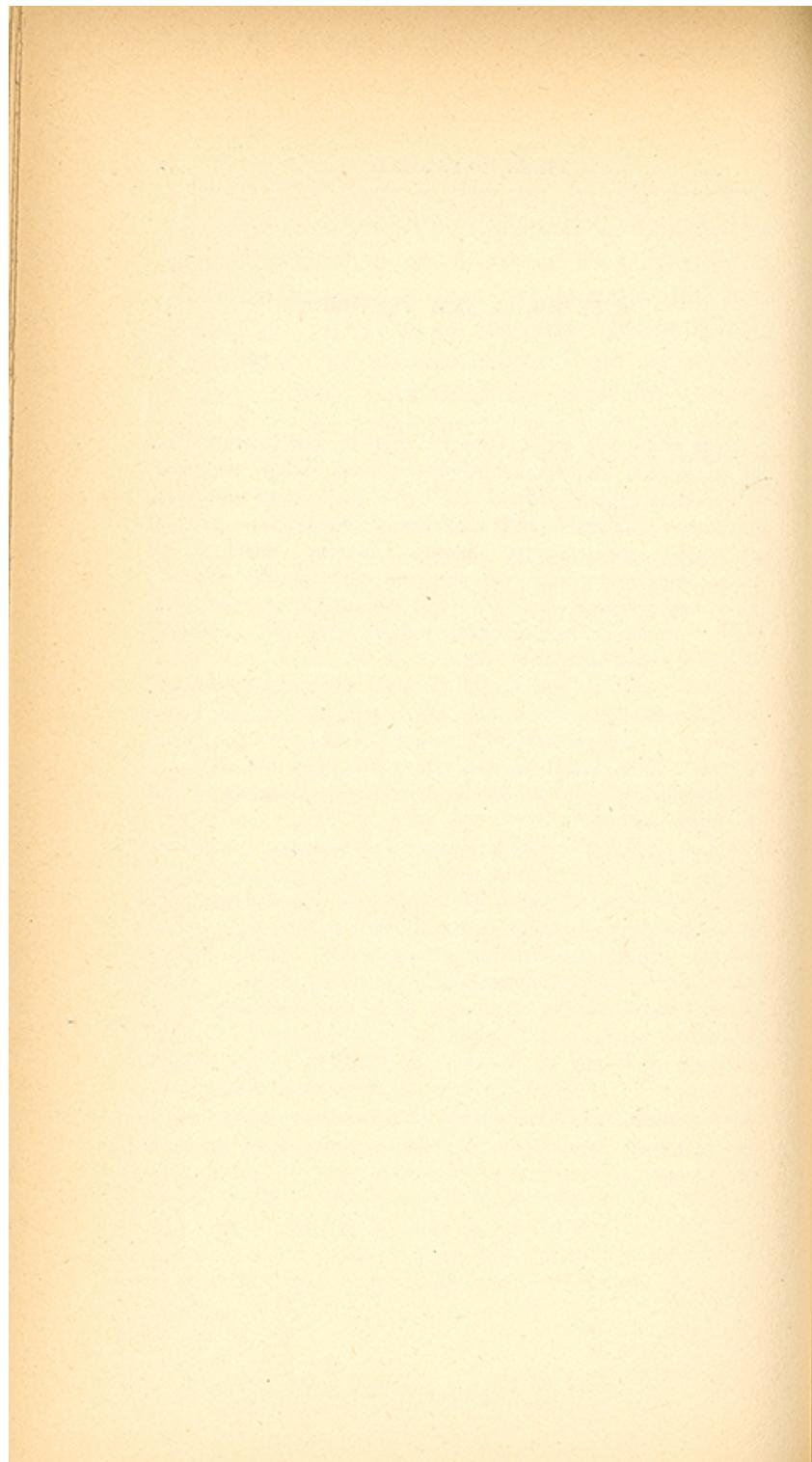
Nous avons déjà donné, tome 1^{er}, page 64, une interprétation de ce terme si fréquemment employé par les anciens médecins.

Paracelse expose au traité du Tartre, page 22 et suivantes, une théorie nouvelle : la bouche est un premier ventricule où se produit une première digestion ; un autre ventricule se trouve dans l'œsophage, puis le grand ventricule ou estomac ; puis chaque organe a son ventricule spécial, qui procède également à sa digestion particulière qui lui préparera l'assimilation alimentaire qui lui convient.

Cette théorie qui n'avait été conservée par aucun thérapeute, existait néanmoins dès la plus haute antiquité ; on en trouve trace dans le phénomène linguistique qui nous permet d'apercevoir une étymologie unique dans les formes, en apparence si éloignées, du mot estomac, dans la langue allemande et dans la langue grecque.

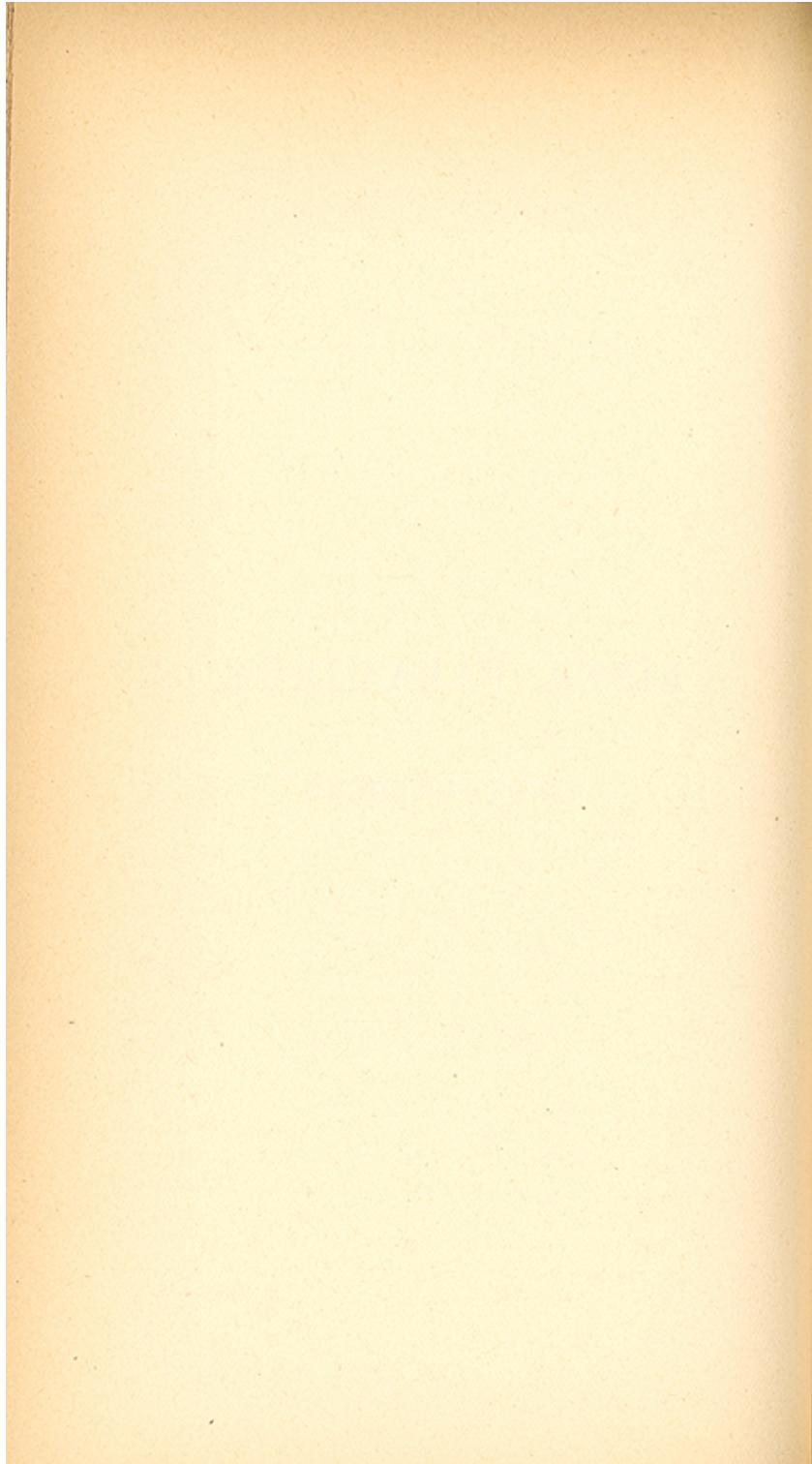
Le mot *στόμαχος* vient de : *sto*, *stat*, lieu, place, le *stare* des latins et le *stehen* des allemands ; et de *mag*, pouvoir, puissance, chef, etc. C'est le mot *mage*, que l'on retrouve dans l'hébreu, יְהוָה pour désigner un sage, et qui désigne toute idée de puissance et d'action ; en allemand : *machen*, *macht*, en anglais *make*. Les Allemands ont scindé le terme *στόμαχος* et n'ont conservé que la dernière partie pour désigner le ventricule ou estomac : *ein Magen*.

Mais les Grecs, en désignant également la bouche sous le nom de *στόμα*, ont bien indiqué la similitude de fonction des deux organes, dont l'un prépare la digestion de l'autre. Ce qui est la théorie Paracelsique exposée au premier livre du Traité du Tartre.



LIBER PARAMIRUM

LIVRE QUATRIÈME



TRAITÉ DE LA MATRICE

NOTE

La première édition du traité de la Matrice a été donnée en allemand, en 1566, à Cöln, par Byrckmann, en un vol. in-4, qui a pour titre : *Das Büch Meteorum des Edlen und Hochgelerten Herrn Aur. Theophrasti... Item liber quartus Paramiri de matrice.* Le traité de la Matrice occupe les pages 66a à 106b. Le titre porte : *vor in Truck nie aussgangen.* En effet, si le lecteur veut bien se reporter au schéma des éditions du *Paramirum* que nous avons dressé pages 12 et 14 du présent volume, il remarquera que le livre de la Matrice ne figure dans aucune des 6 éditions précédentes.

S'il est contestable que Paracelse l'ait écrit dans l'intention de faire suite au livre du Tarterre, il est certain, du moins, qu'il devait suivre un traité concernant la nature de l'homme, comme l'indiquent les paroles du début : *Nun über das alles so ich gesagt hab von dem anligen der Menschen, etc.*

De tous les livres du *Paramirum*, celui de la Matrice fut le premier traduit en latin. Cette version, faite par Gérard Dorn, parut en 1569, à Basel, chez Pern, in-8, en un volume intitulé : *Aur. Phil. Theo Paracelsi Philosophorum atque medicorum Principis, de meteoris liber unus. De matrice über aliis, etc.*

Le titre de ce volume porte très exactement :
Omnia ex versione Gerardi Dorni.

Le traité de la Matrice ne figure point dans les éditions de 1570, 1574 et 1575. On le retrouve, en latin, dans : *Aureoli Theophrasti Paracelsi Eremitæ Philosophi summi, operum latinè redditorum tomus II.* Basel, Pern, 1575, où il est, pour la première fois, réuni aux quatre autres livres du *Paramirum*.

Bien que la traduction de ces quatre livres, dans cette édition, soit de Forberger, celle du traité de la Matrice porte,

par exception : *Gerardo Dornio interprete*. Elle n'est, en effet, que la réimpression de l'édition de 1569. Cette traduction est écrite dans le même style que celles de Forberger; même concision exagérée, même pédantisme insupportable, même procédé de paraphrase équivoque, à telles enseignes que nous nous demandons si Dorn et Forberger n'ont pas simplement donné leur signature, tandis que le travail de traduction aura été accompli péculiairement par quelque scribe obscur qui n'a pas laissé de nom.

Cette constatation nous conduit à une conclusion qui n'est pas sans importance : La version latine des *Opera Omnia*, donnée en 1603, est attribuée à la collaboration de Palthenius et de Gerard Dorn. C'est ainsi que l'on interprète ces paroles de Bitiskius : *de sensu ab interprete in Latina versione pluribus locis corrupto, tam ob non intellectum à Belga (Gerard Dorn) germanicum idioma quām non assecutam intentionem à viro Juris potius quām chymicæ artis perito (Palthenius)*; et notre éminent confrère Karl Sudhoff ne contredit pas cette assertion.

Pourtant, si l'on considère bien la version de 1603, donnée par Palthenius, dont le style suit pas à pas le texte allemand d'une façon servile, comme un glossaire continu, et si on le compare à celui de la version de 1569 du traité de la Matrice, on se demande quelle part de collaboration peut avoir eue Gérard Dorn dans l'édition de 1603 ?

Pourquoi, d'ailleurs, Gérard Dorn, auteur de plusieurs traductions d'ouvrages de Paracelse, n'aurait-il pas apporté ces versions à la collaboration de Palthenius ? Or la version de Palthenius retraduit de façon toute différente les ouvrages déjà traduits par Dorn. Bien plus, Palthenius suit pas à pas le texte allemand de Huser, sans s'inquiéter des éditions allemandes, ni des versions parues précédemment. En maint endroit il erre, là où Gérard Dorn avait traduit correctement. Celui-ci, s'il avait collaboré à l'édition de 1603, n'eût pas manqué de relever les inexactitudes de Palthenius.

Il est donc presque certain que Gérard Dorn n'est pour rien, comme nous l'avons cru jusqu'ici, dans la version latine de 1603 ; Bitiskius qui n'en était pas à une erreur près, et dont la fourberie est manifeste, a attribué sans discernement aucun, une part imaginaire de collaboration à Gérard Dorn, dans ce grand travail.

D'ailleurs, il faudrait établir que Gérard Dorn vivait encore au commencement du XVII^e siècle ; mais nous manquons totalement de documents à ce sujet.

A. Hirsch, dans l'*Allgemeine Deutsche Biographie*, dit que Dorn vécut à la fin du XVI^e siècle ; mais il ajoute : *nähere Daten über seine Lebens verhältnisse fehlen*.

La première fois que nous le voyons apparaître sur la scène du Paracelsisme, c'est en 1567, avec sa *Clavis totius philosophiae et chimicæ*. En 1584, il donne les *Commentaria in Archidoxorum libros* et le *Compendium Astronomiae*, puis il disparaît de cette grande école où il s'était illustré par vingt-cinq ou trente volumes.

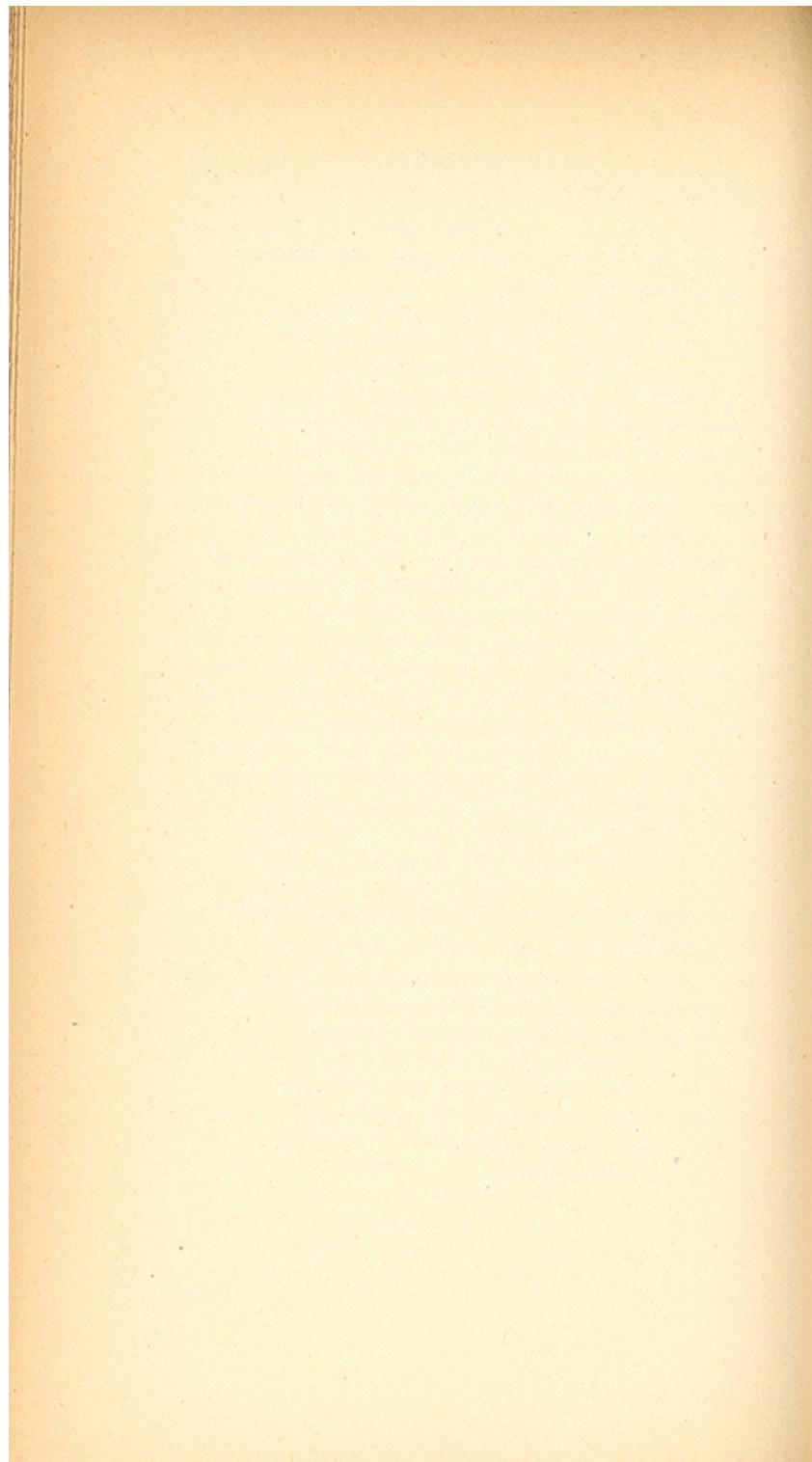
En supposant qu'il n'eût que vingt ans en 1567, il eût eu 56 ans en 1603, lors de la publication de Palthenius. Mais rien ne peut vérifier ni appuyer de tels chiffres.

Le livre de la Matrice figure enfin de nouveau en allemand, dans les éditions de Huser, qui le donne, ainsi que le livre du Tartre, comme corrigé d'après un manuscrit, mais non autographe ; puis, traduit à nouveau en latin, dans les éditions de Palthenius 1603, et Bitiskius 1658. Fr. Strunz, de Léna, l'a réédité en rajeunissant l'orthographe allemande dans son *Volumen Paramirum*.

Le manuscrit de Vienne déjà cité n° 11115 (Med. 31), contient, de la page 248a à la page 284a, le *Liber Matricis*.

Nous avons eu sous les yeux, pendant notre traduction, les éditions suivantes :

- Côln, 1566, texte allemand (édition originale).
- Basel, 1569, version latine de Gérard Dorn.
- Basel, 1575, même version, édition Forberger.
- Basel, 1589, texte allemand, édition Huser.
- Strassburg, 1616, texte allemand, édition Huser.
- Frankfurt, 1603, version latine de Palthenius.
- Genève, 1658, édition Bitiskius.
- Léna, 1903, édition Strunz.

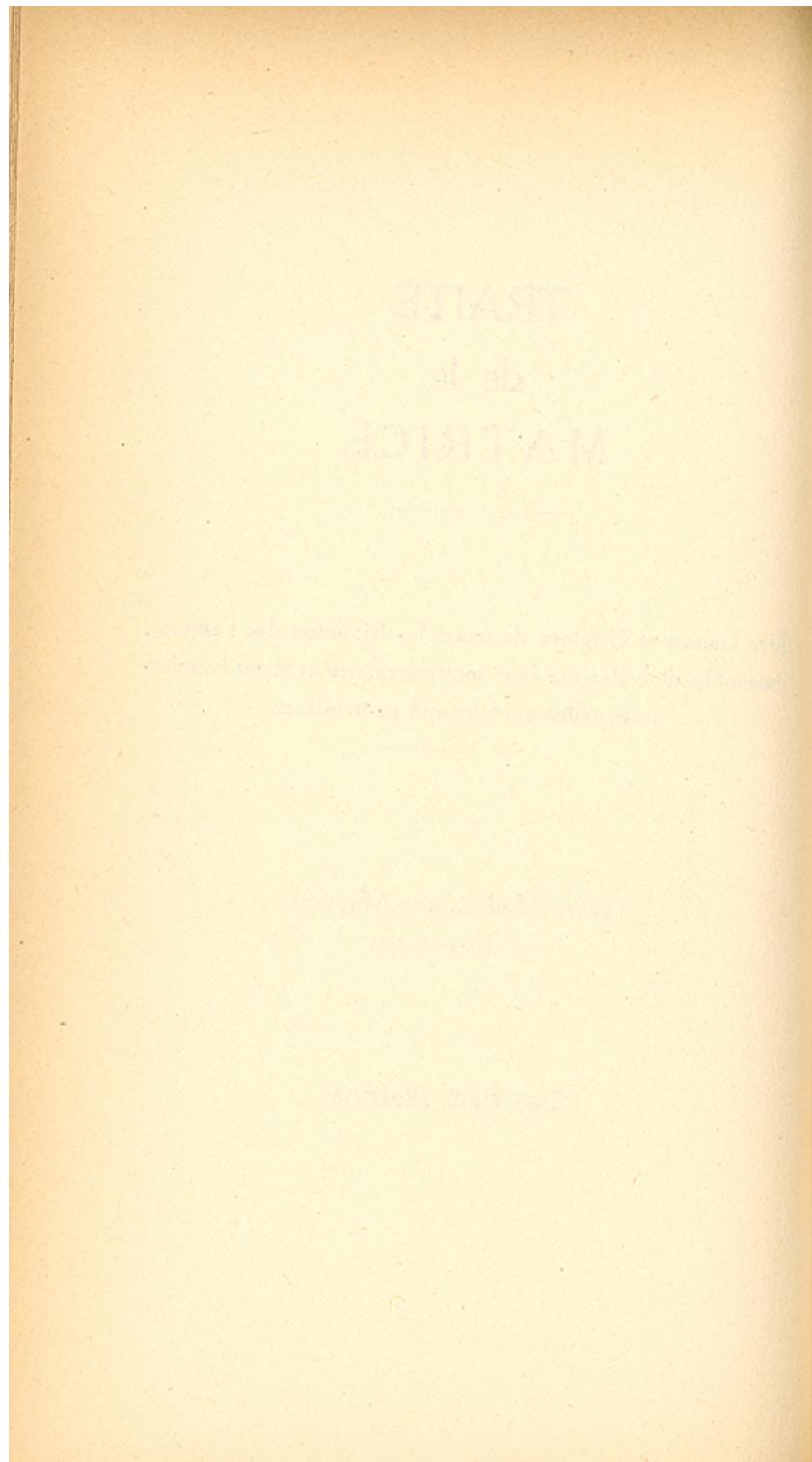


TRAITÉ
de la
MATRICE

Des Causes et Origines de toutes les Maladies des Femmes,
ensemble de celles qui leur sont communes avec les hommes
et de celles qui leur sont particulières.

(*Liber Matricis sive Matrice*)

(Das Buch Matricis)





De la Matrice⁽¹⁾



MALGRÉ tout ce que j'ai dit jusqu'ici touchant les maladies qui affligen l'homme, cependant je n'ai pas encore tout rapporté. Car si nous avons égard au fondement de la médecine, alors une autre Philosophie et Astronomie théoriques se manifestent dans l'homme, outre celles énoncées plus haut. Celles-ci appartiennent à la matrice, et concernent

(1) Au début de ce livre si curieux, si personnellement observé de Paracelse, il n'est pas inutile de mettre en parallèle une opinion singulière des Anciens touchant la Matrice. Suivant Arétée de Cappadoce (*De Causis et signis acutorum morborum*, Lib II, Cap. XI), la Matrice est un viscère féminin, ayant complètement la nature d'un animal; c'est un animal dans l'animal. Elle est de nature errante et instable, se délectant des odeurs suaves, et fuyant les odeurs nauséabondes. Lorsque cet animal tendait à descendre, on le faisait remonter (Lib. VI. Cap. X) en donnant à respirer à la femme des parfums agréables qui attiraient la matrice en haut, puis on présentait aux parties inférieures des odeurs infectes qui obligaient la matrice à fuir en remontant. Les bizarries de ce genre avaient encore libre cours au moyen-âge et l'on peut mesurer combien la théorie de Paracelse, inspirée peut-être de ces données légendaires, apparaît plus élevée, basée sur la théorie du Macrocosme et du Microcosme que les rabbins kabbalistes propageaient à l'époque de Reuchlin.

seulement les femmes. Puisque le sujet de ce présent livre n'est autre que la description parfaite de la matrice avec ses maladies, de même qu'il a été traité des maladies de l'homme, je veux que vous sachiez que je parle, en principe, des choses invisibles. Car où est celui qui, dans l'anatomie de la matrice, a vu ce que j'exposerai dans la suite? Et, bien qu'il soit vrai que rien, ici, ne soit absolument visible, cependant tout ceci doit être jugé visiblement. Dans l'air lui-même, nous ne voyons rien; et cependant nous le sentons très nettement. Il en est ainsi de la matrice. Et c'est pourquoi ce que nous sentons dans l'air, nous devons à juste titre le voir comme s'il était vu. Car il n'est pas seulement donné aux yeux de voir, mais encore de sentir. Cependant, selon la nature de l'Anatomie, toutes ces choses ont été instituées, c'est-à-dire doivent être toutes déduites du vrai et naturel fondement, et recherchées (*consequi, geführt*) les unes par les autres, et ne doivent pas être établies et définies suivant notre opinion et notre jugement, mais sur leur base; de telle sorte que, dans la voie, ce qui est invisible soit vu comme ce qui est visible et qui existe vraiment. Car ce n'est pas ici le fondement de ce que nous voyons seulement, mais c'est encore le fondement de ce que nous sentons; et nous avons ici également, pour les deux, un fondement et un enseignement. Et, bien que la matrice soit une chose de beaucoup différente, ce n'est cependant qu'en ceci qu'elle est différente, parce qu'il existe un plus petit monde (*mundus minimus, die kleinste Welt*), c'est la matrice. Comment ceci existe-t-il? C'est ce qu'il est de notre devoir d'expliquer.

Remarquez que le ciel lui-même renferme (*com-*

plecti, beschleust) les deux sphères, supérieure et inférieure, et les entoure de telle sorte, qu'aucun mortel ni aucune chose périssable et sujette à la dissolution ne peut pénétrer dans le règne externe, qui est placé au delà du ciel que nous voyons. Car aucune chose mortelle et aucune chose immortelle ne peuvent avoir de liaison, ni demeurer ensemble dans un même lieu. Ainsi, le grand monde (1) est donc fermé (2) de telle sorte que rien ne sort au delà de lui-même; mais tout ce qui est lui demeure en lui, et persiste ainsi uni et enfermé avec lui. Et tel se comporte le grand monde. Or, l'homme est le monde mineur. Celui-ci est également enfermé et environné aussi par une peau, de telle sorte que son sang et sa chair et tout ce qui est l'homme n'est pas en communion avec le grand monde; c'est-à-dire que ses éléments (internes) ne touchent pas (*contingant, berüttent*) (3) les éléments externes avec la substance, car ainsi l'un eût pu briser (4) l'autre; c'est pourquoi l'homme (5) a été revêtu de peau; et l'homme est ainsi afin que les deux mondes soient séparés l'un de l'autre, savoir le grand et le petit, c'est-à-dire le monde et l'homme, afin que ces deux choses diverses et contraires ne se joignent ni ne s'unissent en un seul être. Ainsi le monde demeure entier et intégral (*indistractus, ganz und unzerbrochen*) en son domicile, et il n'est rien, dans sa demeure, qui le trouble

(1) *Magnus Mundus*, le Macrocosme.

(2) La version de Palthenius ajoute : *forinsecus*, extérieurement.

(3) La version de Gérard Dorn dit : ne sont pas mélangés.

(4) Palthenius ajoute : être transformé.

(5) La version de Palthenius dit : c'est afin que ceci soit évité.

ou le maltraite. De même l'homme reste dans son domicile, c'est-à-dire dans sa peau, sans que rien ne s'y introduise ni n'en sorte, mais se maintenant dans son siège, lui unique en sa peau (1). Mais, de plus, il n'existe pas que l'homme seul et que le monde seul; autre ce monde il en est un autre, le plus petit de tous. Celui-ci est appelé la Matrice. Celle-ci est également séparée et est liée en un récipient unique, c'est-à-dire qu'elle a ses vases, sa peau, ses liens particuliers, de telle sorte qu'elle subsiste par elle-même. Celle-ci est séparée du petit monde. Car l'homme est le petit monde; la femme en a un imparfait (*gebresten*) en elle (2), c'est-à-dire qui est le plus petit monde (*mundus minimus*, die kleinste Welt); et ainsi elle est différente de l'homme, et elle a son anatomie particulière ainsi que sa théorie, ses causes, raisons et traitements. Et, bien qu'elle soit, en beaucoup de maladies, tout à fait semblable à l'homme, cependant celles-ci doivent être soigneusement distinguées par le médecin, c'est-à-dire discernées des maladies de l'homme. Car elle est un autre monde que lui.

La matrice (*Die Mutter*) n'est pas autre chose qu'un monde fermé (*conclusus*, *beschlossen*) qui n'a aucune liaison avec les autres, et qui est, cependant, un monde par elle-même. Car le (grand) monde est et a été la première créature. Le second monde a été

(1) *Und ist also ein Mensch seiner haut.* Littéralement : et il est un seul homme pour sa peau. L'édition de 1566, la version de Gérard Dorn omettent ceci.

(2) Palthenius a traduit faussement : la femme est le plus petit. Gérard Dorn a dit : *et mulier patiens diminutionem est mundus minor.*

l'homme. Le troisième, la femme. Ainsi, le monde (macrocosme) est le plus grand. L'homme est le monde mineur (microcosme). Le plus petit et l'ultime est la femme. Or, le monde a sa philosophie et son art (1). L'homme a également les siens. De même la femme. Dans le monde naissent des vers (2); de même dans l'homme et aussi dans la femme. Mais, au sujet de tout ceci, il faut comprendre que ces trois créatures n'en forment qu'une, comme dans l'Astronomie, la Philosophie et la Théorie. Que si le monde engendre des vers, l'homme les engendre de même en lui, ainsi que la femme. Car ils ne se distinguent pas l'un de l'autre par les générations. Cependant, autre est celle qui est dans le monde, autre est celle qui est dans l'homme, autre est celle qui est dans la femme. Il s'ensuit de là que, puisque la forme donne l'être à un autre monde, le corps doit en faire de même et donner également l'être à un autre monde. Donc, du corps est constituée une monarchie de médecine spéciale, de telle sorte qu'une monarchie est celle du monde, une autre de l'homme, une autre de la femme. Ainsi les médecins sont triples également. L'un est celui du monde qui le plante (*pflanzen*) (3) et le protège contre les injures de la gelée (*pruina, Reiffe*) de la neige, etc. Un autre est celui de l'homme, qui préserve des maladies. Le troisième est celui de la femme, qui prend soin de celle-ci. Bien que ces trois monarchies soient sépa-

(1) *Kunst.* Palthenius traduit : science.

(2) *Würme, vermes* : peut-être des ulcères?

(3) Je ne sais pourquoi Palthenius a traduit : *servat*. Gérard Dorn a amplifié : *qui plantat, arat, ædificat*, etc.

rées l'une de l'autre, cependant il n'est qu'une seule chose en ces monarchies. Car elles ne sont pas séparées l'une de l'autre par l'art; mais l'art les réunit l'une l'autre et les enferme en une seule.

Le commencement de l'enseignement concernant cet art est le monde. Celui-ci contient ses quatre éléments, tels qu'ils sont placés dans sa matrice. Le milieu (de cet art) est l'homme, qui renferme les concordances de l'un et l'autre de ceux-ci. La troisième et ultime science est la femme. Alors donc le Médecin se trouve parfait et entier dans ses raisons théoriques. Qu'est-ce que le médecin en dehors de ceci? Mais remarquez bien ensuite, au sujet de ceci, que la femme elle-même est un monde particulier. Et, de même que la chair de l'homme est la terre, cependant autre est sa raison, sa cause, sa physique; de même pour la femme. Et, de même que le sang est l'élément de l'eau, il en est de même des autres formes et des autres corps. Mais point d'autre que cet élément seul. Et, de même que l'homme consiste en trois choses: en mercure, en soufre et en sel, ainsi tout monde, quel qu'il soit, a été placé (*positus, gesetzt*) dans ces trois choses. La chair est Sel, Mercure et Soufre. La terre elle-même aussi est Soufre, Sel et Mercure. Le sang est Mercure, Soufre et Sel (1). La mer est aussi Mercure, Soufre et Sel et ainsi de suite pour les autres choses. Les éléments diffèrent, et sont séparés entre eux. Car ils sont des Matrices. C'est pourquoi il importe de savoir les distinguer. Mais leurs corps demeurent Mercure, Soufre

(1) L'édition de 1566 supprime la mention du sang. Quant à Dorn il a résumé tout ceci par des : *etc., etc.*

et Sel. Or la femme est différente; cependant elle est également Mercure, Soufre et Sel, non moins que le monde lui-même, non moins que l'homme. Soyez donc persuadés, au sujet de celle-ci, que, puisqu'elle est un tel corps dans cette substance, et qu'elle est, elle-même, un monde, mais qu'elle diffère cependant du (grand) Monde ainsi que de l'homme, différente également est sa physique. Et c'est parce qu'elle est vraiment un monde, qu'elle est semblable aussi à l'homme et au monde sous le rapport des maladies, tout en étant distincte et séparée. Car elle a une autre fonction (*officium*), car la Physique et la Théorie séparent toute fonction particulière des autres (1). C'est pourquoi, bien que la femme supporte l'hydro-pisie, la jaunisse, la paralysie et la colique de même que l'homme, autre cependant est la monarchie qui concerne l'homme, et autre celle qui concerne la femme. Car autant la femme diffère de l'homme, autant elle vient de lui (*ex eo est, auch ihm ist*) (2), c'est-à-dire qu'elle s'éloigne de son poids (*de pondere ejus decedit, geht ihr am gewicht ab*) (3), car elle vient de l'homme (*ex viro ipsa est, auch dem Mann ist sie*); cependant elle est différente de lui; c'est pourquoi différente est son Anatomie, sa Philosophie, sa Théorique, sa Physique. Et cependant elle est semblable aux deux autres. Car elle est le monde minime et ultime. Donc, autant la matrice apprendra à recon-

(1) Le texte est : *ein jeglichs sonder officium scheidt die Physica theorica von der andern.* Dorn a traduit : tout office sépare la Physique de la Théorie.

(2) Palthenius a traduit : la femme ne diffère pas de l'homme autant qu'elle vient de lui.

(3) Dorn a traduit : elle est moindre que lui en poids.

naître et à trouver la femme différente de l'homme, autant tu distingueras ses maladies des maladies de l'homme, et tu poseras en principe que ce qui est possible à l'homme n'est pas possible au monde, et, semblablement, ce qui est possible à la femme n'est pas possible à l'homme. C'est pourquoi, puisqu'ils diffèrent en ceci, ils différeront également selon toutes leurs maladies.

Ainsi, l'office du corps nous met devant les yeux qu'une autre philosophie de médecine doit être adoptée à l'égard des femmes. Leurs maladies ne concordent pas avec les maladies des hommes, et ne doivent pas être abandonnées ainsi à la similitude des signes. Et, bien qu'il n'existe qu'une mort dans l'homme et dans la femme ainsi qu'une maladie dans l'homme et dans la femme (1), cependant l'homme doit être considéré autrement que la femme par le médecin. Cette mort et cette misère ne sont qu'une, de même qu'il n'y a qu'une soif et qu'une faim dans tous les deux ; autre est la soif de l'homme que celle de la femme ; autre également est sa faim. Car si l'homme a faim, c'est le monde moyen qui a faim. Si la femme a faim, c'est le monde ultime qui a faim. Car le dernier monde (*postremus, die lègte*) est autre que le premier ou le monde moyen. Ceux-ci sont éloignés l'un de l'autre autant que la mère est séparée de son fils. Il ne faut donc pas, au sujet de cette origine, tenir compte de cette erreur des anciens écrivains qui se sont fourvoyés, et font semblables les hommes et les femmes, dans leurs maladies, savoir

(1) Cette phrase est omise dans le texte de 1566 et dans Gérard Dorn.

une seule Paralysie, une seule Apoplexie, une seule Epilepsie, etc., car ceci est faux. Car, autre est l'origine (1) de l'homme, autre est celle de la femme. C'est pourquoi la médecine consiste dans la connaissance des causes et dans la science du traitement; et puisque, enfin, les menstrues surgissent et autres choses semblables, ce sont de telles maladies qui la séparent considérablement de l'homme; et cette distinction est faite même par le paysan (2). Car il sait qu'il n'est pas lui-même ce qu'est la femme. Cependant le médecin (3), ne le pense pas non plus; mais c'est seulement le séducteur de la médecine et le séducteur des malades qui juge de cette façon. Car, si le médecin ne dit pas : *l'Apoplexie de l'homme provient également ici de tel ou tel sujet, mais seulement pour l'homme, et elle a été créée et donnée de telle manière et de telle façon; et l'Apoplexie de la femme vient ici, en sa racine, de la matrice qui est placée en son sujet, de telle ou telle façon;* alors le médecin n'est point un médecin. Car il y a deux médecines sur la terre : celle de la femme et celle de l'homme. Autre est celle des femmes, autre celle des hommes. Aux femmes conviennent leurs remèdes, aux hommes pareillement les leurs. Et celui qui ne fait pas cette distinction ne possède point l'art par lequel il peut combattre séparément contre l'hydropisie seule (4). Car c'est le fondement de la médecine,

(1) *Wurzen*, probablement pour *Wurzel*, Palthenius traduit : *natura*.

(2) Palthenius traduit : *rusticis ac bardis*.

(3) Palthenius ajoute : *consciencieux, probus*.

(4) Le texte de Huser dit : *der hatt kein Kunst für die Wasser*

qu'elle ne concerne pas également ces deux créatures; elle leur est commune, seulement lorsqu'ils la prennent par la bouche, mais non pas quant à l'effet (1). Car pourquoi le monde entier pense-t-il ainsi: telle herbe est mâle, telle autre est femelle? S'il pense tout entier ainsi, c'est que différentes sont les maladies de l'un et les maladies de l'autre. Si ce n'eût été qu'une chose, qui eût permis à la nature d'être divisée dans la médecine? Or elle a été divisée parce qu'il y a deux mondes dans l'homme, l'un, celui de la femme, l'autre, celui de l'homme. Puisqu'ils ne sont pas semblables dans leurs maladies, leurs médecines sont également divisées. Comprenez donc, de là, la tromperie et la mauvaise foi dans lesquelles la médecine a été, jusqu'ici, maintenue dans l'erreur. C'est pourquoi, que les *Recepta utiles aux hommes* leur soient donnés par leur médecine, et ceux des femmes par leur anatomie, et rien en dehors de cette anatomie, car nul ne s'écarte de ceci

gleich allen, que Palthenius a bien traduit : *nullam artem habet*. Mais l'édition de 1566 dit simplement : *der hat die Kunst*, que Gérard Dorn a traduit : *artem ad omnes (?) aquas habere debet*. Enfin M. Strunz, dans son édition de Iéna, 1903, dit : *sein Kunst*; mais nous ne voyons pas quel texte a pu l'autoriser à lire ainsi.

(1) Palthenius n'a pas compris le sens de cette phrase, et il a traduit d'une façon très embarrassée : à moins que ceci ne soit plutôt affirmé en paroles plutôt que mis en œuvre. Gérard Dorn dit : *Garrulitate solum, opere vero minimè*. Le texte est : *allein mit seinem Mundt aber nicht mit den wercken*. Nous pensons que Paracelse a voulu plutôt dire que le médicament se prend par la bouche pour l'homme comme pour la femme; là s'arrête la similitude, car l'effet du médicament est ensuite différent pour chacun.

sinon les ignorants, qui sont le principe et la racine de cette imposture.

Mais il convient de traiter plus amplement de ceci. Car ceci ne parviendra pas sans importance aux oreilles de mes ennemis. La femme est plus proche du monde (*mundus, Welt*) que l'homme. L'homme, par contre, est plus éloigné de celui-ci dans l'anatomie, à cause de son office; et ceci de la manière suivante. Le monde (subsiste) dans les quatre Eléments, comme la Philosophie l'enseigne. Or c'est le Monde qui, de ces quatre Eléments, tire une nourriture pour l'homme. Car l'Air est une nourriture de l'homme (1), le Ciel (2), une autre, la Terre, la troisième, et l'Eau, la quatrième. L'homme doit avoir, chaque jour, ces quatre nourritures, sans lesquelles il ne peut être. Donc l'homme doit les recevoir, puisque c'est en elles que naît sa nourriture et tout ce dont il a besoin. Car ce dont l'homme a été formé doit être dans la matrice. Et la semence de l'homme est l'homme lui-même. D'où celle-ci a également besoin de la nourriture que requiert l'homme. Elle n'est pas dans le monde externe, mais elle se trouve dans le dernier (*in postremo, in der letzten*). D'où ce n'est pas le monde externe qui la nourrit, mais le monde interne. A cet égard, la femme est le monde comme une matrice (3), mais l'homme n'est pas ainsi. C'est pour-

(1) *Der Lufft ist ein speiss dess Menschen*, Palthenius a traduit : *Aer n. est primus cibus hominis*. Ce n. voulait probablement dire *nam*. Bitiskius qui réimprimé Palthenius a complété le mot et a mis *NON!* C'est une preuve flagrante qu'il n'a jamais consulté les textes allemands.

(2) C'est-à-dire le Feu.

(3) Le texte de Huser dit : *In der ursachen ist die Fraw der*

quoi tu n'es pas une matrice (1). Puis donc que l'homme (2) ne croît pas (3) et n'est pas divisé dans le grand monde, mais dans le monde minime, c'est-à-dire dans le monde dont il fait partie, il est nécessaire que ce monde fournisse aussi sa nourriture à l'homme (4) jusqu'à ce qu'il vienne dans le grand monde. Et, puisque cette matrice est un monde dans lequel sont contenus un ciel (5), une terre, un air et une eau, qui nourrissent l'homme depuis sa conception jusqu'à (son entrée) dans le monde (6), la femme sera donc toute différente de l'homme dans tout son corps. Car l'enfant reçoit l'aliment d'elle, et non de l'homme. Que si Dieu les a formés tous les deux, et n'a formé qu'en l'un d'eux un monde qui enferme la semence, il a séparé alors aussi entre elles leur Anatomie, leur Philosophie et leur Physique en ceci, afin que l'homme voie combien grande est son origine. Et c'est pourquoi la femme est tout à fait un autre sujet (*subjectum*) que l'homme. Car la racine de celle-ci agit (*facit, dienet*) (7) pour donner la nourriture (*ad nutriendum, zu der Nahrung*). Celle de l'homme repose en l'homme. Autant sont

Welt gleich ein Mutter. Palthenius a traduit : la femme du monde, mais l'édition de 1566 porte : *ist die Fraw die Welt*, ce que nous comprenons mieux. Fr. Strunz a suivi la leçon de Huser.

- (1) Forberger a omis ceci.
- (2) Palthenius ajoute : dès qu'il est concu n'est pas versé.
- (3) Forberger dit *plantetur* (!)
- (4) Palthenius traduit : *conceptui*.
- (5) C'est-à-dire un feu.
- (6) Dorn ajoute : et au-delà ; *et post*.
- (7) Dorn traduit : *existit*.

éloignés l'un de l'autre le poirier avec sa nature, et la terre, autant le sont l'homme et la femme. L'homme est la semence, et il est la semence de l'homme et de la femme. Car la semence est lui-même et elle est en lui : la mise au jour et la séparation de celle-ci est en la femme (1). Un arbre se produit lui-même (*gibt sich selbst*) s'il est planté dans la terre. Car, autrement, il se dessèche (*arescit, verdirbt*) en lui-même. Tout ce qui est semence s'accroît de soi-même. Ensuite la terre produit l'arbre de (*ex, aus*) la semence. Comment, de quelle nature, par quelle force et puissance ? ceci est manifeste. C'est par la même similitude, force et puissance que la femme engendre l'enfant, soit jeune garçon, soit jeune fille.

Il s'ensuit donc, de ceci, que si la femme est un champ, elle se comportera comme le champ du monde qui est quadruple, c'est-à-dire les quatre Eléments. Or, le champ est une terre, dans laquelle la semence est jetée. Ainsi la matrice est une terre et un réceptacle particulier (*receptaculum peculiare, besonder Fäß*). De la terre, rien ne naît, en vérité, à moins que les trois autres Eléments ne lui soient conjoints, principalement l'eau. Or, l'eau de la femme c'est le sang. Il est également nécessaire que l'air et le feu soient présents. Or, ces deux choses sont les deux ciels: le Chaos (2) et les Astres. Et, de même

(1) L'édition de 1566 porte : *die Fürbringung underscheids ist die FORM*, au lieu de *Fraw*, ce que Gérard Dorn a traduit : *et in illo productio tamen separat in forma*. L'expression *underscheids* est écrite *entscheidens*, par Huser et Strunz. Palthenius l'a traduite : *propagatio* (!)

(2) Cette expression est souvent employée par les Alchimistes et les Spagyriques. La matrice féminine étant analogue à la

que nous voyons clairement que c'est par le Soleil, la Lune, les Etoiles et l'Air que les fruits de la terre peuvent croître, de même rien ne peut croître, dans la matrice, si les autres Eléments ne sont pas présents. Donc, si de tels Eléments peuvent et doivent exister, sache donc, au sujet de ceux-ci, que tu ne dois pas connaître autre chose, sinon qu'ils sont autres que l'homme ou que ceux que l'homme a en lui, car ils agissent tous en vue de la nutrition; c'est pourquoi, puisqu'ils sont au service de la nutrition, il en est d'autres qui ne sont pas au service de la nutrition (1). C'est pourquoi l'homme est double dans le monde; autre est le corps de l'homme et autre est son office; autre est le corps de la femme et autre est son office; et c'est ainsi un autre monde, et même une autre monarchie dans toute connais-

matrice cosmique, elle doit avoir nécessairement son chaos. Celui-ci est exprimé dans le Sepher Bereschit par les mots mystérieux Tohou-vah-Bohou. Le chaos est la matière première de l'Univers; parfois il est pris, par Paracelse lui-même, dans le sens d'*air*. Les Alchimistes ont donné le nom de *Chaos Spagyricum* à ce en quoi ils enferment les quatre Eléments comme en un ventre, pour la confection du grand Œuvre. Une dissertation à ce sujet nous entraînerait trop loin. Nous avons, d'ailleurs, amplement traité de ceci dans un précédent ouvrage (Les Villes Initiatives I, page 47 et seq.). Consulter également les Targums, Hésiode (*Θεογονία* v. 115), Pindare (*'Ολύμπια*, 1), Ovide (*Metamorphoseion*, Fab. I), Hyginus (Fab. I), puis Ægidius de Vadis (*Dialogus inter naturam et filium Philosophiae*, Cap. IV), et Pantheus (*Ars et Theoria transmutationis metallicae et Voarchadumia*).

(1) Palthenius a traduit tout autrement ce passage un peu obscur : c'est pourquoi, puisqu'ils ont manqué (*deserviunt*) à la nutrition, il en est d'autres, par ceux-ci, qui ne concourent pas à la nutrition (?).

sance, au sujet desquelles choses il est nécessaire que vous soyez instruits. Et, de même que la terre et l'arbre ne forment pas qu'une seule nature ni qu'une seule espèce selon les substances et les corps, ainsi l'homme reste séparé de la femme dans leurs limites respectives.

Remarquez donc, d'après tout ceci, combien grande est l'erreur dans le jugement des maladies des femmes et des hommes. Car ce n'est pas d'après la similitude des signes qu'il faut déterminer et définir des causes semblables et des médications semblables, mais le fondement et la cause doivent être soigneusement examinés, par lesquels l'une est si différente de l'autre, en quelque sujet que ce soit. Ceci eût été défini sagelement et exactement par les anciens (1), s'ils eussent considéré qu'une femme est également soumise à toutes les maladies qui adviennent à l'homme, puisque celle-ci vient de l'homme. Mais, outre celles-ci, ils eussent encore désigné d'autres maladies également, et des maladies tellement particulières (2) qu'il est impossible à l'homme de pouvoir les comprendre; et ils eussent très bien appris ce qu'est la femme (3). Et, parce qu'ils ont placé en un chapitre commun et une même cure (4): les femmes, avec leurs maladies, ainsi que les hommes, ceci est le travail et l'œuvre qui les a trompés, parce qu'ils n'ont pas employé et suivi la considération philoso-

(1) Médecins et écrivains, ajoute l'édition de 1566.

(2) La version de Palthenius ajoute : aux femmes.

(3) La version de Palthenius a omis cette phrase.

(4) Palthenius omet cette dernière expression.

phique (2). La femme, bien qu'elle ait été faite de l'homme, n'est pas demeurée homme; mais elle a été faite femme. C'est donc pourquoi, puisqu'elle vient de l'homme et qu'elle n'est pas demeurée homme, mais a été faite femme, il eût fallu ajouter ici qu'il importe, à bon droit, de connaître et de dire aussi plus amplement que les maladies de la femme ne sont point du tout viriles, mais féminines. Donc, si la femme est différente de l'homme, on voit également que les maladies de l'un et l'autre sont diverses. Ceux-ci eussent dû également remarquer, avec attention, que la Providence Divine a divisé l'anatomie dans toutes les choses qui naissent, en femelle et mâle, et ceci non inutilement (*non frustra, nūt umb
ſonſt*) mais afin que ce soit, pour le médecin, comme un miroir qui lui montre, dans la lumière de la nature, comment il doit agir. Mais toutes ces choses étant négligées, il abandonne la lumière de la nature, et, croyant en sa fantaisie, il a vicié (*redigit, gebrocht*) la médecine de telle sorte, qu'il advient la même chose que si quelqu'un voulait voir, à travers un mur, ce qui se passe à l'intérieur. Autant ceci est impossible, autant cela l'est également. Ce livre particulier a été écrit de la même manière (2) que tous les arts ont été inventés, savoir: non par les spéculations de ce genre, mais par l'expérience visuelle des yeux (3); non par l'expérience de la fantai-

(1) Palthenius dit: ils n'ont pas étudié et vérifié ces choses dans la balance philosophique.

(2) Palthenius traduit: *modo inventionis*.

(3) Palthenius ajoute: *Autopsia*.

sie (1), mais par (2) la lumière de la nature. Celui qui regarde une chose, de ses propres yeux, celui-ci expérimente cette chose. Celui qui ne voit pas une chose n'expérimente pas cette chose. De même, nous aussi, nous ne témoignons jamais que de ce que nous voyons, principalement dans la médecine, dans laquelle nous voyons deux Anatomies : dans le grand monde et dans toutes les choses qui naissent. Ainsi, il y en a deux dans la créature humaine (*im Menschen*), une de l'homme et une autre de la femme. Puisque nous voyons qu'en ceci nous avons le principe de poser comme base qu'il est une monarchie de la femme et une autre de l'homme, et qu'il n'y a pas une seule voie en tous les deux, outre tout ceci, il faut connaître les accidents (*casus, zufäll*) particuliers qu'une femme éprouve de plus que l'homme provenant de sa monarchie même, et non de l'autre; et, de même, que ces maladies qui, quelquefois, surviennent par-dessus les maladies communes, ont une parenté et affinité (3) avec toutes les maladies féminines, et leur sont connexes. Cette connexité engendre une autre physique, que n'a pas du tout sentie (*olfecit, geschnürt*) cette tourbe trompeuse des médecins. Il est bon de connaître combien ceci est brutal et déplacé (4).

Ote donc de tes yeux, ô Médecin, cette taie

(1) *Erfahr enheit der fantasey.* Palthenius traduit *acumen imaginationis*.

(2) Palthenius ajoute : *la splendeur.*

(3) Gérard Dorn traduit : *affinitatem habere simulque permisceri, ac incorporatas esse reliquis, etc.*

(4) Palthenius dit : il est facile de juger combien ceci est indigne.

(*glaucoma, Plärr*)⁽¹⁾, et abandonne cette secte trompeuse. Car, ne vois-tu pas quelle infamie tu commets⁽²⁾ dans ces chapitres dans lesquels, pour une maladie, tu places ensemble l'homme et la femme? Ceci est afin, (comme il a été dit), que tu prennes garde à la source de toutes les maladies féminines qui se trouve dans les femmes, et non dans les hommes. C'est pourquoi leur Physique demeure également distincte de celle des hommes. En outre, différente aussi est l'Anatomie des femmes de celle des hommes, ce qui provient de ce que leur Physique est différente. Donc tu ne penseras pas du tout, en toi-même, comme si le cerveau, le cœur, le foie, etc., étaient dans l'homme, de même que dans la femme; mais sois persuadé plutôt que le cerveau de la femme est un cerveau féminin, et non un cerveau viril; que son cœur est un cœur féminin, et non un cœur viril. C'est une différence qui doit être placée continuellement devant tes yeux. Compare extérieurement la femme avec l'homme, et vois ce qu'il y a de différent entre les deux, et considère si tu ne trouves pas qu'une femme est différente d'un homme, et un homme différent d'une femme? Or, si ces choses sont séparées, combien seront plus séparées encore celles qui sont encore plus unies avec la physique. Si la femme est différente, elle se rattache (*incumbit, steht sie auf*) donc à une autre racine. Cette racine est la Matrice, à cause de laquelle elle a été créée. Si la femme a été créée à cause de la Matrice, elle sera

(1) Pour *Plärr*. Gérard Dorn a traduit : *velum*.

(2) Gérard Dorn traduit : l'erreur propre par laquelle tu es séduit.

également fixée et établie sur elle; et c'est pourquoi, puisqu'elle a été formée à cause d'elle, elle en prendra le nom. Si elle existe à cause de la matrice, il sera nécessaire qu'elle existe par elle, et qu'elle ait, en même temps, sa nature et sa condition avec et par elle. Donc ceci distingue la femme de l'homme, c'est-à-dire que l'homme croît à la façon de l'homme (*viri instar, als ein Mann*), par la nature virile, et la femme, au contraire, croît par la nature féminine (*ex naturâ muliebri, auch Fräwîscher arht*), c'est-à-dire par la Matrice sur laquelle l'homme n'a pas été constitué, mais la femme (1). Si celle-ci existe par (*ex, auch*) la Matrice, ainsi croissent tous ses membres; et tout ce qu'elle contient est administré et gouverné par la Matrice (2). De ceci il s'ensuit que toutes ces maladies proviennent d'elle-même, c'est-à-dire naissent avec leur racine placée en elle-même. En ceci elles se distinguent l'une de l'autre, parce que toutes les maladies de la femme sont formées, engendrées et données par la matrice, mais non pas pour l'homme, car celui-ci procède de la nature virile. D'où vous pouvez conclure par quel intervalle sont séparées la paralysie de la femme, et la paralysie de l'homme. Que celles-ci, cependant, se manifestent l'une et l'autre par des signes semblables, ce n'est pas à tort. Car la femme ne fait-elle pas partie de la créature humaine? Oui, ainsi que l'homme. Donc

(1) L'édition originale porte : *das ist auss der matrix gehandt habt und geregiert*, ce que Gérard Dorn traduit : *ex matrice defensa rectaque etc.*

(2) L'édition de 1566 ainsi que la version de Gérard Dorn, suppriment toute cette phrase.

n'est-il pas juste qu'elle se montre semblable à l'homme? Mais sa Physique, cependant, est séparée, et sa monarchie est d'une autre nature.

Ceci n'est-il pas une grande différence si la femme est appelée une véritable Matrice, et qu'elle soit (une) matrice, et que l'homme n'en soit pas une? De même, si toutes ses maladies sont des maladies de la matrice? car elle ne peut avoir les éléments virils, puisqu'elle est femme et matrice. Et, bien que les noms des maladies des femmes s'accordent avec celles des hommes, et soient employés à les nommer, ceci ne prouve rien autre, sinon que l'homme et la femme doivent être appelés l'humanité (1) et sont l'humanité, quoique séparés cependant par la différence susdite. De ce qu'ils ont les mêmes signes, puisqu'ils sont l'un et l'autre l'humanité, qu'il s'ensuive nécessairement de là que la nature de tous les deux ne soit qu'une nature, et que leur condition ne soit qu'une condition, ceci est faux. Au contraire, il convient de conserver continuellement cette distinction, savoir: que la femme est constituée sur la matrice, et que, par celle-ci, elle croît et croîtra, et que la Matrice est sa racine. C'est donc elle, à juste titre, qui devra se présenter avant tout, à la considération du médecin, dans les maladies (de la femme). Car celles-ci naissent d'elle, non de la puissance virile, mais de la puissance matricielle (*matricalis*, *Matricifchen*). D'après ces puissances (*Krefften*), tu examineras soigneusement (*trutinavis*, *ziehen*) la Physique, les causes et les indices; et tout ce que

(1) *Homines* ou le genre humain, *Menschen*; le terme désignant spécialement l'homme est: *vir*.

tu exécuteras autrement sera vain. Et, de même que tu dois savoir qu'une seule racine existe, de laquelle naissent toutes les maladies dans l'homme, de même il en est une seule et unique dans la femme. Or, tes écrits manifestent que tu ne connais aucune de ces racines, car, autrement, tu te mordrais plutôt les doigts avant de publier des mensonges. Or considère la racine des maladies viriles; considère également la racine des maladies féminines, et vois et évalue combien tu peux te soutenir (1) avec ta Physique, et tes causes et tes indices. Car, à moins que tu n'attribues aux femmes leur racine particulière, et aux hommes celle qui leur est propre, et que tu ne saches que la médecine est divisée, et qu'une partie est aux hommes et l'autre aux femmes, tu ne seras pas du tout un médecin (2), mais un séducteur. Pour ceci, tu n'as pas besoin d'une grande industrie pour mentir et adulter. Car ceci vous est tout à fait naturel et s'apprend dans les académies, etc. Tu ne trouveras jamais cet exemple-là dans la Monarchie et la Physique. Car, de la même manière que, d'une racine de poirier naît le poirier, et d'une racine de pommier naît le pommier, de même ce qui pousse (*enatum est, wachst*) reproduit la saveur de sa racine; de même, ici également, la maladie n'est pas séparée de sa racine, mais elle demeure une seule et même chose avec ce par quoi elle croît. Et, bien que le poirier soit de beaucoup éloigné (*absit, weit ist von*) de sa racine, il appartient néanmoins à sa racine. C'est la même règle pour la colique. Et, bien que celle-ci soit

(1) *Bestehen.* Palthenius traduit : *honeste staturus sit.*

(2) Palthénius traduit : tu n'agiras pas en médecin.

de beaucoup éloignée de la Matrice, cependant elle vient de celle-ci comme toutes les autres maladies.

Or, afin que ce fondement soit établi, une question encore doit vous être proposée : *Les maladies, en général, tant des femmes que des hommes, étant semblables par certains points, proviennent-elles (præsto sint, seind) (1) des hommes ou des femmes ?* Mais il convient d'expliquer plus clairement cette chose. Aucune maladie n'a été reconnue (*imprehenditur, bœfint*) en l'homme avant que la femme ait été créée. Car on ne trouve pas que l'homme, qui a été créé sans la femme, ait été malade, ni affligé d'aucune des maladies de ce genre, lesquelles se sont propagées depuis ses enfants jusqu'à nous, mais seulement qu'il a souffert la mort qui n'est pas venue de la femme ni ne s'est produite naturellement (2). D'où il est permis de comprendre que, puisque toutes les maladies affluèrent ensuite, toutes nos maladies, misères et afflictions sont venues de la femme. Donc si, touchant l'origine de nos maladies, il y a plus à connaître de la femme que de l'homme, alors, en vérité (3), il eût été bien préférable que nous abordions principalement une telle cause, et que nous parlions de la racine première comme étant celle de laquelle proviennent les maladies, de même que nous ne venons pas de la matrice avec le sang et la chair seulement, mais que nous provenons d'elle,

(1) Dorn traduit : *orientur*.

(2) Cette phrase présente évidemment un contresens théologique. C'est bien par la femme que la mort est entrée dans l'humanité. Palthenius, embarrassé, l'a supprimée totalement.

(3) *Wer.* Palthenius traduit : *tum pol (!)*

avec toute la misère des maladies. Que si les choses ont été constituées ainsi, il faut, par conséquent, distinguer quelles sont les maladies de l'homme, et quelles sont celles de la femme, et comment elles produisent une ressemblance avec l'homme. De là, il faut établir une différence par laquelle les herbes et les médecines soient séparées, savoir également que, dans l'homme, la semence de l'homme demeure comme un homme, et à cause de ceci, puisque l'homme est séparé, une transmutation existe aussi en lui, par laquelle il est séparé de la femme. De même que la forme le sépare de la femme (par laquelle forme sa nature est séparée, de telle sorte qu'il est fait, et reste homme), de même la femme est, et reste une femme. Tu dois donc être instruit au sujet de sa formation et de sa liberté (1). Mais, cependant, rien n'est cédé (2) à la première racine de toutes les maladies, en ce qu'elle ne vient pas de la femme (3). Car, dans l'homme, on ne trouve pas d'autre racine que la racine provenant de la femme, laquelle, avec cette formation, a été placée (*traducta, gebracht*) dans une autre Physique, laquelle Physique a été oubliée par les écrivains anciens, et ceci

(1) *Freyheiten*. Palthenius traduit : dignité (?).

(2) *Vergeben*. Palthenius traduit : retranché, *adimitur*.

(3) *In deme* (sic) *das sie nicht von der Frawen kommen*. Le sens de cette phrase est obscur et contradictoire. Palthenius n'a rien trouvé de mieux que de la supprimer. Quant à Gérard Dorn il abrège suivant son habitude, et fait du galimatias : *Priusquam de formatione dicamus et eius libertate non absurdum erit, primam infirmitatum omnium radicem iterum assumere solum in eo quod ex muliere non veniant præterquam in virum*, etc. C'est parfait; mais ce n'est pas du tout l'original.

non pas sans avantage, car leurs sectateurs connaissent ainsi quelle base ils ont adoptée de tout temps, et sur quelle base ils ont opéré jusqu'ici (1). Toute chose, quelle qu'elle soit, qui croit dans une autre est distincte de celle dans laquelle elle croit. Or l'homme n'est pas autrement, dans la femme, que le poisson dans l'eau; il croît en elle, il vit en elle, et, sans elle, il ne peut exister. Or il (le poisson) appartient à cette eau, c'est-à-dire qu'il est sa nature, et, néanmoins, il n'est pas, pour cette raison, l'eau. Il est donc différent de l'eau. Donc, de même que l'eau et le poisson sont différents l'un de l'autre, et, cependant, sont joints en une seule chose, de même aussi l'homme dans la femme. La femme n'est pas autrement que comme la mer, dans laquelle se trouvent beaucoup de poissons. Et, de même que la femme est la mer, l'homme n'est pas autre chose en elle que le poisson, et ils sont séparés seulement dans la nativité (1). Ce qui a lieu afin que l'homme se connaisse lui-même, (sache) à qui il est semblable, c'est-à-dire qu'il est un animal du monde (*animal mundi*, *ein thier der Welt*) (1). Or, parce que l'homme a une âme (*mens*, *ein Seel*) c'est pourquoi il naît (2), ce qui n'advent

(1) Gérard Dorn et Palthenius ont complètement déformé ce passage.

(2) La version de Palthenius a considérablement abrégé cette phrase.

(3) Il ne faut pas interpréter ce passage de Paracelse dans le sens du matérialisme moderne, en lui faisant dire que l'homme est un animal. Il signifie que l'homme, lorsqu'il se trouve encore dans la matrice, laquelle est un monde, est l'animal de ce monde.

(2) Palthenius ajoute : il est chassé dehors, *foras datur*.

pas dans le poisson. Donc, si autre chose appartient au poisson qu'à l'eau, et à l'eau autre chose qu'au poisson, il est juste, pour cela, que le médecin prête attention à cette similitude, et qu'il sache que l'homme est une semence, et la femme est le champ. Et, bien que la femme soit également une semence, mais par l'homme, elle (la semence) ne reste pas cependant un homme, mais elle devient une femme (1). Et alors elle s'échappe de la semence (2) et ne doit plus être jugée ensuite selon la semence. Car, de même qu'elle (la femme) était un homme lorsqu'elle était en Adam, de même, lorsqu'elle vint dans les mains (1) du formateur (*plastes*, *Werckmeister*), elle ne resta pas homme et ne restera pas non plus côté d'Adam (1). C'est pourquoi il doit être ici connu et compris de nous (2), qu'il faut certainement que les femmes soient placées, par le médecin, dans une monarchie particulière, et qu'elles soient considérées, avec une autre Théorie et une autre Physique et que les yeux soient mieux ouverts (1). Car ils écrivent à tort : tel chapitre traite de la Jaunisse (*Icteritia*) commune aux hommes et aux femmes. Car c'est une fausse preuve si nous voulons prouver ceci d'après un autre, c'est-à-dire d'après Galien, Avicenne, Rhasis, etc. Nulle

(1) Palthenius a complètement détourné le sens de ce passage ; il dit : l'homme ne reste pas en celle-ci, mais elle passe dans la femme.

(2) Palthenius ajoute : du temps.

(3) Palthenius dit : tirée par les mains.

(4) Gérard Dorn dit : ces deux choses.

(5) Palthenius traduit cette expression par : *accuratiore scrutinio*.

preuve n'est en eux ni en vous, ni en moi. Celle-ci consiste dans la Philosophie, dans le fondement de la Lumière de la Nature. C'est par celle-ci qu'il convient de prouver toutes choses, et non par les bavards et les tapageurs, comme on les appelle, qui placent la base et le fondement des choses dans leur tête extravagante, d'où il résulte que tous ceux qui entendent leur voix sont trompés.

Que parlons-nous de la matrice (1) puisqu'elle est invisible, et puisque personne ne voit sa première matière (2)? Car qui est-ce qui peut voir ce qui a été avant soi? Nous venons tous de la matrice; cependant personne ne l'a jamais vue. Car elle a été avant que l'homme fût. Et, bien que l'homme sorte (*prodeat, auß kommt*) d'elle et naisse ensuite, cependant personne ne l'a aperçue (*conspexit, gesehen*). Le monde, lui-même, a été formé de la matrice, ainsi que l'homme lui-même, et ainsi de suite pour tout ce qui est Créature; de même tout provient de la matrice. Il est donc important que nous décrivions ce qu'est la matrice. La matrice est ce d'où l'homme croît (*wachst*) et existe. Or, il est nécessaire ici que tout ce qui est ici dans les quatre Eléments soit invisible. Car, de même que le monde est la matrice de toutes choses qui doivent naître, de même aussi la matrice dans le corps doit être considérée comme ayant la même anatomie. Avant que le ciel et la terre

(1) L'édition de 1566 dit : *von der natur*, que Dorn a rendu : *De natura quid*. Le texte de Huser dit : *von der Matrice*.

(2) L'édition de 1566 dit : *Matrix*. La phrase s'établirait donc ainsi : Comment pouvons-nous parler de la nature puisqu'elle est invisible et que personne ne voit sa première matrice ?

fussent formés, l'Esprit du Seigneur flottait sur les eaux, et était comme soutenu par celles-ci. Ces eaux étaient la matrice (1). Car c'est dans l'eau que le ciel et la terre ont été créés, et dans nulle autre matrice. Dans celle-ci était porté l'Esprit du Seigneur, c'est-à-dire l'Esprit de Dieu qui est dans l'homme, et que toutes les autres créatures ne possèdent pas. C'est à cause de cet esprit que l'homme, afin qu'il ne soit pas seul, a été formé ensuite, et, dans l'homme, l'Esprit même du Seigneur. C'est pourquoi l'Esprit de Dieu entre dans l'homme, et vient de Dieu, et retourne à Dieu. Puis donc que le monde n'a pas été autre chose qu'une eau (1), et que l'Esprit du Seigneur était porté sur les eaux, l'eau a été faite en vue du monde (3). Et ainsi elle est la matrice du monde et de toutes les créatures qui sont en lui. Et puisqu'il devait exister aussi une matrice de l'homme, dans celle-ci Dieu a formé l'homme, c'est-à-dire un domicile à son esprit dans la chair. La matrice de cet homme (4) était le monde entier; sa semence était le Limbe, c'est-à-dire une semence dans laquelle résidait le monde entier. Et ceci est le premier avènement de l'homme. Ensuite l'homme a été séparé de cette matrice, et, de lui, sa propre matrice a été formée, c'est-à-dire cette femme qui n'est autre que le monde entier; et l'Esprit du Seigneur est en elle,

(1) Voir le tome I des *Villes Initiatiques*, où nous avons longuement développé cette théorie.

(2) Palthenius traduit : n'eût pas été monde, mais eau.

(3) *Zu der Welt*. Palthenius traduit, de même que Gérard Dorn : elle a été faite monde.

(4) *Mensch*, c'est-à-dire de l'humanité ou du genre humain.

qui (1) se grave (*imprimit, eimbildet*) et réside (2) dans le fruit de celle-ci; de la même manière qu'il était porté sur les eaux, de même nous le portons, nous, hommes, sur la terre et l'eau, lequel Esprit n'a jamais été ni ne sera jamais vu. C'est ce même Esprit qui est dans la matrice humaine, c'est-à-dire de la femme. C'est pourquoi elle ne doit pas l'employer à la fornication. Car, en elle, est l'Esprit qui vient du Seigneur et qui retourne à celui-ci.

Or, dans la femme, le limbe ne se trouve pas, mais l'Esprit. Qu'est-ce que le limbe, sinon la Semence? De même que celle-ci a été créée et formée par Dieu, et qu'un homme a été formé ensuite, il faut savoir que, de la même manière, il (Dieu) a mis l'homme à sa place, afin qu'il soit alors le limbe lui-même, et qu'il forme l'homme lui-même selon la similitude établie primitivement par Dieu. Et, puisqu'il n'eût pas convenu à l'homme de former (l'homme), soit de la terre, soit de la boue (3), et de lui donner (4) la vie, Dieu lui a attribué une matrice particulière qui le contient, et un autre limbe pour lui donner une âme (5). Ainsi donc l'homme demeure dans la nature du monde. Et, de même que Dieu a fermé le ciel afin qu'il (Dieu) fût dans le ciel, et qu'il a formé l'homme dans le ciel, ainsi il convient de

(1) Palthenius ajoute : *insinuat*.

(2) *Und setzet*. Palthenius et Dorn omettent tous les deux cette expression.

(3) *Leim*. Palthenius a lu : *limbus*.

(4) *Zugeben*. Palthenius traduit : insuffler, *inspirare*.

(5) Ou bien l'animer : *zu Seelen*. Consulter notre note tome I, page 105. L'édition de 1566 porte : *zu sähen*, que Gérard Dorn a traduit : *quem seminet*.

savoir que nous ne pouvons pas engendrer l'homme si nous ne sommes dans la matrice, suivant que la possibilité s'y trouve. Car Dieu ne s'est pas levé tout entier de son trône; il n'a levé que la main. Ainsi l'homme ne se lève pas tout entier de son trône (*ex solio suo*, aussi *seinem Stuhl*), mais seulement ce qui est destiné à ceci. Ainsi il y a donc trois matrices. La première est l'Eau, sur laquelle (1) était porté l'Esprit du Seigneur. Et celle-ci était cette matrice dans laquelle ont été formés le ciel et la terre. Ensuite furent formés le ciel et la terre; puis la matrice d'Adam fut faite par la main de Dieu (2). Enfin, de l'homme (3) fut formée la femme, qui fut une matrice de tous les hommes jusqu'à la consommation du monde. Que renfermait cette première matrice? Le royaume de Dieu environnait (*circumdabat*, *umbgab*) l'Esprit de Dieu (4). L'Éternel ferma le monde qui l'entourait. La femme fut fermée dans sa propre peau. Car tout ce qui est en elle est matrice. C'est pourquoi son corps ne doit pas être comparé avec l'homme, bien qu'il soit descendu de l'homme; c'est pourquoi il est semblable, en effigie (*in der Bildnus*), à celui-ci. Car elle a reçu cette effigie, c'est-à-dire qu'elle lui est semblable, mais cependant elle est séparée de lui autrement en toutes choses, savoir en substance, condition, nature et propriétés. Car

(1) Palthenius qui, sans doute, s'adonnait à l'exégèse biblique, traduit : *super quibus*.

(2) Palthenius ajoute : *opifex*.

(3) Palthenius dit : d'Adam.

(4) C'est-à-dire le monde, Cosmos, qui était le royaume de Dieu, était une matrice dans laquelle se tenait l'esprit de Dieu.

l'homme souffre (*patitur, leidet*) comme un homme; la femme souffre comme une femme; et l'un et l'autre souffrent comme deux créatures aimées de Dieu. Et c'est pourquoi ceci se reconnaît par la double médecine qui a été donnée par lui, savoir : la médecine virile, destinée aux hommes, et la médecine féminine, attribuée aux femmes. Car c'est par celle-ci qu'il convient, au médecin, d'opérer. Car c'est Dieu qui l'a constitué en elle, et non l'homme; c'est pourquoi il lui a été donné de suivre la voie véritable, et non la voie de l'erreur (1). Celui qui possède cette grâce, s'assiste lui-même.

Ensuite, puisque le Limbe est la première matière de l'homme, il est indispensable au médecin de connaître ce qu'est le Limbe. Car tout ce qui est Limbe est l'homme. Qui connaît le Limbe connaît ce qu'est l'homme. C'est ainsi qu'il convient que le médecin se forme. Or, en vérité, le Limbe est le ciel et la terre, la sphère supérieure et inférieure, les quatre éléments et tout ce qui est contenu en ceux-ci. C'est pourquoi il est appelé, à bon droit, microcosme, puisqu'il est le monde entier. Puis donc que l'homme est ainsi, il est nécessaire que le médecin connaisse les deux sphères, supérieure et inférieure, dans leurs éléments, substances, natures, et toutes propriétés. S'il a appris ceux-ci, il connaîtra ce qui afflige l'homme dans ses infirmités. Car celui que Dieu a créé doit savoir beaucoup plus de choses que celui qui se réclame de l'homme. C'est pourquoi, en sa possession, se trou-

(1) *Ist er von trew wegen gegeben, und nicht von falsch wegen.* Palthenius a traduit en amplifiant : *opis ferendae non mendacii dicendi gratiâ datus est, etc.*

vent la science et la raison. Que celles-ci procèdent de Dieu et non de l'homme. Et que tout ceci s'entende également de la semence. Pour continuer à traiter de ce sujet, il faut que vous sachiez que Dieu a créé l'homme, lui-même, de la matrice, sans aucune adjonction (*ohn ander hinzuthun*) ni aucun intermédiaire (*medium, mittel*), et l'a extrait lui-même de la matrice et, de lui-même, l'a fait homme. Ceci ne doit plus être ensuite, mais il (Dieu) lui a donné (à l'homme) le Limbe dans sa nature (1), de telle sorte qu'il soit ensuite Limbe lui-même, c'est-à-dire qu'il soit son propre fils; et s'il voulait avoir un fils, Dieu lui a donné sa matrice, c'est-à-dire la femme. Ainsi c'est donc de deux (éléments), et non d'un, que l'homme a été engendré dans la suite; ce n'est pas de la matrice, mais de l'homme, qu'il est formé (*conditus, gemadht*); mais il se tient (2) en la matrice. C'est pourquoi ils seront ensuite tous les deux mais ne formeront qu'un; deux chairs, mais cependant une seule, et non deux. C'est-à-dire : si bien qu'ils engendrent, à eux deux, l'homme, mais non chacun séparément. Et c'est pourquoi ils sont deux en un et un seulement, bien que deux. Ainsi l'homme est formé du Limbe qui est l'homme; et, dans la matrice, il est façonné, formé, érigé et donné à sa nature, comme le premier homme l'a été dans le Grand Monde, ainsi qu'il a été dit plus haut.

C'est pourquoi il est tout à fait nécessaire, à l'avenir, de connaître deux maladies, pour la raison qui nous est indiquée dans la génération des enfants :

(1) Palthenius ajoute : *cogenuit*.

(2) *Gesetzt*. Palthenius traduit : il est façonné, *fingatur*.

l'une (de ces maladies), consécutive au Limbe, et advenue par lui; l'autre, consécutive à la matrice, et advenue par celle-ci. Et cette différence est la cause pour laquelle je veux vous expliquer cette génération, afin que vous soyez repris par l'erreur elle-même. Or, la matrice a véritablement été faite visible, mais ses propriétés et ses opérations sont invisibles. Car qui voit la femme, voit la matrice de l'homme, c'est-à-dire le monde dans lequel il naît. Mais quant à ce qui forme (*fabricet, fabriciert*) l'homme, nul ne le voit. Car, de la même manière que Dieu, autrefois, a fait l'homme à son image (*nach seiner Bildnusß*), il fait de même encore maintenant, ce qui est, en ce lieu, l'Esprit du Seigneur qui est porté sur les eaux. L'eau est le réceptacle (*condus (?)*, *behälter*) de la semence de laquelle l'homme croît, laquelle semence est le Limbe. Or, en vérité, la matrice est invisible dans sa nature (1); ce qui est invisible ne souffre pas (*nihil patitur, leibet nichts*). Et c'est pourquoi nous ne voulons entreprendre aucun discours sur les choses invisibles. Ce qui est visible constitue la femme (2). Celle-ci est située (*gesetzt*) en trois substances : Soufre, Sel et Mercure, comme tous les autres corps se tiennent en celles-ci. Car tout ce dont on doit se servir palpablement (*palpabiliter usurpari, greiflich gebraucht werden*), ceci doit nécessairement exister, à la fois visiblement, et tangiblement, puisque ceci se tient, également, dans ces trois substances. Or, la première matière de ces trois choses est invi-

(1) *In seinem wesen.* Palthenius traduit : dans ses opérations.

(2) Gérard Dorn traduit : *Matricis vero visible.* Mais le texte allemand dit simplement : *Das aber sichtbar ist das ist die Fraw.*

sible ; mais l'ultime est visible, qui est tout le corps de la femme. C'est de cette Ultime Matière que nous devons dissenter et philosopher, comme sa monarchie nous l'apprend. Car, par suite de ceci, toutes ses maladies proviennent de ces trois choses. C'est-à-dire tout ce qui est la matière ultime de la susdite première matière, c'est-à-dire la première matière de ces mêmes maladies. Et c'est pourquoi il faut savoir, tout d'abord, qu'il y a trois substances, lesquelles engendrent ces maladies suivant qu'elles déchoient (*cadant, infallen*) (1) dans la femme, soit sciemment, soit inconsciemment, soit autrefois, soit dans le temps présent, soit dans le futur. Ce par quoi il faut conclure que les femmes sont soumises seulement aux astres externes, à la manière de l'homme, bien que dans une Physique différente. De même qu'un pain qui nous est donné est la nourriture pour tous les êtres animés. Si un homme en mange, la chair de cet homme est formée (de ce pain). Si c'est un poisson, la chair de ce poisson en est engendrée. Or, autant ces deux chairs sont distantes l'une de l'autre, autant il faut savoir séparer la Théorique des impressions, infections, etc., de ce genre. C'est pourquoi cette différence doit être soigneusement considérée. Car, puisque toutes les médecines et herbes ont cette différence, le médecin admettra ce qui est du côté de la vérité, et non du côté du mensonge. Donc, le médecin (2) a erré, qui a décrit

(1) L'édition de 1566 dit *zu fallen*. Gérard Dorn interprète : suivant qu'elles adviennent, *ut accidunt*.

(2) Gérard Dorn ajoute : les médecins anciens.

la matrice placée inférieurement dans le corps (1), comme étant la matrice entière, et qui en a séparé la femme, avec sa nature (2), et qui, en dehors de celle-ci, l'a assimilée à l'homme; ceci est une taise qui est placée sur ses yeux. Car il a oublié qu'il existe, dans le monde, une ouverture (*foramen, ein Loch*) (3) par laquelle Dieu introduit, du ciel (4), sa main, en elle, et lui fait ce qu'il veut; et aussi qu'il (5) a constitué la femme comme un monde dans lequel l'homme serait formé, et que l'homme s'y trouverait, au lieu et place de Dieu (*der mann da ist an der stat Gottes*) (6), d'où celui-là (l'homme) aurait aussi le pouvoir d'agir (7), ce qui ne doit pas être compris autrement que, de même que Dieu, de son royaume, a étendu ses mains dans le monde du Ciel et de la Terre, et a pris (*arripiens, genommen*) le Limbe, et en a formé l'homme, de même l'homme agit ainsi avec (8) la femme. Mais si l'on croit à une erreur, en ceci, savoir : que Dieu a pris le seul limbe, c'est-à-

(1) *Im Leibe.* Palthenius a traduit : dans l'hypogastre.

(2) *Wesen.* Palthenius traduit : ses opérations.

(3) Gérard Dorn dit : *orificium.*

(4) *Auss dem Himmel.* Palthenius a omis ceci et traduit : Dieu introduit sa main et opère en celle-ci, suivant sa volonté, et fait ce qu'il veut.

(5) Palthenius répète : Il a oublié que Dieu, etc.

(6) Palthenius a traduit : et qu'elle porterait l'homme à la place de Dieu.

(7) Cette idée n'est pas exprimée d'une façon très claire : *darumb so muss er den griff auch haben.* Palthenius traduit : *qui ob id contactum suum quoque liberum habeat.* Gérard Dorn a traduit : afin qu'il saisisse son monde et lui impose son contact, *ut in suum mundum arripiat eique tactum inferat.*

(8) *Handelt.* Palthenius traduit : *cum fœmina rem habet.*

dire d'un seul lieu, et non de tous, sachez que personne, jusqu'ici, n'a rien su ni compris, sinon que l'homme (der Mensch) est le monde, et que le limbe est le monde entier. Or, la même raison est dans la matrice (1), puisque toute la femme est la matrice. Car c'est de tous les membres de celle-ci qu'a été constitué le champ (*ager, Affer*) de l'homme. Et, de même que la terre a besoin d'être soutenue (*sustineatur, erhalten*) par tous les éléments, c'est-à-dire par toutes les forces du monde entier, ainsi également l'homme, de tout le corps de la femme. Et ceci est le centre dans lequel l'opération est faite, c'est-à-dire l'accès (*aditus, zugang*) de toute la périphérie (2) externe. Et elle est la Matrice de cette nature, c'est-à-dire aussi le Centre et le corps tout entier, c'est-à-dire le cœur, le foie, la rate, etc., et tout ce qui est sang et chair. Or, autant la matrice est distante de l'homme, autant sont séparés le sang de l'homme et le sang de la femme. Et, bien que l'un et l'autre soient rouges, qu'est-ce que cela fait au médecin? Les paysans n'y voient qu'un seul sang, mais non point le médecin, à moins qu'il ne possède des veines de paysan (3). Car il croit être médecin, tandis que, cependant, il comprend la science comme un paysan, car ceci n'est utile à rien. Car ils oublient (4)

(1) *Mutter.* Palthenius traduit : *fæmina*.

(2) *Umbkreiss.* Palthenius a traduit : superficie. Gérard Dorn a amplifié sans rien comprendre : *in quod circumstantes omnes externae spherae tendunt ac reflectuntur*.

(3) Gérard Dorn dit : à moins qu'il ne soit baptisé (!) de veines de paysan.

(4) *Sie vergessen.* Palthenius traduit : car ils ne peuvent persuader, comme ils le croient que, etc.

qu'une certaine différence se trouve entre les métaux, les pierres, les bois, etc. Il en est donc de même ici. Car, bien que l'homme et la femme ne soient qu'une seule créature humaine, cependant ils ont deux formes et figures, et, également, deux natures. Ainsi la femme gouverne une autre monarchie dans les maladies, tant communes que particulières.

De même que les forces de la mer (1) se manifestent en ce qu'elle déborde par son flux, de même aussi cette monarchie. Or, quelle est la cause du flux de la mer? C'est que la mer consume tout ce qui entre en elle, ce qui est la mort de ceci. Ainsi toutes les eaux sont dévorées et tuées (*obtruncantur*, getödt) dans la mer, et meurent dans celle-ci comme les hommes (2) sur la terre. Toute chose qui consume et tue, possède son opération, par laquelle elle brise (*infringit*, zerbricht) ce qu'elle reçoit (3). Son opération a lieu une fois par jour. Et, de même que l'homme qui mange, cuit (*concoquit*, dawet) la nourriture qu'il mange, et que celle-ci, étant prise, l'opération qui doit la détruire étant commencée, le ventre est enflé et distendu, ainsi la mer accomplit aussi son opération. Car, dans la mer, se trouve la mort de l'eau; car nulle eau ne revient jamais de la mer, mais toutes les eaux meurent en elle, de même que meurent, dans la terre, toutes choses qui naissent sur la terre. Donc, de même que la mer a son flux et son reflux, de même nous pouvons croire qu'il en advient de même dans la femme, et c'est par cette cause qu'elle est une

(1) Palthenius ajoute : et de l'Océan.

(2) Gérard Dorn dit : le corps de l'homme.

(3) Dorn supprime le mot brise, et dit : dans ce qu'elle reçoit en elle.

mère pour ses enfants, car la mer est une mère pour les eaux. C'est parce que la femme est une mère, qu'elle s'engendre, à elle-même, un flux de cette nature (1), dont l'agitation (*œstuario, außbeümen*) se produit une fois toutes les quatre semaines, avec son expulsion au dehors, afin que rien de mort ne subsiste en elle, là où l'homme doit être donné (2), mais que ceci soit expulsé et rejeté complètement au dehors d'elle, ce qui, cependant, ne se voit pas de même dans la mer (3). Ainsi le menstrue est un excrément des choses qui coulent ensemble (*confluentes, zu lauffenden*) dans la matrice, afin d'y mourir, et qui, ensuite, sont rejetées. Ce médecin a donc posé une sentence fausse, qui a écrit, d'après son imagination, que cet excrément des menstrues est la fleur de la femme, comme celle d'un arbre quelconque. C'est un médecin habile, celui qui prend un excrément pourri (*ein stercus fül!*) pour une fleur! La fleur de la femme se manifeste lorsqu'elle a conçu. A ce moment-là se trouve la fleur. Ensuite, après la fleur, le fruit lui succède, qui est l'enfant (4). Ne savez-vous

(1) On lit en marge des éditions latines : analogie du flux de la mer et de la femme.

(2) *Mit seinem aussgang, damit der Mensch begabt ist das nichts todts in ihm bleibe.* Il n'est pas aisément d'interpréter cette phrase. Palthenius s'en est tiré en la supprimant et en disant : *per quam, ductibus a naturâ datis, ea ita expurgatur, ce qui ne traduit pas : der Mensch begabt ist.* L'édition de 1566, au lieu de *beagbt ist*, porte : *begelost* (!) ce qui n'éclaire pas la phrase. Dorn traduit : *cum exitu semel accidit, ut nihil ad hominem concipiendum accedat mortui.*

(3) L'édition de 1566 supprime le mot *nicht*, et la phrase a ainsi la signification contraire.

(4) *Das Kind.* Palthenius dit : le fœtus.

donc pas, ô médecin! que tout arbre qui devient en fleurs fleurit à cause du fruit qui doit sortir de lui. Et l'arbre qui n'a pas de fruits en lui ne fleurit pas. Or la femme fleurit, suivant votre opinion, et, cependant, ne contient aucun fruit en elle, c'est-à-dire les vierges fleurissent, suivant votre décision, mais où est leur fruit? Il n'existe pas. Donc c'est un excrément.

Combien est grossière cette erreur qui déshonore (*conspurcet, ubelzieret*) les médecins Galenistes et Avicennistes avec leurs sectateurs, lorsqu'ils disent qu'une vierge fleurit, sans l'homme duquel provient la fleur! Car si l'on dit qu'elle fleurit, il est absolument nécessaire qu'elle donne aussi son fruit. D'où il s'ensuivrait que les enfants naissent sans père. O lourdauds de docteurs (*bliteos doctores, thorenden Doctores*)! Qu'apprendrez-vous avec votre science inexpérimentée (*inexplorata, unerfahren*) en vous détruisant vous-mêmes, comme c'est l'habitude des hommes de ce genre? Ignorez-vous, en vérité, que la matrice n'est autre chose *qu'une Microcosme (Microcosma)*? Si elle doit engendrer, il est donc nécessaire qu'elle soit purifiée en vue de ceci; c'est-à-dire que la purification ait lieu afin que toutes les ordures (*sordes, unflat*) soient chassées au dehors (1). Car si cette dépuration n'est pas entière et parfaite, et si tout ce qui est mort ne se retire pas, alors elle ne conçoit pas. Elle demeure pure jusqu'à la cessation du lait, lequel lait n'est pas engendré des menstrues, mais il provient des mamelles destinées et consacrées à cet usage. Et tant que dure l'imprégnation et la lactation, aucun

(1) Gérard Dorn ajoute : par le flux.

excrément n'existe, car toutes choses sont tranquilles et se retirent à ce moment. En ce moment-là, rien d'impur ne naît, devant être expulsé. Car telle est la nature de la femme que, dès qu'elle a conçu, elle est transmuée, et toutes choses en elle se comportent comme un été dans lequel aucune neige, gelée ni hiver ne paraissent, mais toutes choses sont (1) joyeuses et agréables. La matrice aussi a une joie de ce genre au temps d'été. Ainsi tous les excréments restent tranquilles, jusqu'à ce que l'hiver revienne avec ses neiges et gelées, etc. Alors les excréments reviennent (2) de nouveau. Or, ici, il est nécessaire que l'on connaisse le temps de la génération (*tempus pariendi*), et quelle condition et proportion possède celui-ci, ce dont il convient au médecin de discourir. Car s'il ignore ceci, tout ce qu'il pourra dire sera inutile. Car c'est une induction aveugle (*cœca induc-tio*, blinde einführung) que celle qui fait engendrer le lait des menstrues, et qui fait, de celui-ci, l'aliment de l'enfant. O insensés, interrogez donc d'abord la nature avant de composer des livres ! Toutes ces choses seront exposées plus clairement, chacune en particulier, dans la Philosophie, au passage qui traite de la génération de l'homme.

Donc, par tout ceci, apprenez l'anatomie de la matrice, et comment elle est tout le corps de la femme, et comment l'enfant, dans la matrice, et hors de la matrice, attire son aliment des mamelles, et, des mamelles, le lait le meilleur et le plus noble, et non

(1) Palthenius traduit : *rident*.

(2) Gehnt. Palthenius a traduit : bouillonnent, *œstuant*. Gérard Dorn a supprimé cette phrase.

point de l'excrément qu'ils appellent menstrues. Car nul poison plus violent et plus nuisible que celui-là n'est trouvé sur la terre, et ce pourrait être un aliment pour l'enfant? Quoi de plus ignorant et de plus grossier, que de prétendre que l'homme, d'un poison tel, qu'il n'en est pas de plus pernicieux, de tout autre que l'on pourrait donner, que cet excrément de la femme (1), prendrait ensuite une transmutation pure (2) en choses excellentes? C'est-à-dire que nul poison ne devient nourriture, mais reste un poison, et point une nourriture. Quel est le père qui présente, à ses enfants, des pierres ou un serpent pour du pain? Aucun (3). Dieu le fait bien moins encore, ce que vous devez considérer soigneusement. Cependant il est vrai que la nature s'arrête, et est retenue (*Supprimi, verhalten*) en son poison (4). De même que le soleil s'est arrêté, et a été fixé au temps de

(1) La nocivité des menstrues était généralement connue des occultistes. Louis du Vair, dans ses *Trois Livres de Charmes, Sorcelages, etc.*, Paris, 1583, disait : « D'avantage chaque mois elles sont pleines de superflitez, et le sang mélancolique leur boult, et fait sortir des vapeurs qui s'élèvent en hault, et, passans par la bousche, par les narines et aultres conduits du corps, iettent une qualité ensorcelée sur ce qu'elles rencontrent; et rottent ie ne scay quel air qui nuit à ce qu'elles rencontrent; ce qu'entre autres les vieilles scavent bien faire. » Le Basilic était réputé naître des menstrues féminines (Cf. l'aracelse. *De Incantatione*, ex tract. IV de Pestilitate, Cap. II).

(2) L'édition originale de 1566 et les différentes éditions de Huser portent : *reine transmutation*. Palthenius et Gérard Dorn ont lu, l'un et l'autre, *keine* et ils ont traduit, sans aucun sens : car il ne reçoit pas une autre transmutation.

(3) Voir Tome I^e, p. 188.

(4) *In jrem Giffit*. Nous ne savons pourquoi Gérard Dorn dit : *in suo loco*.

Josuah, ainsi s'arrête tout mouvement de la nature, depuis le temps de la formation jusqu'à la fin de l'enfant (1), où il est nécessaire qu'il succombe et se nourrisse et s'alimente à la manière des hommes (2). Il est également vrai que ce qui est rejeté avec l'enfancement est inutile. Et c'est de ceci que tu supposes que le lait est formé, tandis qu'un ver (*Wasserkalb*) (3) en proviendrait plutôt! Et ceci est un indice de la fidélité divine, que de telles immondices n'offensent pas le fœtus, et qu'il soit protégé contre ces choses. Et, cependant, tu dis (4) que le fœtus en est nourri! Car rien, en quelque lieu que ce soit, n'est nourri des immondices, mais des choses pures (5), que ce soit des arbres, des herbes ou des racines. Toutes choses doivent être nourries et sustentées de liqueurs subtiles, de la rosée, des pluies, etc. L'enfant est cependant au-dessus de toutes ces choses, selon la nourriture. Il y a plus d'importance dans l'enfant que dans l'herbe des champs, car il est une chose plus fragile. Et c'est pourquoi celui-ci est confié à sa mère (6), et au sein (*pectus, Brust*) de celle-ci, jusqu'à ce qu'il soit fort, c'est-à-dire à cause de la nourriture plus

(1) *Kind*, dans le sens de fœtus.

(2) Gérard Dorn dit : *ut in cibum sint homini.*

(3) *Wasserkalb*. Palthenius traduit : *mola*. Gérard Dorn traduit à tort, *vitulus marinus*, veau marin. C'est veau aquatique qu'il eût fallu dire, autrement dit *Drahtwurm*, ou *Gordius aquaticus*. Ce n'est pas le *Seekalb*, ou *Phoca*, mais un ver de la classe des Némathelminthes, ordre des Nématodes, famille des Gordiidae.

(4) Palthenius ajoute : tu ne rougis pas de dire, *non erubescis.*

(5) *Von reinem dingen*. Palthenius traduit : des sucs purs.

(6) *Seiner Mutter*. Palthenius traduit : à la matrice.

subtile (1). Or, le flux qui est dans l'arbre, qu'est-il autre chose que son propre sperme? Car toutes choses se purgent par l'écume (*spuma, jchauim*). Ainsi la nature est purifiée aussi par l'écume, de laquelle elle donnerait à l'enfant sa nourriture pure (2)! Et tu dis cependant que cette écume est une nourriture, et que les menstrues sont le lait, et qu'elles sont retenues dans la matrice jusqu'à ce que l'enfant naisse, et que le lait en vient alors! On découvre très bien ici dans quelle Philosophie tu as été élevé (3). Ce qui déborde, remarque-le attentivement, est l'écume de la chose cuite (*ex cocta, von dem Röcht*), et c'est ce que doit manger l'enfant dans l'utérus maternel, et sucer des mamelles! Tu vois donc alors comment ce sont des excréments qui écument (*exspumentur, verjcheümen*)! Ne comprends-tu pas que, si la boisson eût dû être écumée (*exspumari, verjheimen*) alors il n'en fût rien resté. Ce sont des Stoïciens austères, etc.

Donc, il convient d'exposer, tant les maladies que la santé de la femme dans une monarchie séparée, puisqu'elles sont éloignées de celles de l'homme par un si grand intervalle, non pas vraiment en raison de la poitrine, ou de la matrice, ou des menstrues elles-mêmes, mais au regard de tout le corps, qui a été formé en raison de la poitrine, en raison de la matrice, et en raison des menstrues. C'est pourquoi, si le corps a été formé à cause de ces choses, il aura été

(1) Palthenius traduit : jusqu'à ce qu'il acquière une force plus grande pour une nourriture plus forte.

(2) Palthenius ajoute : et plus exquise.

(3) Palthenius traduit : on voit clairement, par ceci, de quelle liqueur de Philosophie tu as été teint.

formé également selon la nature de ces choses, et non selon une nature étrangère, c'est-à-dire la nature masculine. Et, bien que, très souvent, une seule et même médecine soit utile pareillement aux hommes et aux femmes, comme ceci advient dans la peste et les fièvres, etc. (Raltenwehe), cependant il faut savoir que tout ceci a lieu par la nature (1) narcotique, ou stupéfactive ou diaphorétique, lesquelles, cependant, ne sont pas employées selon la véritable origine des médecines régulières (2). Et, de ce qu'ils ne sont pas pris selon la règle légitime, il advient, à cause de ceci, qu'ils sont salutaires aujourd'hui et point le lendemain, et qu'ils soulagent dans la peste et non dans d'autres maladies, comme on l'expliquera dans le chapitre spécial. Or, puisqu'il y a une vraie et légitime méthode de traiter les maladies, il est juste de séparer complètement des hommes les femmes, avec leurs maladies et leur santé. Nous en donnerons un exemple. Une femme est semblable à un arbre qui porte son fruit. L'homme est semblable au fruit que porte l'arbre. Comprenez donc ceci. Beaucoup de choses sont nécessaires à l'arbre pour sa sustentation, jusqu'à ce qu'il produise (*proferat, gebet*) ce pourquoi il existe. Car, de même que de nombreux dommages peuvent attaquer l'arbre, et très peu le fruit (*pyrum, Birnen*), de même est la femme en comparaison de l'homme. Car l'homme est, à l'égard de celle-ci, ce que le fruit est à l'égard de l'arbre. Le fruit tombe, mais l'arbre demeure fixe. Et l'arbre prend soin ensuite des autres fruits (qui

(1) *Arth.* Palthenius traduit : la force.

(2) *Geordneten.* Palthenius traduit : salutaires.

viendront ensuite) durant toute sa vie. Et c'est pourquoi il est contraint de supporter et de souffrir beaucoup de choses à cause de ses fruits, afin que ceux-ci se développent heureusement. Considérez donc soigneusement ce que contient cet exemple, et comment il faut le comprendre, si vous voulez être de bons médecins. Car, si vous faites autrement, vous ne deviendrez jamais excellents médecins. D'où, en examinant spécialement cette Monarchie, vous verrez que ce qui est nécessaire particulièrement à l'arbre, n'est pas nécessaire au fruit, et que ce qui est nécessaire au fruit n'est pas nécessaire à l'arbre. Toutefois, ceci est un signe extérieur; ainsi il se trouve également avec l'homme et avec la femme. D'où vous devez conclure que la différence (*discrimen*) qui est entre le jeune garçon et la fillette, est la même que celle qui est entre la poire (*pyrus, Bieren*) même et son pépin (*nucleus, fernen*) qui est contenu dans la poire. De même que ces deux natures sont réciproquement distantes, de même sont séparés les jeunes garçons des jeunes filles (1), ce que je laisse à la Philosophie.

N'avez-vous jamais considéré, en vous-mêmes, comment l'homme (*homo, Mensch*) est d'en haut (*desuper, von oben*) c'est-à-dire du Limbe; mais l'homme (*vir, Mann*) seul, et non la femme? La femme est la seconde créature, non la première, ni avec la première. Et c'est pourquoi elle est au-dessous de l'homme. Si elle est la créature seconde, elle ne vient donc pas du Limbe; elle sera également un autre corps. Car si elle eût été du même corps avec

(1) Gérard Dorn a laissé de côté ces deux dernières phrases.

Adam, elle eût été également formée du Limbe. C'est pourquoi, en vérité, puisqu'elle devait constituer une autre Monarchie, elle a été faite après (l'homme), de la chair vivante (*auß dem lebendigen fleisch*) (1) qui a été chair. De cette chair, cependant, une autre chair a été créée, de même que, du Limbe, une chair a été formée, laquelle n'avait pas été ce qu'elle est devenue ensuite. Ainsi, la femme vient donc de la chair de l'homme; elle n'est pas demeurée semblable (2), mais elle a été séparée de l'homme, autant que l'homme a été séparé du limon (3) duquel il a été créé. Et ceci est la cause pour laquelle une nouvelle Théorie de la femme doit être constituée, et que celle-ci doit être rapportée à une Physique particulière, afin de confondre ces menteurs qui établissent que l'homme et la femme sont semblables. Bien qu'ils s'expriment cependant avec courtoisie, excepté en ce qui concerne la matrice (4), dans laquelle se trouve l'enfant et tout ce dont il a besoin.

Or, maintenant, considérez ce besoin (5), puisqu'il faut qu'il possède tout le corps, et qu'il ne demeure pas une seule goutte de sang, dans le corps, qui ne devienne pas une nécessité pour la matrice. Et c'est pourquoi ils ont séparé celui-ci à tort (6). Mais il n'ont pas compris cette chose, et leurs disciples (7)

(1) Gérard Dorn ajoute : *vel ex costa*.

(2) *Sie ist aber dasselbige nicht bleiben*. Palthenius traduit : à tort : *Caro vero illa fæmina non mansit*. Gérard Dorn a mieux compris : *sed vir non mansit*.

(3) *Vom Leimen*. Palthenius traduit : *â glebâ*.

(4) L'édition de 1566 porte : *Materien*.

(5) Palthenius traduit : *fœtus indigentiam*.

(6) Palthenius dit : *sanguinem separarunt*.

(7) *Die jungen*. Palthenius a traduit : leurs poussins, *pulli*.

ne la veulent pas comprendre non plus aujourd'hui. Bien que ceci vous soit doux de dire : *Galien a dit ceci; Avicenne a dit ceci.* Et que, de cette manière, vous pensiez être disculpés et avoir touché juste, croyez-vous que, parce que ceux-ci ont dit ces choses, ces choses doivent être vraies? Etablissez donc, d'abord, que l'auteur est exact et infaillible; et ensuite vous le rendrez authentique. Mais ceci te sera bien dur à établir. Parce que l'on ajoute foi à ces auteurs pourris (*putridi, faulen*), et que leurs paroles sont considérées comme l'Evangile, tu n'en es pas, vraiment, par toi-même, plus sage (1). C'est pourquoi tu te complais avec ces auteurs trompeurs et faussaires. Car le semblable ne se sépare pas du semblable et le diable assemble le plus souvent l'un et l'autre. Or, puisqu'il est constant qu'une autre nature existe dans la femme, ainsi qu'une Monarchie, il est nécessaire, maintenant, d'établir ces deux monarchies, c'est-à-dire qu'il est une Monarchie différente de la femme et une autre de l'homme. D'où il s'ensuit également une autre connaissance du ciel et de l'une et de l'autre sphère, ce qui est, en eux, la conformité microcosmique (*microcosmica consensio*) (2), laquelle a été oubliée par les susdits médecins aveugles.

Puis donc que le corps de l'homme (*homo, Mensch*) est divisé de telle sorte, qu'il en est un différent pour la femme, et un autre différent pour l'homme (*vir, Mann*), il faut, ici, brièvement établir une différence dans les maladies; et, afin que toutes les choses qui ont été dites jusqu'ici soient plus promptement et

(1) *Frömmere.* Palthenius traduit : *emunctior.*

(2) Palthenius ajoute : *inexistante.*

plus parfaitement comprises, considérez un exemple de ce genre. Qu'il soit établi qu'il existe une jaunisse (*icteritia*), qui possède (*occupat, hett*) l'homme, et qu'il soit établi qu'il en est une autre qui afflige la femme. L'une et l'autre jaunisse possèdent les mêmes signes, pronostics, et autres semblables; de telle sorte que l'on voit qu'elles doivent être, l'une et l'autre, rassemblées en un seul genre et une seule espèce, et qu'il ne faut pas supposer qu'une espèce soit celle de l'homme, une autre de la femme; mais considérez, par toutes les circonstances et indications, qu'il n'y a qu'une espèce de maladie, c'est-à-dire qu'il n'y a qu'une chose. D'où il s'ensuit qu'il n'y a qu'un même traitement et une même médication. Mais il ne doit pas en être ainsi avec le traitement (1). Je vais vous en donner la cause. Bien qu'il existe des médicaments hermaphrodites qui sont utiles aux deux parties (2), au sujet de quoi il est nécessaire de faire un livre spécial, ce que je laisse de côté pour cette fois, mais, pour la possession du véritable régime, comprenez ceci : La femme a une Jaunisse, comme l'homme, et même, plus que ceci; c'est-à-dire le corps, qui est la *Jaunisse*, et qui est un *profluvium*. Qu'est-ce qu'un *profluvium*? Ce n'est pas un excrément, c'est-à-dire le menstrue; mais c'est tout le corps duquel le menstrue (3) émane. Ce corps retient le nom de *profluvium*, qui devient une maladie. Autre-

(1) *Nun aber es wirdts nicht thun mit der Cur.* Gérard Dorn dit : *que tamen invalida prorsum existit.*

(2) *Zu beiden seiten.* Palthenius traduit aux deux sexes.

(3) *Menstruum.* Nous écrivons ce terme au masculin, suivant l'usage des vieux auteurs des XVI^e et XVII^e siècles.

ment, c'est la liqueur du microcosme. Cette liqueur est soumise à la Jaunisse, ce qui advient de la manière suivante : parce qu'une seule cause se trouve dans l'homme et dans la femme, mais non, cependant, un seul corps. Car, de même que tu teins un drap (1) en jaune (2) et un bois en jaune, ceci n'est qu'une couleur (pour deux objets), c'est-à-dire une seule maladie ; mais, cependant, il y a là deux corps. Et, bien qu'il y ait ici une seule couleur et un seul signe, cependant il est nécessaire de conformer la médecine d'après les corps, et non d'après la couleur. De même qu'un bois est dompté par la doloire, et le fer par le marteau (et non la couleur). Donc, ainsi que l'on remarque ceci à l'égard de ces choses, ainsi, sache-le, le corps lui-même doit être soumis semblablement aux yeux du médecin. Et, à moins qu'il ne prenne ceci pour lui, il ne pourra jamais chasser la maladie. Car, bien qu'avec les médicaments la couleur soit chassée, cependant le corps reste là. Car la liqueur du microcosme blanchit si elle vient en son écoulement (*profluviu*m). Et qu'est ceci sinon l'Ictéritie blanche (*Weissesucht*) ? Car l'autre est l'Ictéritie jaune ou jaunisse (*Gelbsucht*). Or la blanche ne procède pas de la jaune ; elle n'est seulement qu'une disposition ici (3). Ainsi il existe beaucoup d'effusions

(1) *Tuch*. La version de Palthenius, par suite d'une faute d'impression, porte *pavum*, pour *pannum*, ce qui fait dire ridiculement : si tu teins un paon. Bitiskius a recopié textuellement : c'est ce qu'il appelle *emendare* !

(2) *Geel*. Palthenius traduit : *luteo colore*.

(3) *Allein es sey dann ein stellung da*. Palthenius traduit : *nisi sistatur*. L'édition de 1566 dit : *stillung*, que Gérard Dorn traduit : *congregatio*.

(sücht) diverses : la rouge, la blanche, la jaune, la noire, qui, toutes, doivent être comprises en un seul chapitre.

Ensuite, parce que le corps doit être considéré pour lui-même (1), non pas les couleurs, mais le corps et les couleurs ensemble, il est nécessaire, pour cette raison, qu'une médecine séparée existe ici. Et, bien que tu te serves soit de simples, soit de composés hermaphrodites, cependant, comme ceci sera séparé et exposé en son lieu propre, tu ne possèdes pas ceci d'après l'art (2), mais seulement d'après la sottise (*thorheit*) et l'incompréhension. Car nous ne pouvons rien comprendre, sinon que tu mêles l'un et l'autre, et que, ce que tu trouves, tu l'atteins par hasard. Ce qui est l'art (véritable), c'est de ne pas ajouter, aux médicaments féminins, les médicaments virils, et aux virils, les féminins (3); mais que tu maintiennes chaque monarchie en son anatomie, et que tu ne mélanges pas celles-ci. Mais ce qui est mélangé, ceci forme, de l'une et de l'autre part, une œuvre spéciale qui ne peut devenir parfaite. Car toute médecine hermaphrodite, quelle qu'elle soit, doit être donnée (4) (seule), et non composée. C'est-à-dire qu'il y a un seul plantain, qui réprime

(1) *Für sich zunemmen ist.* Palthenius traduit : *invadendum est* (!). Gérard Dorn : *proponendum*.

(2) Palthenius ajoute : *aut impendis*.

(3) Le texte est très explicite : *der Frawen artzney kein Mannen artzney; der Mannen artzney kein frawen artzney.* Gérard Dorn a très faussement interprété ce passage si simple en disant : ne pas donner les médicaments masculins aux femmes et les médicaments féminins aux hommes.

(4) *Geben.* Palthenius traduit : *propinari, bue.*

la dyssenterie des hommes et des femmes (1), et qui, ainsi, est hermaphrodite. Cependant il se sépare, et il possède, en soi, l'une et l'autre anatomie, et il est utile (2) à l'une et à l'autre monarchie. Il en est de même de plusieurs autres, dont le nombre, cependant, n'est pas bien grand. Si (cette plante) est appliquée à l'homme, alors l'arcane de la femme meurt en même temps. Si elle est appliquée à la femme, celui de l'homme meurt. Des expériences sont nées des médecines hermaphrodites; et c'est pourquoi aucune expérience (*experimentum*) ne réside dans les autres simples, mais seulement la pratique canonique. Mais que les expériences hermaphroditiques soient suffisantes, ceci n'est pas. Car pourquoi les expériences sont-elles utiles? C'est parce qu'une maladie n'advent pas canoniquement (*canonicè*), mais contre la règle (*canon*); donc elles (les expériences), sont profitables à cause de cela. Ce qui advient (3) canoniquement doit être également traité canoniquement; et aucune expérimentation n'est utile ici. De même, ce qui n'advent pas canoniquement, ceci est secouru par l'expérience (*Experimentum*) seule, et non par un traitement canonique (*cura canonica*). Mais, pour la compréhension de ceci, il conviendra de rechercher beaucoup de choses, mais qui se trouveront dans

(1) Bitiskius qui n'a même pas relu les épreuves de l'édition de 1658 a répété deux fois en partie cette phrase de Palthenius, qui n'a plus, ici, aucun sens.

(2) L'édition de 1566 dit : *die nicht in beiden Monarchien*. Gérard Dorn tronque la phrase, supprime : l'une et l'autre anatomie, et dit, très incorrectement d'après son original : il contient en soi l'une ou l'autre monarchie. Le texte de Huser que nous suivons porte : *dient in beide Monarchey*.

(3) *Kompt.* Palthenius traduit : *insultat*.

leur lieu propre. Sachez, par ceci, que c'est une erreur lorsque les auteurs proposent si souvent d'abord le traitement canonique (1) parce qu'ils soutiennent que toutes les maladies naissent canoniquement. C'est ainsi que l'on suit d'abord le traitement canonique, sur lequel leur erreur a été édifiée. Ensuite, si le traitement canonique n'a pas réussi, on suit le *Trésor des Pauvres* (2) ainsi que les autres livres de peu de

(1) C'est-à-dire d'après les *Canons* d'Avicenne, ouvrage célèbre au moyen-âge, traduit de l'arabe en latin dans l'édition de Padoue, 1476, et réimprimé séparément à Venise en 1483.

(2) Ce titre doit désigner un livre de médecine populaire en vogue à l'époque de Paracelse. Nous ne connaissons sous ce nom que l'ouvrage : *Summa experimentorum sive thesaurus pauperum Magistri Petri Yspani*. Antwerpie, per me Theodoricum Martini, Anno Domini 1476 (que l'on prétend être 1497), in-f°. La Bibliothèque Nationale de Paris en possède un magnifique exemplaire sous la cote Te 17, qui se trouve exposé dans la galerie Mazarine. C'est un compendium sans aucune doctrine, mais qui, contenant les remèdes les plus usuels contre les maladies courantes, devait être fort précieux pour les praticiens ayant peu étudié.

Cet ouvrage a eu plusieurs éditions italiennes sous le nom de *Tesoro de' Poveri, da Pietro Spano* : Florence s. d. 8°, Venise 1494, 4° s. l. 1500, etc., et une édition espagnole de Alcalá, 1595. Son auteur, Petrus Hispanus, ne serait autre, d'après Desportes-Boscheron (*Biographie Universelle de Michaud*), que le célèbre Pape Jean XXII ; mais les inexactitudes de cet auteur nous font préférer l'opinion du Dr August Hirsch (*Biographisches Lexikon, der Hervorragenden Ärzte aller Zeiter und Völker von C. Gurlt*, Wien, 1886), qui croit qu'il s'agit plutôt de Jean XXI, élu pape en 1276. Il fut augmenté, dès le XIII^e siècle, d'additions et de corrections par Pierre de Tusciano et par le fameux Bernard de Gourdon, auteur du *Lilium Medicinæ*. Il ne faut pas confondre ce *Thesaurus Pauperum* avec un livre d'Albert le Grand, du même nom, qui traite exclusivement d'Alchimie.

valeur (1). Il faut user de ceci, dit l'un, ceci a été très souvent salutaire ; ou bien : Ceci est efficace, dit un autre, etc. Ainsi leur erreur est donc manifeste, puisqu'ils ne connaissent pas la distinction entre la *Cure Canonique* et les expériences. Voyez quels médecins aveugles !

Sachez, en outre, par l'exemple tiré de la jaunisse et autres maladies semblables, qu'il n'y a pas qu'une seule couleur jaune (*flavedo, Gelbe*), mais plusieurs jaunes, et, à cause de ceci, il existe également plusieurs jaunisses. Et, bien que la bile (2) exprime (*aufstrücket*) cette couleur, cependant il n'est pas seulement qu'une couleur en elle; mais toutes les couleurs jaunes, comme on l'enseignera au chapitre spécial. Or, en vérité, autre est le fiel des femmes (3), autre le fiel des hommes. Ainsi, également, différentes sont les couleurs. Et c'est pourquoi, si celles-ci sont différentes, divisée aussi sera la médecine (4). L'Assa (5) est une promotrice (6) de couleurs; Res-

(1) *Stücklein.* Palthenius traduit : *euporista*, que l'on peut se procurer aisément.

(2) Ou le fiel. Le terme *Galle* exprime, en allemand, ces deux choses. Palthenius traduit tantôt : *bilis*, tantôt : *fiel*. Gérard Dorn dit : fiel.

(3) L'édition de 1566, ainsi que Gérard Dorn, disent : Autre est le jaune du fiel des femmes, etc.

(4) *So ist auch die Artzney gespalten.* De cette phrase Palthenius en fait deux : *diversa etiam erunt medicamenta; si hæc iterum diversa, divisa quoque medicina erit.*

(5) *Assa.* Est-ce l'*Assa dulcis*, ou *odorata*, ou benjoin, *benzoinum*, *succus cyrenaicus*, ou *styrax benzoin*, de la famille des guaiacanées, ou bien l'*Assa foetida*, *stercus diaboli*, comme l'appellent les Allemands, *ferula asc foetida*, qui est le suc du laser, de la famille des ombellifères ?

(6) *Ein farbe fürderin.* Palthenius traduit : la promotrice des couleurs, *colorum promotrix*.

sella (1) est une destructrice de couleurs (2). La Centaurée est une expérience (*experimentum*, ein Experiment) (3). Cependant les parties principales (die Hauptstück) (4) sont en ces choses et non pas hermaphrodites, ni seulement expérimentations ademptrices (5) des couleurs; celles-ci doivent être tirées du véritable fondement, afin que le corps obéisse. Car les corps sont changés (*mutantur, verwandelt werden*) dans les maladies canoniques, de même que, lorsqu'une chose est colorée, cette couleur ne disparaît jamais; au contraire, le corps et la couleur demeurent inséparables en un seul. La chose étant constituée de cette manière, la médecine ne doit pas exister suivant le mode susdit; mais elle procède de sa monarchie qui considère le corps pour lui-même. Dans le rétablissement (*reductio* (?), widerbringen) (6), du corps, la santé elle-même est aussi rétablie; et ainsi la maladie se retire. Car il y a deux natures dans toutes les maladies : avec le corps et sans le corps. Or, parce que, jusqu'ici, cette différence n'a pas encore été observée, ceci est l'erreur par suite de laquelle ils ont divagué dans leur traitement. Car, puisqu'un fiel différent se trouve dans la femme, lequel, cependant,

(1) *Resella*. Ce terme est inconnu de tous les lexicologues. L'édition de 1566 et la version de Dorn disent *Resselba*.

(2) *Ein farbe nemmerin*. Palthenius traduit : *eorum ademtrix est*. Gérard Dorn : *horum amotrix*.

(3) L'édition de 1566 ainsi que la version de Gérard Dorn disent, certainement à tort : la Centaurée est un excrément.

(4) Gérard Dorn traduit : *Principalia arcana*.

(5) *Nemmerin*. Gérard Dorn traduit : *Auferentia*.

(6) Gérard Dorn traduit, aussi peu exactement que Palthenius : *instaurans sanitatem*.

trouver dans un fiel, ce fiel ne peut donc être dompté, dans les maladies canoniques, sinon par sa monarchie propre, c'est-à-dire cette même médecine, si elle a été ordonnée dans une autre Anatomie et Physique que la médecine des hommes. C'est pourquoi, l'effet que la centaurée mâle (1) produit dans l'homme est produit, au même degré, par la centaurée femelle (2), dans la femme. Car ceci a été de si grande importance auprès de Dieu, qu'il a attribué aux femmes leur monarchie particulière. Et, de même qu'il les a transposées dans un autre corps et nature que les hommes, de même il leur a assigné leur monde, leur aliment et leurs besoins particuliers; et il a prescrit au médecin de scruter et connaître ces choses, et non Avicenne et Galien. Car la Providence divine a devancé ces génies mensongers, et a dit qu'elle a créé le médecin lui-même, c'est-à-dire : Celui-ci seul peut être Médecin que j'ai créé moi-même; tout autre qui s'érite lui-même (en médecin) est faux! Maintenant, éprouvez, selon la Lumière de la Nature, où est le faux (médecin) et où est le véritable?

Or, puisque toutes choses naissantes ont été divisées à cause de deux monarchies, comme il a été dit, c'est pourquoi le firmament, la terre, l'eau et l'air ont été divisés en ces deux monarchies, de telle sorte

(1) Les anciens appelaient cette plante : fiel de terre ; c'est la petite centaurée ou *centaureum minus*, Κενταύρις, Χείρωνος βίζα ou κενταύριον μικρόν, ἡ λιμναῖον : appelée par Linné *Erythraea centaurium*.

(2) C'est la grande Centaurée ou *Centaurea Centaurium*. Paracelse paraît être le seul qui ait adopté les dénominations de centau re mâle et femelle.

que chacune conserve sa nature (1); et comprenez, par conséquent, comment la nourriture dont l'homme se nourrit et la nourriture de la médecine ne sont point du tout une seule chose, c'est-à-dire ne sont pas d'une seule condition ou nature. La raison en est que toute nourriture qui est mangée est simple. Et, bien que, vraiment, elle soit divisée en deux monarchies, cependant cette distinction concerne seulement les vertus médicales (*vires medicas*, die *Arzneyischen trachten*) mais non la nourriture ou l'aliment. Or, bien que, pour les femmes, en beaucoup de choses, la nourriture prise de leur monarchie soit plus profitable (2) que celle de la monarchie des hommes, cependant ceci provient d'une cause (3) que le corps amène avec lui (4), et non à cause de l'aliment. Un artisan et un préparateur (*faber ac opifex*, ein *Schmid umnd bereiter*) se trouve dans le ventricule; il y forme la chair humaine; il possède deux natures par lui-même; cependant une coction unique. L'une de ces natures est de telle sorte, que, si elle opère dans l'homme, elle engendre la chair virile; si elle opère dans la femme, elle engendre la chair féminine. Cette nourriture est simple, et est la nourriture humaine. L'Archée la prépare à l'homme dans sa monarchie. C'est pourquoi le soin de donner l'aliment n'inquiète pas le médecin; mais de donner la médecine, afin que celle-ci soit conduite dans sa monarchie. Car, ce

(1) Gérard Dorn dit ici, on ne sait pourquoi : que Dieu a divisées afin de soutenir leurs propriétés.

(2) *Nützer*, Palthenius traduit : *Salubrior*.

(3) *Ursachen*. Palthenius traduit : de défauts.

(4) Palthenius traduit : à cause de la maladie.

qui est l'aliment, l'Archée le maîtrise dans le ventricule, et, par celui-ci, forme ce qui est nécessaire. Et, de même qu'un artisan fabrique, de son fer, tout ce qu'il juge à propos, de même l'Archée également. Mais la médecine n'est pas ainsi. Celle-ci doit être donnée de sa monarchie, afin qu'elle soit gardée dans sa nature. Car, en ce lieu, l'Archée ne peut la faire devenir autre que ce qu'elle est. Tout ce que nous mangeons est l'homme lui-même. Si l'homme mange quelque chose, il le fait en vertu de ce que cette chose est lui-même (1), c'est-à-dire de la chair et du sang. Car nous sommes ceux-ci (chair et sang). Tandis que nous ne sommes pas Médecine; mais l'une est bonne pour ceci, l'autre pour cela, suivant que nous en sommes atteints. Il nous convient de discourir et de nous étendre sur cette espèce et ce genre. Car le ventricule ne produit pas, par lui-même, ce dont nous avons besoin, à moins qu'il n'ait reçu d'abord de nous ce dont il a besoin. Sinon alors, il demeure en sa puissance, et il se retourne contre lui-même. Et, à cause de ceci, le corps et les maladies de celui-ci sont deux choses, et non une seule (2).

Conformément à cette règle, le régime doit être constitué, de telle sorte qu'il soit divisé selon sa monarchie. Car un régime ne peut, pour cette raison, être donné, afin qu'il produise du sang et de la chair; mais plutôt afin qu'il repousse ce qui a corrompu et

(1) Nous ne savons pourquoi Gérard Dorn a substitué la phrase suivante, qu'il a forgée de toutes pièces : Car après que nous l'avons prise (la nourriture), l'Archée la convertit en ce qu'elle est, savoir la chair et le sang.

(2) *Nicht eins*. Palthenius traduit : en un seul (?).

contaminé le sang et la chair. Et c'est pourquoi une médecine est présente et une nourriture, c'est-à-dire que le régime produit le sang et la chair, non cependant de l'aliment, mais de la médecine; c'est-à-dire que le régime est un aliment, et il est une médecine. Car le corps qui est malade ne croît pas, mais diminue. Et c'est pourquoi, si tu veux qu'il augmente, il est nécessaire que le régime soit une médecine qui ait pour effet que le corps reçoive la nourriture avec son aliment. Et, à cause de ceci, il est nécessaire de maintenir la monarchie dans le malade, tant avec la nourriture qu'avec la médecine, aussi loin que l'exige la maladie. Tandis que, si le corps est sain, ceci n'est pas nécessaire (1). Cependant, il est vrai que ces choses, qui sont médecine en même temps qu'aliment, comme la *laitue*, la *betterave* (2), la *rave*, etc., ne doivent pas être placées, par nous, dans la monarchie commune (3), mais doivent être distinguées jusqu'à un certain point, puisqu'elles amènent une certaine médecine, laquelle force doit être séparée de telle sorte, que, dans la Monarchie de la femme, se trouve la *bleta* (4), qui lui appartient, et, à l'homme, la sienne. Car, par la négligence de ceci, il s'ensuit que le firmament et les mouvements astrals (*astralischen Leuff*) adviennent (*incident*, *einfallen*), et provoquent

(1) Gérard Dorn a omis cette phrase.

(2) *Bleta*. Probablement pour *Beta*, la betterave, et plus particulièrement la *Beta Cicla*, ou Poirée ou Carde Poirée, appelée blette dans quelques provinces françaises. L'édition de Strasbourg de Lazare Zetzner 1616, porte seule, et à tort : *Blera*.

(3) Palthenius traduit : *in censem hujus monarchiae*.

(4) L'édition de 1616 porte encore *Blera*

une rupture (1) dans le corps opposé (2), hors de la monarchie. Ainsi pour les femmes, leur temps est parfaitement préparé (3) : dans les hommes, une autre chair se manifeste. Et ce qui, d'une part, se produit pour le bien de l'homme, de l'autre part devient nuisible et pernicieux pour la femme, et même encore plus. Car c'est beaucoup plus d'imposer un régime à l'homme sain, que d'imposer au malade de recouvrer la santé; car, dans l'homme sain se trouve une connaissance étendue qui se manifeste par tous les membres, tandis que, par contre, dans les malades, le régime est restreint (*minimum, wenigst*) et les Arcanes sont les plus considérables de tous. Maintenant, que celui qui, dans une telle santé, prescrit la diète (4) divise la monarchie elle-même, et considère le mouvement du ciel, et les sujets (*subjecta, subiecten*) des personnes; et alors il s'avance avec ceci si le mouvement est dans la nourriture (5). Car elle a son Astre comme le Ciel; c'est pourquoi elle s'oppose à celui-ci. Celui qui ne comprend pas, tombe dans une erreur manifeste. Car il ne viendra pas avant ce qui est déjà là; mais avant ce qui doit venir. Or, l'art a été placé en ceci seulement : que tout ce qui doit

(1) *Zerbrechen*. Palthenius traduit : dissolutio.

(2) *Widerwertigen*. Gérard Dorn traduit : dans les corps malades.

(3) *Also das den Frawen ihr zeit rechfertig*. Cette phrase qui paraît se rapporter au flux menstruel n'est pas très explicite. Palthenius traduit : *Unde in mulieribus ipsarum tempus interpellatur*. Gérard Dorn fait une phrase de fantaisie : *ac tempora sua mulieribus excitent, viris aliis concilant carnes*.

(4) Palthenius a déformé le sens de cette phrase.

(5) En marge : devoir du médecin dans la préservation.

exister doit être devancé (*antevertatur, fürfomme*) (1). Car le médecin doit avoir la connaissance surabondante de ceci. S'il ne l'a pas, son art est assassin et meurtrier.

Or, puisque la matière de la chair et du sang des hommes est une seule chose, c'est-à-dire la nourriture et la boisson, mais que l'ultime matière sont deux, qui sont produites de l'unique matière première, comme la chair mâle et la chair femelle, lesquelles sont aussi différentes entre elles, que la chair et le poisson ; cependant ni la première ni l'ultime matière ne doivent être considérées. Car Dieu, qui a conjoint l'homme et la femme, a formé ici une seule chair, c'est-à-dire les joints en une chair, de telle sorte qu'ils mangent aussi une nourriture, boivent une boisson, et non deux. Et c'est pourquoi ils n'ont qu'une seule première matière. Cependant, l'Archée est différent. Celui-ci va (*ingreditur, gehet*) dans sa monarchie de ce qu'il mange (2) ; mais cependant ceux qui ont été conjoints se nourrissent à une même table (*ex unâ ollâ, aufs einem hafen*). Et si, maintenant, une théorie est nécessaire ici, comprenez ceci également : il est nécessaire, ici, de connaître ce qui est transmué, et comment ceci existe, et aussi ce que l'Archée possède, par lui-même, et hors de lui-même, lui qui est un ; il produit la chair mâle et la chair menstruelle, lesquelles sont séparées par une grande différence (3).

(1) Gérard Dorn paraphrase sans motif : afin que ce qui doit être soit connu afin d'être devancé.

(2) Gérard Dorn traduit : *sed Archeus alias : utrique hic in Monarchiam disponit quod editur.*

(3) En marge : Il y a un archée dans l'homme, un autre dans la femme.

Or connaissez ceci à ce sujet : Puisque les maladies naissent et surgissent par la nourriture, il est nécessaire de les connaître dans leurs causes (*uriprünglich*), cependant, dans l'Ultime Matière, non dans la première ; si ce n'est peut-être que la première matière est hermaphroditique dans ses forces ou bien est une médecine avec une monarchie séparée, concernant, soit l'homme, soit la femme. Car, alors, celle-ci doit être retranchée et exclue ; de même que la maladie est également retranchée (1). Mais si le défaut (*defectus, geprest*) réside dans l'Ultime Matière, et non dans la première, alors celui-ci n'est pas trouvé dans la première, mais dans l'ultime. C'est pourquoi cherchez les maladies même en celle-ci, parce que l'ultime matière, en ce lieu, est brisée (2) en elle-même, et suscite elle-même ses maladies. Et même ici, sa Théorie doit être dirigée, avec raison, comme il appartient à cette Physique. Et c'est ainsi que cette Physique se présentera. Or, nous voyons que notre sujet est placé dans l'ultime matière, non dans la première. D'où il s'ensuit que nous devons connaître, en ce lieu, par quel intervalle diffèrent entre elles les ultimes matières des femmes et des hommes, par le même intervalle avec lequel nous séparons et distinguons celles-ci dans la Monarchie. Car, si ceci n'a pas lieu de la manière susdite, il est certain qu'une maladie mortelle ou chronique sera engendrée et préparée en cet endroit.

Ensuite, diverses choses doivent être également rapportées, touchant la matrice ; comment celle-ci

(1) Palthenius ajoute : *undā operā*.

(2) *Gebrochen* : Gérard Dorn traduit : *corrupta*.

doit être connue suivant la nature microcosmique, c'est-à-dire comme une petite, puis comme la troisième, et même la dernière créature, qui, cependant, demeure dans la nature microcosmique (1). Sachez donc qu'il est généralement connu que ce vase qui conçoit (*condit, empfahet*) protège et enferme l'enfant, est communément désigné sous le nom de matrice, bien que la femme soit celle-ci tout entière; et il est juste que la semence, à cause de laquelle la femme a été formée, garde principalement ce nom. Car, c'est à cause de ce vase que la femme a été constituée, et non pour la nécessité d'aucun autre membre ou partie. Afin que vous compreniez plus exactement la matrice, sachez que toute la femme est la terre et tous les éléments. Cette matrice est, maintenant, l'arbre qui naît de la terre. L'enfant est le fruit qui croît de l'arbre. Et, de même que l'arbre se tient (*fiehet*) dans la terre, et même dans l'air en même temps que la terre, et aussi dans l'eau, et dans le feu, qui tous sont le champ; de même, dans la femme également, résident les quatre fruits, les quatre Eléments, et la sphère supérieure et inférieure, au milieu de tous lesquels l'arbre est planté, grâce auquel la femme a été formée. De même que la terre et son fruit, et les Eléments, existent ici en vue (*propter, von wegen*) de l'arbre afin de le sustenter; ainsi, également, c'est pour la matrice que subsistent tous les membres de la femme, avec toutes ses natures et propriétés. Donc, sachez que la connaissance d'une créature de ce genre doit être entreprise de telle sorte que nous apprenions à connaître notre sujet, en ce qu'il appartient à

(1) Palthenius traduit : qui retient la nature du microcosme.

la médecine elle-même. Mais poursuivons. De même que l'arbre, par ses quatre fruits et ses quatre Eléments, et la sphère inférieure et supérieure attire à lui-même l'aliment de sa croissance et de sa vie (1) sans lequel il ne peut vivre, et qu'il change et altère diversement jusqu'à ce qu'il en devienne un arbre, et aussi souvent qu'il le faut pour qu'il demeure arbre. Ainsi, dans la femme également, la matrice, à l'instar de l'arbre, attire à elle, de toutes les parties du corps entier, tout ce qui est nécessaire pour la sustenter et la conserver. De cette manière, la matrice est soutenue (*sustinetur, erhalten*) du corps de la femme, selon toute forme et configuration, comme l'arbre l'est de tous les Eléments et fruits. D'où il s'ensuit, maintenant, que, parce que la matrice prend son aliment, il est nécessaire également qu'elle se purifie, au temps prescrit, c'est-à-dire chaque mois, de ses excréments, comme il a été dit plus haut. Si donc, maintenant, tu fais concorder tout ensemble, que la matrice est comme la mer, et qu'elle est comme un arbre, tu connaîtras, d'une manière facile, ce qui lui est joint (2).

La Microscome (die *Microcosma*) (3) du monde mineur est donc ainsi: et elle contient, en son corps, tous les minéraux du monde. Sache, comme suite à ceci, que le corps prend sa médecine du monde. Car

(1) Palthenius a omis de traduire cette dernière expression; il a dit simplement : *incrementi alimentum*.

(2) *Was ihr antigen ist.* Palthenius a amplifié : quelles sont ses maladies et quels sont ses défauts. Gérard Dorn a dit : ses conditions.

(3) Palthenius n'a pas rendu cette nuance et a traduit : *microcosmus*.

il est lui-même celui-ci (1). D'où l'on voit, de nouveau, que tous les minéraux sont excellents pour l'homme, et que toute chose quelconque est jointe à son minéral dans le corps du Microcosme. Celui qui ne connaît pas ceci n'est point du tout Philosophe, et pas davantage médecin. Car, si le médecin dit d'abord que la Marcassite (2) est bonne pour ceci, il est naturellement nécessaire qu'il sache d'abord ce qu'est la marcassite du monde et la marcassite du microcosme. Or, ceci est philosophique. Ensuite, s'il désire parler en médecin, il dira : Cette marcassite est une maladie de l'homme ; c'est pourquoi elle lui est salutaire ici. Lorsqu'une plaie venant (3) (aussi) de l'homme le ronge, dans le corps, jusqu'à la peau, qu'est-ce autre chose qu'un minéral ? C'est comme un sel, et auprès du sel un grade, un genre. Maintenant voici que le Colcothar (4) guérit cette érosion (*fora-*

(1) C'est-à-dire le corps est le monde lui-même.

(2) Pour l'explication de ce terme. voir note tome I^{er}, page 169.

(3) *Ein Loch*. Palthenius traduit : un ulcère. Il a, d'ailleurs, déformé ainsi cette phrase : si la peau du corps est rongée, et que cette érosion entraîne avec elle l'ulcère des membres. Gérard Dorn dit : *foramen aut ulcus*.

(4) *Colcotar*. C'est le vitriol calciné au rouge, disent Gérard Dorn, Toxites, Roch le Bailli et Ruland. Suivant Paracelse lui-même (*De naturâ rerum*, L. VII), c'est le vitriol fixé, quand le phlegme est retiré du vitriol distillé. On le nomme serpent, ou *lacerta viridis*, qui mange sa queue. Suivant Castelli, on désigne communément sous ce nom le *Caput mortuum* du vitriol, lequel est simplement rubiflé, sans cohobation, c'est-à-dire l'atrament rouge ou citrin. On l'appelle ironiquement *Henricus rabeus*, par dérision pour certains chirurgiens et circulateurs qui s'efforçaient de guérir tous les ulcères ou blessures au

men, das Löch). Pourquoi? Parce que le Colcotar est un sel qui forme la plaie (*foramen, das Löch*). De même le Mercure guérit aussi ses plaies, et ainsi pour les (plaies) arsenicales ,et autres. Ne peux-tu pas voir ce qui est extérieur et ce qui est vrai, et connaître les différences de ces choses, par ce que l'expérience te donne, savoir : que tel genre guérit ceci, et que celui-ci est un autre genre et une autre nature de sel, et remarquez que ces choses ne guérissent point les blessures; mais ce sont plutôt la Consoude, la Mumia (1), les Baumes qui guérissent les blessures, et ce ne sont pas des sels qui guérissent les blessures. Pourquoi ceci? parce que les blessures ne viennent pas du sel. C'est pourquoi ni les sels, ni les vitriols, ni les mercures, ni les arsenics ne les soulagent. Mais parce que les trous (*foramina, die Löcher*) sont faits par le sel, et que les Baumes, la Mumia et la Consoude ne sont pas des sels, c'est pourquoi ils ne sont d'aucune efficacité pour le traitement des trous. Si ceux-ci se produisent extérieurement (2) dans les trous, il faut savoir que ce corps a également, à l'intérieur, ces mêmes minéraux; et c'est selon ceux-ci et non selon les humeurs qu'il faut le connaître. De même que ce corps se tient dans les trois substances, de même aussi tous les minéraux. Et, à cause de ceci, il faut

moyen de ce seul médicament. La chimie moderne a conservé le nom de *colcothar* à une poudre rouge brun d'oxyde ferrique ou sesquioxide ou peroxyde de fer Fe^2O^3 , qui se trouve comme résidu lorsque l'on calcine du sulfate ferreux ou vitriol vert : FeO , $\text{SO}_3 = \text{SO}_2 + \text{Fe}^2\text{O}^3$.

(1) Voyez l'explication de ce terme tome 1^{er}, page 239, et note à la fin du tome II.

(2) Palthenius dit : dans la peau.

connaître aussi la Première Matière ainsi que leur Ultime Matière, et les faire concorder avec l'Ultime Matière. Car toutes choses subsistent dans la concorde. Celui qui ignore celle-ci est appelé, injustement, Professeur et guide (1) en médecine. Il ne ramène aucun de ses malades à la santé, à moins que ceux-ci se rétablissent par eux-mêmes, ce qui est heureux pour lui, et fait une gloire au médecin; car, en dehors de celle-ci, il ne lui en advient pas d'autre (2).

Ainsi, la matrice conçoit donc ses maladies, de la terre. Et, de même qu'un arbre que la terre corrompt perd sa verdeur, sa nature et sa puissance, et autres semblables, et même ses fruits (3), il en advient de même à la femme. Si le corps de celle-ci n'est pas bon, sain, ni en parfaite concorde, alors la matrice elle-même tout entière devient corrompue, stérile, insalubre et débile, et accablée de maladies de toutes sortes. Donc, de la même manière que tu dois connaître la terre et ses fruits, tu dois connaître également *la microcosme (microcosma)* elle-même (4). Et ce que la terre corrompt dans l'arbre, la matrice le corrompt également. Et ce qui advient aux arbres advient aussi à la matrice. Il résulte de ceci que si un ébranlement survient, des choses étrangères, dans une racine de l'arbre (5) elle fait périr l'arbre. Ceci

(1) *Lehrer oder Führer.* Palthenius, par un jeu de mots, traduit : *Doctor ac Ductor.*

(2) Gérard Dorn a totalement travesti cette phrase.

(3) Le texte allemand donne deux mots synonymes : *Sein Frucht, sein Obst.* Palthenius a traduit : *fructus ac poma.*

(4) C'est-à-dire la matrice.

(5) *So ein eynfal kompt in ein wurzen des Baumes von zufallen den dingen.* Nous ne comprenons pas pourquoi Pal-

adviert naturellement à la matrice. Semblablement si une autre couleur est donnée à l'arbre que celle qui est sa couleur, alors son fruit est également décoloré (1). D'où proviennent beaucoup de choses aux enfants, qui les font périliter (2), dans leur croissance, dans leurs couleurs (devenir) tachetés, ou autres choses semblables, qui, toutes, ont une seule cause qui provient des femmes (3). Car ce que fait l'homme qui plante (4) et colore, de ses mains, un arbre, la femme le produit par son imagination, comme il sera dit plus amplement en son lieu. D'où il faut savoir, maintenant, que la matrice devient ou demeure saine ou malade, suivant ce en quoi elle est contenue (5), et elle se maintient comme celle-ci (la femme) se comporte (6). Donc, devant juger les maladies de celle-ci, nous devons juger tous les minéraux du corps; ensuite les quatre Eléments, les fruits, le firmament, etc., l'une et l'autre sphère (7). Si nous ju-

thenius a traduit : Si quelque chose parmi les choses étrangères, occupe l'arbre.

(1) Palthenius ajoute : de même la matrice.

(2) *Das sie missgerahten.* Palthenius a traduit : qu'ils sont contraints d'expier (!). Il a, d'ailleurs, déformé ainsi tout le reste de ce passage : de telle sorte qu'ils sont contrefaits, monstres, ou de plusieurs couleurs ou couverts de taches. Gérard Dorn dit : *lentigines panni*, etc.

(3) *Mit den Frawen.* Palthenius traduit : de la matrice.

(4) *Pflanzet.* Palthenius traduit : teindre (!).

(5) C'est-à-dire par le corps féminin qui la contient. Gérard Dorn dit : *in utero*.

(6) Palthenius, qui n'a pas saisi cette phrase, traduit incompréhensiblement : *Hujus enim impetum sequitur* (!)

(7) Cette phrase n'existe, ni dans l'édition de 1566, ni dans la version de Gérard Dorn.

geons toutes ces choses soigneusement, nous connaîtrons ce qui la blesse. Car elle manifeste, la première de toutes, la douleur du corps (1), et elle en témoigne lorsqu'elle est en elle. Donc, celui qui ne connaît pas les espèces des minéraux, celui-ci ne pourra discerner ce qui offence la matrice. Car si la Cachymie (2) peut engendrer des goîtres (*strumœ, Rropff*) aux arbres, et si le talc peut engendrer la pourriture (3), de même ils pourront aussi, dans la matrice, produire également des goîtres et autres excroissances, glandes ou tumeurs (*ganglia Drüs'en*) et enflures (*nodi, Überbein*) et, par cet exemple, vous comprendrez également les autres maladies. Ainsi vous ne pouvez parler de mélancolie ou de phlegme (4), car c'est faux; vous devez attribuer tout ceci au minéral par lequel (5) s'accroît (ce goître), qu'il soit veineux ou charnu (6). Et c'est pourquoi il est nécessaire de trouver toutes les maladies dans cette cause.

Mais, touchant l'éruption (7) des espèces dans les minéraux, voici seulement ce qu'il faut adopter et ad-

(1) Palthenius omet ce mot et dit : car la douleur se manifeste la première de toutes.

(2) Voir note tome I^r, page 245.

(3) *Die Moder.* Palthenius et Dorn ont traduit : les vers vermes. L'édition de 1566 dit : *maden*.

(4) Palthenius a altéré tout ce passage : Si vous ne pouvez, sans aucun avantage, vous exprimer ainsi ; telle maladie est engendrée par la mélancolie, ou le phlegme, etc.

(5) Palthenius redit : *struma*, le goître.

(6) Paltsienius ajoute : fibreux. L'édition de 1566 dit : *aderig gaeaderich oder fleissig*.

(7) *Fürbrechen.* Palthenius traduit : prérogative ou éruption. Gérard Dorn : éruptions.

mettre. Cette espèce survient en sa domination (1); elle gouverne même l'arbre de cette terre, c'est-à-dire celui qui se tient en elle. Ceci posé, sachez maintenant, de nouveau, que si une nature quelconque tombe (*influit, fällt*) dans une espèce (*ein geschlecht*), elle n'est point expulsée de là, avant que l'espèce soit consumée ou maîtrisée par une autre mixtion. D'où, ensuite, sont engendrés les fous (*fatui, Thoren*), les insensés (*amentes, Narren*), les bossus (*strumosi, Kröppelteut*) et autres (2), soit selon la nature, le caractère, la propriété (3), la personne, les membres ou la proportion .Et c'est ainsi que, soit dans ces choses, soit dans les autres, les maladies se produisent et adviennent. Or, en vérité, puiqu'une telle nature se trouve en la matrice, une autre théorie ne doit-elle pas exister? Et, bien qu'il soit vrai qu'un père, par les espèces minérales de ce genre, peut également engendrer des enfants semblables à lui-même, en tant que son espèce existe, incorporée dans la semence; cependant il est nécessaire de savoir que la matrice a un double accident (4). L'un vient d'elle-même. Celui-ci concerne l'arbre. Un bon arbre produit un bon fruit, c'est-à-dire que celui-ci est sain dans le corps et dans la terre, etc., et fécond. Alors l'arbre est bon, et, de lui, provient également un bon fruit. L'autre consiste dans la génération des enfants, c'est-

(1) *Welches species sein Dominum überkompt.* L'édition de 1566 porte : *wil jrer species, etc.*

(2) Palthenius ajoute : monstres.

(3) Palthenius supprime ces deux derniers termes.

(4) *Ein zweyfachen zufall hat.* Palthenius a traduit : *Matricem casum duplicam sustinere.*

à-dire qu'une bonne semence produit un bon fruit. Ainsi, la semence et l'arbre sont donc, ici, deux choses, divisées en deux parties. L'arbre de la terre donne ainsi continuellement son fruit, sans la semence. Mais il n'en est pas de même pour l'arbre de la femme, mais seulement si la semence est placée dans l'arbre, c'est-à-dire par l'homme. D'où il est évident que beaucoup d'importance a été placée dans la semence. De telle sorte que, si elle n'est pas excellente par elle-même, elle ne pourra jamais devenir bonne dans l'arbre (1). Et c'est pourquoi ce qui advient à l'arbre advient de même à la semence. Ainsi il convient que l'un et l'autre soient bons. Si vraiment l'un et l'autre sont bons, il n'apparaît cependant qu'une seule chose bonne, qui est le fruit (2). C'est pourquoi d'autres accidents concourent également, qui affectent la matrice dans la plantation de la semence, lesquelles maladies doivent être jugées selon la nature de l'homme, et non selon la nature de la femme. Ainsi, la matrice de la femme est donc, maintenant, divisée, savoir en ses maladies propres et en maladies qui viennent de l'homme et sont reçues de lui.

Et ceci, enfin, est une Théorique fort bien faite, née de la lumière de la nature, et non d'une tête d'imagination féconde (3). Les maladies des femmes, si elles leur viennent de l'homme, demandent des remè-

(1) Palthenius traduit inexactement : elle ne sera jamais améliorée par la bonté de l'arbre.

(2) C'est-à-dire : ce n'est que par le fruit que l'on peut juger si la semence et l'arbre étaient bons.

(3) *Erdichten*. Palthenius a traduit : *fanaticum*.

des virils. Ce par quoi il s'ensuit que les remèdes virils pour le calcul, guérissent également le calcul (1) des femmes. Pour quelle raison? Non pas que la cause de l'une et l'autre de ces maladies soit unique, comme ils (les faux médecins) l'ont décidé, mais parce qu'elle (la femme) a reçu ceci de l'homme. Et c'est pourquoi elle doit être guérie par lui. Quant à ce qu'elle a par elle-même, rien de ce genre n'est utile dans ce cas; mais il est nécessaire de médicamenter d'après sa monarchie (2), et non d'après une autre. Et c'est pourquoi, un remède lui est quelquefois avantageux, quelquefois moins, pour cette cause que nous avons rapportée. Et ceci est la vérité, non pour une, mais pour toutes les maladies. Car vous devez savoir ceci, que la semence étant émise (3) pendant l'ictéritie, cette semence, dans la matrice, produit l'ictéritie de la femme. La raison en est que celle-ci est attirée vers elle, et s'avance vers son anatomie. C'est pourquoi, si la femme a l'ictéritie de ce genre, elle doit être tout à fait traitée par le médicament viril. Car le corps est tellement avide d'émettre son sperme, qu'il y emploie, meut et dresse tous ses membres pour ceci. D'où il s'ensuit que, si les membres susdits se retirent (*secedant, abziehen*), chaque anatomie emporte en son lieu sa partie d'où proviennent les maladies, et, de ce fait, s'empoisonne en soi-même,

(1) *Grien*, forme ancienne de *Gries*. Palthenius traduit : *nephritis*. L'édition de 1566 dit : *grün*, que Gérard Dorn a lu probablement *griess*, puisqu'il a traduit : *ad calculus*.

(2) L'édition de 1566 et la version de Dorn disent : d'après sa chirurgie.

(3) *Gewidmet*, consacrée. Palthenius traduit : *perfusum*.

et se dirige ainsi vers la génération de cette maladie. Car c'est un grossier expédient, pour ces médecins ignorants, de dire : Cette médecine a guéri, à tel endroit, les femmes et les hommes. Mais qu'ils parlent sans savoir ce qu'ils disent, ceci est évident. C'est ce qu'ils disent également des jeunes filles non encore unies à l'homme (*de puellis virum nondum expertis, in den Mägmlin die nie Manne versucht haben*) ; il est clair ici qu'ils parlent d'après leur ignorance (1). Car ils ne savent pas que les jeunes filles (*puellæ, die Töchter*) sont, par la semence, les héritières de leur père pour les maladies (2) et autres choses semblables. Et, puisqu'elles ont reçu ceci de leur père, elles sont guéries également, à cause de ceci, par les remèdes de ce genre (3). Ceci est donc leur ignorance et impérifitie, qu'ils ne connaissent pas et ne sachent pas ce qui est l'origine du malade, c'est-à-dire ce qui produit la maladie. Ainsi, avec leurs (quatre) humeurs, ils imitent Jean de Garlande (4)

(1) Palthenius amplifie : et en cela, dit-il, ils confirment plus profondément en nous l'opinion de leur incapacité.

(2) Palthenius ajoute : et de la santé.

(3) Palthenius dit, ainsi que Gérard Dorn : paternels.

(4) Il est assez extraordinaire que Paracelse cite cet auteur obscur, sur la personnalité duquel les historiens ne sont pas d'accord. On l'a longtemps considéré, sur l'autorité de Dom Rivet (*Histoire littéraire de la France, tome VIII*), comme appartenant au xi^e siècle ; mais il est certain qu'il vécut au XIII^e. Il est né probablement en France et vécut en Angleterre. Il fut théologien, grammairien, poète, mathématicien. On possède de lui un grand poème latin : *De Mysteriis Ecclesiae Carmen, de Triumphis Ecclesiae*, puis le *Floretus*, le *Metricus*, l'*Opus Synonymum*, etc. (Voir Hist. litt. de la France, tomes

qui a fait de son mieux, et a fait une glose sur Alexandre (1). Et, bien que celle-ci soit nulle et sans valeur, il a fait cependant de son mieux.

Or, il faut également connaître comment ces deux choses s'accordent : savoir, ce qui vient de l'homme, d'une part, et le corps de la femme d'autre part. Donc, remarquez qu'il existe deux corps, qui ne souffrent pas un mélange (*permixtio, vermischtung*) réciproque, sans la mort (*zerbrechung*) de l'un ou de l'autre. Ces corps sont deux : le corps de la maladie et le corps de la femme, qui doit souffrir dans son anatomie. Or, en vérité, le corps de la femme est entier, et n'est pas brisé. Car, là où le corps de l'anatomie est brisé, la médecine n'est utile à rien. Car il n'y a nulle aide pour le corps brisé, de même qu'un bois

XXII et XXIII), ainsi que le *Compendium Alchymiae*, imprimé à Basel, 1560, in-8°, avec commentaires d'Arnauld de Ville-neuve, et réimprimé en 1571. Son Dictionnaire : *Magistri Iohannis de Garlandia Dictionarius*, qui existe en manuscrit à la Bibliothèque Nationale, supplément 1. 294 10, a été imprimé par Hercule Géraud à la suite du Rôle de la taille de 1292 (*Documents inédits de l'histoire de France*, Paris, 1837). Voici l'unique et curieux passage où il y est traité de la matrice : *Prope perythonium, in muliere, est valva ventris, quæ dicitur vulva, quam sequitur matrix in qua concipitur infans cum voluptate viri et mulieris, cuius virtus est in umbiculo et in renibus ejus, cuius nates displicant viro religioso, terga et sponsilia cum ventre.* Mais nous avons cherché, en vain, quelle est cette glose sur Alexandre, dont parle Paracelse ; et nous nous demandons si les écrits alchimiques et scientifiques de Jean de Garlande, ne devraient pas être attribués à Gerlandus, chanoine de Saint-Paul de Besançon, au XII^e siècle, et qui a composé un traité du Comput ?

(1) Probablement Alexander Trallianus, médecin célèbre du VI^e siècle.

qui est brûlé, ou qui est brisé, et qui, réduit en charbon et en morceaux, ne redévient jamais entier. Or le corps de la maladie, c'est-à-dire puisqu'il vient de l'homme, est un corps de la maladie, mais non un corps de la Matière Première; mais seulement de l'Ultime Matière. Ensuite ces deux corps sont séparés. Le corps qui provient de l'homme est un corps comme un esprit. Celui qui provient de la femme est corporel. Or l'esprit, et celui qui est corporel, peuvent subsister concurremment, comme l'air dans un corps, ou l'eau, le bois ou la pierre, etc. Or si l'air n'est pas (sain), alors le bois est, par lui-même, maladif (*morbosum, ungesundt*), non pas que le bois ou la pierre soient malades, mais parce que ce qui est en eux est malade, et que, cependant, ce n'est pas du bois (1); c'est l'air. Ainsi il est donc évident que l'air est malade (*morbosum, frand*), et que l'on ne doit pas juger que ce corps ou ce bois soit malade, mais l'air lui-même (2). De même en ceci également, là où l'homme est malade en sa semence, l'air est la maladie de la semence. Ainsi la maladie réside (*versatur, ligt*) dans le corps de la femme, selon son anatomie, comme l'air dans un corps étranger; cependant, en tenant compte de cette différence que les couleurs doivent concourir ici; mais si c'est dans l'air, elles ne concourent pas. Mais, de même qu'il existe une couleur, comprenez ici également qu'elles sont prises si elles sont passagères dans leur corps dans lequel elles sont trouvées. Car ceci doit être soigneusement observé; parce que quatre corps sub-

(1) Palthenius ajoute : nf de la pierre.

(2) Gérard Dorn a supprimé cette phrase.

sistent dans une seule substance (1), dans lesquels résident les maladies, non comme une humeur, mais comme un corps, et non comme si une humeur était dans ce corps, mais une liqueur. Or, vois, ô Humoraliste (2) ce qu'est ton art. Car, puisque tu n'as pas encore vu ni connu aucun de ces quatre corps, c'est pourquoi tu ne peux pas savoir où se tient la peste, si elle est dans le sang, ou dans la chair. Car tu ne sais pas que le sang est un corps quadruple. Tu ne sais pas que la pierre est un corps quadruple. Apprends donc ceci, avant de placer un bonnet rouge sur ta tête.

Celui-ci est vraiment préparé (3), celui qui a découvert ce qui produit les apostèmes, ce qu'est le corps. Car il a reconnu que le sang ne produit rien de ce qui n'est pas de la nature du sang, c'est-à-dire pour faire ces corps admirables. Celui-là également est excellent et probe, qui connaît pour quelle raison la femme conçoit de l'homme, dans l'autre corps. Pourquoi ceci, vraiment? Pour la raison suivante : Le ciel a fait un autre homme (*vir*), une autre humanité (*homo*), une autre femme. Le firmament peut ceci ainsi que l'astre et le cours. De même, sachez que l'homme, également, pour une raison semblable, est l'astre et le firmament et le ciel de la femme. Et, de

(1) Paracelse semble abandonner ici sa théorie des trois substances. C'est pour compléter l'analogie avec le monde majeur, mais il spécifie bien qu'il ne veut pas assimiler ces quatre substances aux quatre humeurs.

(2) C'est-à-dire un médecin partisan de la théorie des quatre humeurs.

(3) *Gerüst*. Palthenius traduit : instruit par la science.

même que le ciel fait un autre homme, ainsi l'homme, également, fait une autre femme, c'est-à-dire une autre nature, caractère, condition et propriété, dans ces choses qui se rapportent à la propriété microcosmique. Par l'influence et l'impression, la femme est constellée (*constelliert*) par l'homme; les constellations (*sydera*) de celle-ci s'éloignent d'elle, et les constellations de l'homme sont reçues à la place de celles-ci. Celui qui connaît ces choses, celui-là est vraiment dans les environs de la médecine. Celui qui ne connaît pas du tout les astres, à celui-ci, ces choses seront invraisemblables. Car, qui est plus ennemi de la Nature, que celui qui se juge plus ingénieux (*wiñiger*) que la Nature, tandis qu'elle est, cependant, notre suprême école (1)? C'est ainsi que le travail, que les écrivains anciens ont fait sur les maladies des femmes, est inutile (2). Car ils ne se sont pas même souvenus d'une parole ou lettre de cette mutation de la femme, dans son corps intérieur, par les astres de l'homme, selon que ces deux natures microcosmiques sont affectées mutuellement l'une l'autre. Car l'inférieure reçoit l'impression de la supérieure, de telle sorte que ce qui est en bas est incliné (*inclinatur, incliniert*) vers ce qui est en haut. Par la puissance dans la Théorique et la Physique, elles doivent être décrites dans leur voie et leur forme, de deux manières différentes (3). Car, si le corps de

(1) Palthenius ajoute : et discipline.

(2) Palthenius a traduit : C'est ainsi que nous devons estimer le travail des écrivains anciens qui ont accumulé tant de vains commentaires sur les maladies des femmes.

(3) Palthenius a totalement déformé ce passage.

L'homme doit être malade dans son astre, alors celui-ci est infecté (*inficit, inficiert*) par son impression, puisqu'il est incliné vers lui. Et, de même que les étoiles, dans le ciel, inclinent et contraignent ce qui a pris la maladie, ainsi ce cours (*cursus*), s'est produit de telle sorte, qu'il est nécessaire qu'il existe un autre corps de la femme, pour recevoir ces maladies qui doivent avoir une autre Physique. C'est pourquoi vous êtes aveugles en ces choses, ô Médecins, puisque vous ne recherchez pas l'art lui-même, mais le gain.

Considérez donc soigneusement et attentivement ce ciel qui, ainsi, existe par l'homme. Car il est la cause pour laquelle beaucoup de maladies naissent, qui ont été rapportées, à tort, à d'autres origines. Soit, par exemple, la suffocation de la matrice. Car, d'où vient-elle? sinon du ciel et de l'homme, qui a constellé le corps de la femme, ce qui est ainsi la première origine de ce mal. Si ceci doit advenir, alors l'homme malade est en caducité, c'est-à-dire l'astre lui-même est caduc. Et, bien que celui-ci ne soit pas ainsi, cependant c'est l'inclination. Comme, dans le ciel (1), les étoiles n'ont pas de maladies elles-mêmes, et cependant les causent aux hommes. Si cette constellation devient une conjonction ou impression, alors la suffocation se manifeste, laquelle est semblable au (mal) caduc (2). Or, en vérité, ceci est une ignorance dans

(1) Palthenius a omis ce terme.

(2) L'expression *Caducus* qui se trouve à la fois dans le texte allemand et dans les versions latines doit s'interpréter, selon nous, dans le sens de chute, caducité, déchéance et non pas dans le sens de faiblesse simple, ou *alterschwach, hinfällig*, comme le propose M. Strunz. L'expression : mal caduc, était

toutes les écoles. Et, bien qu'ils (1) aient beaucoup écrit sur la chute (*caduco*) et la suffocation, cependant ils ont oublié grossièrement d'indiquer quel corps, parmi les quatre, avait reçu le (mal) caduc, ou dans lequel il se cachait. C'est pour cette raison qu'ils n'en ont pas parlé, car ils ne savaient que fort peu ce qu'était la maladie. Donc leurs commentaires sont de pures opinions et illusions (2).

Ce que doit connaître, tout d'abord, le médecin, s'il doit décrire le corps, c'est la substance (3). Ceci est le fondement par lequel on peut noter et supputer l'art médical. Il doit en être de même ici. L'homme, de même, a été constellé dans son ciel, de telle sorte qu'il a cette conjonction en lui; alors il est nécessaire de la briser (*erumpere, außbrechen*). Or, en vérité, celui-ci a deux corps, c'est-à-dire deux sujets : son corps propre et le corps de la femme. L'inclination vient-elle dans lui-même? Alors son astre et sa volonté se retirent (4). Si, au contraire, elle ne se

réservée plus particulièrement à l'épilepsie. La matrice, étant un sous-microcosme, d'après Paracelse, doit posséder également son mal caduc. Voir à ce sujet le traité de Paracelse : *de Caduco Matricis* au tome X de la présente édition.

(1) Palthenius écrit : et bien que les élèves de celles-ci aient écrit beaucoup de commentaires.

(2) L'édition de 1566 ajoute : *als ein paur düncken*. Gérard Dorn traduit : comme (l'opinion) des paysans *ut rusticorum*.

(3) *Sol er das Corpus beschreiben die substantia*. Cette phrase n'est pas très claire. Dorn a tranché la difficulté en inventant un verbe et il a dit : Le médecin doit écrire tout d'abord que le corps est substance.

(4) Le texte de Huser dit : *so ist sein sydus sein will auss; gehet es, etc.* L'édition de 1566 dit : *sein willen; aussgehet es, etc., etc.*

tourne pas vers lui-même, mais si elle incline vers la femme, alors ceci est, en elle (1), non le véritable (mal) caduc, comme le possède l'homme, mais celui de la matrice. Car ceci est un autre corps, non pas celui qui peut être comparé à l'homme (2). Car deux inclinations sont également présentes; l'une est du ciel externe, qui est semblable à ce qui est en l'homme; l'autre, du ciel de l'homme, ce qui est la suffocation de la matrice. Et c'est pourquoi ces trois (maux) caducs (*caduci*) divers se séparent l'un de l'autre (3). Celui de l'homme est viril; celui de la femme est féminin; l'un et l'autre, cependant d'un seul ciel, car là se trouve une nature virile. Le troisième est celui du corps intérieur, et reçoit son ciel de l'homme.

Sachez donc, d'après tout ceci, que ces choses sont propagées par la voie héréditaire, sinon dans le père, sinon dans la mère, mais cependant dans le fruit. Car (4) l'homme lui-même ne se corrompt pas (*inficiat, inficirt*) dans les véritables maux caducs du ciel intérieur, sinon en syncope, et la femme dans la suffocation de la matrice. Si la jeune fille (*puella, Mäglein*) doit naître, la suffocation doit être imprimée en elle de deux manières; virginalement (*Jungfräwisch*) et fémininement (*muliebriter, Fräwisch*); virginalement, elle est semblable à la syncope, avec quelques signes précurseurs (5) du mal caduc (6). La suffoca-

(1) Palthenius traduit le caduc est en elle.

(2) Gérard Dorn dit : non autre que celui qui peut être comparé à l'homme.

(3) *Scheiden*. Palthenius traduit : *elucent*.

(4) Le texte allemand dit : *Nun ist das eins, das der mann, etc.*

(5) Palthenius ajoute : *insultans*.

(6) Gérard Dorn ajoute, pour compléter la symétrie de la phrase : *altero quidem in suffocationem, etc.*

tion est même plus que la syncope. Et, au sujet de ces maladies, des chapitres particuliers ont été écrits, principalement pour comprendre la mécanique (*ad intelligendum mechanicum*, den Mechanicum zuverstehn), ce que nous ne développerons pas plus amplement ici.

Or, comme l'exemple a été donné de la suffocation, de même il faut l'entendre de la précipitation par (*ex, von*) l'homme, c'est-à-dire par (*ex, auch*) son ciel. Car toutes ces maladies, que la matrice reçoit, plus nombreuses qu'on ne peut les comprendre sous les noms virils, proviennent du ciel de l'homme. Et, bien qu'elles naissent vraiment, dans le corps féminin, de la terre, du firmament, de l'air et de l'eau, comme on l'a dit plusieurs fois, en plusieurs endroits auparavant, cependant le ciel est la grande cause de l'homme. Car, de même que la peste est une maladie, née du ciel au-dessus de la nature de l'homme, et qui commence, cependant, dans l'homme, et dont l'ultime matière est en lui, il en est de même dans ce cas. Or, la précipitation même provient de l'astre, d'où émane l'apoplexie. Le débordement (*profluvium*) de la matrice vient de l'astre, d'où proviennent la dysenterie, la lienterie, la diarrhée, qui se dirigent et se terminent dans la matrice, selon ce corps du microcosme; d'où vous pouvez voir que toutes choses doivent être considérées, par le médecin, selon l'origine première, et comment toutes choses passent de l'une dans l'autre; et, pour cette raison, vient ensuite la monarchie avec son interprétation. Car, à moins que tu ne spécifies les maladies

de cette manière, en quatre corps (1), et que tu ne désignes le premier principe des choses, et que tu ne perséveres dans l'anatomie, et que tu ne sépares la créature, en homme et en femme, et même, également aussi, la médecine, l'art, alors, n'est autre chose qu'un cinnamome (2) éventé et sans suc, qui se fond dans la bouche comme un bonnet fourré (*pileus villosus*, ein Filzhut). Ainsi les arts et les sciences aiment ceux qui les aiment, c'est-à-dire ceux auxquels Dieu les a communiqués.

Et, bien que tu possèdes ceux-ci fort bien, tu ne les garderas cependant pas pour toi seul, ni tu ne les apprendras pas pour ta satisfaction seule, mais pour tous ceux pour lesquels la médecine a été créée (3).

Puis donc que le médecin est le seul qui, de tous, puisse louer et célébrer hautement Dieu, il convient qu'il soit, de tous, le plus instruit. Car, quel est celui qui, en quelque lieu que ce soit, peut, plus exactement que le médecin lui-même, connaître l'homme, ce qu'il est et quel il est, et combien il a été fait grand par Dieu? Le médecin seul peut donner à connaître (4) les œuvres de Dieu, savoir : combien le monde

(1) Palthenius dit : que tu ne définisses les maladies selon les espèces. Le terme allemand est pourtant : *du specificierest*. Gérard Dorn a bien traduit : *nisi... specifiques*.

(2) Zimmetrinden. Gérard Dorn et Palthenius traduisent : cinnamomum.

(3) L'édition de 1566 dit : *darumb so lerne dir nicht wogefallen sondern als von deren wegen die Artzney beschaffen ist*. Dorn a traduit : *Discite rursus medici non placere vobis ut illi qui vos propter illos creavit quorum gratia dedit medicinam*. Le texte de Huser dit : *alles von dero wegen*.

(4) Palthenius ajoute : *graphice*.

est noble, et combien l'homme lui-même est plus noble que celui-ci, et de quelle manière l'un est né et procède de l'autre (1). Et celui qui ne connaît pas ces choses ne doit se glorifier en quoi que ce soit, de la médecine. Car l'homme est si miraculeusement formé et ordonné, si l'on vient dans sa vraie science, et si l'on spécule quel il est d'après toutes choses (2) ! Et c'est un grand point auquel ils devraient penser, savoir que rien n'existe, soit dans le ciel, soit dans la terre, qui ne soit (3) dans l'homme. Car ce sont les vertus célestes qui seront mues (*bewegen*). Car Dieu, qui est dans le ciel, est dans l'homme. Car où est le ciel, sinon l'*Homme* (4) ? Si nous devons nous servir de celui-ci (le ciel), il s'ensuit qu'il doit être en nous. Et c'est pourquoi il sait, par Dieu, de bouche à bouche, ce que nous voulons (5); car il est plus près de nos cœurs que de notre langue ou de nos pensées. Celui-ci s'est fait, à lui-même, son ciel spacieux et agréable, noble et excellent. Car Dieu est (6) dans le ciel,

(1) Palthenius ajoute : *versatili serie subinde*, par un changement continu.

(2) Gérard Dorn a interprété à sa manière : *Admirandos namque sic homo creatus, ordineque tam pulchro dispositus invenitur quem investigatus est in essentia sua, qualitatibusque veris, quid sit*, etc.

(3) Sey. Palthenius traduit : *vigeat* (!)

(4) La phrase allemande présente la même incorrection : *Wo ist der Himmel, als der Mensch.*

(5) Palthenius, qui n'a rien compris à cette phrase, a supprimé le mot Dieu et a dit : il pressent comme de bouche à bouche ce que nous voulons.

(6) Le texte dit : *einmal*, une fois. La version de Palthenius supprime ce terme. Dorn dit : *suummatim*, en abrégé.

c'est-à-dire dans l'homme. Car il dit lui-même aussi qu'il habite en nous, et que nous sommes aussi son temple. Donc, s'il est en nous, prions-le, là où il est, savoir, dans le ciel, c'est-à-dire dans l'homme (1). Que le médecin pèse et examine donc attentivement ce qu'il tient en ses mains. Car c'est un très noble et un très grand sujet qu'il a en son pouvoir, dis-je, et le plus noble, et celui qui est placé le plus haut.

Donc, s'il ne connaît ni le *Monde*, ni les éléments, ni le firmament, que connaît-il dans l'homme, qui est tout ce que le ciel et la terre renferment? et qui est lui-même ce ciel, et cette terre, et cet air, et cette eau? Celui qui a formé ces choses, a formé également l'une et l'autre monarchie, et a créé les médecines dans leurs monarchies, comme le médecin lui-même. S'il l'a formé tel lui-même, c'est pour qu'il apprenne, par les créatures (*auf dem Beschaffen*en), et qu'il ne place pas son opinion dans sa spéculation ou son imagination, mais qu'il apprenne dans les créatures (2) qui sont ses instructrices (*præceptores*, *Schulmeister*). Car, de l'homme même ne vient nul fondement et nulle science de ces choses. Cependant il est vrai que Dieu forme ainsi un médecin lorsqu'il le veut. Car il se tient ainsi en son domaine (3) puisqu'il est en ce qu'il a créé. Il laisse ainsi naître celui-ci quand il lui plaît, et non quand l'homme le veut. Car il s'est réservé ceci à lui-même.

Cependant nous voyons la terre former, du ciel

(1) L'édition de 1566 et Gérard Dorn ont omis ces deux phrases.

(2) Palthenius traduit : par les seules choses naturelles.

(3) *Im heym*. Palthenius dit : car c'est sa puissance qui a créé toutes choses.

(*ex cælo, auß dem Himmel*), ses arbres bons et mauvais, car il est peu d'années dans lesquelles la terre seule possède la domination (*meijster ist*), et produise ses fruits selon sa nature, bien qu'elle soit extrêmement bonne; et si une influence forte et puissante se trouve dans les choses qui doivent naître (1), de même nous devons établir qu'il en est ainsi dans le corps de la femme, laquelle n'est pas sans inclination. Or, c'est une grande chose à connaître, qu'une bonne terre apporte des bons fruits, si aucun retard ne survient par les circonstances c'est-à-dire par le ciel externe. Comprenez ceci de cette façon. Nous ne pouvons devancer (*fürfommen, prospicere*) la terre selon elle-même; mais nous devons la laisser prospérer elle-même, suivant la nature du ciel, à moins que, par hasard, il ne se trouve quelqu'un qui connaisse la Philosophie médicale des choses naturelles. Du côté de la femme il en est de même, et même plus (2); car celle-ci peut être gardée de telle sorte, qu'elle ne soit pas infectée par le ciel inférieur, c'est-à-dire par l'homme. Aussi l'infection n'étant pas introduite, elle peut engendrer de bons fruits de lui, si elle est une bonne terre. Il est donc très important que nous connaissons exactement qu'un bon arbre engendre de bons fruits, c'est-à-dire s'il peut être reconnu comme étant d'une bonne nature (3), comme on dit. Un arbre qui est d'une bonne nature porte de bons fruits. Or cet arbre, d'une nature excellente, est plus fort que

(1) *In geberenden dingen.* Gérard Dorn a traduit : *sub rerum generationem*.

(2) La version de Gérard Dorn a supprimé ce passage.

(3) Palthenius dit : *sensus autem genuinus is est* (?).

toute nature mauvaise, et assez profondément placé dans la bonté pour qu'aucune mauvaise nature ne lui puisse rien faire. D'où comprenez ceci, par cet exemple, qui s'accorde de toute part ici avec cette allégorie (1) du Christ, qui dit : *Qu'un bon arbre porte de bons fruits.* Car c'est de cette bonne nature (art), si elle vient de la nature (natur) (2), que le Christ a élu ses disciples de cette excellente race (*progenies, art*) qui procède de la nature. De l'autre, en vérité, d'où provient le mal, il a tiré le douzième disciple : Judas. Car un apôtre d'une bonne nature n'a pas du tout trahi le Christ; mais c'est celui qui était tiré de la mauvaise nature qui l'a trahi.

Or, parce que le Christ nous présente si éminemment la nature bonne et mauvaise, et la grave si fortement en nous, c'est pourquoi ceci doit être attribué, par nous, dans la nature elle-même. Si une bonne nature est présente ici, nous aurons les bonnes médecines. Si c'est une mauvaise nature, il nous advient la même chose qu'au Christ avec Judas. Et l'on ne doit pas négliger ici cette nature ou allégation (3). Car, d'elle seule proviennent les maladies curables ou incurables, et non d'aucun autre fondement.

Or, puisque le Christ a voulu qu'il y ait tant d'importance dans la Nature, qu'elle doive discerner ce

(1) Ce mot n'existe pas dans l'édition originale de 1566.

(2) Palthenius traduit incompréhensiblement : *Hoc enim bono sensu, à naturā deprompto, dictum est.* Cette phrase se trouve répétée deux fois, et il y a quelque confusion dans les éditions allemandes.

(3) Le texte de Huser dit : *Allegatz,* que Palthenius traduit : *allegorie.* Le texte de 1566 dit : *allegaten;* Dorn répète : *cum allegatis.*

qui est la bonne nature, et ce qui est la mauvaise nature, et que ceci soit compris, même au sujet du salut éternel, de même il doit être encore bien plus compris du médecin quelle est la bonne et la mauvaise nature. C'est pour cette raison que j'expose ceci de cette manière. Une femme, d'une bonne nature de santé, peut, à la fois, être préservée par le ciel inférieur, c'est-à-dire l'homme, ou bien peut être repoussée. Car vous voyez que les gens (die Leuth) d'une bonne nature dans la foi, peuvent rallier au bien et au mal, par les discours. Car la bouche de l'orateur est un certain ciel et une inclination. Donc (1), puisqu'il existe un ciel, l'homme est également un ciel de la femme, et non par la bouche, mais par ce par quoi ils sont tous les deux une seule chair. Les harangueurs de la nature mauvaise persévérent dans cette nature mauvaise, et, dans cette nature mauvaise, séduisent le peuple. Tandis qu'un bon (orateur) se tient dans la bonne (nature). Donc, la nature bonne de la femme doit être conservée avec un homme qui soit de nature bonne, car, le bon joint au bon ne peut rien engendrer de mauvais. C'est donc certainement suivant le cours naturel, que le Christ a parlé du mariage lorsqu'il a dit: *Que l'homme ne sépare pas ceux que Dieu a joints.* Autrement il eût dit: *Vous séparerez le mariage (2) et vous ferez ce qui vous plaira.* Pourquoi donc? Parce que c'est votre lien (*fügung*). Vous êtes

(1) *Also ist auch der mann der Frawen.* Palthenius a traduit : ainsi l'homme est le ciel de la femme. L'édition de 1566 porte : *also ist auch ein Himmel der Mann der Frawen.*

(2) Palthenius dit : vous séparerez les conjoints par le divorce.

d'une nature mauvaise; c'est pourquoi vous vous conduisez mal (*pravè, bößlich*) à son sujet (du mariage) (1). Or, le mariage, qui a été joint par Dieu est le mariage duquel doivent naître les enfants élus de Dieu. Ceci, vous ne le séparez point. Ceci est comme s'il eût dit : *C'est Dieu qui a joint le mariage, c'est-à-dire le père et la mère de Pierre, Jean, Jude* (2), Barthelemy, Simon, Philippe, etc., et ils sont restés unis l'un l'autre. D'eux sont nés : Pierre, Jude, Jean, Philippe, etc. Car la bonne nature a conjoint les pères, mères et aïeuls de ceux-ci, tous, d'une excellente nature. C'est pourquoi ils ne seront pas séparés l'un de l'autre. Puis donc que le Christ a élevé ainsi, dans la nature, une espèce excellente, et, de cette nature excellente, a choisi ses (disciples), il convient aussi que la bonne nature soit connue du médecin, afin qu'il la conserve dans sa bonne situation, savoir : qu'au microcosme soit jointe la *microcosme* qui lui convient. Et qu'il ne les conserve pas seulement dans les vertus, mais même selon les choses corporelles concernant ceci, desquelles nous parlons ici. Cette connaissance est importante, et d'une haute portée. Car, puisque, de cette manière, le Christ a élu ses apôtres, c'est pourquoi il convient que le roi semblable existe, et qu'il choisisse sa terre et ses magistrats ainsi. Car une mauvaise nature qui se montre

(1) Gérard Dorn a complètement déformé ce passage.

(2) *Iudas*, Saint Jude, l'un des apôtres, qu'il ne faut pas confondre avec Iudas Iscariote. Il est désigné dans les *Actes des Apôtres*, chap. I. § 13, sous le nom de Ἰούδας Ἰακώβου. Il n'est pas aisément de déterminer si c'est le même qui est cité dans l'Evangile de S. Marc, VI. 3.

bonne, c'est Judas, lequel se montrait probe à l'égard des pauvres (1), mais ne cherchait que son profit. Ce n'est donc point à cause de la parole ou de la bonne apparence, mais d'après la bonne nature qu'il convient de faire ce choix. Car la nature mauvaise a plus de beauté, dans la parole, que la bonne nature. Et la bonne nature consiste dans les œuvres, et se manifeste dans les choses qu'elle entreprend; mais la mauvaise nature ne fait rien et dit beaucoup de choses. Il ne faut juger de rien par la bouche, mais par le cœur. Car rien ne vient jamais par la bouche, mais seulement par les œuvres. Ainsi comprenez toutes ces choses parce qu'il convient que le médecin connaisse la bonne espèce dans la bonne nature (2). Car, parce qu'elle est placée dans le cœur, la nature doit le montrer. Car c'est ainsi que le Christ parle du mariage : *Que l'homme ne sépare pas ceux que Dieu a joints*, c'est-à-dire : Une bonne nature dans le mariage ne doit pas être séparée par vous; mais celle-ci demeurera, car il ne convient pas que vous la séduisez jamais.

Or, de la même manière que l'on reconnaît si la conjonction est un mariage ou n'en est pas un (3),

(1) Allusion probable à la scène de l'Evangile où la femme pécheresse oint les pieds du Christ tandis que les disciples protestent, disant que l'on eût pu vendre ces parfums et en donner le prix aux pauvres. S. Matth. XXVI, 9. S. Marc, XIV. 5. Mais le texte ne spécifie pas que ce fut Judas qui ait fait cette objection.

(2) *Die gurte arth in guter Natur*. Le mot *arth* veut dire également nature, ce qui rend le passage intraduisible. Palthenius a dit : la bonne nature dans sa bonté. Ce n'est pas exact.

(3) Palthenius, n'ayant pas compris la signification du mot *arth*, a totalement défiguré ce passage.

sachez, ainsi, qu'un semblable (mariage) doit être recherché dans la nature même. Car, de ce qui n'est pas bon en elle, rien de bon ne peut venir (1). Car, de même que toutes choses sont séparées l'une de l'autre, comme le Soleil et la Lune, la Nuit et le Jour, les Diables et les Anges, ainsi cette double nature est reconnue également entre les hommes, laquelle est de la nature des ténèbres, laquelle, sous quelque apparence qu'elle se montre, est toujours ténébreuse; d'où rien de bon ne peut venir d'elle, de même que du Diable.

Donc, si la nature est ainsi, elle ne peut, ici, être utile au bien. C'est pourquoi j'indique ici, comme je l'ai dit au commencement, que l'arbre demeure bon arbre; c'est-à-dire la femme reste bonne si, dans le principe, elle a été d'une bonne nature. Si elle est telle, elle ne sera pas rendue mauvaise par le ciel inférieur de son homme; c'est-à-dire de toute bonne nature naîtront de sains et bons fruits.

La même règle existe pour le cœur, ce qui, ici, est sans intérêt pour le médecin. Car, en vérité, il faut retenir cette distinction en médecine, savoir que, souvent, une terre porte de bons fruits, c'est-à-dire que la bonne semence est jetée en elle; mais elle dégénère cependant. C'est pourquoi toute chose appartient à sa nature, afin que la terre et la semence s'accordent. Car c'est le mariage que l'homme ne sépare pas, c'est-à-dire que Dieu a uni. Car la semence jetée sur le rocher est perdue, c'est-à-dire se dessèche, quoique n'étant pas mauvaise par elle-même. La bonne nature

(1) Palthenius a oublié de traduire le premier terme *nicht*, ce qui rend la phrase incompréhensible.

est soigneusement conservée, afin qu'elle n'attire pas la disgrâce de Dieu, quoique, en vérité, elle se retire en un cœur de ce genre, comme c'est la propriété de la bonne nature. Ainsi il en est de même dans la médecine ; si quelqu'un est malade, alors celui-ci se relève de sa maladie (1) par cette force de la médecine, tandis que si la mauvaise nature (*die böse art*) est dans la nature (*Natur*), il demeure couché. D'où l'on reconnaît des malades curables et incurables. Lesquels, vraiment, si on les compare entre eux, seront semblables à Saint Pierre, d'une part, et à Judas, de l'autre. Celui-ci, qui ne ressuscita pas, mais se pendit, demeura ce qu'il était.

Or, beaucoup de choses, en vérité, ont été dites, jusqu'ici, au sujet des maladies incurables ; mais le fondement n'a pas encore été touché à cause de la nature (2) ; la bonne nature meurt également, à moins qu'elle n'ait une résurrection, c'est-à-dire l'aide de la médecine ; d'où l'ignorance des médecins se rencontre ici, lesquels, par défaut de connaissance de leur art, ont dit : « Ceci est incurable », lorsque ceci est parfaitement curable. Aussi faut-il traiter tout d'abord le ciel de la sphère inférieure, et ensuite la sphère supérieure et inférieure ensemble, comme un (seul) ciel ; ensuite la nature, ensuite le corps, et enfin la matrice par elle-même. Maintenant, dans ces choses, se trouve la Théorique tout entière. Et une nature semblable

(1) Palthenius dit : *resurgit*.

(2) *Ursachen der arth halben*. Palthenius a traduit : *propter naturam*. Mais l'édition de 1566 porte : *ursache der Arzt halben*, que Dorn a traduit : *quorum hactenus isti fabulatores medici non attigerunt*.

doit être aussi recherchée dans la médecine, car, du fondement (*Grund*), vient l'art de la composition (*Componierung*), lequel vient de l'anatomie et non des grades des complexions et des expériences, mais, au contraire, des anatomies, lesquelles doivent être le principe et la fin de tous les médecins. Car, sans celles-ci, il n'y a pas de composés (1). L'art est leur propre guide à travers les choses et ne les leur cache pas. Car ils savent (2) très bien que l'homme et la femme (3) doivent être joints, seulement d'après l'anatomie. Il convient également que le médecin sache que la médecine et les maladies doivent être jointes, suivant leur nature. Si le médecin sait que la médecine guérit la maladie, il doit aussi savoir que, puisqu'il y a plus d'une maladie, il y a également plus d'une médecine, lesquelles sont séparées et cependant conjointes (4). Et ceci doit être accompli par l'anatomie. Bien qu'il soit vrai qu'il existe (5) une médecine, dans laquelle se trouvent toutes les anatomies de toutes les maladies et de toutes les médecines, laquelle médecine est la plus élevée de toutes les choses, il résulte de cela que le ciel tombe (*recidet, fallen*) en son temps, de telle sorte qu'il existe une maladie et une médecine. L'astronome et le médecin seuls me comprendront. Mais comme la sophistique s'est avan-

(1) *Componist.* Palthenius a écrit *Componista*. Gérard Dorn a traduit : *Composita*.

(2) L'édition de 1566 porte : *dann wol weist der Mann, das Mann und Weib.*

(3) Gérard Dorn ajoute, on ne sait trop pourquoi : *inter animalia cætera.*

(4) Gérard Dorn ajoute : *velut matrimonio.*

(5) *Ist.* Palthenius dit : *dari.*

cée jusqu'ici et ne se retire pas, le grand Arcane n'est pas recherché (1). Car la maladresse (*fœx, Sudler*) (2) des apothicaires corrompt les préparations de la médecine.

Mais pour que je revienne à mon principe et que je me dirige vers la conclusion, sachez comment se joignent l'un l'autre le centre de la matrice tout entière, et comment l'un corrompt l'autre, ce qui a lieu ainsi : Avec la même subtilité que le soleil (3) traverse un verre, et qu'il réchauffe ce qui est contenu dans le verre, ou comme un feu qui, du poêle, se répand dans la chambre sans endommager les choses interposées, ainsi se dirige (*gehen, pervadens*) l'esprit des maladies par le centre de la matrice, et non pas les pores ou les méats. D'où sachez qu'il ne faut croire que très peu, et qu'il est très inexact de placer, dans les grandes maladies aiguës, les passages (*durchgang, transitus*) dans les pores (4). Bien que toutes les maladies de cette nature ne soient qu'esprit, lequel esprit ne vient pas autrement du corps, que comme la chaleur vient du soleil; car le soleil brûle ce que l'esprit du soleil brûle également. Or, voyez ici une différence en ceci : en ce que le soleil chauffe à travers le verre, et le feu à travers le fourneau, mais ils ne chauffent pas ainsi à travers la peau de l'homme. La chaleur qui surgit ainsi dans l'homme, dans de telles choses, est la chaleur du corps, qui se fortifie

(1) Dorn dit : est vilipendé.

(2) Dorn dit : *coquina*, la cuisine.

(3) L'édition de 1566 ne contient pas le mot : soleil.

(4) Cette phrase est omise dans l'édition de 1566 et dans Gérard Dorn.

de l'extérieur, et bouillonne dans ses liqueurs. Car il rejette la vapeur au dehors, comme c'est la nature et la condition de toute chose bouillante (*fiedens*) ; d'où il rejette sa vapeur à travers les pores (1). L'esprit de la maladie, dont il est question ici, doit être également compris hors du centre de la matrice, en ce qu'il est une autre substance que le soleil (2), et il est la substance de la matrice ; et le soleil est sa substance, comme sont séparés ces trois natures et centres. D'après ceci, sachez que si la matrice a une maladie en elle, il faut d'abord que cette maladie devienne un corps qui demeure couché (*das bleibt ligen, quod ipsum decumbit*). Ensuite, une vapeur s'échappe, c'est-à-dire son esprit venant d'elle, ce qui n'est autre chose qu'une odeur qui vient comme d'un musc ou d'une rose, qui pénètre et traverse, quoique personne ne la saisisse, ni ne la voie. Ainsi sont toutes les maladies qui, de la matrice, viennent dans le corps. Mais celles qui viennent du corps, dans la matrice, celles-ci existent corporellement avec leurs corps, comme on l'expliquera en son lieu. Or, sachez également ici, que les esprits qui, de la matrice, s'échappent dans le corps, sont colorés (*geferbt*), c'est-à-dire qu'ils ont en eux une couleur artificielle (3). La cause en est la suivante : de même qu'un esprit de vitriol colore, et

(1) Palthenius supprime la première partie de cette phrase.

(2) *Als die Sonn.* L'édition de 1566 dit : *als der sam* ; de telle sorte que la phrase devient : il existe une autre substance comme la semence. Gérard Dorn a traduit ce passage de façon peu compréhensible.

(3) *Farben gemachet.* L'édition de 1566 dit : *Farben macht.* Palthenius a traduit : contiennent la force des couleurs. Gérard Dorn a traduit : *colorandi potestatem habent.*

est un esprit, de même les esprits colorent les maladies, et saisissent le corps en toutes choses, comme s'ils avaient un corps.

Or, bien que beaucoup de maladies adviennent à la matrice, cependant il se produit souvent qu'une partie est guérie par l'autre, comme lorsque le centre de la matrice est malade, et que, souvent il est guéri par la matrice, et, réciproquement, la matrice est guérie par le centre, ce qui est une guérison de l'un par l'autre (1). Car sachez que, comme une chose en rend une autre mauvaise et la rend malade, il faut également, de la même manière, que cette chose soit guérie par l'autre. Et où les maladies prennent naissance, c'est là également que se trouve la racine d'où vient la santé (2). De même que la maladie provient de la racine (3), c'est de celle-ci même que doit provenir la santé, et, par contre, c'est d'où vient la santé que vient aussi la maladie. Cependant il est possible que la maladie vienne d'elle-même; alors il est possible, également, que la santé vienne d'elle-même. Il est possible que nous soyons malades par un accident, et il est possible que nous recouvrions la santé par un accident. Ce dans quoi nous sommes malades, c'est ce dans quoi même nous serons guéris. C'est pourquoi, si c'est l'Astre qui nous rend malades, c'est lui également qui nous guérira. Si c'est le sang (4) qui nous rend malades, c'est lui également qui nous ramè-

(1) Palthenius a supprimé cette phrase.

(2) Palthenius a traduit : la racine de la santé.

(3) Gérard Dorn dit : *ex aqua* (?)

(4) *Geblüet*. Palthenius traduit : la pléthora. L'édition de 1566 ainsi que Gérard Dorn ont supprimé cette phrase.

nera à la santé. Car, dans sa nature propre, réside et se trouve un certain secours (*hilff, auxilium*) et non (1) dans les choses étrangères. C'est pourquoi, si ceci même se trouve également dans le corps du microcosme, la santé extérieure triomphe de la maladie intérieure, c'est-à-dire que la santé du corps triomphe de la maladie centrale, et la maladie centrale (2) dompte la maladie corporelle de la matrice. Car si le ciel peut, de l'extérieur, nous rendre notre corps malade, lequel nous tenons de la terre, il peut aussi, par contre, rendre à la santé et conserver le corps que la débilité (*gebrechsigkeit*) rend ou rendra malade. Il en est de même ici. C'est pourquoi Hippocrates a dit ici, tout à fait dans ce sens : *La vertu (virtus) est ce qui guérit la maladie* (3). C'est comme s'il eût dit : Une force en chasse une autre. Ainsi la vertu (*virtus*) est une puissance (*kräfte*) céleste, non pas venant de la médecine ; mais, au contraire, une médecine invisible. Comme si quelqu'un se dirigeait (4) de lui-même, sans aucune médecine, c'est-à-dire qu'il soit guéri par la vertu. Cette vertu (*virtus*) est l'astronomie céleste, etc. C'est pourquoi elle rend les malades à la santé. Mais, cependant, ceux qui ne sont pas guéris, ceux-ci doivent se servir des médicaments, et ils retrouveront la santé par les Arcanes. L'Arcane n'est pas une vertu, mais une force (*vis*) et une puis-

(1) Palthenius dit : qu'il ne faut pas chercher dans, etc.

(2) *Die Centrumkrankheit*. Il est probable qu'il faut ici : *die Centrumgesundheit*, sinon la phrase n'a aucun sens.

(3) *Virtutem esse eam quae morbos pellat*.

(4) *Gefürt*. Palthenius traduit : *convalescat*. Gérard Dorn : *curatur*.

sance (*potentia*), plutôt qu'une vertu (*virtus*). Bien que ce soit une erreur, depuis longtemps existante chez les médecins, qu'ils ont appelé vertus (*virtutes*) les forces potentielles (*vires potentiales*), d'où ils n'ont pas compris Hippocrate ni ses commentaires(1).

Je veux donc conclure d'une façon générale la monarchie qui concerne les femmes, et que les médecins doivent prendre en considération. Quoique je ne veuille pas terminer ici (s'il plaît à Dieu), mais, au contraire, décrire plus amplement et spécialement chaque maladie des femmes, soit qu'elles soient communes avec les hommes, soit qu'elles soient séparées, sans aucune communauté avec les hommes; afin que cette Monarchie du Microcosme soit connue et comprise avec explication et éclaircissement de toutes choses et causes, si la nécessité l'exige, avec l'enseignement masculin (*Männisch*) anatomique et archiméique (2), avec l'origine de l'instruction (3) mondaine, hors desquelles aucun médecin ne peut exister. Et, bien qu'il soit exact que je sois très éloigné des anciens médecins, c'est avec juste raison; la cause en est qu'ils ont été suffisamment reconnus comme traitant les maladies sans les comprendre, et sans aucun fondement, et ayant l'habitude d'écrire sans la lumière de la nature. Cependant un médecin ne doit pas écrire ainsi; c'est seulement ce qui est

(1) Avant l'alinéa suivant, Gérard Dorn a ajouté le titre : *Conclusion.*

(2) *Archimeysch.* L'édition de 1566 dit : *Archimischen.* Gérard Dorn a traduit : *Alchimicis demonstrationibus.* L'Alchimie était quelquefois appelée : Archimie.

(3) *Unterweisung.* Palthenius traduit : intelligence.

dans la lumière de la nature qu'il doit écrire. Et, de ce qu'il doit tirer la médecine de la terre, il faut que le médecin soit la terre lui-même, et non pas l'homme (*der Mensch*). Il doit donc tirer également son enseignement de la terre, afin qu'il apprenne à employer, à ce qu'il convient, ce que donne la terre. S'il n'entreprend ni ne connaît ceci, sa dissertation et son effort ne sont que séductions pour le médecin et pour son malade, bien qu'ils aient consacré et placé très haut leurs quatre colonnes dans les académies, sur lesquelles ils ont établi des choses importantes, de telle sorte que personne ne parle contre un tel état de choses. Sachez donc, au sujet de ces choses qu'ils ont établies, qu'ils avouent qu'ils les ont établies ainsi d'eux-mêmes, mais qu'ils ne savent pas s'ils ont spéculé exactement ou non ; ils abandonnent leur responsabilité sur cette chose (1), ayant seulement été contraints (2) par un certain nombre d'expériences et de raisons. Mais pour ce qui est d'en connaître le fondement, ils déclinent, à ce sujet, leur responsabilité. Ceci est établir une mauvaise colonne ; elle a une base très mauvaise ; cependant ils ont beaucoup construit sur cette base, et ils disent que les choses qui ont été établies par les académies, pour être le quatrième membre (3), ne peuvent être fausses. Cependant il a été commis ici une grossière erreur, en ce que vous vous êtes placés ainsi (4). Ils ont placé leur base dans

(1) Palthenius traduit : *provinciam (?) suam cuivis tuendam relinquī* (!).

(2) Palthenius ajoute : disent-ils.

(3) *Das viert glied zu sein.* Ceci n'est pas très clair. Ni Dorn ni Palthenius ne paraissent avoir compris.

Palthenius dit : *pro columnis.*

le Christ, qui dit que les malades ont besoin du médecin (1). Ainsi vous avez usurpé ce nom (de médecins), mais vous n'êtes en rien semblables à ce qu'il désigne. Mais, vraiment, s'ils eussent mieux considéré ceci, que Dieu (2) a formé le médecin, ainsi que sa médecine, de la terre, et qu'il faut lui donner place (3), alors ils eussent fait circuler une question dans les écoles : savoir, si vous avez été créés par Dieu ou par le Diable? C'est-à-dire : êtes-vous d'accord avec la vérité ou avec le mensonge? On eût apprécié de suite par qui vous avez été créés. Car, que Dieu ait créé, comme médecins, les damnés Maîtres d'écoles, les Procureurs, les Apothicaires, les Prêtres, les Moines et autres semblables, ceci n'est pas. C'est Leipzig, Tübingen, Vienne, Ingolstadt qui vous ont formés (4); et vous êtes semblables au créateur qui vous a formés. Il est vrai que vous avez senti (*schmecken*) quelque chose en Astronomie, quelque chose en Philosophie, quelque chose en Logique; mais ce que vous avez senti n'est ni froid ni chaud. Si l'Astronome rejettait son sortilège, le Philosophe ses irraisonnables (5), et le Logicien ses mensonges, il se pourrait qu'ils eussent un fondement dans la

(1) Cette sentence semble avoir été très familière au Christ; on la trouve dans S. Matthieu (IX, 12), dans S. Marc (II, 17) et dans S. Luc (V. 31).

(2) Gérard Dorn traduit : Christus.

(3) *Unnd das man jm solt stadt geben.* Palthenius a traduit : *ut ille per eam honoretur (!).* Dorn : *Item Christo locum in similibus dandum (!).*

(4) C'est-à-dire les Universités de ces villes.

(5) Toutes les éditions, allemandes et latines, portent : *irrationabilia.* Mais Bitiskius a écrit : *rationabilia!*

médecine. Lorsque vous voulez vous retrancher derrière l'autorité de Machaon (1), d'Apollin (2), d'Aristote, de Galien, d'Averroës, d'Avicenne, de Mesue, etc., etc., c'est en vain; vous devriez d'abord prouver s'ils ont menti ou non. C'est suivant que ceci sera établi, que nous les admettrons ou non. Si leurs écrits étaient des tuyaux d'orgue (3), il faudrait être un bon organiste pour pouvoir en extraire une petite chanson (*ein Liedlein*). Il en est d'eux, exactement comme des géomètres, qui établissent théoriquement (*die Speculieren*) des cercles et des instruments merveilleux, et qui se meuvent et s'avancent eux-mêmes, et s'envolent eux-mêmes avec leurs instruments (4). Mais ce sont des chevaux de bois (*die Rösser sein hülzen*), et si l'on veut les monter, on s'aperçoit qu'ils ne sont qu'illusion (*gaugelwerf*). Si vous n'aviez pas Dieu comme prétexte, et si vous ne vendiez pas, en son nom, votre absurde savoir, vous seriez certainement trouvés plus grossiers qu'aucun Alchimiste ou Magicien-Prophète (5). Mais vous dites: « Dieu ne veut pas ceci. Dieu a fait ceci; qui veut résister à son jugement et à sa puissance? Toutes choses sont en sa main. » Pourquoi dites-vous ceci? Parce que vous êtes d'une mauvaise nature; c'est pourquoi vous

(1) Machaon, célèbre médecin, fils d'Esculape, qui accompagna les Grecs au siège de Troie.

(2) Peut-être Apollonides de Cos, ou bien l'un des deux Apollinaire, ou l'un des cinq Apollonius.

(3) *Pfeiffen* Palthenius a traduit: *Fistulæ ac tibioæ*.

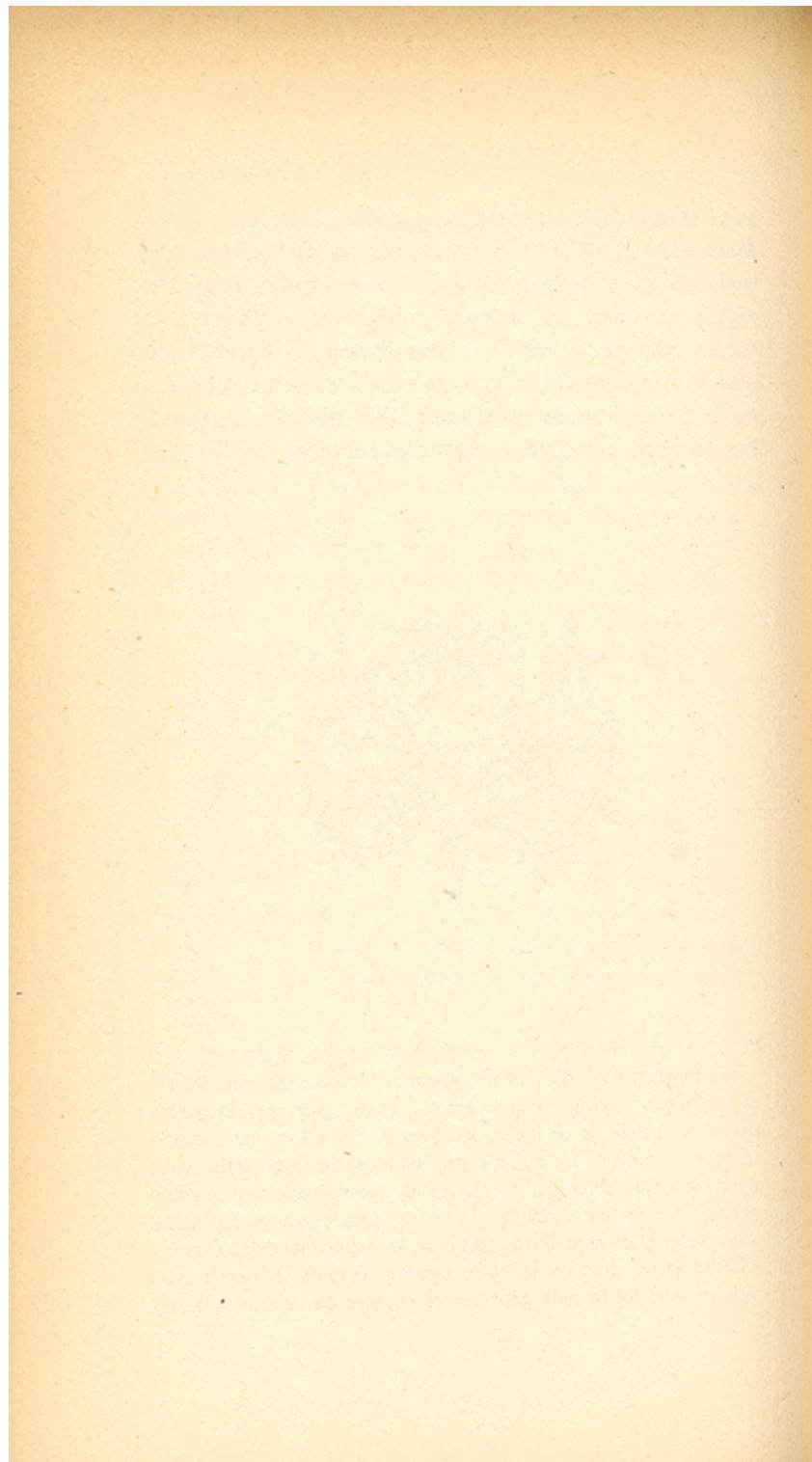
(4) Ceci nous paraît avoir trait à des essais d'automates et peut-être d'aviation. Palthenius n'a pas compris cette phrase.

(5) *Wünschel-Prophet*. L'édition de 1616 dit: *Wünckel-Prophet*.

avez toujours le verbe du Seigneur dans la bouche. Mais vous n'en tenez pas compte : « Il faut que les malades aient leur médecin. » Pourquoi ? Vous ne répondez rien. Et si vous consentiez à parler, ce serait pour dire que l'on vous donne de l'argent, et que l'on ajoute foi à vos paroles ; mais le cœur du médecin est loin de sa langue. C'est pourquoi, pensez bien à ceci, et ne vous croyez pas irresponsables (1).



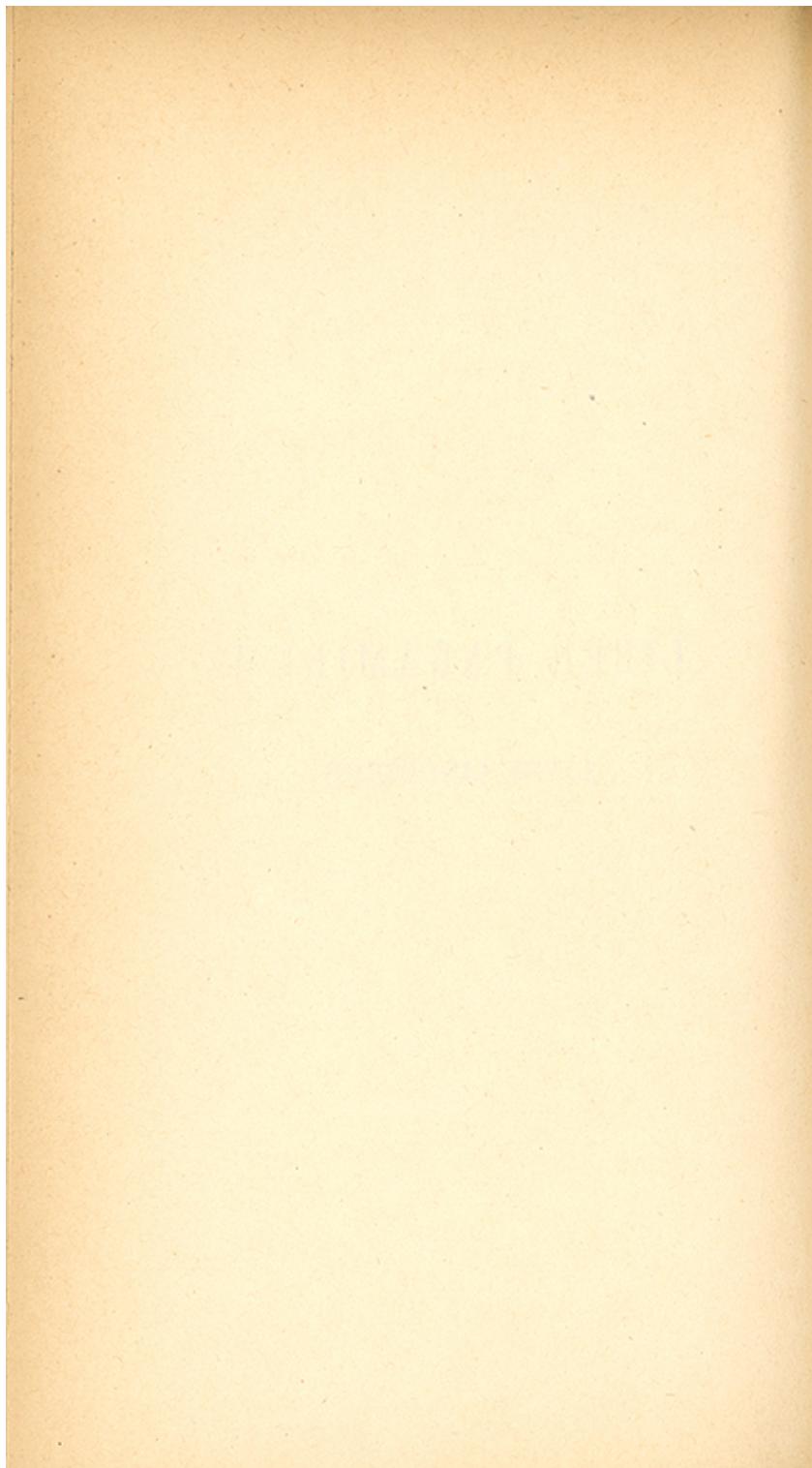
(1) Palthenius a dit : *et rhombum respondete*. Gérard Dorn : *defenditeque melius, quam egistes atque patrastis*. Dans les dernières pages de ce traité, Palthenius, qui a fort mal compris le texte allemand, ou qui n'a pas su s'exprimer en latin, s'est écarté considérablement de l'original. Nous n'avons pas voulu relever toutes les variantes de sa version, parce qu'elles sont sans valeur, et sont du domaine de la haute fantaisie. Quant à Gérard Dorn, traducteur libre, comme toujours, il paraît avoir mieux saisi ici le sens général des phrases de cette conclusion.



LIBER PARAMIRUM

LIVRE CINQUIEME

16



TRAITÉ DES MALADIES INVISIBLES

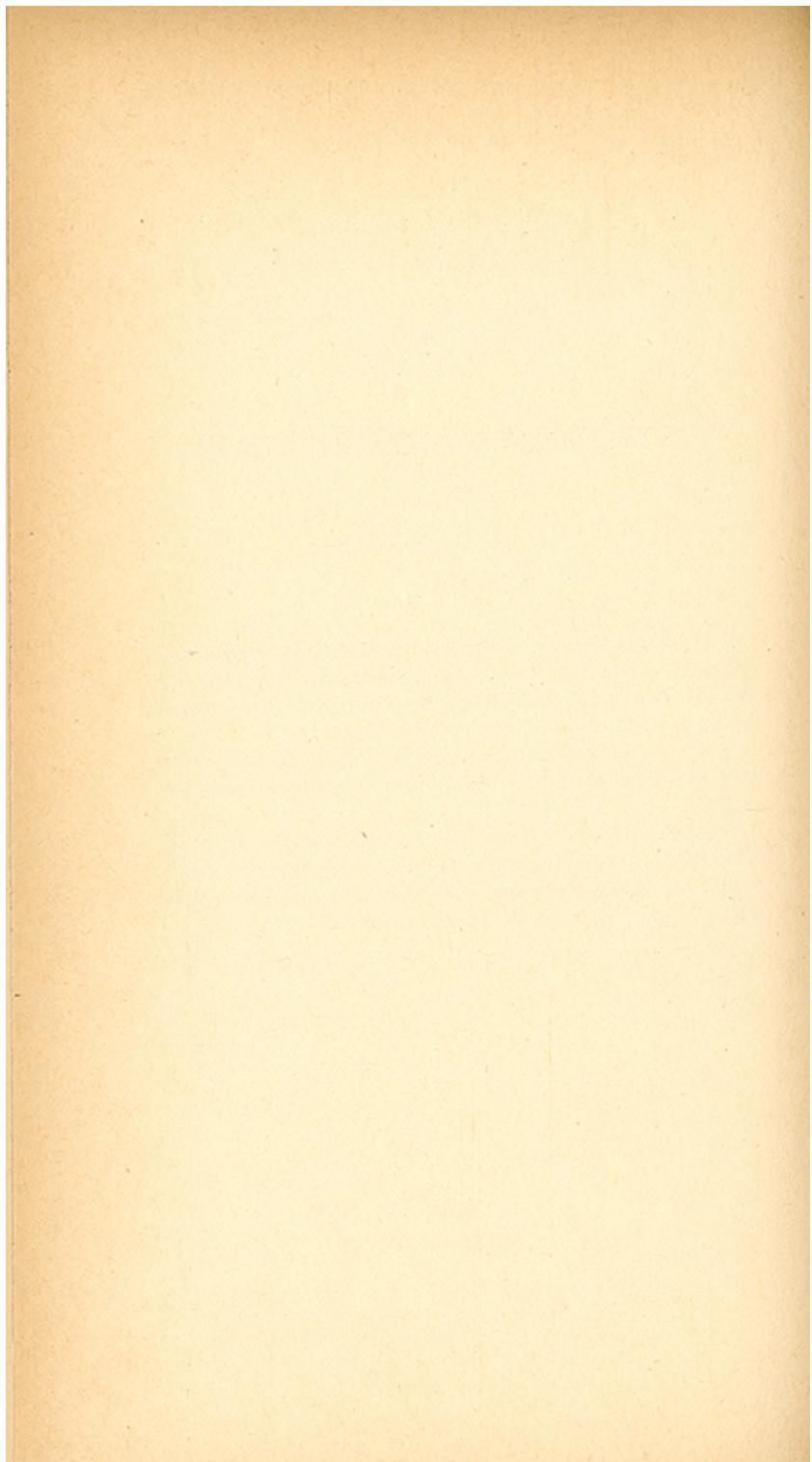
NOTE

Le Traité des Maladies Invisibles a paru dans les mêmes éditions que le *Traité du Tartre*. Nous renvoyons donc le lecteur aux explications que nous avons données sur ce traité, et au schema des éditions du *Liber Paramirum*.

Il se trouve également au manuscrit de Vienne 11.115 (med. 31), page 204 a : *Die Bücher der unsichtbarn krannckaiten.*

Huser l'a édité, non d'après le manuscrit original de Paracelse, mais : *ex alterius cujusdam manuscripto fide satis digno.*

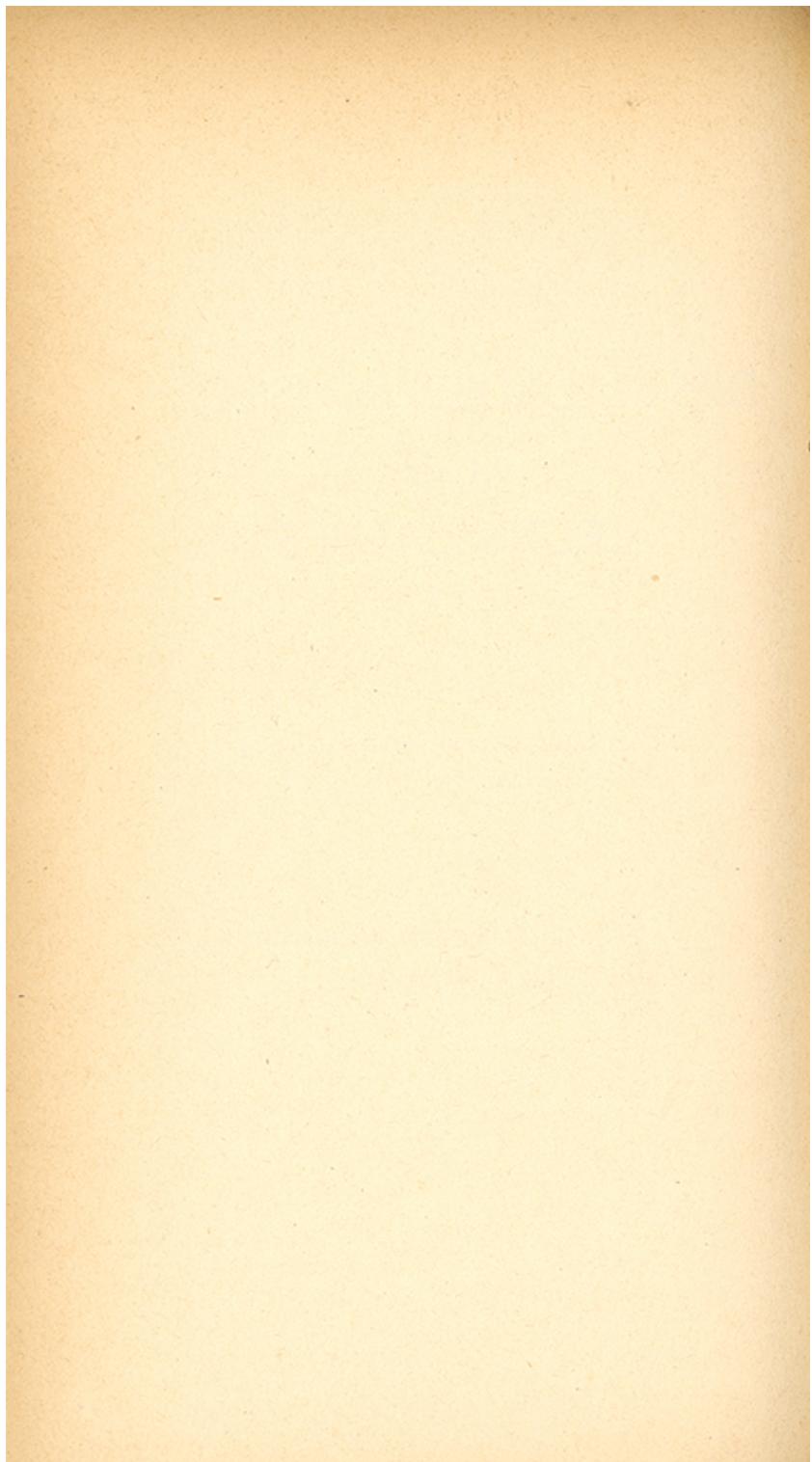
Nous avons consulté, pour notre traduction, les mêmes éditions que pour le *Traité du Tartre*.



DES MALADIES INVISIBLES
et de
LEURS CAUSES

(*De Causis Morborum Invisibilium*)

(Von den Unsichtbaren Krankheiten
unnd ihren Ursachen)





PRÉFACE
AUX LIVRES DES
MALADIES INVISIBLES

par

THÉOPHRASTE DE HOHENHEIM

—
J'AI donc terminé les trois livres par la Lumière de la Nature, et, en eux, j'ai expliqué les affections et les maladies de la partie visible et corporelle du microcosme, et je les ai écrits avec une singulière expérience et diligence, et avec une suffisante démonstration de ses doctrines philosophiques et expérimentales. Or, bien que, dans ces quelques livres, ce qui advient (1) au corps visible du microcosme ait été abondamment traité, et que toutes choses, en chaque chapitre, aient été aussi puissamment établies et confirmées qu'il a été possible de l'extraire de cette même lumière de la nature sans rien omettre ni négliger, cependant toutes les maladies de la partie visible du microcosme, qui peuvent advenir dans le corps, n'ont pas toutes été énumérées

(1) *Die anligen.* Palthenius a traduit : *pathemata*; Forberger : *ægritudines*.

ici aussi loin qu'elles peuvent atteindre. Car, bien que l'on ait décrit tout ce qui se présente visiblement aux yeux, et palpablement aux mains, et que toutes les maladies de ce genre aient été puissamment basées sur la philosophie, et sans vice de fondement, comme toute personne peut en faire l'expérience sans aucune erreur, (bien que les humoristes aient conduit toute leur théorie parmi les erreurs, mais la bénédiction suprême doit oublier leur fondement imparfait) (1), cependant, comme nous l'avons dit, nous n'avons traité, en ces livres, que des afflictions de la moitié de l'homme, c'est-à-dire de cette partie qui est visible. Ainsi, la nécessité exige donc que nous commençons également ensuite l'autre partie de la moitié de l'homme, afin que, de cette façon, l'homme intégral et tout entier se trouve dans l'opinion (2) du médecin. Et, bien que celle-ci soit invisible, elle est cependant palpable (Greiflich), et ce qui est palpable ici n'est pas visible, et ceci doit être compris, dans la lumière de la nature, semblablement à un aveugle qui touche, mais ne voit pas ce qu'il touche. Ainsi, et par contre nous voyons et touchons, mais nous ne sentons pas (*non sentimus, wir empfinden nicht*) ce que nous touchons. Et, de même que, chez l'aveugle, son toucher lui est donné merveilleusement, de même il est étonnant que nos yeux visibles (*unsern sichtbaren augen*) ne voient pas et ne sentent pas ce que touchent nos mains. Et considérez attentivement cet exemple. Car

(1) Palthenius a omis à dessein cette phrase qui présente quelque difficulté.

(2) *Einbildung*. Palthenius traduit : dans la cognition et la spéulation ; Forberger : la contemplation et l'imagination.

ce n'est pas inutilement, pour nous, qu'est né l'aveugle; mais il nous donne, par là, un exemple que nous sommes aveugles, dans la lumière de la nature, avec nos yeux qui voient pourtant. C'est pourquoi ceci est vraiment digne d'être examiné.

Nous, hommes, qu'avons-nous, sur la terre (1), sans la lumière de la nature, dans la connaissance de toutes les choses naturelles? C'est par cette lumière de la nature que j'expose maintenant ce qui s'étend, du visible à l'invisible, et aussi admirable, en soi, que dans le visible. Or, si je retiens la lumière de la nature, alors ce qui est invisible est visible. Tout ce que les yeux voient, (comme ce qui a été dit pour l'autre demi-partie visible), ceci n'a pas besoin d'une démonstration ultérieure. Car ces mêmes yeux contemplent le Grand Monde, et conduisent le Grand Monde de telle sorte, dans la philosophie, qu'il soit visible aux yeux (2). Car tout ce qui est basé sur ceci est visible. Or, ce qui vient ensuite, dans les autres livres d'où cet argument est tiré (3) ceci n'est pas visible. Donc, amener une chose invisible à devenir visible, est une chose qu'il n'est pas nécessaire de faire. Et, comme les disciples formés jusqu'à présent sont grossiers, rudes et épineux (4), c'est pourquoi ils sont également rugueux (5), dans les choses visibles. Et, afin que nous exposions ces choses plus clairement,

(1) *Auff Erden*. Palthenius a traduit : *non terreni* (!!)

(2) Palthenius ajoute : *admodis*.

(3) Palthenius dit : ce qui est tiré de cet argument.

(4) *Tannzapfisch*, littéralement : en pomme de pin.

(5) *Knochen*, littéralement : osseux. L'édition de 1566 dit : *benachen* pour *beinachen*. Forberger traduit : *itâ ut ferè jam sint conspicua*. (!?) Palthenius a supprimé toute cette phrase.

sachez que le monde et tout ce que nous voyons et touchons dans son étendue totale, n'est seulement qu'une partie formant la moitié du monde. Or, ce que nous ne voyons pas est semblable et aussi considérable, en richesse, en avoir, en nature et en propriété. Ceci fait qu'il existe encore une autre moitié de l'homme, dans laquelle opère et s'accorde le monde invisible. D'après ceci, il faut comprendre qu'il y a deux mondes qui forment deux hommes dans un seul corps; c'est pourquoi sont si admirables les créatures qui doivent être apprises (1) si haut dans la lumière de la nature, en ce que Dieu a fait d'invisible en elles. De même aussi, dans ce que nous avons de visible. Car, en cet endroit, Dieu façonne ses merveilles à l'école de la lumière de la nature de telle sorte que, non seulement nous rassasions nos yeux, mais encore nous admirons beaucoup, et recherchons ces choses naturelles que l'œil ne voit pas, (2) lesquelles, cependant, se trouvent placées en toute évidence devant nous, comme une colonne se tient devant l'aveugle. Par cette perception des yeux, ma compréhension est augmentée parce que, dans la lumière de la nature, les choses invisibles qui doivent devenir visibles sont si clairement indiquées. Nous nous proposons d'expliquer, ensuite, de quelle manière nos yeux peuvent s'ouvrir, et ceci au moyen de cet exemple. La Lune est une lumière, mais qui, cependant, ne permet pas de distinguer les couleurs; mais dès que le Soleil se lève, toutes les cou-

(1) *Zu erfahren.* Palthenius traduit : *pensitandæ;* Forberger : *inquiri.*

(2) Palthenius ajoute : et nous les scrutons par l'examen de l'esprit.

leurs se voient et se reconnaissent distinctement. Semblablement, la nature est une lumière qui luit (1) beaucoup plus que la lumière du soleil. Et, de même que luit la lune en comparaison du soleil, ainsi luit la lumière du nature au-dessus de tout regard et de toute puissance des yeux. Dans cette lumière, les choses invisibles deviennent visibles; et vous devez continuellement vous souvenir qu'il est une lumière qui surpasse l'autre lumière, en éclat.

Nous croyons aux œuvres, et nous devons y croire. Car qui croit peu, les œuvres lui font défaut; car les œuvres témoignent de ce dont elles proviennent. Or, si les œuvres sont visibles, et que ce d'où elles procèdent soit invisible, sachez qu'elles ne sont invisibles que parce que nous ne marchons pas dans cette lumière qui les rend visibles. Il en est de même lorsque nous entendons (2), dans les ténèbres de la nuit, une cloche qui tinte, et que nous ne pouvons pas voir; et, cependant, nous voyons bien l'œuvre de la cloche, c'est-à-dire que nous l'entendons vraiment; et si nous voulons voir d'où provient le son, il faut le faire au moyen d'une lumière. La lune est une de ces lumières; mais c'est une lumière obscure. Le soleil éclaire plus fondamentalement (3). C'est pourquoi il ne convient pas que nous nous contentions de cette lumière qui luit pour les œuvres, et qui les rend visibles; mais nous devons rechercher plus loin, et penser que ce qui fait les œuvres est au-dessus (*mehr ist*)

(1) Palthenius traduit : la lumière de la nature est semblable.

(2) Palthenius a mis toutes ces phrases à la troisième personne du pluriel : ils entendent, etc.

(3) *Am gründlichsten*. Palthenius a paraphrasé ici en toute liberté.

de l'œuvre. C'est pourquoi il convient que la lumière de ceci soit plus puissante. Car chaque chose possède sa lumière propre par laquelle on la distingue, et chaque lumière rend sa chose visible, laquelle demeure invisible en présence d'une lumière étrangère. Donc, si nos œuvres nous entraînent plus loin que nous ne pouvons demeurer en elles, celui-ci en vérité, ne sera jamais rendu croyant dans les œuvres, qui ne voudra pas se laisser conduire par ce signe. Si nous croyons à l'œuvre, nous croirons aussi au Maître de l'œuvre. Car c'est une foi morte et une nature puérile (1), que de ne pas se diriger, des œuvres vers son Maître. Les édifices (2) nous plaisent beaucoup, mais leur maître d'œuvre (3) nous plaît beaucoup plus; les édifices ne nous enseignent rien; la science de l'édifice provient du Maître. Considérez cet exemple: Le Christ était une lumière du monde, mais invisible; car il était homme; ses œuvres l'attestaient. Ceux qui ont reconnu ses œuvres, en sa lumière, se dirigent beaucoup plus clairement qu'ils ne pourraient le faire si toutes les étoiles du firmament brillaient. Nos yeux voyaient les œuvres à la lumière provenant du soleil, mais cette lumière ne pouvait faire connaître le Maître. C'est pourquoi ceux qui voulaient connaître celui-ci et l'avoir visible comme il l'était, ceux-ci avaient besoin de cette lumière qui brillait sur lui et de laquelle il a été dit, par les apôtres: ici nous édifierons trois

(1) *Ein kindische art.* Palthenius a supprimé cette expression.

(2) *Gebew.* Palthenius ajoute: *splendida.*

(3) *Der Meister.* Palthenius et Forberger traduisent: *architectus.* L'expression plus exacte eût été *lathomus.*

tentes (1). Ainsi, chaque chose a (2) sa lumière; et ceux qui ne veulent pas voir, dans la lumière élevée (*Hauptliecht*), les corps invisibles (3) sont devant leurs yeux comme une grande montagne dans une nuit ténébreuse. Ainsi donc, nous devons trouver, dans la nature, une lumière qui doit nous rendre visible (4) ce que ne peuvent faire ni le soleil ni la lune. Qu'il soit donc établi, ainsi, que nous ne voyons l'homme et toutes les créatures que par la moitié; il est nécessaire ensuite que nous poursuivions plus avant.

Donc, de même que saint Denis l'Aréopagite ne pouvait connaître, avec sa propre lumière, ces œuvres qui se produisent sous la croix du Christ, (5) bien qu'il connût astronomiquement le firmament; cependant il ne voulait pas se noyer (*ertrinfen*) (6) dans l'œuvre; au contraire il voulait voir plus amplement le maître d'œuvre (7) de ce monde, et chercher et trouver une autre lumière (8). Ainsi nous devons également ne pas nous noyer dans l'œuvre. Car celui qui cherche et frappe, celui-ci trouve. Mais ceci doit se comprendre, au sujet des œuvres, de cette

(1) Allusion à la scène de la transfiguration sur le Thabor, S. Matth. XVII et S. Marc IX : une lumière apparaît sur le Christ transfiguré, et les apôtres Pierre, Jacques et Jean lui disent : Seigneur, nous sommes bien ici, etc.

(2) Forberger a traduit : n'a pas de lumière(1)

(3) Palthenius traduit fantaisistement : Et ceux qui ténébri- sent (*caligant*) avec la lumière primaire.

(4) Palthenius a interprété très faussement : Nous rendre clairvoyants.

(5) Forberger a traduit : dans la passion du Christ.

(6) Forberger dit : *immergi*.

(7) Werckmeister, Palthenius et Forberger ont traduit : ar- chitecte.

(8) Cette phrase a été supprimée par Palthenius.

manière : bien que nous trouvions des maladies, en nous, dont l'origine ne peut être connue par ce corps visible, cependant ces maladies ne sont autre chose que des œuvres, lesquelles œuvres nous exhortent à ne pas parler (d'elles) (ceci est au-dessus de ma compréhension), mais d'allumer la lumière par laquelle nous pouvons parler. Ceci est du domaine de notre compréhension. Or, si nous la suivons (cette lumière), nous reconnaîtrons que l'autre moitié de l'homme existe également; et que l'homme est non-seulement sang et chair, mais encore un corps qui est trop brillant pour nos yeux trop grossiers; et, en celui-ci, se trouvent des maladies, et, avec toutes celles-ci, les causes invisibles de toutes ces maladies. Je me propose d'écrire sur ces causes, et sur ce corps dans lequel elle opère, afin que (la connaissance) de ces maladies, ainsi que de leurs causes, forme un médecin parfait. Car, de même qu'il a été traité précédemment des maladies (1) corporelles, nous parlerons ici des maladies incorporelles, quoique cependant corporelles en même temps, comme ceci a été expliqué. Cette œuvre nous engage à ceci, car elle indique amplement son maître, et comment elle vient de celui-ci, et comment il est celui qui l'a forgée et construite. Comment ceci doit-il être connu? C'est ce qui sera exposé séparément dans chaque livre et chapitre. Car il faut que vous sachiez, ici, que partout où les œuvres sont faites, elles sont faites uniquement pour que nous recherchions et apprenions leurs causes; car toutes les œuvres sont faites par Dieu. Et comme, en vérité, elles se rapportent à nous, il est de

(1) Palthenius ajoute : visibles.

notre devoir (1) de les rechercher. Car elles ne viennent pas d'une autre cause, sinon que Dieu veut nous donner quelque chose à comprendre par elles, et nous indique ici, par sa divine Providence, que beaucoup de choses merveilleuses doivent être apprises dans ses trésors cachés, par lesquels nous connaissons et découvrions sa profonde et insaisissable sapience, laquelle est sans nombre; et il veut non seulement rassasier nos yeux grossiers, mais encore manifester, par-dessus tout, ses grandes actions (*magnalia*). Puis donc qu'il nous place les œuvres devant les yeux, il convient donc, avec raison, que nous recherchions celles-ci plus soigneusement. Car ce n'est pas pour dormir que nous avons été créés, mais, au contraire, pour veiller, et être prêts et prompts à accomplir toutes ses œuvres.

Pour l'homme qui marche dans la seule lumière visible de la nature, il est un incroyable dépit et une indignation (2), au sens corporel, c'est-à-dire que cet homme peut être assiégié par le Diable, et tellement dominé et gouverné par lui, que le sens corporel ne peut juger autre chose, sinon que cet homme, ainsi obsédé, n'est pas un homme, mais un vrai diable. N'est-ce pas une œuvre extraordinaire de Dieu, qu'il apparaisse que l'homme vivant sur la terre possède (*haben*) un Diable en lui (3) quoique, cependant, l'homme soit l'image de Dieu et non du Diable, lequel est aussi distant que la pierre et le bois? Alors, et autre ceci, il est incroyable, puisque l'homme est

(1) Forberger dit à tort : *Vobis*.

(2) Palthenius ajoute : *offendiculum*.

(3) Forberger traduit : apparaisse Diable.

l'image de Dieu, et qu'il est racheté du Diable par le fils de Dieu, qu'il soit, néanmoins, jeté dans une prison si horrible, et qu'il n'ait pas de protecteur (1). A quoi sert de lui donner une explication, si on ne lui expose pas le chapitre tout entier? Or, ceci n'est vraiment seulement qu'une œuvre, et, par cette œuvre, nous devons croire qu'une cause bien plus grande existe ici. Dieu veut que nous connaissions cette cause, et il ordonne que nous ne délaissions pas cette œuvre comme une œuvre (ordinaire), mais que nous scrutions et étudiions pourquoi elle a été formée ainsi. Car, puisque nous pouvons rechercher et établir (2) à quel usage servent la laine du mouton et les soies qui sont sur le dos du porc, et puisque nous pouvons rapporter chaque chose à ce à quoi elle appartient, et rendre des nourritures crues, savoureuses à la bouche par la cuisson, et construire des poèles pour lutter contre l'hiver, et élever des toits pour préserver des pluies, toutes choses qui, cependant, n'ont pour but que les seules délices du corps, combien ne devons-nous pas rechercher davantage ce qui est avantageux, non au corps, mais à l'éternité elle-même? Car tout ce qui blesse le corps, ceci brise la maison de l'éternité. Or, si le diable habite en cette maison, il la détruit. Or donc, il convient, à juste titre, de rechercher la cause pour laquelle une œuvre doit être faite ici (3). Si la raison visible ne

(1) Palthenius ajoute : et qu'il n'ait aucune prérogative acquise par le mérite du Rédempteur. Il n'y a rien de ceci dans l'original.

(2) Palthenius traduit : puisque le courage et le loisir ne nous manquent pas pour rechercher, etc.

(3) Forberger traduit : pourquoi le Diable fait ceci.

nous éclaircit pas ceci, nous devons chercher l'invisible. Si ceci est recherché à sa propre lumière, ceci est présent, non moins que la lumière visible elle-même. Ainsi, parce qu'un nombre est tiré des œuvres, d'où ensuite il se répand, tant avec la théorie qu'avec la pratique, c'est pourquoi les maladies ensuite viennent dans les rubriques (*verhalen, versalibus*) (1) c'est-à-dire comment ces maladies spirituelles peuvent subsister en nous; cependant cet esprit est visible à sa lumière, puisqu'il est la moitié de l'homme.

Ainsi donc je veux que tu sois averti, lecteur, que, pour comprendre toutes les maladies qui vont suivre, il faut que tu revêtes l'intellect visible. Car toutes les œuvres sont visibles. Il est donc nécessaire que leurs causes soient visibles également. Que ceci ne te trouble pas de voir que toutes ces choses ne sont pas exposées à la lumière du soleil. Mais pense à ceci plutôt combien Dieu est (2) secret même au-delà du soleil. Et si tu es surpris que de telles choses existent, sache qu'en ce lieu nous avons appelé à tort : invisibles, les choses invisibles. Car ces mêmes œuvres nous enseignent qu'elles sont venues d'une autre œuvre. De même qu'une maison est une œuvre qui est visible, et que son maître (3) est aussi une œuvre qui est également visible, ce maître est une œuvre de Dieu et la maison est l'œuvre du maître, de même, puisque nous voyons les œuvres visiblement placées devant les yeux; et si nous avions recherché l'artisan de l'œuvre il

(1) *Versahlen*. Ce terme désigne les lettres initiales des chapitres qui étaient enluminées et de grande dimension dans les anciens manuscrits.

(2) Forberger dit : agit secrètement.

(3) Palthenius traduit : architecte.

nous serait lui-même visible. Dans les choses éternelles, la foi (1) fait toutes choses visibles (*conspicua sichtbar*). Dans les choses corporelles invisibles la lumière de la nature a fait toutes choses visibles. C'est pourquoi ne t'épouvante pas de ce qu'une chose quelconque peut être rendue visible, et n'oublie pas qu'elle n'est pas encore visible (2). Ce qui doit devenir visible, que ceci soit considéré, par toi, comme s'il était déjà visible. Un enfant, dès qu'il est conçu, est déjà un homme (3). Et, bien qu'il soit invisible, en quoi nuit-il au visible? Il est semblable à quelque chose qui est invisible (4). Et, par ceci, lecteur, je mets fin à la préface, en me défendant ici, que tu ne me juges pas avant d'être parvenu au fond du sujet. Car, puisque tant d'œuvres illustres apparaissent, et nous invitent, et nous obligent elles-mêmes à les approfondir, principalement à cause de ceci que, non seulement moi, mais plusieurs autres ont enseigné et découvert diverses choses touchant ceci, et cependant ne sont pas parvenus à la lumière, les contemplations de ce genre du microscope sont jugées, par beaucoup, prestigieuses, diaboliques, vénériques, augurales et superstitieuses, quoique ce soit faux et à tort, comme il sera conclu dans les livres suivants. Adieu.

(1) Palthenius traduit : les choses de la foi !

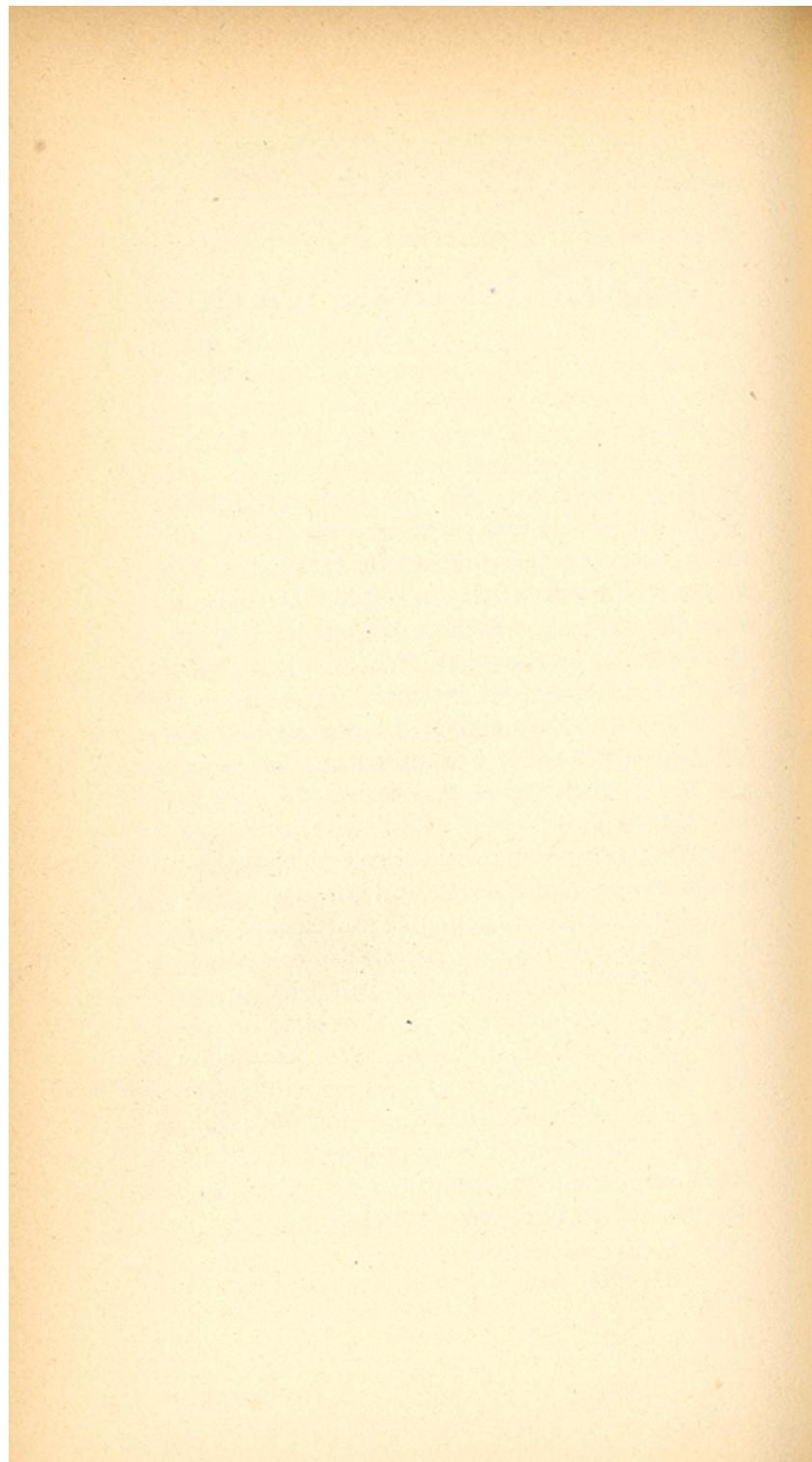
(2) Palthenius a amplifié et déformé cette phrase.

(3) Cette phrase manque dans l'édition de Bitiskius.

(4) Palthenius a omis cette phrase.

ARGUMENT DES LIVRES SUIVANTS

R, maintenant, afin que vous connaissiez ce que nous allons rapporter dans les livres suivants, sachez que la Philosophie est double. Ainsi, de même, il y a deux voies de la médecine. Dans l'une il a été traité des maladies corporelles. Ensuite il sera traité des incorporelles, divisées en quatre livres, et pourquoi elles sont invisibles, et pourquoi elles doivent être rendues visibles. Le premier (livre) contiendra les maladies que nous donne la Foi et tout ce que la Foi peut comprendre. Le second traitera des impressions du ciel caché, savoir par quelle manière et pour quelles raisons celui-ci agit en nous. Le troisième traitera des maladies de l'imagination (eimbildung) et comment celle-ci opère sans aucune matière, Le quatrième traitera des secrets des forces naturelles qui opèrent en dehors de toute raison corporelle, par la propriété de leur corps. Et comme ces choses sont des œuvres de la nature, c'est pourquoi elles sont également recherchées par moi. Et puisqu'un livre, c'est-à-dire celui de la guérison (*de sanatione, heilung*) est imparfait, c'est pourquoi il est ajouté, après les quatre livres susdits, un cinquième, par quoi chacun recevra pleinement satisfaction.





COMMENCEMENT DU
PREMIER LIVRE
DES CHOSES QUI ADVIENNENT A L'HOMME
PAR LA FOI

CES choses doivent être basées (gegründet) sur l'enseignement du Christ. Car il est impossible à la raison humaine (1) de les approfondir, car elles proviennent (*fleust, dimanant*) d'Adam. Mais, puisque cette doctrine a été proposée, elle doit être dirigée puissamment dans la foi (2). Les forces (*virtutes, Fräfte*) de la foi ne peuvent être approfondies par l'homme, par lui-même. Parce qu'elle (la foi), est, en ceci, la plus haute lumière qui indique la base, ce que nous devons comprendre dans cette foi. Car, de la même manière que Dieu nous a donné une base (*Grund*), afin d'apprendre dans la médecine corporelle (*leiblicher*) (3), et, de même, dans les herbes, dans les pierres, dans le cours du ciel, et autres semblables, et que nous soyons émerveillés,

(1) La version de Forberger dit : laquelle descend d'Adam.

(2) Forberger traduit : la raison doit donc comprendre la doctrine du Christ par une foi très ferme.

(3) Palthenius traduit : afin que nous apprenions la médecine naturelle, dans les herbes, les pierres, etc.

en ceci, par une telle merveilleuse recherche de la nature. Maintenant, alors, nous expérimenterons ce qui est dans l'*Eufragia* (1), et ce qui est dans les autres choses analogues. Car les œuvres sont ainsi des causes et des motifs pour établir solidement la vraie compréhension.

Sachez donc ceci, que toutes choses n'ont pas été placées dans de tels objets (*objecta*) pour n'expérimenter seulement que ce qui concerne le corps visible ; ceci n'est qu'une partie (2). Mais, au contraire (3) aussi dans les paroles de la très sainte (*höchſten*) Ecriture, dans laquelle est rédigé l'objet (*objec-tum*) par lequel nous pouvons rechercher chaque chose, ainsi qu'il appartient à mon entreprise (d'écrire) sur la foi.

Vous savez comment l'Evangile donne un bref exposé (*begriff, synopsin*) de la force (*frafft, virtus*) et de la puissance (*Macht, potentia*) de la foi ; et il dit, à ce propos, la sentence suivante : Il est dit que si vous aviez une foi seulement comme un grain de sénevé, et si, dans cette foi et dans la force de celle-ci, vous disiez à la montagne : montagne, jette-toi dans la mer, il en serait ainsi (4). D'où, sachez que notre force (*stärke, robur*) que le corps possède de (aussi) la chair et du sang (5), n'est qu'une force minime :

(1) *Eufragia* désigne une section du genre *Bartsia*, herbes annuelles visqueuses ; on les englobe parfois dans le genre *Euphrasia*, qui fait partie des Scrophulariacées.

(2) Forberger ajoute : de l'homme.

(3) Palthenius ajoute : consistant.

(4) Cf. S. Matth. XVII, 19. S. Luc, XVII, 6.

(5) Palthenius a déformé cette phrase ainsi : notre force qui consiste dans la solidité du sang et de la chair.

et toute notre force réside seulement dans la foi. Et, de même que nous pouvons facilement et légèrement prendre un grain de sénevé dans notre main, et le jeter dans la mer sans ressentir aucune pesanteur, de même, nous pourrions jeter aussi doucement et aussi légèrement la grande montagne dans la mer, par le moyen de notre foi.

De ceci nous devons comprendre, dans la foi, que des actions merveilleuses adviennent en elles, ce que le corps visible n'ose pas se proposer en son esprit (1). Voyez ceci pour Samson ; comment était son corps ? (2) Il n'était rien ; sa foi était sa force. De même pour Iosuah et pour d'autres semblables, qui, tous, nous montrent que notre corps terrestre ne possède pas de force, mais que toute la force que nous pouvons avoir et employer doit se tenir en la foi. Et comprenez également que la puissance de la foi, telle qu'elle est maintenant indiquée, doit être connue.

Mais, comprenez plus amplement ceci également ; une telle chose est également possible aux esprits ; et ils peuvent précipiter le mont Olympe dans la mer Rouge. Ils peuvent encore verser la mer Océanique sur le mont Etna, et autres choses semblables, si Dieu en décide ainsi. Sachez donc, d'après ceci, que les esprits n'ont pas de corps, ni de sang, ni de chair ; et cependant ils possèdent la force. Ceci provient de la foi qu'ils possèdent. Remarquez donc, d'après ceci, que cette citation abrégée (*Summa*) de

(1) *In sein sinnen*. Forberger a traduit : *in animum*. Palthenius a supprimé ce mot.

(2) Palthenius dit : de quelle force.

l'Evangile parle comme si le Christ eût voulu dire : Qu'êtes-vous, ô hommes, dans vos forces ? (1) Je vous dis donc où vous devez prendre vos forces, savoir : dans la foi (auß dem Glauben). Si vous aviez de la foi, seulement de la grosseur d'un grain de sénevé, voyez que vous seriez aussi forts que le sont les esprits (die Geiste). Et, bien que vous soyez, en ce moment, des hommes (*Menschen, homines*), votre force et votre puissance est semblable à celle de tous les esprits, comme celle qui est en Samson. Remarquez, de là, comment, par le moyen de notre foi, nous devons esprits. Et tout ce que nous accomplissons au-dessus de cette nature terrestre, c'est la foi qui opère à travers nous-mêmes, avec un esprit (2); et nous ne sommes rien moins que comme l'esprit. Et c'est semblablement ainsi que parle le Christ : Si vous aviez une foi comme un grain de sénevé, et si vous étiez des esprits terrestres, combien seriez-vous plus puissants si votre foi était (grosse) comme un melon ? Et de combien surpasserions-nous les esprits, si elle était comme les grosses citrouilles ? etc.

Sachez donc, maintenant, en toutes ces choses, combien l'homme, par sa foi, a de pouvoir pour ceci et ce pouvoir demeure à l'homme sur la terre. Et, par cette force de la foi, il surpasse les esprits et les subjugue, puisque tous les esprits doivent se tenir immobiles devant lui. Or, puisque l'on combat, par la foi, contre les esprits qui, autrement, nous feraient la guerre, ils doivent ainsi se tenir tranquilles, et nous

(1) Forberger ajoute : rien du tout, en vérité.

(2) Zu einem Geist. Palthenius a traduit : *Spiritus instar.*

fuir; et nous en subjuguons beaucoup avec une foi minime. Ceci doit être compris dans le même sens que si un gros pain de ménage (*Haußleyb brot*) était sur la table, et si notre foi n'était pas plus grosse que la plus petite miette qui en soit détachée, nous serions assez forts contre les esprits (1); combien plus le serions-nous si nous en mangions un gros morceau? et supposons également que la foi soit comme un tel pain tout entier! En ces choses, il faut comprendre plus amplement, qu'une telle foi a été portée, de la première création en nous, et que Moïse, Abraham et autres semblables, l'ont tous soutenue dans leurs forces. C'est pourquoi ils se sont montrés des hommes extraordinaires (*wunderbarliche, mirabiles*), opérant merveilleusement au-dessus de la nature humaine. Sachez donc également, derechef, au sujet de ceux qui n'ont pas eu cette foi, mais, au contraire, se sont confiés dans cette sapience, puissance et force erronée, que ceux-ci ont été vaincus par les esprits; et ils ont tellement amoindri l'homme (2), que celui-ci a fléchi le genou devant eux, comme devant un roi puissant; et ils ont adoré celui-ci comme s'il était Dieu.

Ceci n'est-il pas une force, qui est apportée à l'homme sans aucune nourriture ni armes? et ce qui n'a ni chair, ni sang (3), contraint celui-ci à s'incliner. Qu'est cette force, sinon la force des esprits? Autrement, ils n'en ont point.

(1) Palthenius ajoute : *et validi insurgeremus.*

(2) *Und haben den Menschen darzu bracht.* Palthenius a traduit : *eoque ignominice redacti.*

(3) Palthenius ajoute : *ni os.*

Maintenant, sachez, de plus, au sujet de cette force, qu'elle existe aussi dans les diables ; au sujet de laquelle remarquez à part cette explication. Ils ont tous la foi ; et ils tiennent leur force de celle-ci. D'où il s'ensuit deux choses : le bon usage (de la foi) et le mauvais usage. Le bon usage consiste en la foi elle-même ; le mauvais usage est ce dont je vais parler plus amplement. Les diables ont mésusé de leur foi. C'est pourquoi ils ont été chassés (1). La foi ne leur a pas été retirée ; mais seulement la permission de Dieu a été établie au-dessus d'eux (2). D'où, si la foi ne leur a pas été reprise, ils ont également le pouvoir de jeter les montagnes dans la mer, et autres choses semblables. Ils ont aussi le pouvoir, par le moyen de leur foi, de donner la santé ou la maladie (3). Et, de même que le soleil éclaire le bon et le mauvais, l'un autant que l'autre, ainsi peut également agir le diable envers l'homme. C'est pourquoi il peut produire des signes bons ou mauvais. Car, autant de foi demeure en lui, autant il est puissant (4). Or, de même qu'il faut comprendre la foi dans les esprits, de même elle doit être comprise par rapport à l'homme, de ce que nous pouvons blesser une autre personne invisiblement, bien où mal employer la foi, comme Dieu nous le permet. Et les contusions de ce genre, qui sont faites par de telles forces, ne doivent pas être comprises ni démontrées autrement, que comme Samson a démontré comment, avec une

(1) Palthenius ajoute : du ciel.

(2) Forberger a traduit : *Dei providentia ipsis imperat.*

(3) Bitiskius, qui a imparfaitement copié Palthenius, dit seulement : de rendre malade.

(4) Forberger a supprimé cette phrase.

mâchoire, il a battu une si grande quantité de peuple. Car un tel combat (*schlagen, occisio*) est une permission de Dieu, et, chacun possède la foi de Samson, et ils sont nombreux, si Dieu voulait leur donner la volonté d'employer cette foi sur terre ; mais il ne le veut pas.

Et, bien que la foi ait le pouvoir de nous permettre de chasser les diables et les esprits, dans cette même puissance, et de jeter les montagnes dans la mer, cependant nous ne devons pas le faire. Nous devons croire, et il est suffisant de croire (1). Samson eut la foi, et il accomplissait ce qu'il croyait, parce que cela était nécessaire (2). Et si, à l'heure présente, une nécessité semblable existait, il existerait encore plus de Samsons dans le monde. Mais nous devons croire à l'Ecriture et à l'Evangile, et savoir, de cette manière, que nous pouvons ceci, mais que nous ne devons pas agir comme le fait celui qui arrache un œil, afin qu'il ne soit pas incommodé par celui-ci. Ce que nous croyons, il ne nous est pas permis de le mettre en œuvre. Car celui qui se dirige vers l'œuvre (3) s'éloigne de la foi, et désire la damnation (4). Car Dieu n'a jamais dit, à propos de

(1) Palthenius dit : *in hac fiducia, quiescendum.*

(2) Forberger traduit : il faisait ce qu'il croyait.

(3) Paracelse sous-entend ici : pour obtenir la preuve de sa foi.

(4) Il ne faudrait pas interpréter ici le mot « œuvre » dans le sens de « bonnes œuvres » et croire que Paracelse soit entaché ainsi de protestantisme. Il s'agit, ici, de l'œuvre magique, c'est-à-dire de l'emploi de la force virtuelle qui réside en nous par la foi, et qui nous permet de réaliser des miracles si notre volonté s'y exerce puissamment. L'emploi de ces forces doit être fait avec beaucoup de discernement, car il peut entraîner des conséquences redoutables.

ceci, que nous devions désirer d'agir, mais que nous sachions seulement en quelle puissance la foi se tenait en nous. C'est pourquoi beaucoup de choses nous ont été prouvées par des exemples par les anciens, dans l'Ancien Testament (1). Et, également par les modernes, dans le Nouveau Testament, par lesquels il a révélé la puissance de la foi. Et, bien que nous cheminions sur la terre, dans la chair, cependant si grande (2) est la foi que nous avons dans le créateur de toutes choses, que nul ne peut en parler (3). Et elle ne s'empare de personne, sinon de celui qui l'a rejetée (4). D'où elle opère de deux manières : dans les hommes bons, pour les bonnes choses ; dans les hommes mauvais, pour les choses mauvaises. Au sujet de celle qui est dans les bonnes choses, il n'y a rien à écrire. Mais au sujet de celle qui est dans les choses mauvaises, remarquez ce qui suit.

Donc, si nous avons une foi, et que nous nous égarions, avec celle-ci, dans les choses mauvaises, c'est ce que la sainte Ecriture appelle, dans notre langue allemande : *Versuchen*, tenter. Car nous tentons Dieu, ici, et nous voulons employer ici notre foi à ce pourquoi elle ne nous a pas été donnée (5). Nous voulons ainsi éprouver si ceci est vrai ou non ; et

(1) Palthenius a déformé singulièrement cette phrase : *Deus autem ipsem illius exempla quædam in veteri testamento exhibuit.*

(2) Palthenius ajoute : et efficace.

(3) On lit, en marge de l'édition de Palthenius : Combien grande est la force de la foi, même dans les infirmes.

(4) *Hinwirfft*. Palthenius ajoute : *ultra citroque*.

(5) Forberger tourne ainsi la phrase : nous ne voulons pas employer la foi à ce pourquoi elle nous a été donnée.

nous ne devons pas tenter (1). Mais nous devons croire plutôt que de tenter ; et nous ne voyons pas ainsi les effets (2) des paroles, et ainsi nous demeurons purs dans la foi (3). Car c'est une singulière prière envers Dieu : ne nous induis pas en tentation (4) c'est-à-dire ne nous permets pas la tentation. Car, si le désir de sa tentation suit l'action de Dieu, il prend soin de son âme. C'est pourquoi ce qui n'est pas accompli (5) et qui n'a pas son précédent (6), est une délivrance du mal. Car Dieu ne laisse pas non plus les esprits accomplir ce qu'ils veulent, sinon, il n'est pas d'œuvre qui demeurerait en son état (7). Mais ils n'en peuvent pas la moindre partie, ni nous non plus. Nous pouvons aussi rejeter toutes les montagnes et collines hors de la route, et marcher dans la plaine ; mais ceci n'a pas lieu. Car Dieu veut qu'elles restent en place. Dieu te donne d'aller comme tu veux (8). De même qu'un charpentier qui sait construire une maison, peut et sait la construire sur un

(1) Palthenius a omis cette phrase.

(2) Littéralement : les œuvres.

(3) Forberger a considérablement modifié ce passage.

(4) C'est à tort que l'on dit, en français à la fin du Pater : « ne nous laissez pas succomber à la tentation ». La Vulgate dit : *Et ne nos inducas in temptationem* (S. Matth. VI, 13. S. Luc, XI, 4) : ne nous *induis* pas en tentation. Le texte grec des Septante dit : εἰσενέγγιξεν, littéralement : apporter, introduire.

(5) Forberger traduit : ce que notre volonté n'accomplit pas.

(6) Fürgang. Palthenius traduit : *ex voto succedit*.

(7) *In seiner statt*. Palthenius traduit, en amplifiant : *inversum et inexpugnatum*. Forberger dit : il n'est pas de montagne qui demeurerait en son lieu.

(8) Palthenius n'a pas traduit exactement cette phrase ; il dit : *procedas tuto quoquo velis*.

pré ou sur une prairie, autant que le maître de ce pré le permet; sinon ceci n'a pas lieu. Ainsi ceci est un point (1) dans le mauvais usage des forces de la foi.

Comment la Foi rend le Corps malade

Mais pourquoi rapporté-je toutes ces choses, puisque je n'ai pas encore atteint ce qui fait l'objet de mon propos, savoir: que la foi rend le corps malade. Mais, maintenant, (parlons) d'un autre point du mauvais usage, et qui est celui-ci. De la même manière qu'un médecin, qui a en son pouvoir les bonnes médecines, tel il est, tel il peut coopérer. Il peut, par leur moyen, guérir le malade; il peut aussi le tuer (2). Car il peut lui donner de la mélisse pour le rendre à la santé; il peut également lui donner de l'arsenic pour le faire mourir. Mais comment faut-il comprendre ceci? Non autrement qu'ainsi: que nous pouvons, nous hommes, par le moyen de la puissance de notre foi, opérer le bien ou le mal, l'un envers l'autre, de la même manière que le maître du terrain laisse agir son charpentier comme il le veut. Ainsi notre foi n'est pas autre chose que comme un outil d'artisan. Ce même artisan qui forge un couteau, frappe son prochain avec celui-ci, et blesse son corps; et, sans couteau ou autre chose semblable, il ne peut le blesser. Il faut comprendre ceci pa-

(1) *Puncten*. Palthenius traduit: *exemplum*.

(2) Forberger a supprimé tout ceci.

reillement, lorsque nous voulons mésuser de la foi (1), et la détourner de ce pour quoi elle nous a été donnée, et diriger la force de notre foi dans une fausse voie, et nous échapper de la vraie; et nous croyons que la vraie est la fausse et que la fausse est la vraie. C'est pourquoi ce mauvais usage, provenant des forces de notre foi, fait que nous disons : que ceci soit ; et il forge cette arme qui fait que nous croyons que ceci ou cela existe.

Or, sachez, de plus, que cette même chose forgée (*geschmidet, fabricatum*), que nous appelons autrement corporellement; une arme (2), nous pouvons très bien l'appeler un esprit. Car un esprit peut, sans mains ni pieds, faire ce que fait un homme ; par conséquent, s'il opère également, il ne lui est pas dissemblable. Mais un bref enseignement doit être donné au sujet de cette forge (*schmiedung, cusio*), (3) parce que la foi veut avoir un tel ordre. Si nous avons une maladie dans quelque pays (4), et qu'il nous paraisse que c'est une expiation, une vengeance ou un fléau, il en est ainsi. Et, bien que ceci soit naturel, cependant la foi fait ceci non naturel, et l'amène au point que personne ne peut s'en sou-

(1) Tout le passage suivant, jusqu'à : que nous appelons corporellement une arme, est supprimé dans l'édition de 1566 et dans Forberger.

(2) Palthenius supprime cette dernière phrase, et dit : comme un couteau ou une flèche.

(3) Forberger a traduit : « recevez un bref enseignement pour la fabrication de l'arme de la foi. » Mais rien, dans l'original, n'autorise cette traduction.

(4) *Ein krankheit im Landt.* Palthenius tarduit : *morbus Epidemicus.*

venir (1) au moyen des signes naturels, et fait également que toute aide naturelle est perdue (2). D'où se produit l'arme que forge la foi. Car si nous pouvons faire le bien, nous pouvons aussi, par elle, faire le mal. Et, de même que la montagne est précipitée dans la mer, l'efflorescence (3) de la foi est renversée. Car la foi peut, en elle-même, produire toutes les espèces d'herbes; une ortie invisible, une chéridoine invisible, une Trioll (4) invisible. Et ainsi, chaque chose qui croit, dans la nature terrestre, peut aussi apporter la force de la foi. Ainsi la foi peut aussi produire toutes les maladies. Mais il y a une erreur en ceci, un obstacle (5), en ce que Dieu a donné la force et le pouvoir, mais ne permet pas que personne en fasse usage (6). Nous avons le pouvoir de nous tuer les uns les autres, et de nous susciter beaucoup de maux les uns les autres (7); mais

(1) *Sich errinneren*; Palthenius a traduit : *extricare*. Forberger amplifie : *colligere aut coniucere speciem morbi*.

(2) *Verloren*. Palthenius a traduit : *frustaneum*; Forberger : *frustra adhibeatur*.

(3) *Gewechs*. Palthenius a traduit : *germen*; Forberger : *fructus*.

(4) *Trioll*. Palthenius a omis ce terme, et l'a remplacé par : etc. Forberger l'a omis également. L'édition de Strasbourg, 1616, porte : *Triol*. Ce terme est inconnu de tous les lexicographes.

(5) Palthenius résume ces deux termes par : *differentia*; Forberger dit seulement : *impedimentum*.

(6) Forberger a ajouté : dans les choses naturelles. Palthenius a déformé ainsi cette phrase : Dieu permet ou prohibe de faire ceci.

(7) Forberger ajoute : comme de tuer quelqu'un par le couteau; puis il supprime toute la suite jusqu'à : car nous sommes comme les esprits, etc. L'édition allemande de 1566 présente cette même différence.

nous ne devons pas le faire. Or, la foi peut le faire ainsi selon ses forces. Car les choses corporelles donnent des exemples, combien elles sont puissantes, et combien de maux ou de biens elles peuvent causer. La foi agit de même avec ses forces. Car nous sommes comme les esprits, auxquels toutes choses sont possibles, en accomplissant invisiblement ce que le corps fait visiblement.

Comme il a été dit, la foi ne peut être retranchée de nous-même, et donne un instrument qui est formé, pour chacun, comme une arme (1). Et, par la même voie par laquelle la terre peut blesser l'homme, par la même voie, également, elle peut aussi l'empoisonner. Et tout ceci, par la force de la foi, de cette foi par laquelle nous jetons la montagne dans la mer. Car ce serait une mauvaise projection (*werffen, jactus*), que de faire descendre la montagne dans la mer. Mais si nous mésusons de la foi, et que nous croyions ce qui incline au mal pour notre prochain, par notre foi sérieuse (2) nous commandons (3) aux hommes de mourir, ou de devenir contrefaits ou boiteux. Les maladies naturelles sont converties en maladies non naturelles (*unnatürlich*). Et si de telles superstitions (4) se trouvent (5) dans un pays, il en ad-

(1) Palthenius a amplifié inutilement cette phrase si simple. Forberger a supprimé tout ce qui suit jusqu'à : mais si nous méprisons, etc.

(2) Palthenius ajoute : *intentam*.

(3) Littéralement : les hommes sont commandés à mourir ; *gebetten*. Palthenius traduit : par des prières ; Forberger : *imprecando*.

(4) Forberger traduit : *persuasiones*.

(5) *Seind*. Palthenius traduit : *gliscunt* ; Forberger : *dominantur*.

vient, au médecin, comme au Christ dans sa patrie, qui ne pouvait pas accomplir beaucoup de signes (1) en celle-ci (2). Car ils ne croyaient pas comment la foi les soutenait (3); au contraire, ils se croyaient l'un l'autre attachés au malheur; c'est pourquoi il les laissait demeurer ainsi (4). Car Dieu veut que nous marchions dans la vraie (*recht*) foi. Et si nous marchons dans la vraie foi, ainsi nous pouvons nous-mêmes nous guérir en croyant. Mais Dieu ne veut pas ceci. Au contraire, il veut que nous portions la foi à l'intérieur, et que nous croyions que la possibilité (*die möglichkeit*) est en nous, et nous ne devons pas l'indiquer aux yeux extérieurs (5). Et c'est pourquoi il veut que ceci soit secret, c'est-à-dire dans la foi, et non prouvé. C'est pourquoi les médecines nous ont été constituées, qui doivent produire envers nous les œuvres de la charité divine, et laissent reposer (*ruhen, quiescere*), au moyen des œuvres, la foi par laquelle nous pouvons cependant traverser l'eau à pied sec (6). Pourquoi donc Dieu décide-t-il que, par la force de la foi, nous nous donnions l'un l'autre les maladies, et que nous nous rendions l'un l'autre malades ou bien

(1) Palthenius ajoute : *miracula*.

(2) Allusion à la parole : *Nemo propheta acceptus est in patria sua.* S. Luc. IV, 24.

(3) *Helt.* Palthenius traduit : ce que la foi commandait; Forberger dit : à cause de la foi fausse et vénéneuse des habitants.

(4) *Liess ers auch bleiben.* Palthenius traduit : ce à quoi le Christ acquiesçait.

(5) Palthenius traduit : ces choses n'ont jamais été soumises aux yeux externes. Forberger a supprimé tout ceci.

(6) Tout le reste de cet alinéa a été supprimé par Forberger ainsi que dans l'édition de 1566.

portants, par la superstition ? C'est Dieu qui est juge de ceci.

Discernement de la Foi

Mais, afin que la foi soit tout à fait discernée, ce n'est pas la foi dans le Christ, celle qui sauve (*felig macht*), mais, au contraire, c'est seulement la foi innée que nous avons en Dieu le Père. C'est pourquoi la foi par laquelle nous serons sauvés n'est pas exposée ici; il n'a pas été traité, jusqu'à présent, de cette même foi, car cette foi vient du Christ et retourne en lui. Car celui-ci ne proclame pas que, si nous croyons en lui, les montagnes se jetteront elles-mêmes dans la mer; mais, au contraire, il proclame que si nous croyons en lui, nous serons sauvés par lui. Le Christ lui-même, comme Fils de Dieu, n'a délivré personne des maladies ou de la mort. C'est pourquoi il est reconnu comme la seconde personne dans la Divinité, ce qu'il a fait par cette force. Lorsqu'il est venu sur la terre, son office n'a pas eu d'autre but que de nous délivrer du Diable, de la terre et de l'enfer. Mais c'est pour ceci qu'au bas peuple, qui ne voulait pas croire à l'Ecriture et aux autres témoignages (1), il a révélé lui-même les signes et les œuvres (2), ce que personne ne pouvait faire, mais seulement Dieu, et afin qu'ils voient et croient, par le

(1) Palthenius traduit : qui ne pouvait devenir capable (de comprendre) l'Ecriture, etc.

(2) *Die werck*. Palthenius a traduit : *miracula*.

moyen des œuvres, qu'il était le Fils de Dieu (1). Mais remarquez, en même temps, comment la santé (*das gesund, sanatio*) est séparée (*scheidet, distincta*) (2). Si le Christ rend la santé, ou que d'autres le fassent en son nom, ceux qui sont guéris le sont par la vertu de Dieu, et non pas par leur foi propre; mais, au contraire, c'est par leurs prières et leurs supplications adressées par le Christ, qu'ils ont obtenu la miséricorde du Christ, de telle sorte que, par le moyen de cette même miséricorde, il les a délivrés de la maladie et des infirmités.

Mais pourquoi dis-je ceci? Je veux (3) que vous compreniez ceci, que tous ceux qui, par de semblables prières et vœux, et par la miséricorde du Christ, n'ont pas été guéris, et cependant ont été guéris d'une façon merveilleuse (*wunderbarlich, miro modo*), selon la foi ont été guéris par leur propre croyance. C'est de cette guérison (4) que j'ai entrepris de traiter. Car nous ne devons pas guérir par notre foi, mais par la miséricorde divine. Car, de cette façon, nous ne pouvons pas, par la foi, donner la vue à un aveugle-né, ni, par la foi, rendre la vie à un homme mort (5), mais seulement obtenir, par la prière, de la miséricorde divine, qu'elle accom-

(1) Palthenius ajoute : *altissimus*.

(2) Forberger a omis cette phrase.

(3) *Ich will.* Palthenius traduit cette expression par la périphrase suivante : *meus nimirium ac consilium nostrum est (?)* Forberger a supprimé ceci et l'a remplacé par des etc., puis a ajouté : *Si modo ita Christo placeat, et misericordia ejus ita ferat.*

(4) *Gesundwerdung.* Palthenius ajoute : *seu convalescentia.*

(5) Toute cette phrase a été supprimée par Forberger.

plisse ceci. Mais si nous faisons usage de notre foi, simplement, pour jeter la montagne dans la mer, et qu'un esprit entre en nous, alors nous tombons dans l'orgueil, en ce que nous refusons la prière et la demande de la miséricorde, en nous considérant, nous-mêmes, comme des dieux, et usant de la force et de la puissance de notre foi, pour nous rendre boiteux ou malheureux par la foi (1). C'est pourquoi Dieu permet (2), afin que nous voyions la puissance, la force et la vertu de notre foi, que nous nous rendions nous-mêmes malades par la foi et que nous nous croyions guéris de même; ceci, selon le droit allemand (3) seulement, s'appelle une vie désespérée, en laquelle, oublieux de notre Dieu et de sa miséricorde, nous vivons dans notre propre erreur et obstination, ce qui nous conduit au désespoir.

Or, sachez, de plus, que toutes les maladies qui existent maintenant dans le monde entier, à l'origine du monde, ont toujours surgi l'une après l'autre; c'est pourquoi elles ont paru étranges (*frembd*) et singulières (*selßam*) au peuple, et, par leur étrangeté et singularité, ont été présumées être un fléau et un châtiment (4); et ils ont invoqué aussi, dans ce cas (5) les hommes les plus considérables et les plus puissants, pour se trouver sous leur protection contre ces plaies (6), d'où ils sont tombés dans les supers-

(1) Forberger a supprimé cette phrase.

(2) Palthenius ajoute : souvent.

(3) Palthenius a supprimé ceci.

(4) Forberger ajoute : divin.

(5) Palthenius ajoute : *in iis augstiis.*

(6) Forberger dit : pour qu'il détourne d'eux-mêmes ces plaies.

titions, et n'ont pas considéré que tout fléau doit être écarté d'une toute autre manière (1). Et ainsi, la foi a été mal employée ; et, dans ce mauvais usage (de la foi), les Egyptiens se sont montrés les plus puissants ; et il s'est développé également chez les païens et forma leur idolâtrie ; et ce mauvais usage de la foi et cette superstition se continuèrent jusqu'à ce que vinssent Esculape et Machaon (2), qui se sont attachés si fortement aux principes de la médecine et du cours naturel, et qui ont reconnu que les maladies doivent être considérées comme naturelles, et qui les ont décrites dans les livres, et ont révélé comment la nature opère ici, et non les fléaux et les châtiments (3) ; et ainsi ils ont apaisé la foi perverse et le mauvais usage de celle-ci, ainsi qu'il convient au médecin de connaître ces choses. Mais tout ceci, qui est méprisable (4), s'est accru également parmi les chrétiens ; et, de même que les païens ont eu leurs prêtres d'Apollon (*Apollinische Pfaffen, Sacerdotes Apollineos*), les noms ont été intervertis par de tels prêtres (5) et sont devenus Antonistes (*Antonisten*) (6) et Wolfgangistes (*Wolff-*

(1) Forberger ajoute ici, en marge : Les maladies naturelles changées en maladies préternaturelles, par la loi insensée des hommes.

(2) Voir note page 238.

(3) *Die Plage und straff.* Palthenius qui a altéré tout ce passage, traduit : *plagam pænae*.

(4) *Unangesehem.* Palthenius traduit : la superstition de ce genre. Forberger dit également : ces superstitions.

(5) *Durch solche Pfaffen.* Palthenius a traduit : les Chrétiens ont interverti les noms de ceux-ci.

(6) Voir note page 295.

gangisten) (1) pour Apollonistes ; et ainsi ils ont agi (2) dans la foi, ils ont jeté la montagne dans la mer, et ont oublié (3) toute miséricorde et prière envers Dieu, mais seulement ce qui résulte et provient de la belle apparence (4).

Mais quant à ce qui existe actuellement, nous nous jetons l'un l'autre la montagne dans les jambes, dans le ventre et autres semblables ; et il n'est pas un seul membre, en nous, qui soit à l'abri de cette montagne, et pas une maladie à laquelle la montagne ne soit étrangère. C'est pourquoi les maladies sont extranaturelles (*unnatürlichen*). Or, ce qui, par la foi (a projeté) la montagne dans la mer, ceci même doit, de nouveau, être rétabli par la foi, en son lieu propre ; et c'est là l'art de la médecine dans ces maladies.

Or, il est nécessaire qu'une superstition naisse du mauvais usage de la foi, et pendant que nous jetons la montagne, nous devons agir (*handlen, negotium sumere*) (5) avec la montagne. C'est-à-dire nous choisissons les saints pour la montagne (6), et nous les jetons les uns aux autres avec ceux-ci. Maintenant,

(1) Saint Wolfgang fut évêque de Regensburg au x^e siècle. Nous n'avons pas de détails sur la secte à laquelle Paracelse fait allusion.

(2) *Gehandelt*. Palthenius traduit : *insurgentes*. Forberger a supprimé ce passage.

(3) Palthenius ajoute : *turpiter*.

(4) Palthenius ajoute : *et fucum*.

(5) Forberger traduit : *tractare montes*.

(6) *Die Heyligen machen wir zu Bergen*, Forberger a traduit : *ex sanctis facimus montes*, ce qui n'est pas exact ; et Palthenius a dit : *sanctos constituimus montes*, ce qui l'est encore moins. Au demeurant, la phrase allemande, qui n'est pas très significative, les a embarrassés tous deux.

nous ne pouvons pas ici jeter les saints; mais la foi nous sculpte (*Schniſſlet, sculpit*) les saints, et, par sa force, elle jette dans la mer ce par quoi nous croyons. Et, de même que la foi sculpte et contrefait les saints, cette sculpture et cette contrefaçon sculptent et contrefont également ce qui jette les saints dans la mer. C'est de la que (proviennent) les images (1) de bois. Et, de même que le corps se comporte et joue (2) suivant sa fantaisie, la foi opère (3) également, et en forme ainsi une larve (4), de cette même puissance sancti-spirituelle (*geistheyligen*). Elle est jetée en nous, de la même manière que si tu prenais le chef de saint Denis, ou la roue de sainte Catherine, ou le crochet (*heclin, uncus*) de saint Wolfgang (5), et si tu les jetais à un paysan à travers la figure. Car si de tels saints font les maladies non naturelles, il en est de même en cette circonstance. Car le corps et l'esprit de celui-ci, dans la foi, courrent chaque fois l'un auprès de l'autre, et l'un est aussi bon que l'autre.

Qui donc voudrait ainsi contredire que, puisque la force que Dieu nous a donnée dans le corps terres-

(1) *Bilder*. Palthenius et Forberger ajoutent : statues.

(2) *Braucht unnd Spilt*. Palthenius traduit : *ludit et gesticulatur*.

(3) *Possierfs*. Palthenius n'a pas compris le sens de ce terme qui vient du haut allemand : *Posse*, et signifie : former une effigie.

(4) Ce terme est, à peu près, l'équivalent du mot allemand : *ein Geistgötzen*, esprit idolâtre. Palthenius traduit : *Spiritale dolum*, une fourberie spirituelle. Sa traduction est, d'ailleurs, inexacte en ce passage ; Forberger dit : statue spirituelle.

(5) Forberger ne mentionne pas le bâton de Saint Wolfgang, et a supprimé ce qui se rapporte à Saint Denys et à Sainte-Catherine.

tre, est employée à de telles idoles de bois (*zu solchen hölzenen Göttern*) (1), la force de la foi, qui est l'homme invisible (2), ne puisse pas être employée également à de telles idoles? Car, ce que montre et fait le corps, la foi le fait tout pareillement (3). C'est pourquoi, sachez, à cause de cela, que si de telles maladies ou guérisons de ces saints existent, ce n'est pas le diable qui les fait, mais nous-mêmes. Mais il ressent une joie et une volupté (4). Ainsi, une fois pour toutes, la foi peut produire (5) ce que le corps produit; de même que l'on tue le prochain par une arquebuse (6), la foi fait ceci également, bien mieux que le corps. Et que cet exemple soit, pour toi, un enseignement: tu es visible et corporel; mais il en est encore un autre, qui est aussi toi-même, et qui n'est pas visible. Or, ce que fait (7) ton corps, cet autre le fait également, toi, visible, et l'autre, invisible. Ainsi sachez donc, au sujet de la foi, que les images ont pris leur origine dans la forme (*in der ges-talt, in specie*), de telle sorte que l'homme, ayant fait une image de cire au nom de son ennemi, blesse celui-ci dans son corps. Ainsi, l'invisible a blessé invisiblement son propre ennemi. Puisque Dieu en a décidé ainsi, c'est une indication que nous avons ce pouvoir, et un témoignage de ce que nous sommes.

(1) Palthenius traduit : *ligneis dolis*.

(2) Forberger traduit : l'homme invisible use d'une telle force.

(3) *Gleich als wol.* Palthenius traduit : *nihil ignavius* (!)

(4) Palthenius traduit : le diable se délecte beaucoup des choses de ce genre.

(5) Forberger ajoute : beaucoup mieux.

(6) *Auss der Büchsen.* Palthenius traduit : *sic glande è sclo-peto eiisā*. Forberger a supprimé ceci.

(7) *Thüt.* Palthenius traduit : *audet*.

Mais ce n'est pas pour que nous fassions ainsi, mais celui qui le fait éprouve et tente Dieu. Mais s'il se le permet, malheur à son âme (1)! C'est de cette manière et sur cette base que les enchantereurs (*zauberer, incantatores*) pratiquent leur effigie (2), peignent une image sur une muraille, et la frappent avec une cheville, ce que leur esprit fait également par la force de cette foi qui précipite les montagnes ; et il enfonce une cheville invisible en celui-ci, mais Dieu se détourne de ceci (3). C'est de là que sont venus les amants (*die Buler, amatores*) qui enchantent les femmes, forment des figures de cire qu'ils contraignent à se fondre avec des chandelles, et satisfont leur amour, c'est-à-dire que leur esprit est excité également par la lumière invisible. Et, bien que les Egyptiens, et autres semblables aux Chaldéens, aient aussi taillé (*geschnitten*) des effigies d'après le cours du firmament (4), tous, cependant, dans des forces semblables que leurs yeux ingénus (*einfalt*) ne comprenaient pas, ont formé des images qui parlaient et se mouvaient ; ils ont oublié que la nature ne pouvait faire ceci, mais les forces comme il a été dit.

C'est pourquoi, sachez donc parfaitement et absolument combien la foi opère merveilleusement en ces choses si Dieu le permet (5). Car, si je voulais, en

(1) Tout ceci est supprimé dans Forberger et dans l'édition de 1566.

(2) *Die Bilder*, c'est-à-dire les effigies pour l'envoûtement. Palthenius traduit : *præstigias*.

(3) Forberger a traduit : A moins que Dieu ne s'y oppose.

(4) *Nach dem firmamentischen Lauff*. Palthenius traduit : la face du firmament et le mouvement des astres.

(5) Forberger a supprimé cette phrase.

témoignant quelque peu d'indulgence à ces enchanteurs dans leurs enchantements, mettre par écrit combien de choses sont advenues par eux, avec la permission de Dieu, ce serait une merveilleuse chronique. Mais Dieu a seulement permis ces choses afin que nous voyions, par le moyen de telles œuvres, que nous pouvons également jeter la grande montagne dans la mer, et que nous pouvons aussi être des esprits et des hommes invisibles (1). C'est pour cela que je rapporte toutes ces choses, afin de rendre évident que nous devons approfondir que nous forgeons des saints dans la foi, comme ceux que forme un potier; et leur vertu et puissance est de rendre malades ou de guérir les hommes, de toute manière et de toute façon, comme la base (2) établit, au sujet des images, que la foi fait accomplir toutes choses; et si nous mésusons de celle-ci, comme dans les histoires si souvent rapportées (3) elle peut contraindre le corps, selon ses forces, si elle veut mésuser de lui. Et, pour comprendre toutes ces choses plus brièvement, la foi donne ainsi à l'homme (le pouvoir) de devenir invisible; et il forge et fabrique (*Schmidet und werdet*), ce que le corps eût forgé s'il l'eût pu. Car il devient ainsi comme un esprit, auquel il est possible d'accomplir toutes ces choses. Et la force du corps ne nous est pas enlevée, à moins que ceci n'ait lieu par la Providence Divine. Il en est donc de mê-

(1) En marge des éditions de Palthenius et Bitiskius : cause finale de la permission divine.

(2) *Grund.* Palthenius traduit : *doctrina*.

(3) Palthenius omet cette phrase. Forberger a supprimé tout ceci jusqu'à : à moins que ceci, etc.

me que si Dieu rend quelqu'un malade et sans que sa force ni son enjouement en reçoivent aucune atteinte, il en fait un estropié des mains et des pieds; c'est ainsi que la foi de ces hommes déréglés (*uppig, pertulanti, improbi*), peut estropier (*erlembt*) également.

Mais, pour parvenir à la fin de ceci, tenez pour certain que ces signes des saints ont été usités de tout temps, même avant la naissance du Christ; c'est pourquoi ils ne peuvent pas être honorés chrétienement (1). Car ils sont trop vieux, et comme des grands-pères; tandis que la foi chrétienne n'a pas de grand-père (2). Mais les hommes auxquels Dieu a permis ces choses, dans la foi, peuvent devenir puissants, par la force de cette foi, s'ils veulent l'employer au mal, une huppe sur un pieu, et ensuite ils sont leurs propres juges. C'est pourquoi il leur a donné la huppe dans la foi; et Dieu s'éloigne de ceci.

C'est pour ceci qu'ils ne se plaignent pas de cette adoration, oubliant que Dieu n'a recommandé ainsi son Pasteur Pierre à personne. C'est ainsi que, suivant l'usage des anciens Egyptiens et celui des païens, d'Apollon a été fait saint Jacques; et l'un est semblable à l'autre; car Apollon et ses semblables ont été introduits ici par la puissance de la foi; mais ce même enfant n'eût pas dû être appelé Apollon, ni

(1) *Sie nicht christenlich geacht mügen werden.* Palthenius traduit : *a christianis dimanasse judicari non possunt.* Forberger : *christiana non existimari debent.*

(2) Forberger n'a pas osé traduire littéralement, et a dit : *sunt enim antiquiora temporibus christi : christiani verō christianismum reliquerunt.* La suite est supprimée jusqu'à : c'est ainsi que, suivant l'usage.

l'esprit vers (3ii, ad) saint Jacques, ni n'eût dû être appelé Jacques. Car, les noms de ces esprits qui sont aussi venus de ces lieux, personne ne les a connus, sinon le spéculateur qui, dans la force (fract?) de la foi, a projeté ici la montagne, comme le même a été nommé, et comme sont nommés également, avec beaucoup de raison, les esprits selon leur maître qui a tenté Dieu (1). Et celui qui, à cause de cela, veut produire des signes par la foi, et tente continuellement ainsi, celui-ci a oublié ainsi que nous ne devons pas demander les signes de la foi, mais croire seulement, et non pas (souhaiter) que ceci s'accomplisse. Mais nous devons demander les signes (qui nous sont offerts par la miséricorde de Dieu; ceux-ci sont chrétiens, et, sortis du Christ, sont nés en lui. Ainsi, ce qui découle de la miséricorde, de l'amour et de la fidélité (Trew), nous l'estimons être chrétien. Mais les autres choses, comme je l'ai déjà rapporté, qui concernent la foi, sachez que ni Apollon ni saint Jacques ne se trouvent là, et que les païens, comme les chrétiens, ont été trompés.

Mais ils ont oublié, grossièrement aussi, que nul ne peut être guéri par la foi, à moins qu'il ne soit malade par un mauvais usage de la foi; c'est ici la santé de la superstition (die gesuntheit des Alberglaubens, sanitas superstitionis); c'est à elle d'opérer pour rendre la santé lorsqu'elle est ici la maîtresse (2).

(1) Forberger a traduit : les esprits devraient régir les noms de ces architectes (!?) Puis il a supprimé tout ce qui suit jusqu'à : sachez que ni Apollon ni saint Jacques.

(2) Aund zeigt sein Meister an. Paithenius traduit : *de suo opifice testatur*. Forberger a déformé et abrégé tout ce passage.

Il convient donc que toute sanification découle de la Providence de Dieu. Or, la sanification est une œuvre de la miséricorde, de la même manière que la médecine en donne un exemple. Dieu nous a créés et a donné, à la langue et à l'œil, leur volupté, et nous a donné l'aptitude (*die gesäßigkeït*) pour diriger ceux-ci selon notre fantaisie et notre volonté. Car la Providence divine avait fort bien connu quelles blessures (*brästen*) (1) et maladies doivent se produire en nous, de cette manière. Selon cette prescience de la divinité, Dieu a formé la médecine, et, de là, les savants (*die verständigen*), c'est-à-dire un médecin tel, qu'il connaissance les maladies, et sache, ainsi, les médecines qu'il faut leur donner.

Maintenant jugez, par là, si cela a eu lieu par la foi ou par la miséricorde, puisque la miséricorde existe depuis (2) l'homme? Car, puisque toutes choses ont été créées, l'homme est le dernier formé dans la création.

Remarquez de plus, ici, que la santé provient de la médecine, et la médecine a été créée de la miséricorde (3). De même, ce qui provient (*fleust*) de Dieu le Fils, ceci est pris également d'une origine semblable, c'est-à-dire que sa miséricorde existe avant la foi (4); d'où les œuvres de sanation ne sont pas œuvres de la foi, mais, au contraire, sont des œuvres de la miséricorde. Et si, cependant, la foi produisait

(1) Palthenius n'a pas traduit ce terme.

(2) *Von.* Palthenius traduit : *ante*.

(3) Cette phrase a été supprimée par Forberger.

(4) Palthenius ajoute : humaine. Tout ceci est supprimé dans Forberger, jusqu'à : ce n'est pas par, etc.

des signes ou des œuvres (1), souvenez-vous de l'Evangile où le Christ a dit: « Des signes seront produits »; ce qui doit se comprendre comme si le Christ avait dit : Ce n'est pas par la (2) miséricorde, mais, au contraire, par les forces de la foi, qu'un Apollon ou un Jacques se sont élevés, selon la puissance de la force de leur foi.

Mais il faut faire encore une mention de leur foi; comment une croyance populaire s'est maintenue, en ces choses, que c'est le Diable qui accomplit celle-ci au nom de l'homme, ce qui n'est pas acceptable. Mais voici ce qu'il faut savoir touchant la puissance du Diable, c'est que, par la force de sa foi, il a ainsi tout pouvoir de produire de semblables signes; mais ceux-ci, par lui-même, en ce que ceci lui a été permis (3). Le Diable ne fait nul cas (*adhyet nít*) de ces signes; l'ardeur que le Diable a contre nous est à cause de la miséricorde de Dieu qui nous a été promise (4); de telle sorte que son dessein est de pouvoir causer notre ruine. Il nous permet de faire nous-mêmes le mal et la méchanceté; il nous permet de mésuser de la foi, et de faire tout ce que nous pouvons faire.

Outre tout ceci, s'il pense que notre mal n'est pas assez considérable, il y ajoute un supplément; mais ceci seul ne lui est d'aucune utilité, car son royaume

(1) Palthenius a omis ce terme.

(2) Palthenius dit : par *ma* miséricorde. Forberger dit : par le Christ.

(3) Palthenius ajoute : par Dieu.

(4) Palthenius a traduit : la miséricorde que Dieu nous a promise, l'offense et le chagrin.

ne deviendrait pas puissant (1). Son dessein est de nous induire en désespoir de la miséricorde du Christ, dont il est l'ennemi, puis de détruire notre espoir et notre amour, avec notre foi dans le Christ. Car, en celle-ci, nous pouvons obtenir la damnation; autrement toutes choses sont innocentes (2). Et, bien que, par de tels esprits, une impression accessoire soit produite (3) par les inventions saintes (*erglaubten Heyligen, apud commentitios divos*) des Païens et des Chrétiens, qui proviennent de la religion diabolique (4). Ce qui est la même chose que si un paysan grossier s'arrêtait devant un orfèvre, et que, ce qu'il façonne en or, il veuille le façonner avec des excréments (*drecf*); c'est pourquoi il imprime (*posfirt imprimit*) (5) ses signes (6) dans les veaux; ce qui est une indication que sa puissance est limitée et difficile, et qu'il ne peut procéder (*fortfare*n) librement dans sa foi; il eût, autrement, renversé les choses de leur base, et se fût montré plus violent que l'on n'eût pu le supposer (7).

(1) Palthenius a paraphrasé bizarrement : cependant, il ne possède pas cette unique somme de son effort !

(2) *Weitter seyn alle unschedlich.* Palthenius a traduit : outre ceci, nous sommes indivisés en toutes choses. Forberger dit : hormis ces choses, ce qu'il fait ne nuit pas.

(3) *Ein neben bossen.* Palthenius traduit : *ludicum (jeu) accessorium.* Forberger : *Iusum introducat.* Voyez précédemment, note 3, page 280.

(4) *Die ausz der Teuffelischen religion beschehe.* Palthenius a traduit : *sub specie religionis diabolicæ.*

(5) Voyez note 3, page 280.

(6) Palthenius ajoute : *et charagmata;* Forberger : dans les vaches et les porcs.

(7) Palthenius a amplifié et considérablement exagéré cette dernière phrase : *omnia eruisset stravissetque, multoque atrociorum sese et truculentiorum exhiberet,* etc.

De la maladie que l'on nomme Mal Saint Valentin⁽¹⁾

Or, sachez, maintenant, que le cours (*lauff*) naturel des hommes, qui est donné par (*durch*) les Eléments et les Astres, produit une maladie qui terrasse l'homme, l'entraîne dans une convulsion qui distend et replie ses membres, ses mains et ses pieds, ses yeux et sa bouche et autres semblables, avec beaucoup d'effroyables signes. Mais comment s'est-elle

(1) Palthenius ajoute : *seu caduco*. Il serait impossible d'énumérer combien de maladies furent placées, au moyen-âge, sous le vocable d'un saint. Ce saint était considéré comme l'auteur, et, en même temps, comme le guérisseur de la maladie. Il existe encore, aujourd'hui, de nombreux vestiges de cette coutume. Nous citerons, parmi les principaux, saint Willibrord, à Echternach, dans la Prusse Rhénane, dont le pèlerinage annuel attire, le lundi de la Pentecôte, dix mille pèlerins qui dansent devant les reliques du saint ; à Beauvais, sainte Wilgeforte ou Liberate, ou Débarris, que l'on invoque encore à Wattetot, à Wittefleur, en Suisse, etc., soit pour la suppression des maris, soit pour la fécondité, les maux d'estomac et l'anémie, et dont J.-K. Huysmans a donné une monographie curieuse. Mais le palme revient à la Bretagne, qui a conservé un nombre incalculable de ces saints, dont on trouvera l'énumération presque complète dans la thèse du Dr Liegard : *Les Saints Guérisseurs de la Basse-Bretagne*, Paris, 1902-1903. Rappelons principalement les saints guérisseurs de Notre-Dame-du-Haut, près Moncontour, dans les Côtes-du-Nord, et dont l'existence nous a été signalée par le Dr Vergnes : saint Lubin, saint Marmert, saint Meen, saint Hubert, saint Livertin et saint Hourniaule, qui sont invoqués pour les maux de ventre, les maux de tête, la folie et la peur.

Il n'est pas très aisés d'identifier les saints auxquels Paracelse

produite à l'origine? il a été conjecturé (1) qu'elle lui a été causée par les Saints (die Heiligen, à *divis*) que nous avons peut-être irrités sur la terre, lesquels, à cause de la pauvreté sur la terre, n'ont pu se venger, et nous ont envoyé, du ciel, la vengeance. Ceci est devenu une croyance, et cette croyance a si fortement jeté la montagne dans la mer, qu'à la fin, par une telle croyance, un homonculus (*ein Männlein, virinculus*) a été formé, lequel opère ici invisiblement (2). Et, de la même manière que quelqu'un secoue un homme par la chevelure, le saisit et le jette d'un coin dans un autre, de même le fait ainsi la foi. C'est pourquoi, si la médecine soulage les maladies qui nous viennent des choses naturelles (3),

fait allusion dans ce chapitre et les suivants. Ainsi, nous ne savons pas exactement quel est ce saint *Veltin*, en latin, *Valentinus*. On trouve dans les Bollandistes, 28 personnages répondant à ce nom; celui qui fut choisi comme patron de l'épilepsie fut peut-être, nous le présumons, saint Valentin, évêque de Passau vers 440. Remarquons, cependant, que l'épilepsie ne fut pas toujours ni partout attribuée à ce saint; suivant saint Bernardin de Sienne (*Sermo I. in quadrages. art. 3.*) on s'adressait à saint Barthélemy, et l'on dansait la vigile de sa fête, pour obtenir la guérison de l'épilepsie; d'après Vanini (*De admirandis naturæ arcanis, Lutetiae, 1516, Dial. LVIII*), elle était placée sous le patronage de saint Jean: *Apud christianissimum etiam populum hæc invokevit persuasio tota namque Gallia Divo Joanni Christi præconi hunc morbum assignat, quare ex illius Divi nomine nuncupatur*: le mal saint Jehan.

(1) Palthenius a ainsi amplifié tout ce passage: Il n'est pas constant pour quelle raison cette maladie a envahi l'homme avant toutes les autres: l'antiquité a cru que, etc.

(2) En marge de l'édition de Palthenius: Aversion supersticieuse du mal caduc.

(3) *Von der natürlichen fallenden kranckheit.* Palthenius a traduit: Et a guéri cette maladie naturelle de la convulsion. Forberger: la cure du mal épileptique.

la foi a aussi produit son opération plus fortement, de telle sorte que l'infirmité n'a pas été enlevée, et ainsi tout médecin est induit en désespoir. De même, il est à noter que, par quelques gens du peuple, une observation a été faite, que les planètes, la nouvelle lune, les quartiers, la pleine lune et autres semblables cours célestes (1) irritaient et augmentaient de semblables maladies (2); d'où diverses sectes ont pris naissance; quelques-unes ont cru que les étoiles étaient des dieux; d'autres ont cru que les Saints étaient devenus des Dieux, et ont commandé aux étoiles. Les médecins ont à juger le désaccord (3) de ces sectes, et à expliquer et révéler le fondement de ces choses.

(1) Forberger dit : les conjonctions et les oppositions des planètes.

(2) En marge : superstition astronomique.

(3) Palthenius a omis cette expression.

**Des maladies qui donnent des
plaies béantes⁽¹⁾, et qui sont appelées :
Pénitence de Saint Kūris
(Saint Quirin), et Vengeance de
Saint Jean.**

La nature donne également une rupture (auffrēchen, *diruptio*) (2) de la chair et de la peau, par le corrosif ou par le sel puissant (*das Eßsalz, per saltem fortem*) ainsi qu'il a été disposé dans l'homme. Or, parce que ces sels (Eßsalz) sont très nombreux (mancherley), ils percent (3) également de diverses manières; et, suivant que ce sel est de telle sorte ou de telle nature, il produit telle douleur ou maladie; le peuple a également pensé que ceci était une plaie analogue, avant que le vrai fondement de la médecine

(1) *So offen Schaeden geben.* Palthenius traduit : *cum vulneribus et ulceribus.* Les Bollandistes attestent l'existence de onze saints portant le nom de *Quirinus*. L'un d'eux fut évêque et martyr en Pannonie vers le IV^e siècle. Nous pensons plutôt que ce fut saint Cyrius ou Quirin, martyr à Rome en l'an 269. Son corps fut transporté, au moyen-âge, à l'abbaye de Tegernsee en Bavière; il fit, de son vivant, de nombreux miracles et guérît beaucoup de malades. Il n'est pas très aisément de déterminer ce qu'étaient la pénitence de saint Quirin et la vengeance de saint Jean. Il s'agirait peut-être des écrouelles ou de la scrofulose. Dans certains pays, les abcès de la gorge étaient appelés : mal Saint-Quirin.

(2) Forberger traduit : exulcération.

(3) *Entböhret.* Palthenius a traduit : ils excitent le tumulte du corps.

cine fût découvert. Ainsi, cette superstition a subsisté jusque chez les chrétiens (1); et, parce que saint Quirin a été supposé, par le peuple, plus saint que les autres, celui-ci a appelé toutes ses maladies : punitions de ce saint, comme si, autrement, aucun autre artisan de ces maladies n'existaient. Mais, comme les cuisses rhumatisantes (2) sont reconnues généralement, par ces prêtres de pénitence (Bußpriester), pour être la pénitence de saint Quirin et autres semblables, c'est la cause pour laquelle il a été établi un remède, et pour laquelle, également, une image (ein Bildlein) est sculptée par la foi, laquelle a guéri la cuisse, selon la foi que contient cette image. Et c'est ainsi que saint Jean, auquel un fantôme (ein Schattenmännlein) a été également élevé, puisqu'il est devenu un patron très invoqué de cette église, et il en est advenu de même, non seulement à lui, mais à beaucoup d'autres saints, par l'erreur du peuple stupide qui les a fait les auteurs principaux de tous ces maux. Mais comme toutes ces choses sont ainsi, je ne veux pas contester, étant donné l'adoration et le sacerdoce sur lequel elle a été basée (3), que le Diable n'ait proposé beaucoup d'illusions (4) et n'ait pas beaucoup de signes à pro-

(1) Palthenius : *ad natum usque Christum.*

(2) *Die Flüssigen Schenkel.* Palthenius traduit : *ulcerosa crura.*

(3) *Dieweil das anbetten und Priesterthumb darauff gegründet hatt.* Palthenius a amplifié cette phrase d'une façon incroyable : *omnem adorationis cultum, ac ipsum sacerdotium super has vanitates fundatum fuisse, hæc mentis sententia perstat.*

(4) *Nebenbösslein.* C'est la seule fois que ce mot ait été employé en allemand ; voir note, pages 280 et 288.

duire, mais, au contraire, que la fornication, l'avarice, et autres vices dégradants ne fassent périr le peuple poussé dans la foi (perverse), d'où ils ont fait agir la foi sans penser mal faire, et ont produit, par elle, beaucoup de maux, de nombreuses fornications et friponneries, que le Diable excite; c'est pourquoi il agit toujours ainsi, et pourquoi il provoque un tel sacerdoce (1). Autrement il (le Diable) n'eût rien suscité par les signes, qu'ils aient été grands ou petits; mais il peut également éléver son royaume à côté; aussi a-t-il soin, là où de tels signes se produisent, de se trouver là également (2).

(1) Forberger a supprimé tout ce qui suit.

(2) Toute la fin de ce chapitre a été complètement défigurée par Palthenius.

Du Feu Naturel qui, ensuite, a été appelé Feu Saint Antoine⁽¹⁾

La nature a également un propre feu allumé en elle, qui est né par le soufre de l'homme, de même que l'éclair dans le ciel, ou comme les étoiles filantes, et comme les feux qui surgissent dans les mines. Mais, cependant, cette maladie n'a pas été décrite, selon sa véritable nature, par les médecins (2). Cependant la nature l'a souvent indiquée par la réception de l'œuvre de la médecine (3), car il est suffisamment reconnu que cette maladie est provoquée naturellement. Mais, comme les prédicateurs de telles

(1) Le feu Saint-Antoine ou feu sacré n'est autre chose que le fameux *mal des Ardens*, dont nous ne connaissons pas exactement la nature. Il fit son apparition vers 954, et fut décrit par Frodoard ; puis en 993, en 1089, et en 1130, il ravagea toute la France et l'Europe occidentale. Il fut caractérisé, en 954, par des douleurs d'entrailles qui pourraient faire présumer qu'il s'agissait d'une maladie analogue au choléra ; en 1089, les membres se noircissaient et se détachaient du corps, ce qui fut peut-être une variété de la peste ou de la lèpre. Il prit probablement son nom, de ce que de nombreux malades, dirigés sur l'abbaye de Saint-Antoine, en Viennois, y retrouvèrent la santé. Si l'on en croit la note marginale de Palthenius, le feu Saint-Antoine, décrit par Paracelse, ne serait autre que l'érysipèle. On a encore appelé du nom de mal Saint-Antoine, la gangrène et la furonculeuse.

(2) En marge des éditions latines : *Erysipelas morbus*.

(3) Durch annemung der werck von der Artzney. Palthenius a traduit : *per admissionem allatorum remediorum*. Forberger : *natura autem, per se operata est feliciter*. La phrase allemande est obscure, et ces deux traductions sont fantaisistes.

maladies pénitentielles ont mis en vers (*gereimet*) (1) ces choses, bien que le peuple n'ait pas voulu croire, ils ont été obligés de croire, et la persuasion l'a emporté. Le saint Antoine de ce feu est un seigneur du feu (*ein Herr des Feuers*), qui n'a jamais soufflé aucune forge ni aucune cheminée (2), et ils ont oublié qu'il n'est pas non plus seigneur des éléments; et s'il pouvait être encore en vie, il serait obligé d'y consentir ou de se frapper lui-même (*auff schlagen*) (3). Ainsi il n'est pas Vulcain, il n'a pas non plus éteint la montagne de l'Etna; et chacun l'oblige à éteindre une jambe pourrie et huileuse; et, bien que, sur terre, en son temps, il ait fait quelque chose de semblable, il ne peut être daucun secours ici; car tout ce qui a été accompli par lui se trouvera dans le livre des Saints, et ce n'est pas compris parmi les enchanteurs (4). Mais, par cette croyance, il est advenu que la foi a forgé un prétendu Antoine, qui a été appelé, avec juste raison, Vulcain, lequel a soufflé et excité un feu comme le fait un forgeron lorsqu'il place le fer dans le fourneau. Dans ces choses, chacun doit remarquer, avec soin, comment de telles maladies perdent la force naturelle. Car c'est dans la perte du cours (*lauff*) naturel que se trouve seulement la compréhension (*erfandnuß*).

(1) Palthenius a traduit : ont défini ces choses comme des oracles.

(2) Forberger traduit : ce fut un homme comme un autre.

(3) Palthenius traduit : *accipere aut ipse elicere cogeretur*. Toute la fin de ce chapitre, sauf la dernière phrase, a été supprimée par Forberger.

(4) *Zauberer*. Palthenius traduit : empoisonneurs, *venefici*,

De la maladie que l'on appelle Danse de Saint Guy⁽¹⁾

Singulière est l'origine de cette maladie; ceux qui l'ont rapportée diffèrent quelque peu; cependant elle a pris naissance ainsi.

La femme Troffea (Die Frau Troffea) est la première qui ait souffert de cette maladie, laquelle avait pris une humeur singulière, et était venue à un tel orgueil, et était si opiniâtre (halßstarrig) contre son

(1) *Die Veitz Tantz.* Palthenius traduit : *chorea lasciva, sive chorea viti, sive mentaphora.* La véritable danse de Saint-Guy, que l'on a confondue, dans les temps modernes, avec la chorée, doit être, paraît-il, séparée de celle-ci. La danse de Saint-Guy fit sa première apparition en juillet 1374, dans quelques villes de la Meuse et du Rhin, où un certain nombre d'individus se mirent à s'agiter et à danser d'une manière qui tenait à la fois de la possession et de la névrose. Peut-être le pèlerinage dansant de Saint-Willibrod d'Echternach doit-il être rattaché à cette origine. Cette danse pathologique prit, on ne sait guère pourquoi, le nom de Saint-Vitus. Les Bollandistes comptent six ou sept saints de ce nom; mais ce fut probablement celui qui fut un des martyrs de la persécution de Dioclétien, et qui avait des chapelles à Drefelhausen, près d'Ulm, en Souabe, ainsi qu'à Zabern et à Rottembourg. On l'appela Guy, en France, Veit ou Wit, en Allemagne. Il faut remarquer la similitude de ce nom avec le terme *gui*, qui signifiait le parasite sacré du chêne, et en même temps le *wy*, l'union et la fécondation. Si l'on en croit Vanini, (*De admirandis naturae arcanis*, Dial. CVII), saint Vitus était invoqué également à Bari, dans l'Apulia, non plus pour l'épilepsie, mais pour la morsure des chiens enrâgés. Il suffisait d'entrer dans son sanctuaire pour être immédiatement guéri. Quant à l'histoire de Troffea, nous n'en avons trouvé nulle trace ailleurs que dans Paracelse.

mari, que, si quelque chose lui était commandée et l'importunait, elle donnait à croire qu'elle était malade (1), et simulait une maladie à laquelle elle était sujette. Alors elle donnait à croire qu'elle était portée à danser, et prétendait qu'elle ne pouvait pas ne pas danser, parce que rien n'était plus désagréable à son mari que la danse ; et, de là, elle adopta cette attitude, et soutint la ressemblance d'une maladie, sautant, dansant, chantant et bagayant et se mouvant quelque peu (2), et dormant ensuite. Ainsi elle fit accepter ceci pour une maladie, et dissimula de telle sorte qu'elle se moquait également de son mari. Il advint, ensuite, que d'autres femmes adoptèrent une semblable conduite, et s'instruisirent ainsi l'une l'autre ; et il en résulta que le vulgaire tint une telle maladie pour une pénitence, et on imagina de cet indice, une cause qui devait détruire la maladie. Pour cette raison, la foi s'attacha et s'adresa à un Magor (3), esprit païen (*ein Heidnischen geist*) ; mais il ne subsista pas longtemps (4), et ce fut ensuite saint Vit (S. Veit) qui fut l'esprit de foi (*der Glaubengeist*) et dont on fit un faux dieu (Ab-

(1) Palthenius a amplifié ce passage d'une façon si fantaisiste que nous renonçons à le citer. Forberger a tout abrégé et rendu incompréhensible par les multiples suppressions.

(2) Zablot (?) Forberger a traduit : *parum movebat. Pathenius* : se secouait par les jointures, *ex artibus convellabatur* (!).

(3) *Magor*. Ce terme ne paraît pas avoir été employé par d'autres auteurs que Paracelse. Dans son livre de *Morro Gallico*, il parle d'une idole appelée *Magorina*, et au livre de *Vita Longa*, il nomme *Magorreum* un traitement caractéristique. Il nous semble devoir désigner une entité mauvaise, probablement du mot hébreu מָגָר, renverser, détruire, perdre.

(4) Forberger ajoute : *quod christiani quoque hœc assumpserunt.*

gott); et c'est ainsi que (cette maladie) reçut le nom de *Danse de Saint-Guy*.

Il advint, ensuite, que, peu à peu, cette croyance se propagea, et qu'elle fut également tenue pour une maladie; et ceux qui aimaien la danse tombèrent aussi dans cette croyance et adhérèrent à cette maladie, de telle sorte que celle-ci se perpétua, dans la suite, avec cette croyance.

De ceci remarquez qu'une notion préconçue (ange-nommen) quelconque, que l'un ou l'autre avance, devient une vérité (1); ainsi une telle affirmation préconçue donne une telle croyance puissante, qui la rend vraie et l'affirme elle-même. Ainsi viennent beaucoup de maladies, non seulement la danse, mais aussi beaucoup d'autres de ce genre, que l'on ne peut énumérer. Car quelques-uns ont la persuasion qu'ils sont possédés (*befessen*), au point que cette idée préconçue devient vraie; ainsi, également, ceux qui s'enorgueillirent (*berümbt*) dans la maladie (2) de saint Valentin et qui y tombèrent ensuite.

Ainsi, beaucoup de maladies ont été suscitées, qui adviennent maintenant quotidiennement; et ces maladies viennent, maintenant, d'une certaine manière, lesquelles n'existaient pas auparavant. Il en est advenu ainsi du mal Français dont ils ont accordé la souveraineté à Saint Denys (3), et autres semblables. Et il en est tout à fait de même de la Peste; et la cause principale de (cette maladie) est que le peuple tombe

(1) Force du préjugé, dit Palthenius.

(2) *Kranckheit*. Palthenius dit à tort : *chorea*.

(3) Saint Denys fut aussi considéré comme le patron de la rage.

dans un désespoir, (pensant) qu'elle doit advenir (1); et ainsi, dans un tel désespoir, la foi s'ensuit, de telle sorte, que porter secours par la médecine est autant au-dessus des forces humaines (2), qu'il est impossible de dévorer une grosse montagne. Ils sont également si puissants dans leur foi, qu'ils empoisonnent le ciel, de telle sorte qu'il donne la Peste à d'autres, selon que leur foi est ainsi; et la foi opère dans beaucoup de choses, ce qu'elle ne fait pas ailleurs. Nous nous créons nous-mêmes beaucoup de maladies désastreuses et d'afflictions; et nous nous portons nous-mêmes dans nos maladies (3), de telle sorte que nous sommes semblables à un homme qui est parfaitement muni de toutes ses armes, et qui voit un petit homme boiteux se tenir devant lui avec une escopette allumée; et l'homme craint son arme à feu, et se laisse épouvanter. Ainsi il en est de même ici; nous sommes assez puissants contre les astres. Mais si nous tombons en affaiblissement (4), la force de la foi vient tout comme un coup de feu vers nous; et nous devons supporter et souffrir ce que nous nous projetons mutuellement. Ainsi, de beaucoup plus de manières qu'il ne m'est possible de le dire, des chaînes et des liens tombent sur nous, dans lesquels nous gémissions. Et si nous nous laissons inconvertis

(1) Autrement dit : le peuple craint de contracter la peste, et la contracte par cette frayeur même.

(2) *Unmenschlich*. Palthenius traduit : impossible.

(3) Tout ce qui est supprimé dans Forberger jusqu'à : ainsi il en est de même.

(4) *Schweche*. Palthenius a traduit : *trepidatio*; il a dû lire probablement *Schwanken*; cette version est peut-être la meilleure. Forberger a supprimé toute la fin de cet alinéa et y a substitué de la haute fantaisie.

à la foi, ne lui demandant nullement une preuve, de ce que Dieu (1) a dit qu'il est possible que nous ne tombions pas, avec la foi, dans une tentation, et que nous ne fassions pas ceci conformément à ce qui a été dit : au contraire, il nous a été prescrit que nous cherchions la foi préférablement à la miséricorde ; quoi de plus douloureux pour nous, dans cette vallée de larmes ?

De même, il se trouve d'autres opérations de la foi, qui sont semblables à ce que nous avons déjà dit, comme dans la danse de Saint-Guy, et qui proviennent des têtes obstinées. Elles ont leur base dans un cœur envieux, et ne permettent à personne d'aimer ce qui lui plaît ; et ils prennent une parole dans les Saintes Ecritures, et ils la commentent selon leurs têtes obstinées. Et lorsqu'ils ont placé ceci dans leur tête, ils y ajoutent une foi si puissante, que la force de cette foi se retourne vers eux, et les atteint et les fortifie si puissamment que, pour soutenir leur propre opinion, ils exposeraient leur vie. On en voit un exemple dans les Anabaptistes (*Wiedertauffer*), qui, dans un tel abus d'une croyance frénétique, gardent leur foi à tel point qu'ils se tuent et meurent pour leur opinion préconçue. Ceci est également leur base, et ces sectes n'ont pas d'autre nom que selon le sens véritable d'*Incantation* ; non point parce qu'ils sont ensorcelés (*verzauberet*) par d'autres hommes mais parce qu'ils s'efforcent eux-mêmes dans la foi, et qu'ils s'exposent dans ce feu par la puissance de la foi et non de la vérité (2). Car, entrer dans le feu,

(1) *Gott.* Palthenius traduit : *Christus*.

(2) Forberger a tellement abrégé la fin de ce chapitre que nous renonçons à signaler ses lacunes.

d'après la volonté divine, doit être accompli pour une autre cause que celle d'être baptisé deux ou trois fois. Dieu n'a ordonné à personne de mourir pour soutenir cette cause. Celui qui veut mourir pour sa parole, celui-ci doit être abondamment plongé (*überfließen*) dans l'Esprit-Saint, pour qu'il meure ainsi béatement. Mais ceux qui puisent la foi pour une œuvre, de telle sorte qu'elle n'existe pas sans œuvre, ceux-là se forcent eux-mêmes par la foi, dans les œuvres. C'est comme s'ils disaient : Dieu ne veut pas accomplir des signes par le moyen de nous-mêmes ; nous voulons en produire nous-mêmes. Ainsi ils n'ont pu trouver rien de mieux que de mourir pour ceci, ce qui n'est autre chose, pour cette mort, que comme si l'esprit de foi commençait à sautiller en dansant. Car les hommes qui sont saisis par cette danse ont tellement perdu la raison, qu'ils sont constitués semblablement aux Anabaptistes, et pour leur préjugé ils préfèrent se laisser brûler. C'est autre chose que notre droite raison, ce qui nous conduit à un tel martyre.

Que chacun considère un effroyable exemple : c'est comme s'ils croyaient qu'ils prennent une énorme montagne sur leur dos, et qu'ils s'enfoncent profondément dans la mer, et qu'ils s'attirent, en croyant, une infirmité subite, sous laquelle ils tombent et meurent. Quel autre fondement y a-t-il dans l'Ecriture, sinon une opinion préconçue qui existe par le moyen de la foi ? Ce sont les signes qu'ils produisent, et les prodiges dont le Christ a parlé. Qu'ils travaillent, et qu'ils mangent le pain de leur travail, et qu'ils soient enclins à donner au prochain, comme à lui prendre, et qu'ils accomplissent les six parties de la sainte miséricorde et autres choses semblables, leur supers-

tition se dirigerait dans un autre ordre. Et s'ils voulaient mourir pour de telles choses, qui ne voudrait les reconnaître pour martyrs? En vérité, s'ils voulaient donner leur vie à cause des œuvres de miséricorde, ce ne serait pas chaque flamme qui les blesserait; mais ils échapperaiient maintes fois à la mort, et ne seraient pas brûlés ou tués aussi allégrement. Mais les articles pour lesquels ils donnent leur vie, témoignent, au sujet des œuvres de leur foi, qu'elles ne sont pas agréées auprès de Dieu. Car, à cause de ces articles, ils seront tantôt brûlés sur le gril, ou tantôt bouillis dans la chaudière d'huile. Ils devraient bien penser que les saints ont été rachetés de beaucoup de morts (1), et eux-mêmes ne sont pas facilement refusés, et ont été protégés souvent contre la mort, et sont sortis miraculeusement de la prison. Car ils ont plu à Dieu; c'est pourquoi il les a employés longtemps. Mais la vie de ceux-ci n'a pas été prolongée, et la mort surgit sur eux. Ceci est le contraire des saints; ceux-ci ont marché à la mort en tremblant, et l'ont abordée avec le cœur serré; et cependant l'amour de la chair ne les a pas subjugués dans la mort (2); ceux-là se précipitent en dansant (3)! Et si nous faisions tout ce qu'ils ont fait et que nous suivions leur enseignement, nous n'accomplirions cependant pas les six œuvres de Miséricorde, dont la première base réside dans l'amour pour le prochain. Qu'est-ce qu'une œuvre qui est

(1) *Todten.* Palthenius traduit : *supplicia*.

(2) Palthenius a supprimé ces trois dernières phrases.

(3) Palthenius ajoute : dans le feu.

pourrie et rongée (1), et toute pleine de mensonges? Ils ne vêtent pas les pauvres et ne soulagent pas les malades; ils ne baissent pas les yeux et ne voient personne (2).

Ceci n'est pas une foi séductrice, et pouvant être comptée au nombre des maladies, comme je l'ai écrit au sujet de la foi. Car si vous rapprochez leurs légendes de celle des saints, vous trouvez qu'elle n'est autre que la présomption avec laquelle ils se conduisent eux-mêmes dans la foi, et précipitent, par la croyance, la montagne dans la mer; mais ils ne la retirent pas. Mourir pour la foi est chose heureuse, mais mourir pour des articles qu'ils ont rédigés est une mort qui est née de la superstition. Car ce n'est pas une mort précieuse, que la mort qui est imposée pour de semblables choses. Car, si vous êtes brûlés, quelle œuvre s'ensuit de là pour vous? Où sont les fruits des saints? Car baptiser deux fois n'est pas un fruit de sainteté. Dédaigner et mépriser chacun n'est pas un fruit de sainteté; prier pour vos ennemis qui vous proscrivent, ce n'est pas un fruit de sainteté. Car si saint Paul eût connu les articles qui vous conduisent, il ne vous eût pas laissés sans vous proscrire. Et vous voulez prier pour lui? Priez-le, afin qu'il prie pour vous. Car vous êtes proscrits et non par ceux pour lesquels vous priez. C'est pourquoi tous ceux qui ont de pareilles gens devant les yeux doivent considérer qu'ils croient beaucoup

(1) *Faul unnd fressig.* Palthenius a traduit : *desidem* (!) et *voracem*.

(2) La version de Palthenius ajoute : ils ont ceci pour symbole de leur vie : ne pas baisser les yeux, etc.

trop, et que la foi qu'ils devraient diriger directement vers Dieu, ils en abusent à tort pour leurs propres œuvres, et ils ont oublié ici de se connaître eux-mêmes. Car ils sont persuadés que la foi leur est d'un tel usage, qu'ils ne peuvent s'en détacher. Et ils demeurent dans la maladie comme ceux qui ont la danse de Saint-Guy; et si leur fantaisie (1) survient, ils doivent s'avancer les premiers.

Et si nous étions tous comme ils sont, aucun affamé ne serait rassasié, aucun de ceux qui sont nus ne serait vêtu, aucun malade ne serait guéri, aucun errant ne serait hébergé, car toutes ces choses emploient un bien supérieur.

Mais ils ne veulent pas de travail, afin que leur prochain en ait; au contraire, ils s'adonnent à la paresse et vivent en parasites; et ainsi ils s'enseignent l'un à l'autre. Ce peut-il être une foi, celle qui ne concerne que leur cuisine? Et qui n'observe pas les lois bibliques et évangéliques? Et qui repousse la loi de la nature? Et qui ne garde pas le grand commandement qu'il nous a donné comme une loi? Et qui voudra dire que ceci est mourir chrétientement? C'est comme si l'un d'eux disait : (2) Retourne moi, afin que je me rôtisse également de ce côté. Car plus tôt ils partent du monde, plus ceci est utile au monde; ce qui indique que Dieu ne participe pas à leur mort.

De plus, la foi donne également à l'homme le désir, exactement comme il en est quelques-uns qui croient ainsi qu'ils voient les saints, ou qu'ils voient des choses merveilleuses. A ceux-là mêmes, il appa-

(1) *Fantasey*. Palthenius a traduit : paroxysme.

(2) Forberger ajoute : comme saint Laurent.

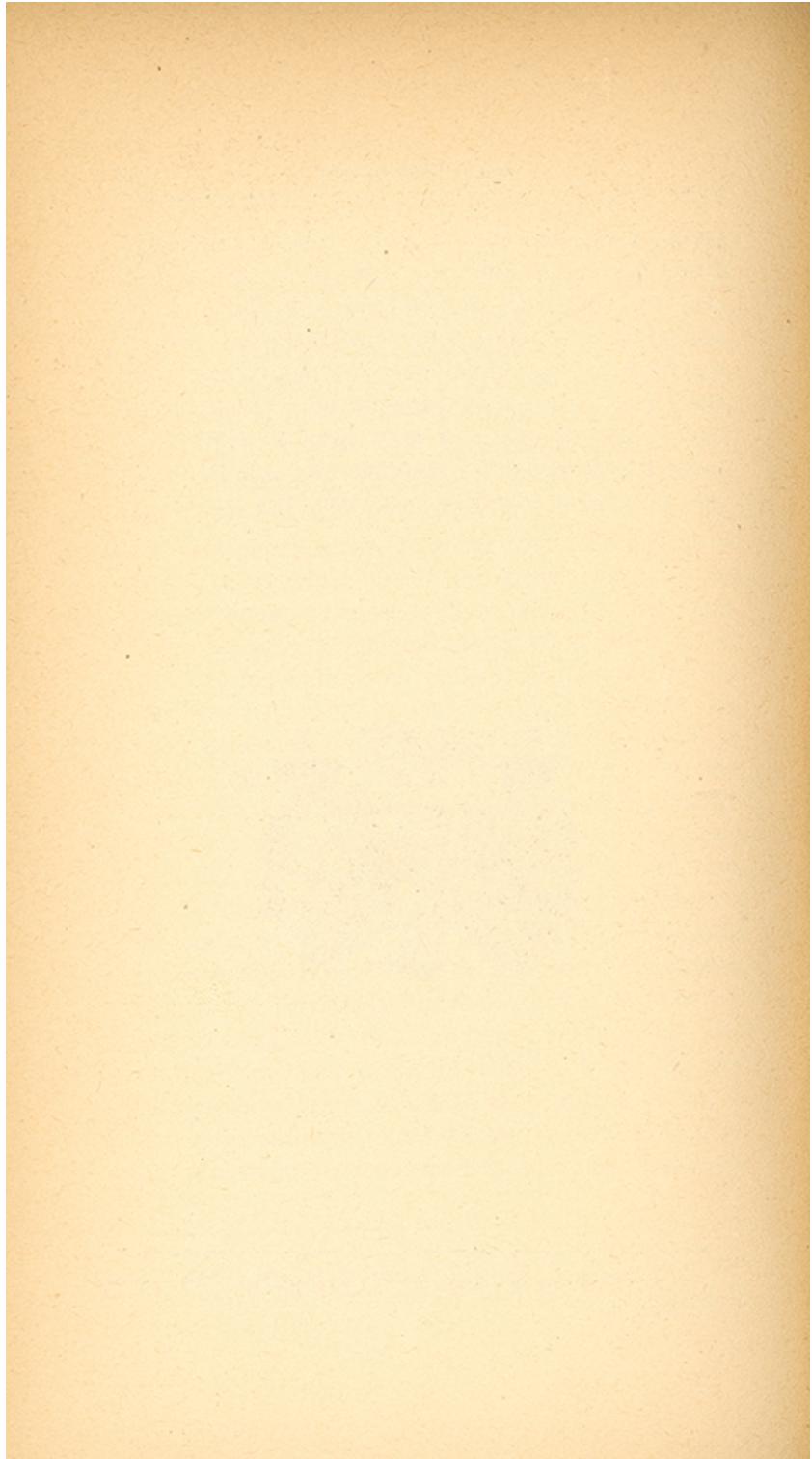
rait quelque chose de semblable, et que la foi leur présente une image de ce genre, soit dans le sommeil, soit dans la veille. Car c'est par une foi de ce genre que se produisent les extraordinaires interprétations des songes; car qu'est-ce que le songe lui-même, sinon seulement la forme volante (*fliegend*) de la foi? Et, parce qu'ils croient, ceci se présente à eux; et ils sont semblables à ces saints qu'ils s'imaginent être. De même que sont ces idoles et ces saints de bois que fabrique le corps, de même sont ceux que forme la foi. C'est ainsi que la foi, semblablement à ces images, pousse la baguette divinatoire dans les mains, éteint les cierges, fait tourner les clefs, attire les ciseaux et fait tourner le sas (1). Et, de même que ces sortes d'art se trouvent, aujourd'hui bons, demain mauvais, et, contre un oui, dix non (*ein ja, zehn Nein*), une fois vrai, dix fois faux, ainsi sont également les songes et semblables visions, indifféremment vrais ou trompeurs. Il en est d'eux, avec leur foi, comme d'un alchimiste, lequel ne sait rien, et cherche continuellement. Si l'un d'eux réussit, il en tombe vingt. Si la vérité vient une fois, la fausseté est constante. Il en advient de même avec ces choses, dans la foi. Tu crois ce que tu ne sais pas; et, ainsi, ce que tu ne sais pas, ta foi ne le sait pas non plus. Car tel que tu es, telle est ta foi. Bien qu'il soit vrai que nous soyons semblables aux esprits dans la foi, et que nous sachions toutes choses, cependant il n'est pas nécessaire que toutes choses soient manifestées au

(1) Faire tourner le sas était une sorte de divination se pratiquant au moyen d'un tamis qui tournait. C'est l'ancêtre de la table tournante.

corps. C'est pourquoi si nous croyons légèrement, c'est que nous estimons légèrement ce que nous croyons. D'où nous devons croire que nous pouvons accomplir ces choses, mais nous ne devons pas souhaiter de les voir, ni de nous faire mourir semblablement pour recevoir un baptême (1). Puisque la médecine, qui est utile à la santé, peut conduire également à la mort, sachez également ici, que la foi doit être également comprise ainsi, dans ses œuvres.



(1) Cette phrase se rapporte aux Anabaptistes : Palthenius l'a supprimée.





LIVRE DEUXIEME
DES MALADIES
provenant des Causes invisibles

par

LES IMPRESSIONS DU CIEL OCCULTE

Ce livre fait totalement défaut. ⁽¹⁾

(1) Le manuscrit de ce livre a dû être perdu de bonne heure, car l'édition allemande de 1565 porte déjà cette mention, ainsi que la version de Forberger; Huser ne l'avait pas retrouvé lorsqu'il publia son édition de 1589.

FIN DU TOME SECOND



NOTES ET ADDITIONS AU TOME I

Page 22, ligne 11, lisez : et afin que nous comprenions.

Page 48, *Tereniabin*. Aux notes que nous avons données sur cette substance, pages 48 et 236, il convient d'ajouter les indications données par un vieux livre de Charles de l'Ecluse : *Histoire des Drogues, Espiceries et de certains medicamens simples, qui naissent ès Indes et en Amérique*. Lyon, 1619, p. 72. « Des deux espèces de manne, l'une est appelée *Xirquest*; l'autre espèce, dict *Tiriambiabin*, ou bien *Trumgibim*, comme le traduit de Bellune, croist sur les chardons, ainsi qu'on dit, ayant les grains un peu plus gros que le Coriande, de couleur entre roux et rouge, laquelle on cueille en secouant le sommet desdits chardons. Le vulgaire a estimé que c'estoit le fruit de la plante, mais l'on a sçeu fort bien que c'estoit gomme ou résine. Les Perses prisen beaucoup plus l'usage de ceste-cy, que celle de laquelle nous nous servons. D'autant que de celle de laquelle nous usons, ils n'en osent faire prendre aux enfans, s'ils n'ont passé l'aage de quatorze ans. Si est-ce que, depuis le temps que ie suis icy, ie n'ay laissé d'en user, et ay tousiours reconnue qu'elle purge fort bénignement. »

Page 79, ligne 10, lisez : profonds au lieu de profonde.

Page 107, note, ligne ultime, lisez : πνεῦμα

Page 108, note, ligne 5, lisez : ΠΝΩΣ

Page 128, ligne 24, lisez : glückseliget.

Page 143, ligne 7, lisez : près, au lieu de : pris.

Page 159. Les deux premières lignes sont interverties.

Page 173. *Spagyrie*. Nicolas de Locques, dans ses *Rudimens de la philosophie naturelle*, Paris, 1665, tome II, donne à ce mot une étymologie toute différente de celle que Vossius et tous les autres auteurs ont donnée. « Spagyrie, dit-il, vient du mot : σπάω et ἀργυρος, qui enseigne à extraire l'argent vif des métaux ». Mais cette opinion n'est pas soutenable. Si

de Locques — qui, d'ailleurs, ne connaissait pas le texte original de Paracelse et n'avait lu de lui que fort peu de chose, bien qu'il le nomme à chaque page, — avait considéré attentivement les œuvres de ce maître, il se fût aperçu qu'il avait toujours écrit : *spagyrie*, et non pas : *spargyrie*. Le mot ἀργυρος n'est donc pas acceptable ; l'étymologie de Vossius : σπάω je sépare et γειρω, j'assemble, est de beaucoup préférable, et bien plus conforme à la pensée de Paracelse qui n'a jamais désigné, par ce mot, une séparation du mercure.

Page 204. « Le pain est du sang : il est de la graisse ; il est du lard, etc. » Paracelse pose ici, sous une forme un peu triviale, un des plus grands problèmes bio-chimico-physiologiques, dont la recherche de la solution devait préoccuper les siècles suivants jusqu'à Claude Bernard. Il n'est pas déplacé de faire remarquer que François Bacon a cherché, en s'appuyant sur ce passage, à tourner en ridicule les doctrines de Paracelse, dans ce passage peu connu du *Novum Organum*, Lib. II. 48. « Car personne ne voudra délivrer avec Paracelse qui, aveuglé par ses distillations, voulait que la nutrition fût faite seulement par la séparation, et que, dans le pain, par exemple, fussent cachés des yeux, des nez, des cerveaux, des foies, dans les sucs de la terre, des racines, des feuilles, des fleurs. Comme un artisan, d'une masse informe de bois ou de pierre, en détachant et rejetant le superflu, extrait des feuilles, fleurs, yeux, nez, pieds, mains et autres membres, ainsi, disait-il, l'archéa, cet artisan intérieur, extrait des aliments, par voie de séparation et de rejet, chacun des membres et autres parties. Laissons ces folies, etc. ». Le prétendu instaurateur de la science expérimentale ne fait pas preuve, ici, de la meilleure foi du monde, car il ne rapporte pas exactement les paroles de Paracelse, lequel n'a jamais tenu ce langage ridicule ; et nous laissons aux lecteurs le soin de juger lequel se révèle le plus expérimentaliste : du philosophe de Verulam ou de l'ermite d'Einsiedeln ?

Page 228. L'existence du botaniste Platearius nous a été révélée par le Docteur Jolivot. Ce n'est point le recteur de Zwickau, Plateanus, comme nous l'avions supposé, mais un médecin de l'Ecole de Salerne, vers la fin du XII^e siècle, nommé Matteo Plateario. Vincent de Beauvais, dans son *Speculum naturale*, cite son livre de la Médecine des simples ; et Ægidius

de Corbeil, dans son poème : *de Virtutibus et laudibus compositorum medicaminum* le cite en ces deux vers rapportés par Tiraboschi, (*Storia della letteratura italiana.* Lib. IV. IX. tome III) :

*Velem quod Medicæ doctor Platerius artis
Munere, divino vitales carperet auras.*

Fabricius, dans sa *Bibliotheca latina medice et infimæ ætatis*, le désigne sous le nom de Joannes à S. Paulo Platearius, et le dit né en France. Il est intéressant de constater que Paracelse avait eu connaissance des œuvres de cet auteur obscur.

Page 230, note 2, ligne 3, lisez : Linnæus au lieu de : Lam.

Page 239, Mumia. A la notice déjà fort longue, que nous avons consacrée à l'étude de cette substance, il convient d'ajouter ce qu'en dit un Paracelsiste, Nicolas de Locques, médecin spagyrique, dans son traité : *Les vertus magnétiques du sang, de son usage interne et externe pour la guérison des maladies.* Paris, 1664 : « La momie est l'esprit balsamique du sang (chap. I). La momie des plantes est leur soufre, gomme ou résine, que l'esprit balsamique des playes ou de nos corps, tire par les bains, ou autres applications, (id.). « La momie où réside l'esprit de la vie est double, scavoir spirituelle et corporelle, sympathique ou antipatique, curative ou morbifique ; comme la première renferme la médecine universelle, l'autre est la racine et la semence de toutes les maladies » (chap. II). « I' entend par la momie spirituelle, où réside la vertu magnétique du sang, certaine substance incorruptible, qui résulte de l'union des sucs ou des humeurs, au sang, et, par conséquent, qui fait l'harmonie des quatre éléments, ou des quatre humeurs », (id.). « L'esprit magnétique du corps humain est souvent ressuscité de mort à vie par l'esprit magnétique du sang des animaux, qui passe en notre substance, comme la peste en son levain » (chap. V.).

Page 257, ligne 8. Le Dr Garrigues a eu l'obligeance de nous faire remarquer dans le numéro de septembre 1913 de *Ménerva Medica*, que l'expression *anzündender* devait s'appliquer à une étoile filante et non pas à une étoile brillante. Cette interprétation paraît, en effet, plus conforme à la vérité, et nous le remercions de son observation justifiée.

Page 252, ligne 3 : lisez : sinon, au lieu de : ninon.

Page 260, ligne antépénultime, lisez : divers, au lieu de diverses.

Page 264, lisez : *Übung*, au lieu de : *ubung*.

Page 272, *Solatrum*. Ce terme est encore cité dans l'*Historia Stirpium* de Léonard Fuchsius (1542), comme synonyme de *Solanum*, dont il distingue quatre sortes : la *Morelle noire*, *l'alkekenge*, puis le *Solanum somniferum* et le *S. Mortale*. Mais cet auteur est postérieur à Paracelse, et il n'est pas certain, par conséquent, qu'il ait employé ce terme dans le même sens que notre auteur. Cette indication nous a été fournie par le Dr Jolivot.

Page 283, ligne ultime, lisez : disaient, au lieu de disent.

Lors de la traduction de notre premier volume, nous avons regretté que les circonstances ne nous aient pas permis de consulter l'édition moderne allemande du *Liber Paramirum*, donnée en 1904 à Iéna, par le Dr F. Strunz.

Nous pensions y trouver l'explication de tous les termes obscurs de Paracelse qui avaient, jusqu'alors, résisté à nos investigations, et dont M. Strunz avait dû trouver la clef en mettant à contribution les magnifiques bibliothèques des universités allemandes.

Mais ayant pu, depuis, nous procurer ce volume, nous avons été légèrement déçu. Outre que M. Strunz a rajeuni l'orthographe de Paracelse, de telle sorte que son texte ne peut servir de leçon définitive, il a laissé totalement inexplicables les termes difficiles tels que *Viridellus*, *Amarissa*, *Majorana*, *Flammula*, *Esula*, *Solatrum*, tandis que nous sommes parvenu à donner à ceux-ci une interprétation valable.

Au chapitre VII de l'Entité des Astres (p. 43 de notre édition), il a cependant essayé une interprétation de la mystérieuse lettre M ; et, sans autre explication, il écrit : *Meteoron*.

Or ce mot n'a, ici, aucun sens et ne peut servir à interpréter le passage en question. Paracelse n'eut, d'ailleurs, pas fait si grand mystère d'un terme qu'il emploie ouvertement ailleurs ; et notre explication nous paraît plus exacte et plus conforme à l'esprit de Paracelse.



INDEX ALPHABÉTIQUE

A

- | | |
|---|---|
| Abcès, 65, 129.
— de la gorge, 292 (note).
Abraham, 265.
Abstinence, 33.
Académiciens, 97.
Académies, 63 (note), 87, 117,
161.
Accidents, 70, 157.
— calculaires, 111.
Accroissement du tartre, 54.
<i>Ackerwurtz</i> , 27 (note).
<i>Acorus</i> , 26.
— <i>calamus</i> , 27 (note).
Acreté, 47.
Actes des Apôtres, 226 (note).
Adam, 115, 165, 185, 261.
Ademptrices des couleurs,
193.
Adhérence, 72.
Adige, 36 (note).
Adoration, 284.
Adultère, 78.
Ægidius de Corbeil, 312, 313.
— de Vadis, 154 (note).
Afflictions, 162.
Agglutination, 125 (note).
Air, 82, 104 (note), 125, 129,
142, 152, 153, 154 (note),
194, 201.
— nourriture de l'homme,
151.
Ais, 94 (note).
<i>Akoron</i> , 27 (note). | Albâtre, 28.
Albert le Grand, 191 (note).
Alcalis, 47.
Alchimie, 235.
Alchimiste, 84, 153 (note), 154
(note), 306.
<i>Alcala</i> , 191 (note).
<i>Alcola</i> , 32 (note).
Alcool, 77 (note), 105 (note).
Alexander Trallianus, 212
(note).
Alexandre, 212.
Aliment(s), 20, 21, 22, 31, (note),
42, 44, 52 (note), 64, 75,
83, 84, 85, 86 (note), 88,
103, 104, 194, 195, 202.
— de l'enfant, 179, 180.
— liquides, 52 (note).
— des plantes, 41.
Alkekeng, 314.
Allemagne, 36.
— du Nord, 92 (note).
Allemands, 91.
<i>Allgemeine Deutsche Biogra-</i>
<i>phie</i> , 137.
Alsaciens, 36.
Amants, 282.
<i>Amarissa</i> , 314.
Ame, 16, 164, 168, 282.
Amour, 78, 282. (note).
Anabaptistes, 301, 302, 307
(note).
ANATOMIE, 56, 65 (note), 66. |
|---|---|

- 78, 79, 80, 85, 91, 96, 101,
144, 147, 153, 156, 166,
189, 190, 194, 210, 220,
229.
— de l'eau, 127.
— de la femme, 150, 158.
— de l'homme, 158.
— de la matrice, 142, 179.
— du mal, 21.
— deux sortes, 157.
— de la terre, 127.
— de l'urine, 109.
- Anatomistes, 25.
- Anciens, 112, 113, 155.
— leurs règles, 49.
— leurs sectateurs, 24.
— leur silence, 21.
— leurs tromperies, 54.
- Anémie, 289 (note).
- Anes, 88.
- Anges, 228.
- Angio-vénologie, 81 (note).
- Animaux, 80.
- Antoine (Saint), 295, 296.
- Antonistes, 278.
- Anus, 70, 96.
- Apiarium*, 9.
- Apollin, 238.
- Apollinaire, 238.
- Apollon, 278, 284, 285, 287.
- Apollonides de Cos, 238.
- Apollonistes, 279.
- Apoplexie, 149, 219.
- Apostèmes, 214.
- Apôtres, 252.
- Apothicaires, 91, 237.
— leur maladresse, 231.
- Apulia*, 297 (note).
- Arabes, 97.
- Arbre(s), 33, 37, 153, 155, 177,
178, 181, 182, 183, 184,
201, 202, 205, 206, 208,
209, 218, 223.
— son sperme, 182.
- Arcane(s), 79, 198.
— de la femme, 190.
— de l'homme, 190.
— (le grand), 231, 234.
- ARCHÉE, 195, 196, 199, 312.
— de la femme, 199.
— de l'homme, 199.
- Archiméie, 235.
- Archimie, 235.
- Architecte, 253 (note), 285.
- Ardeur, 49.
— de la gorge, 60.
- Ardoise, 82 (note).
- Arena*, 25, 26, 29, 72, 128.
- Arétée de Cappadoce, 141
(note).
- Argent, 117.
- Aristote, 238.
- Armes à feu, 300.
- Arnault de Villeneuve, 212
(note).
- Arquebuse, 281.
- Aroidées, 27 (note).
- Arsenic, 204, 270.
- Artère pulmonaire, 81 (note).
- Arthrite, 111, 112.
- Articulations, 102, 110, 111,
113.
- Artifices, 90.
- Artisan, 29, 30, 84, 196.
— dans le ventricule, 195.
- Art(s), 71, 90, 103, 145, 146,
156, 189, 198.
— vulcanique, 43 (note).
- Asallia*, 93.
- Ascension du tartre, 105.
- Assa*, 94 (note), 192.
— *dulcis*, 192.
— *fætida*, 192.
— *odorata*, 192.
- Asthme, 83.
- Astres, 115, 122, 123, 124,
125, 153, 198, 219, 233,
289, 300.
— externes, 173.
- Astronomie, 125, 141, 145,
234, 237.
- Athanor, 106.
- Athesis*, 36 (note).
- Atrament citrin, 203 (note).
— rouge, 203 (note).
- Ausone, 69 (note).
- Auteurs, 91.
— pourris, 186.
— trompeurs, 186.
- Automates, 238 (note).
- Automne, 65, 66.
- Avarice, 294.

Avènement de l'homme, 167. Averroès, 238. Aveuglement, 79. Aveugles, 90, 91, 249, 270.	Aviation, 238 (note). Avicenne, 51, 165, 186, 191, 194, 238. Avicennistes, 48, 178.
---	---

B

Bacon (François), 312. Baguette divinatoire, 306. Bains, 313. Balance philosophique, 156. Baptême, 302, 304, 307. Bari, 297 (note). Barthélemy (Saint), 226, 290 (note). <i>Bartsia</i> , 261 (note). Basel, 8, 9, 16, 27 (note), 135. Basilic, 180 (note). Baume, 204. Baume des reins, 66. Bavarois, 36. Bavière, 292 (note). Beauvais, 289 (note). Bellune (de), 311. Benjoin, 192 (note). <i>Benzoinum</i> , 192 (note). Bernard (Claude), 312. Bernardin de Sienne (Saint), 290 (note). Besançon 212 (note). <i>Beta</i> , 197, (note). — <i>Cicla</i> , 197 (note). Betterave, 197. Beurre, 72. Blette, 197 (note). <i>Blera</i> , 197 (note). Blessures, 204. Bien, séparé du mal, 21. Bière, 31. <i>Bilder</i> , 42 (note). Bile, 48, 55 (note), 76, 92, 192. <i>Biographie universelle</i> , 191 (note). <i>Biographisches Lexikon</i> , 191, (note).	Bitiskius, 86 (note), 188 (note). — son ignorance, 22 (note). — son impéritie, 110 (note), 151 (note). — son infidélité, 30 (note), 62 (note), 66 (note). Bitume, 31. Blanc, 88. Bodenstein (Adam von), 9. Bois, 28, 29, 176, 188. — de charpente, 93. Boisson, 23, 30, 33, 35, 36, 45, 47, 50, 51, 52, 59, 64, 68, 106, 122, 182, 199. — calculeuse, 122. Bollandistes, 290 (note), 292 (note), 297 (note). <i>Bolus</i> , 25, 26, 27, 29, 32, 72, 128. <i>Bolzano</i> , 36 (note). Bonbast, 8. Bonnets rouges des médecins. Borraginacées, 130 (note). Bossus, 208. BOUCHE, 43, 44, 45, 46, 50, 70, 82, 104, 115, 150. — son tartre, 51. — est un ventricule, 131. Boue, 168. Bouffons, 94. Boules, 48. Bouillonnement, 47, 49. Bourreau, 91, 97. Bretagne, 289 (note). Briques, 28 (note). Brûlures, 47. Byckmann, 9, 135.
---	--

C

- Cachymie, 207.
 Cadavres de voleurs, 56.
Caducus, 216, 217.
 Caillou, 26, 35 (note), 54, 67.
Calamus aromaticus, 26 (note).
 Calang, 27 (note).
CALCUL, 25, 26, 27, 30, 31, 33, 35, 36, 37, 45, 46, 47, 48, 50, 53, 59, 61, 65, 67, 70, 71, 80, 88, 89, 92, 93, 94, 95, 96, 110, 112, 116, 122, 130 (note), 210.
 — du fiel, 92.
 — du tartre, 121.
Calculus, 25, 26, 29.
 Camphre, 31 (note).
 Canons d'Avicenne, 191 (note).
 Canonistes, 25
 Capitulaires, 111 (note).
Caput mortuum, 203 (note).
 Carde poirée, 197 (note).
 Castelli, 94 (note), 130 (note), 203 (note).
 Cataractes, 63.
 Catherine (Sainte), 280.
 Causes, 116, 126, 146, 155, 160, 161.
 Cavités du diaphragme, 127.
 — du corps, 103.
 Ceinture, 53.
 Cellules fermées, 84.
 Celse, 55 (note).
 Cendres, 29, 41.
Centaura centaurium, 194 (note).
 Centaurée, 193.
 — femelle, 194.
 — grande, 194 (note).
 — mâle, 194 (note).
 — petite, 194 (note).
Centaureum minus, 194 (note).
 Céréales, 32, 36, 72.
 Cerveau, 75, 76, 83, 84, 85.
 — son estomac, 84.
 CHAIR, 23, 72, 101, 102,
- 103, 104, 105, 107, 108, 109, 110, 113, 143, 146, 162, 167, 171, 173, 176, 196, 197, 198, 225, 262.
 — femelle, 195, 199.
 — mâle, 199.
 — sa matière, 199.
 — menstruelle, 199.
 — virile, 195.
 — vivante, 185.
 Chaldéens, 97, 282.
 CHALEUR, 37, 42, 64.
 — de complexion, 44.
 — du ccrps, 43.
 — de digestion, 41, 44, 62.
 — du foie, 89.
 — de la gorge, 46.
 — du soleil, 42.
 Champ, 153, 165, 175, 201.
Chaos spagyricum, 137, 154 (note).
 Charbon fossile, 31 (note).
 Chardons, 311.
 Charles le Chauve, 111 (note).
 Châtaignes, 69.
 Chaux, 47, 55.
 Chélioine, 272.
 Chêne, 297 (note).
 Chiens, 97.
 — enragés, 297 (note).
 Chirurgie, 210 (note).
Chirurgie (Grande), 130 (note).
 Chirugiens, 203 (note).
Cholera, 55 (note).
 Choléra, 55 (note), 94, 205 (note).
 Chorée, 297 (note).
 CHOSES.
 — cuites, 31.
 — croissantes, 28.
 — étranges, 124.
 — immortelles, 143.
 — invisibles, 124, 142, 172.
 — mortelles, 143.
 — mucilagineuses, 42.
 — naissantes, 30.
 — naturelles, 29, 41.

- périssables, 143.
 — qui putréfient, 43.
 — visibles, 129.
 — visqueuses, 42.
 Choux, 32.
 Chrétiens, 278, 285, 288, 293.
 CHRIST, 224, 225, 226, 227,
 237, 252, 253, 261, 264,
 274, 275, 276, 284, 285,
 287, 288, 302.
 — sa croix, 253.
 — sa passion, 253.
 Cidre, 33.
 CIEL, 115, 123, 124, 125,
 126 (note), 127, 143, 151,
 152, 153, 166, 167, 168,
 169, 170, 174, 186, 221,
 222, 225, 228, 230, 261,
 360.
 — renferme les deux sphères, 142.
 — caché, 259.
 — externe, 218, 223.
 — inférieur, 223, 224.
 — occulte, 309.
 Cinnamome, 220.
 Circulateurs, 203 (note).
 Citrouille, 264.
 Cloche, 251.
 Cloisons tartreuses, 68.
 Clystères, 54.
 Coagulation, 26, 27, 35, 37,
 42, 45, 50, 54, 68, 105,
 106, 110, 123, 124, 127,
 128, 130.
 Cochon, 195.
 Coction, 31, 75 (note).
 Cœcum, 54, 64, 95.
 CŒUR, 75, 76, 81 (note), 88,
 89, 90, 94, 158, 175, 228.
 — sa nourriture, 88.
 — son enveloppe, 88.
 — ses palpitations, 89.
 Cohabitation, 203.
 Coix *Lachryma*, 130 (note).
 Colcothar, 203, 204.
 Colère, 24, 70.
 Colique, 53, 54, 55, 92, 147,
 161.
 Cöln, 8, 9, 135.
 Coloquinte, 95.
- Compaction, 126.
 Complexion, 44, 229.
 Compression, 46, 49.
 — de la poitrine, 94.
 — du ventricule, 60 (note).
 Composés hermaphrodites, 189.
 Concavité du corps, 126.
 Conception, 152.
 Concordance, 78, 79, 115,
 146, 205.
 Concrétion molle, 27.
 Condition, 160.
 — paroxysmique, 111.
 Conformité microcosmique, 186.
 Congélation, 123, 128, 129.
 Conjonction, 79, 216.
 Consommation du monde, 169.
 Consomption, 61.
 Consoude, 204.
 Constipation, 54.
 Constellations, 215, 216.
 — de la femme, 215.
 — de l'homme, 215.
 Constitution froide, 129.
 — hivernale, 129.
 Contraction, 53.
 Contusions, 92, 266.
 Convulsions, 289.
 Coriandre, 311.
 CORPS, 16, 28, 29, 30, 32, 42,
 54, 75, 77, 109, 112, 115,
 124, 126, 128, 129, 148,
 154, 166, 174, 176, 184,
 188, 189, 193, 198, 210.
 — de la femme, 152, 173.
 — de l'homme, 79, 186.
 — terrestre, 280.
 — visible, 247.
 Corrosifs, 292.
 Cosmos, 169 (note).
 Cossi, 94 (note).
 Côte d'Adam, 165.
 Côtés, 110.
 Coucous, 56.
 Couleur, 126, 188, 189, 192,
 193, 206, 213.
 — de l'urine, 67.
 Cours céleste, 291.

Courtisanes, 97.	Crochet de St-Wolfgang, 280.
Craie rouge, 66.	Croix du Christ, 253.
Crâne, 69 (note).	Cuisse, 111.
Créatures, 150, 157, 166, 167, 170, 176, 201, 222.	Cuisson, 256.
Cristallisation, 128 (note).	Cure canonique, 192.
Croissance, 202, 206.	Cyrinus (St), 292, (note).

D

Damnation, 288.	52, 101, 103, 105, 106, 110, 113, 121, 131.
Danse, 298, 299, 302. — de Saint-Guy, 297, 299, 301, 305.	— brûlante, 94. — buccale, 44. — sa chaleur, 41, 44, 62. — chaude, 33. — faible 35. — sa force, 34. — légère, 33. — vigoureuse, 33.
Débarras (Sainte), 289 (note).	Dioclétien, 297 (note).
Dehr, 31 (note).	Discernement de la foi, 275
Déjections, 55.	Disciples du Christ, 224.
Délire, 85.	Dissection, 65 (note).
Dents, 44, 45, 46, 48. — leur tartre, 56.	Dissolution, 198 (note).
Denys (Saint), 299, 280. — l'Aéropagite, 299.	Distillation, 77, 143. — du vin, 46.
Dépôt, 61. — de l'urine, 86, 88.	Distorsion, 94.
Dépuration, 178.	Divination, 306.
Desportes - Boscheron, 191 (note).	Divinité (sa seconde personne) 275.
Dessèchements, 64, 92.	Docteurs, 63, 66, 87, 90, 96. — en écritures, 88. — de Nuremberg, 91. — probes, 97.
Destructrice des couleurs, 193.	Doloïre, 188.
Diable, 186, 228, 237, 255, 256, 266, 267, 275, 281, 287, 293, 294.	Dorn (Gérard), 28 (note), 31 (note), 93 (note), 135.
Diaphragme, 46, 127.	Dos, 109.
Diarrhée, 219.	DOULEURS, 46, 47, 48, 53, 61, 67, 112, 113, 115, 207. — d'entraîles, 55. — dorsales, 53. — causées par le tartre, 53. — du ventre, 53.
Diète, 33, 198.	Drachenwurz, 27 (note).
DIEU, 78, 90, 152, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 174, 180, 194, 199, 200, 225, 226, 228, 229, 237, 238, 250, 254, 255, 256, 257, 261, 263, 265, 266, 267, 269, 272, 274, 276, 277, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 300, 302, 303, 305. — est dans l'homme, 221.	Drahtwurm, 181.
— le Fils, 286.	Drefelhausen, 297 (note).
— le Père, 275.	Droit allemand, 277.
— son temple en nous, 222.	Du Cange, 94 (note).
DIGESTION. 20, 26, 33, 42, 46,	

Duelech, 28, 55.
Dufftstein, 55.
Dulech, 28 (note).

Dyspepsia, 94 (note).
Dysenterie, 53, 190, 219.

E

- EAU, 29, 34, 35, 47, 54 (note),
59, 66, 67, 72, 78, 106,
123, 128, 129, 146, 151,
152, 153, 164, 165, 167,
168, 169, 172, 176, 177,
194, 201.
— des articulations, 113,
114.
— comme boisson, 33.
— du ciel, 124.
— Élémentaire, 106.
— lapidaire, 128.
— sa nourriture, 28.
— pierreuse, 123.
— sablonneuse, 67.
— subtile, 96, 110.
— mère et matrice des générations, 106.
Ebullition, 47.
Echinodermes fossiles, 130
(note).
Echternach, 289 (note), 297
(note).
Ecoles, 63.
Ecorce, 69.
Ecoulements, 111.
Ecrevisses, 130.
Ecriture Sainte, 88, 262, 267,
268, 275, 301, 302.
Ecrivains anciens, 129, 163.
Ecrouelles, 292 (note).
Ecume, 182.
— de la mer Morte, 31
(note).
Edifices, 252.
Effigie, 149, 280 (note), 282.
Effusion blanche, 189.
— jaune, 189.
— noire, 189.
— rouge, 189.
Egestion, 20, 21.
Egyptiens, 278, 282, 284.
Einlöffel, 65 (note).
Elément(s), 44, 122, 123, 124,
- 146, 151, 171, 175, 201,
289.
— eau, 106.
— externes, 143.
— internes, 143.
— (quatre), 28, 123, 153,
154, 166, 170, 201,
202, 206.
— (trois), 124.
— virils, 160.
Ellébore, 66.
Embaumement des cadavres,
32 (note).
Emonctoires, 21, 26, 50, 65,
84, 85, 95.
— de la rate, 95, 96.
— du ventricule, 95, 129.
Empoisonneurs, 296 (note).
Enchanteurs, 282, 283, 296.
Encrines, 130 (note).
Enfants, 69, 71, 122, 152, 153,
162, 177, 181, 182, 185,
201, 206, 208, 258.
— jumeaux, 70.
— son aliment, 179, 180.
Enfantement, 181.
Enfer, 275.
Enflures, 257.
Entrailles, 55.
Enveloppe du cœur, 88.
— du péricarde, 88, 89.
Envoutement, 282 (note).
Epanchement de bile, 55
(note), 92.
Epilepsie, 149, 217 (note),
290 (note), 297 (note).
Erosion, 203.
Erreurs anciennes, 48.
Eruption, 307.
Erysipèle, 61, 63, 65, 295
(note).
Erythraea centaurium, 194.
Escopette, 300.
Esculape, 278.

- | | |
|--|---|
| ESPRIT(s), 29, 109, 110, 231, 264, 266, 277, 283.
— de Dieu, 167, 168, 169.
— du feu, 123.
— de l'homme, 30.
— idolâtrique, 280 (note), 283.
— igné du sel, 122, 128.
— magnétique, 313.
— du mercure, 42.
— païen, 298.
— Saint, 302.
— sec intérieur, 128.
— du Seigneur, 167, 169, 172.
— du sel, 41, 42, 43, 49, 50, 62, 66, 67, 68, 80, 89, 96, 101, 105, 107, 121, 123, 125.
— qui sort par la bouche, 104.
— du soufre, 42.
— subtil, 89.
— terrestres, 264.
— de vin, 46.
— de vitriol, 232.

Essences, 112.
ESTOMAC, 44, 47, 50, 67, 70, 81, 83, 84, 85, 86 (note), 94, 95, 102, 104, 107, 108, 110.
— du cerveau, 84.
— corrupteur des membres, 83.
— de la moëlle, 110.
— son office, 83.
— premier, 84.
— de la rate, 96.
Estropié, 28.
<i>Esula</i> , 95, 314.
Eté, 129, 179.
Eternel, 169.
Etna, 263, 296.
Etoiles, 127, 154, 291.
— flantes, 313.
— leurs maladies, 216.
Etsch, 36 (note).
Etschland, 36 (note).
Etudes des médecins, 87. | <i>Eufragia</i> , 262.
<i>Euphrasia</i> , 262 (note).
Evacuations, 20, 21, 26, 82.
Evangile, 186, 262, 264, 267, 287.
Evêque, 66.
EXCRÉMENT(S), 20, 21, 22, 23, 24, 26, 27, 28, 30, 31, 32, 33, 34, 37, 41, 42, 44, 46, 47, 51, 52, 56, 64, 66, 67, 70, 71, 76, 77, 79, 81, 82, 85, 88, 89, 92, 93, 95, 96, 102, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 113, 121, 177, 178, 179, 180, 182, 187, 193, 202.
— ardents, 29.
— calculeux, 29.
— du cerveau, 84.
— de la chair, 102.
— des choses naturelles, 22, 26, 29.
— coagulés, 29.
— des dents, 45.
— de la femme, 180.
— fumants, 29.
— de l'homme, 23.
— des intestins, 70.
— d'oies, 93.
— pourri, 177.
— des reins, 86.
— du tartre, 114.
— de l'urine, 32, 59.
— du ventricule, 64.
Exaltation, 78.
Excavations, 45 (note).
Excroissance, 207.
Exfoliations, 65.
Exhalation buccale, 79.
Existence ultime, 26.
Expectorations, 76.
Expérience, 190, 192, 193, 204.
— de la fantaisie, 156.
— visuelle, 156.
Expérimentation, 190, 193.
Explosion, 124.
Expulsion, 107. |
|--|---|

F

- Fabricius, 313.
 Faim, 148.
 Fantaisistes, 25.
 Farine, 130.
 Fécondité, 289 (note).
 Felder, 65 (note).
 Femelle, 156.
FEMME(S), 78, 142, 145, 146, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 169, 171, 172, 175, 183, 187, 188, 190, 194, 198, 199, 200, 202, 205, 206, 209, 210, 282.
 — son anatomie, 150.
 — son corps, 152, 154, 173, 223.
 — est un champ, 153, 155, 165.
 — faite de l'homme, 156.
 — sa fonction, 147.
 — sa formation, 163.
 — sa liberté, 163.
 — leurs maladies, 148, 155, 156, 182.
 — est la matrice tout entière, 201.
 — est mercure, soufre et sel, 147.
 — son office, 154.
 — sa physique, 147.
 — pécheresse, 227 (note).
 — sa racine, 152.
 — leurs remèdes, 149.
 — leur santé, 182.
 — est une semence, 165.
 — est la terre, 201.
Fer, 96 (note), 106, 127, 188, 196.
Fernel, 81 (note).
Ferula asc foetida, 192 (note).
Feu, 42, 49, 123, 125, 127, 151 (note), 153, 201, 231, 296, 301.
 — naturel, 295 (note).
 — sacré, 295 (note).
 — Saint-Antoine, 295 (note)
Feuilles, 68, 82.
- de pêcher, 96.
 Fidélité divine, 181.
Fiel, 75, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 194.
 — des femmes, 192, 193.
 — des hommes, 192.
 — de la terre, 194.
Fiente, 21.
Fièvres, 61, 63, 183.
 — hectique, 83.
 — quarte, 95, 96.
Figures de cire, 282.
Fille, 153, 211.
Fillette, 184.
Fils, 148, 171.
 — de Dieu, 275, 276.
Firmament, 194, 197, 206, 222, 253.
 — (cours du), 282.
Flammula, 314.
Flancs, 65.
Fléau, 271, 272, 273, 278.
Fleur, 177, 178.
Fleuves, 28.
Florence, 191 (note).
Flux, 53, 176, 177, 182.
 — menstruel, 198 (note).
Fœtus, 177 (note), 181.
Foi, 115, 258, 259, 261, 263, 264, 266, 268, 270, 271, 273, 274, 276, 277, 281, 282, 283, 285, 293, 294, 300, 301, 302, 306.
 — chrétienne, 284.
 — son discernement, 275.
 — sa force, 262.
 — perverse, 278.
Foie, 22, 50, 51, 59, 60, 61, 63, 64, 65, 67, 70, 76, 78, 81 (note), 89, 95, 96, 158, 175.
 — ses maladies, 62.
Fondément, 50, 155.
Fongus médullaire, 111.
Fonte, 128.
Forberger, 9, 17 *et passim*.
 — son style, 136.
Force(s), 153, 175.
 — de la mer, 176.

— expulsive, 26.	Fraîcheur, 89.
— naturelles, 259.	Français, 55 (note), 76 (note).
— séparative, 51.	Franconiens, 36.
Formation, 42.	Frankfurt, 8, 137.
— du calcul, 59.	Frénésie, 85.
— de la femme, 163.	Fripomnerie (des faux médecins), 87.
— de l'enfant, 181.	Frodoard, 295 (note).
Forme, 35, 42, 46, 70, 89, 121, 146, 163, 176.	Froid, 61.
— sableuse, 68.	Fruits, 33, 178, 183, 184, 201, 205, 206, 209.
Fornication, 168, 294.	Fuchsius (Léonard), 27 (note), 314.
Foudre, 123, 125, 126, 127.	Fumée, 46.
Fouetteurs de chiens, 97.	Fumier, 127.
Pourberie spirituelle, 280 (note).	Furonculose, 295 (note).
Fous, 90, 208.	

G

Galien, 51, 165, 186, 194.	Gerlandus, 212 (note).
Galénistes, 18, 178.	Glace, 129.
Gangrène, 255 (note).	Gland, 130 (note)..
Garrigues (Dr), 313.	<i>Glaucoma</i> , 158.
Gaulois, 55 (note).	Glandes, 207.
Gelée, 145, 179.	Globe, 127.
<i>Gellilgen</i> , 27 (note).	Gluten, 31.
Gencives, 45.	Goitres, 207.
GÉNÉRATION, 24, 76, 106, 122, 123, 124, 125, 127, 172, 179.	Gomme, 313.
— des enfants, 171, 208.	<i>Gordiidæ</i> , 181, (note).
— externe, 121.	<i>Gordius aquaticus</i> , 181 (note).
— de la fièvre, 63.	Gorge, 45, 46, 47, 60.
— de la foudre, 124, 126.	Gourdon (Bernard de) 191 (note).
— guttale, 59.	Goutte, 111, 114, 116.
— de l'hydropsie, 63.	— incurable, 114, 116.
— du monde extérieur, 121.	— des genoux, 114.
— naturelle, 121.	— des mains, 114.
— de l'Olympe, 126.	Graisse 54 (note), 110, 111, 113.
— de la pierre, 94, 121, 126.	Grand-Œuvre, 154 (note).
— du tartre, 52, 70, 75, 76, 80, 89, 107.	<i>Graubünden</i> , 36 (note).
Genève, 8, 17, 62 (note), 137.	Graviers, 65, 70.
Genre humain, 160.	Grecs, 97.
Géomètres, 239.	Grémil officinal, 130 (note).
Géraud (Hercule), 212 (note).	Guerre, 111, (note).
	Gui, 297 (note).
	Guy (Saint-), 297, 299, 305.

H

Hanches, 109.
 Hanse, 91 (note).
 Helmont (Van), 28 (note).
Henricus rubeus, 203 (note).
 Herbes, 28, 32, 37, 72, 163,
 173, 181, 261.
 — femelle, 150.
 — mâle, 150.
 Hermaphrodites, 193.
 Hésiode, 154 (note).
 Hippocrate, 234, 235.
 Hirsch (A.), 137, 191 (note).
 Historiens, 97.
 Hiver, 129, 179.
 Hofbibliothek de Vienne, 8.
HOMME, 75, 78, 79, 80, 83,
 115, 121, 125, 126, 127,
 129, 143, 145, 147, 151,
 152, 154, 155, 156, 158,
 159, 160, 161, 162, 163,
 164, 166, 167, 168, 169,
 174, 176, 185, 187, 190,
 194, 196, 198, 199, 200,
 203, 206, 209, 210.
 — son anatomie, 65.
 — est un ciel, 124.
 — est un ciel inférieur,
 223.
 — consiste en trois choses,
 146.
 — sa constitution, 26, 27,
 44, 47.
 — son corps, 115.
 — est double, 154.
 — son esprit, 30.
 — engendre en lui l'excré-
 ment, 20.
 — intégral, 248.
 — invisible, 281, 283.
 — ses maladies, 148.
 — mange le pur et l'impur,
 21, 22.
 — son office, 151.
 — son origine, 149, 152.
 — séparé de l'excrément,
 24.
 — deux sortes, 250.
 — sa substance, 23.
 — son ventricule, 42.
Homunculus, 290.
Houniaule (St), 289 (note).
 Hubert (St), 289 (note).
 Huile, 29.
 — d'olives, 72.
 — de pierre judaïque, 130
 (note).
 Humanité, 160.
 Humeurs, 24, 25, 44, 48,
 90, 129, 204, 214.
 — (quatre), 25.
 Humidité, 129.
 Humoralistes, 214.
 Humoristes, 248.
Huppe sur un pieu, 284.
 Huser, 9, 17, 28 (note), 41,
 42, 136, 137, 243.
 Huysmans (J. K.), 289 (note).
 Hydropisie, 63, 147, 149.
 Hyginus, 154 (note).
 Hypocrites, 87, 88.
 Hypogastre, 174 (note).
 Hypostase, 86.

I

Ictéritie, 188, 210.
 — blanche, 188.
 — jaune, 188.
 Idoles, 306.
 — de bois, 281.
 Iéna, 8, 96 (note), 137, 150
 (note).
 Ignorants, 86, 151.
 Images de cire, 281.
 Imposteur, 91, 115, 116.
 Imprégnation, 178.
 Impressions du ciel caché,
 259.
 Impur, 21, 81, 82.
 Impuretés des reins, 66.
 Inappétence, 61.
 Incantations, 301.
 Incurable 103.
 Indices trompeurs, 109.
 Infirmités, 170.
 Ingestion, 47.
 Ingolstadt, 237.

Insectes, 94 (note).	Irritations, 45.
Interprétation des songes, 306.	Issues, 113.
Intestins, 22, 50, 61, 64, 70, 79, 80, 82, 92, 95. — leur tartre, 51, 52, 53, 54.	— de la moëlle, 103. — du sang, 102. — du tartre, 102.
	Italiens, 55 (note).

J K

Jacques (Saint), 253 (note), 284, 285, 287.	Jolivot (Dr), 312, 314.
Jardin des roses, 116.	Jongleries, 91.
Jaune d'œuf, 69.	Josuah, 181, 263.
Jaunisse, 93, 94, 147, 165, 187, 188, 192. — plusieurs sortes, 192.	Judas, 224, 227.
Jean (Saint), 226, 253 (note), 290 (note), 292.	Judaïque (Pierre), 130.
Jean de Garlande, 211.	Juifs, 97. — plus habiles que les doc- teurs, 87.
Jean XXI, 191 (note).	Jumeaux, 70.
Jean XXII, 191 (note).	Keiseberg, 65 (note).
Jeux, 97.	Kirchhof, 65 (note).
Jointures, 111, 112.	Küris (St), 292.

L

Labyrinthus, 9.	<i>Liber Paramirum</i> , ses édi- tions, 8, 9.
<i>Lacerta viridis</i> , 203 (note).	Liberate (Sainte), 289 (note).
Lactation, 178.	Liberté de la femme, 163.
Laïcs, 19.	Liégard (Dr), 289 (note).
Laine, 256.	Lienterie, 219.
Lait, 178, 179, 181, 182.	Lieu, 126.
Laitages, 32, 36.	Ligaments, 102.
Laitues, 32 (note), 197.	<i>Lilium medicinæ</i> , 191 (note).
Langue, 45.	Limbe, 124, 167, 168, 170, 171, 172, 174, 175, 184, 185.
<i>Lapis</i> , 72, 128.	Limon, 25, 26, 31 (note), 54, 67, 185.
Larme, 88, 95, 96, 101.	Lin, 96.
Larron, 91.	Linné, 130 (note), 194, 313.
Larve, 280.	Liquide, 52, 107.
<i>Laser</i> , 192 (note).	LIQUEUR, 72, 107, 108, 111, 112, 113, 114, 117, 129. — de la chair, 108, 109. — lapidaire, 128. — du microcosme, 188. — de la moëlle, 110.
Laurent (Saint), 305 (note).	
Légumes, 31, 32, 33, 36, 72.	
<i>Leim</i> , 25 (note).	
Leipzig, 237.	
Lèpre, 91, 112, 295 (note).	
Lépreux, 91 (note).	
L'Escluse (Charles de), 311.	
<i>Letten</i> , 25 (note).	

- | | |
|--|---|
| <ul style="list-style-type: none"> — de la pierre, 127. — subtile, 181. — tartrique, 111, 114. — tartrique grasse, 111. <i>Lithospermum officinale</i>, 130 (note). Lithiase, 28 (note), 53 (note). Livertin (Saint), 289 (note). Livres, 116. Locques (Nicolas de), 311, 313. Logique, 237. Lois bibliques et évangéliques, 305. Lubin (Saint), 289 (note). | <ul style="list-style-type: none"> Luette, 45. Lumière du monde, c'est le Christ, 252. — élevée, 253. — de la nature, 96, 156, 157, 166, 194, 209, 235, 236, 247, 248, 249, 250, 251, 255, 258. — pour chaque chose, 253. — du soleil, 257. Lune, 154, 250, 251, 253, 291. — est une lumière obscure, 251. Lunettes, 56, 63. |
|--|---|

M

- | | |
|--|---|
| <ul style="list-style-type: none"> Machaon, 238, 278. Macrocosme, 27 (note), 141 (note), 145. Magistère, 79. Magor, 298. <i>Magorina</i>, 298 (note). <i>Magorreum</i>, 298 (note). Mai, 65. Maigreur, 110. Mains, 113, 114, 248. Maitre(s), 63, 115. <ul style="list-style-type: none"> — d'école, 237. — d'œuvre, 252, 253. — véritable, 77. — de jeux, 97. <i>Majorana</i>, 314. MAL, son anatomie particulière, 21. <ul style="list-style-type: none"> — des Ardents, 295 (note). — caduc, 216, 217, 218. — Français, 94 (note), 299. — Saint Valentin, 289. MALADIES, 109, 159, 162, 163, 171, 173, 200, 210. <ul style="list-style-type: none"> — aiguës, 231. — canoniques, 190, 191, 193, 194. — cardiaques, 89. — leurs causes invisibles, 254. — leurs causes et origines, 254. | <ul style="list-style-type: none"> — 20, 24, 113, 162, 200. — communes, 157, 176. — corporelles, 254, 259. — chroniques, 109, 200. — curables, 229. — qui dessèchent, 108. — désordonnées, 112. — leurs différences, 186. — qui émacient, 108. — engendrées des excréments, 24. — des femmes, 155, 156, 157, 159, 160, 161, 162, 163, 182, 209. — du fiel, 93. — du foie, 62. — goutteuses, 113. — des hommes, 142, 148, 155, 160, 161, 162, 163, 209. — de l'imagination, 259. — incorporelles, 254, 259. — incurables, 229. — inefficaces, 112. — invisibles, 243, 245, 247. — de la matrice, 142, 160. — d'une nature violente, 103. — viennent de la nourriture, 200. — particulières, 176. |
|--|---|

- | | |
|---|--|
| <ul style="list-style-type: none"> — pénitentielles, 296. — de la pierre, 94. └ præternaturelles, 278
(note). — leur racine, 159, 161, 163. — propagées par la voie héréditaire, 218. — suppuratives, 111. — provenant du sang, 102, 107. — provenant du tartre, 30, 106. — tartriques, 42, 71, 82. <p>Mâle, 156.</p> <p>Mamelles, 178, 179, 182.</p> <p>Mamert (Saint), 289 (note).</p> <p>Manie, 85.</p> <p>Marc (Saint), 253 (note).</p> <p>Marcassite, 203.</p> <p>Mariage, 78, 225, 226, 227, 228.
— deux sortes, 78.</p> <p>Martyre, 302.</p> <p>März, 96 (note).</p> <p>Matérialisme, 164 (note).</p> <p>Mathieu (Saint), 253 (note).</p> <p>MATIÈRE, 80, 126, 154 (note), 172.
— argileuse, 32.
— du calcul, 92, 122, 123.
— de la chair, 199.
— de l'excrément, 27, 29, 46.
— de l'homme, 170.
— lapidaire, 42.
— de la matrice, 166.
— médicale, 115 (note).
— de la nourriture, 60.
— de la pierre, 42.
— des pierres, 124.
— première, 62, 86, 89, 115, 125, 200, 205, 213.
— première hermaphroditi- que, 200.
— première unique, 199.
— du sang, 199.
— son sujet, 85.
— terreuse, 32.
— ultime, 83, 99, 115, 124,</p> | <ul style="list-style-type: none"> 173, 200, 205, 213. — ultime des choses, 26, 27, 30, 31, 32, 35, 42, 43. — ultime des calculs, 86. — visqueuse, 37. <p>MATRICE, 135, 141, 144, 145, 147, 149, 151, 152, 154, 158, 159, 160, 161, 166, 167, 169, 171, 172, 174, 175, 177, 178, 182, 185, 200, 201, 202, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 216, 218, 219, 232.
— d'Adam, 169.
— son anatomie, 142, 179.
— est un animal, 141 (note).
— des choses, 166.
— cosmique, 154 (note).
— sa description, 142.
— des générations, 106.
— de l'homme, 167, 172.
— humaine, 168.
— ses liens, 144.
— ses maladies, 142.
— est un microcosme, 142.
— monde imparfait, 144.
— du monde, 167.
— ses opérations, 172.
— opinion des anciens, 141 (note).
— est le plus petit monde, 143.
— ses propriétés, 172.
— est une terre, 153.
— (trois), 169.
— visible, 172.</p> <p>Maures, 32 (note).</p> <p>Méats, 62, 64, 76 (note).</p> <p>Mécanique, 60, 219.
— de la génération, 125.</p> <p>MÉDECINE(S), 19, 87, 116, 202, 188, 189, 194, 196, 197, 200,
— astrologique, 96 (note).
— calcinées, 117.
— diffère suivant les pays, 34.
— divisée, 150.
— double, 170.
— féminine, 170.</p> |
|---|--|

- son fondement, 141.
 — formée par Dieu, 286.
 — de la jaunisse, 93.
 — ses principes, 38.
 — régulière, 183.
 — virile, 170.
 — ses deux voies, 259.
- MÉDECIN(S), 20, 48, 94, 103, 115, 125, 130, 156, 160, 161, 165, 170, 173, 175, 177, 178, 184, 188, 194, 195, 199, 203.
 — anciens, 130, 131, 173.
 — aveugles, 186.
 — son devoir, 198 (note).
 — leur erreur, 102.
 — faux, 129, 210.
 — de la femme, 145.
 — formé par la philosophie, 126.
 — français, 55.
 — de l'homme, 145.
 — leur ignorance, 30.
 — italiens, 55.
 — modernes, 30.
 — du monde, 145.
 — municipal, 87.
 — parfait, 254.
 — leurs sottises, 92.
 — sont triples, 145.
 Médicaments, 130, 150.
 — féminins, 189.
 — hermaphrodites, 187, 189, 190.
 — virils, 189, 210.
- Médications, 155.
- Meen (Saint), 289 (note).
- Mélancolie, 24, 90, 207.
- Mélisse, 270.
- Melon, 264.
- Membres, 75, 76, 81, 83, 85, 89, 101, 103, 159, 170.
 — inférieurs, 53.
 — principaux, 79.
- Menstrues, 149, 177, 179, 182, 187.
 — est un excrément, 178, 180.
 — leur nocivité, 180 (note).
- Mer, 164, 176, 202.
- Morte (Ecume de la), 31
 (note).
 — Rouge, 263.
 — Océanique, 263.
- Mercurie, 29, 107, 146, 147, 172, 204.
- Merda, 20, 26.
- Mère, 148, 177, 181.
- Mésentière, 22, 65.
- Mésentériques (veines), 60.
- Messie, 238.
- Métaux, 176.
- Météores (livre des), 124.
- Météorique, 60, 128.
- Meteoron, 314.
- Meule de moulin, 49.
- Meurtriers, 90.
- Meuse, 297 (note).
- Microcosme, 27 (note), 109, 121, 123, 141 (note), 170, 178, 226, 234, 247, 258.
 — du monde mineur, 252.
 — de sa nature, 201.
- Milieu, 126.
- Milio solis, 130.
- Milium solis, 130 (note).
- Millepattes, 94 (note).
- Millet, 80.
- Minéraux, 202, 203, 204, 206, 207.
 — excellents pour l'homme, 203.
- Miroir, 156.
 — nasal, 63 (note).
- Misère, 148, 162, 163.
- Miséricorde, 301.
 — de Dieu, 285.
- Moëlle, 23, 101, 102, 103, 104, 105, 110, 111, 113.
- Moïse, 265.
- Moines, 88, 97, 237.
- Mollification, 107.
- Momie, 313.
- MONARCHIE, 154, 160, 161, 165, 182, 183, 185, 186, 189, 190, 193, 196, 197, 198, 200.
 — de la femme, 145, 147, 157, 165, 173, 176, 186, 195, 197, 210.
 — du fiel, 194.

- | | |
|--|---|
| <p>— de l'homme, 145, 147, 157, 186, 195.
 — de la médecine, 145.
 — du monde, 145.
 <i>Moncontour</i>, 289 (note).
 MONDE, 124, 146, 147, 151, 152, 154, 164, 166, 167, 169, 172, 174, 175, 222, 250.
 — dernier, 151.
 — deux sortes, 250.
 — externe, 121, 123, 151.
 — fermé, 143, 144.
 — formé de la matrice, 166.
 — (grand), 27, 122, 143, 152, 157, 171, 249.
 — imparfait, 144.
 — interne, 151.
 — est la matrice des choses, 166.
 — mineur, 143, 145, 202.
 — minime, 147, 152.
 — moyen, 148.</p> | <p>— le plus petit, 144.
 — ultime, 145, 147, 148.
 <i>Monoculum</i>, 64, 95.
 <i>Monstres</i>, 206 (note), 208.
 <i>Montagnes</i>, 28, 262, 300.
 <i>Montpellier</i>, 55.
 <i>Morbus Epidemicus</i>, 271 (note).
 <i>Moreille noire</i>, 314.
 <i>Mort</i>, 102, 148, 162.
 <i>Mortification</i>, 107.
 <i>Morve</i>, 107 (note).
 <i>Moulin</i>, 49.
 <i>Mouton</i>, 256.
 <i>Mouvement(s)</i>, 125, 198.
 — astrals, 197.
 — du ciel, 198.
 — de la nature, 181.
 <i>Moyen-Age</i>, 91 (note).
 <i>Mucilage</i>, 31, 100.
 <i>Mucus</i>, 84, 107.
 <i>Mumia</i>, 32 (note), 204, 313.
 <i>Mur</i>, 156.
 <i>Musc</i>, 232.</p> |
|--|---|

N

- | | |
|--|--|
| <p>Narines, 76.
 <i>Nativité</i>, 122, 164.
 NATURE (s), 22, 107, 163, 166, 174, 176, 182, 186, 208, 215.
 — ses arcanes, 79.
 — astrale, 129.
 — des boissons, 68.
 — calculaire, 116.
 — (deux), 193.
 — diaphorétique, 183.
 — double, 69.
 — engendre toutes choses, 47.
 — des étoiles, 127.
 — de l'homme, 135.
 — humaine, 25, 26.
 — lapidifique, 117.
 — sa lumière, 7, 24, 96, 258.
 — microscosmique, 201.
 — du monde, 168.
 — mucilagineuses, 31.</p> | <p>— narcotique, 183.
 — des nourritures, 68.
 — son opération, 278.
 — stupéfactive, 183.
 — tartrique, 112.
 — vulcanique, 43.
 <i>Neige</i>, 145, 179.
 <i>Némathelminthes</i>, 181 (note).
 <i>Nématodes</i>, 181 (note).
 <i>Nez</i>, 84.
 <i>Nerfs</i>, 111.
 <i>Nipal précipité</i>, 95.
 <i>Nitrate ferrique</i>, 96 (note).
 <i>Noir</i>, 88.
 <i>Noirceur</i>, 125.
 <i>Noix</i>, 69.
 <i>Nonnes</i>, 97.
 <i>Notre-Dame du Haut</i>, 289 (note).
 NOURRITURE, 21, 22, 23, 26, 27, 28, 29, 30, 32, 35, 37, 41, 45, 46, 47, 50, 51, 52, 59, 60, 61, 64 (note), 68,</p> |
|--|--|

71, 84, 96, 104, 105, 106, 108, 122, 151, 173, 176, 180, 181, 182, 197, 198, 199, 200. — du cœur, 88. — de l'eau, 28. — féminine, 159, 174, 209. — de l'homme, 152, 195. — masculine, 183. — mauvaise, 224.	— de la médecine, 195. — son mouvement, 181. — de la terre, 28. — virile, 159, 209. <i>Novum organum</i> , 312. Nuit, 228. Nuremberg, 36, 91. Nutrition, 154. — son principe, 27.
--	---

O

Obstructions, 53, 109. Océan, 176 (note). Odeurs, 141 (note). Œuf, 69. Œsophage, 22, 46 (note), 131. ŒUVRES , 115, 251. — du Christ, 252. — sont faites par Dieu, 254. — sa lumière, 252. — son maître, 252. — de miséricorde, 303. — magique, 267 (note). Office de l'estomac, 83. — de la femme, 154 Oies, 94. Olive, 72. Olympe (mont), 126, 261. Ombellifères, 192 (note). Opération, 175, 176. — des excréments, 107. — stomcale, 83. Opinion, 93.	Oppilations, 53 (note). Ordonnance, 49, 90. Ordres de moines, 88. Oreilles, 97. Oreillette, 81 (note). Orfèvre, 288. Orge, 31. Orgues, 238. Orgueil, 277. Orifices, 108. — de l'estomac, 67, 95. — du ventricule, 47. Origine des choses, 92. — de l'homme, 152. — des maladies, 162. Ortie, 272. Os, 23, 60 (note), 102, 103, 113. Ouverture, 174. Oursin, 130 (note). Ovide, 154 (note). Oxyde ferrique, 204 (note).
---	---

P

Padoue, 191 (note). Païens, 278, 284, 288. Pain, 173, 180, 205, 312. Palestine, 130 (note). Palme, 55 <i>Palthenius, passim.</i> Palpitations de cœur, 89. Pantheus, 154 (note). Paon, 188 (note). PARACELSE , 267 (note). — ses ennemis, 151.	— ses manuscrits autographes, 8. — ordonnance autographe, 130 (note). — ses voyages, 36 (note). Parfums, 141. Paris, 55. Paralysie, 94, 147, 149, 159. — de l'homme, 159. — de la femme, 159. PAROXYSME , 46, 47, 53, 68,
---	--

- | | |
|---|--|
| 89, 92, 93, 94, 110, III,
116, 121, 122.
— calculaire, 46, 47, 61,
113.
— double, 112.
— incorporel, 113.
— invisible, 113.
— quotidien, 110.
— tarrique, 61, 103, 112.
— viable, 113.

<i>Passage</i> , 43.
<i>Passau</i> , 290 (note).
<i>Passion du Christ</i> , 253.
<i>Pater</i> , 269 (note).
<i>Paul (Saint)</i> , 304.
<i>Pauvres</i> , 304.
<i>Paysan</i> , 19, 29, 37, 84, 87,
149, 175, 280.

<i>Peau</i> , 102, 143, 144, 169.
<i>Pêcher</i> , 96.
<i>Pélican</i> , 77, 81 (note).
<i>Pénitence de Saint-Küris</i> , 292.
<i>Pépin</i> , 184.
<i>Père</i> , 180, 208.
<i>Péricarde</i> , 88, 89.
<i>Périphérie externe</i> , 175.
<i>Permixtion</i> , 30.
<i>Pern</i> , o. 135.
<i>Peroxyde de fer</i> , 204 (note).
<i>Perses</i> , 311.
<i>Peste</i> , 61, 183, 219, 295,
(note), 299, 300, 313.
<i>Pétrification du gland</i> , 130
(note).
<i>Petroleum</i> , 31 (note).
<i>Petrus Hispanus</i> , 191 (note).
<i>Pharisiens</i> , 88.
<i>Philippe</i> , 226.
<i>Philosophie</i> , 19, 20, 21, 22,
24, 29, 41, 43, 46, 96, 121,
124, 126, 141, 145, 147,
148, 151, 152, 166.
— est double, 259.
— médicale, 223.
<i>Phlegme</i> , 24, 202, 207 (note).
<i>Phlegmon</i> , 65.
<i>Phthisie</i> , 83, III (note).
<i>Phthisis</i> , 61.
<i>Physique</i> , 147, 152, 157, 160,
162, 163, 165, 173, 185, | 194, 200, 215.
<i>Pieds</i> , 126.
<i>Pierre (Saint)</i> , 253 (note).
— pasteur, 284.
<i>PIERRE(S)</i> , 26, 29, 30, 32, 36,
37, 41, 42, 48, 49, 54, 67,
69, 70, 88, 94, 109, 111,
121, 123, 124, 125, 126,
128, 129, 130, 176, 180,
226, 261.
— dissoutes, 41.
— externes, 121.
— des fleuves, 28, 123.
— de la foudre, 125.
— sa génération, 37.
— judaïque, 130.
— sa matière, 42.
— des montagnes, 28, 123.
— pences, 68.
— des ruisseaux, 123.
— du sel, 41.
— solaire, 41.
— spongieuse, 28.
— de la terre, 129.
— du tonnerre, 123.
— de Tusciano, 191 (note).
— de la vessie, 53.
— visqueuse, 34.
<i>Pindare</i> , 154 (note).
<i>Piqûres</i> , 60.
<i>Plaies</i> , 203, 204, 313.
— arsenicales, 204.
— béantes, 292.
<i>Planètes</i> , 191.
<i>Planet März</i> , 96 (note).
<i>Plantain</i> , 189.
<i>Plantes</i> , 190.
— leur aliment, 41.
<i>Plateanus</i> , 312.
<i>Plateario (Matteo)</i> , 312, 313.
<i>Pléthore</i> , 233, (note).
<i>Pleurésie</i> , 61.
<i>Pleurs</i> , 101.
<i>Plexus veineux</i> , 81 (note).
<i>Pline</i> , 15, 130 (note).
<i>Pluie</i> , 59, 181.
<i>Poètes</i> , 25, 87, 97.
<i>Poids</i> , 147.
<i>Poire</i> , 65, 184.
<i>Poiré</i> , 33.
<i>Poirée</i> , 197 (note). |
|---|--|

- | | |
|--|---|
| Poirier, 153, 161. | — d'Apollon, 278. |
| Pois, 31. | Prières, 276. |
| Poison, 180. | Principes (trois), 21. |
| Poisson, 32, 164, 165, 173,
199. | Procureurs, 97, 237. |
| Poitrine, 94, 182. | Profession médicale, 63. |
| Poivre des Abeilles, 27 (note). | <i>Profluvium</i> , 187. |
| Pomme de pin, 249 (note). | Promotrice des couleurs, 102. |
| Pommier, 161. | Pronostics, 187. |
| Pomponius Mela, 15. | Propriétés, 78, 109, 169, 170,
208. |
| Porcs, 256, 288 (note). | Protestantisme, 267 (note). |
| Pores, 60, 96, 102, 106, 108. | Providence, 255, 286. |
| Portugal, 36. | — divine, 156, 194, 283. |
| Poudre, 68. | Prudence, 69 (note). |
| Pouille, 36. | Prusse rhénane, 289 (note). |
| Poumon, 75, 76, 79, 80, 81,
82, 83, 89. | Pt. Mz., 96. |
| Pourriture, 207. | Puissance, 80, 153. |
| Poussins, 185 (note). | — expulsive, 30, 33. |
| <i>Präcipitāt März</i> , 96 (note). | — matricielle, 160. |
| Pratique canonique, 190. | — virile, 160. |
| Précipité, 125 (note). | Purgations, sans nécessité, 48. |
| Précipitation, 219. | 54.
— ne chassent pas le tarte,
48. |
| Préparateur, 195. | Purification, 178. |
| Préparation, 71, 86.
— archéique, 106. | Pustules, 129. |
| Préservation, 198 (note). | Putréfaction, 26, 33, 107. |
| Prêtres, 237. | Pylore, 85 (note). |

Q

Quirin (Saint), 292, 293. | *Quirinus*, 292 (note).

R

- | | |
|---------------------------------|--|
| Rabbits kabbalistes, 141 (note) | Reflux, 176. |
| Racines, 32, 181, 205. | Regensburg, 279 (note). |
| — des maladies, 161, 163. | Régime, 33, 106, 197, 198. |
| — du poirier, 161. | Régions étrangères, 111, 125,
178. |
| — de pommier, 161. | — leurs nourritures et bois-
sons, 68. |
| Rafraîchissement, 47, 89. | Règles des anciens, 49. |
| Rage, 299 (note). | Règne externe, 143. |
| Raifort, 96. | Reins, 22, 51, 64, 66, 67, 70,
75, 76, 86, 109, 127, 129. |
| Rate, 75, 76, 85, 96, 97, 175. | Religion diabolique, 288. |
| Rave, 197. | Remèdes, 95, 116.
— virils, 209, 210. |
| <i>Recepta</i> , 88, 150. | |
| Recettes impropreς, 112, 114. | |
| Rédempteur, 256 (note). | |
| Réduction du tartre, 49. | |

- Repos, 124.
Resella, 192, 193.
 Résine, 313.
 Résolution, 27, 105, 106.
Resselba, 193.
 Résurrection, 229.
 Retransmutation, 117.
 Reuchlin, 141 (note).
 Rêveries, 93.
 Rhasis, 51, 165.
 Rhin, 297 (note).
 Rhumatismes, 293.
 Rire, 95.
 Ris, 101.
 Rivet (Dom), 211 (note).
- Riz, 106.
 Roch le Baillif, 28 (note), 93 (note), 203 (note).
 Rome, 292 (note).
 Roseau, 78.
 Rosée, 124, 181.
 Roses, 116, 232.
 Rottestein, 297 (note).
 Roue de Sainte-Catherine, 280.
 Rougeur de l'urine, 66.
 Royaume de Dieu, 169, 174.
 Ruland, 93 (note), 203 (note).
Rupalen, 95.

S

- Sable, 25, 26, 27, 30, 32, 35, 48, 65, 67, 68, 69, 70, 106, 128.
 Saints, 44, 280, 283, 284, 289 (note), 290, 296, 304, 305, 306.
 Saint-Gall, 15, 16.
 Salerne, 55, 312.
 Salut éternel, 225.
 Samson, 263, 266, 267.
Sand, 25 (note)
 Sang, 24, 60, 85, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 110, 129, 143, 146, 153, 162, 175, 185, 196, 197, 199, 233, 262, 313.
 — est un corps quadruple, 214.
 — de la femme, 175.
 — de l'homme, 175.
 Sanification, 286.
 Santé, 95, 193, 198, 225, 276.
 Sapience, 96.
 Sarcome, 111.
 Sas, 306.
 Savants, 96.
 Saveur, 161.
 Sciatique, 111, 112.
 Science, 145 (note), 171, 175.
 — inexpérimentée, 177.
 Scribe, 88, 112.
- Scrofulariacées, 262 (note).
 Scrofulose, 292 (note).
 Sécheresse, 102.
 — du diaphragme, 46.
 Secrétion, 101.
 Secte trompeuse, 158.
 Sédiment, 48.
 Séducteur, 161.
 — des malades, 149.
 — de la médecine, 149.
Seekalb, 181 (note).
 Seigneurs, 63.
 Sein, 181.
 Sel, 29, 47, 62, 68, 80, 89, 96, 101, 107, 113, 114, 122, 123, 124, 125, 128, 146, 147, 172, 203, 204, 292.
 — puissant, 292.
 Selles, 48.
 Semblable, joint au semblable, 115, 186.
 Semence, 69, 152, 153, 155, 167, 171, 172, 201, 208, 210, 228.
 — de l'homme, 151, 163.
 — c'est le limbe, 168.
 — de la maladie, 213.
 Séparation, 33, 43, 45, 51, 59 (note), 67, 81, 82, 86, 104, 105, 106, 108, 121, 153.
 — sa douceur, 34.

- de la pierre, 36.
 — subtile, 105.
 — vraie, 84.
Sepher Bereshit, 154 (note).
Septante, 269 (note).
Serpent, 180, 203.
Sesquioxyde de fer, 204 (note).
Sexes, 187.
Sièges du tartre, 103.
Signes des Saints, 148, 160,
 187, 284.
 — leur similitude, 148, 155.
Silex, 68 (note).
Simon, 226.
Simples, 189, 190.
Sirops, 54.
Soies de porc, 256.
Soif, 148.
Solanum, 314.
 — *mortale*, 314.
 — *somniferum*, 314.
Solatrum, 314.
Soleil, 62, 128, 129, 154, 180,
 228, 231, 232, 250, 253,
 266.
 — sa lumière, 251, 252.
 — sa chaleur, 42.
Sommeil, 306.
Son, 251.
Songes, 306.
 — forme volante de la foi,
 306.
Sortilège, 237.
Souabe, 36, 207 (note).
Soufre, 29, 107, 125, 146, 147,
 172, 313.
 — de la terre, 31 (note).
Spagyrie, 311, 312.
Spagyrique, 153 (note).
Spéculations, 156.
Speculum naturale, 312.
Sphère, 127, 186, 206.
 — inférieure, 129, 143, 170,
 229.
 — plane inférieure, 127,
 201, 202.
 — supérieure, 129, 143,
 170, 201, 202, 229.
Sperme, 210.
 — de l'arbre, 182.
Statues, 280 (note).
 — spirituelle, 280 (note).
Stein, 25 (note).
Stercus, 20.
 — *diaboli*, 192 (note).
Stoïciens, 182.
Στόπανος, 131.
Strangurie, 53.
Strassburg, 7, 137.
Strunz (Fr.), 8, 96 (note), 137
 150 (note), 152 (note), 153
 (note), 216, 314.
Styrax benzoinum, 192 (note).
Substance(s), 84, 169, 170,
 — de l'homme, 23, 85.
 — molle, 107.
 — (trois), 20, 21, 24, 172,
 173, 204.
Subtilité, 104.
Suc des arbres, 35.
 — gras, 111.
 — des reins, 67.
Sudhoff (Karl), 136.
Succus cyrenaicus, 192 (note).
Suède, 36.
Sueur, 96, 102, 104, 108, 109.
Suffocation, 217.
 — de la matrice, 216, 218.
Suisse, 35, 36, 289 (note).
Sulfate ferreux, 254 (note).
Superposition des tartres, 54.
Superstition, 273, 275, 279,
 285, 304.
Suppuration, 111.
Surface du globe, 127.
Sustentation, 79 (note).
Symptômes, 110 (note).
Syncope, 218.

T

- Table tournante*, 306 (note).
Tablettes, 68.
Talc, 207.
- Tamis*, 306 (note).
Tarets, 94 (note).
Targums, 154 (note).

- TARTRE, 30, 31, 32, 37, 42, 46, 47, 48, 49, 53, 54, 55, 60, 61, 62, 63, 64, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 79, 82, 83, 85, 88, 89, 92, 93, 96, 97, 101, 102 à 122, 125.
 — alcalisé, 47 (note).
 — alumineux, 55.
 — son ascension, 105.
 — bleu, 67.
 — de la boisson, 52.
 — de la bouche, 51.
 — brun, 67.
 — calciné, 47, 49.
 — est un calcul, 35.
 — calculeux, 66.
 — de la chair, 105.
 — coagulé, 111, 117.
 — couleur de foie, 67.
 — des dents, 45, 46.
 — écailleux, 67.
 — ses espèces, 25, 33, 43.
 — engendré par la bouche, 50.
 — engendré dans le vin, 34.
 — étranger, 71.
 — des excréments, 71.
 — fauve, 67.
 — folié, 66, 67.
 — sa formation, 111.
 — sa génération, 75, 77, 80, 89.
 — gris, 67.
 — des intestins, 51, 53.
 — est une liqueur, 113.
 — lisse, 55.
 — ses maladies, 7, 29 (note).
 — des membres principaux, 71.
 — mucilagineux, 32 (note).
 — mercuriel, 55.
 — de la moëlle, 105, 111, 113.
 — noir, 67.
 — pâle, 67.
 — des poumons, 80.
 — sa réduction, 49.
 — résolu, 105.
 — rouge, 67.
 — rugueux, 50.
- sableux, 66, 67.
 — salin, 41, 47 (note), 55.
 — du sang, 105.
 — ses sièges, 103.
 — deux sortes, 34.
 — ses superpositions, 54.
 — de la terre, 32.
 — trois principaux, 102.
 — du ventricule, 51.
 — vert, 67.
 — du vin, 46, 54.
 — visqueux, 32.
 — ses deux voies, 102.
- Tecolithes, 130 (note).
Tectum, 69 (note).
 Tegernsee, 292 (note).
 Temps, 124, 125.
 — de la génération, 179.
Temres, 94 (note).
 Ténèbres, 228, 251.
 Tentation, 269.
Tereniabin, 311.
 Terre, 37, 72, 125, 127, 128, 129, 130, 146, 151, 152, 153, 154, 155, 166, 167, 168, 169, 170, 174, 175, 194, 201, 205, 208, 222, 273, 275.
 — sa nourriture, 28.
- Testaments
 — ancien, 268.
 — nouveau, 268.
- Tête, 69 (note), 126.
Thabor, 253 (note).
 Théorie, 126, 145, 146, 165, 173, 200, 209.
 — de la femme, 185.
Thesaurus Pauperum, 191 (note).
Thripa, 94 (note).
Tiges, 32 (note).
Tiraboschi, 313.
Tohou-vah-Bohou, 154 (note).
Tonneau, 43, 66.
Tophum, 55.
Tournefort, 130 (note).
Tournes (de), 8.
Toux, 83.
Toxites (Michel), 28 (note), 31 (note), 93 (note), 203.

Traitements, 50, 71, 102, 109, 114, 126, 149.
— canonique, 190, 191.
Tranchées, 53, 61, 92, 94.
Transfiguration, 253 (note).
Transmutation, 163, 180.
Transsudation, 79 (note), 89.
Tréfonds, 126, 127.
Trésor des Pauvres, 191.
Trioll, 272.
Trotteau, 297.

Tromperie, 150.
Trompeurs, 91.
Trône de Dieu, 169.
Trous, 113, 204.
Trumgibim, 311.
Tübingen, 237.
Tumeurs, 207, 257.
Tunique intestinale, 54.
Tuyaux, 82.
Tyrol, 36 (note).

U

Ulcérations, 65.
Ulcère, 145 (note), 203 (note).
— gras, 113.
Ulm, 297 (note).
Union, 112.
Univers, 154 (note).
Urine, 60, 61, 62 (note), 63,

64, 65, 66, 67, 68, 70, 75, 77, 79, 80, 85, 86, 87, 108, 109, 110.
— son anatomie, 109.
— baume des reins, 68.
— son dépôt, 86.
Utérus, 182.

V

Vaches, 288 (note).
Vadianus, 15.
Vair (Louis du), 180 (note).
Valentin (Saint), 289, 290.
Vanini, 290 (note), 297 (note).
Vapeur, 46, 104, 129, 232.
Vases, 144.
— qui conçoit, 201.
— leur tartre, 45.
Veau(x), 288.
— devant un évêque, 66.
Veines, 61, 62, 76, 80, 81, 85, 102, 103, 106, 108, 113, 175.
— hémorroïdales, 76 (note).
— mésentériques, 60.
— pulmonaires, 81.
— sanguinaires, 80.
Veltin (Saint), 290 (note).
Vengeance de Saint Jean, 292.
Venise, 191 (note).
Ventosités, 55.
Ventre, 50, 52, 53, 154 (note), 176, 279.

— inférieur, 53.
— supérieur, 53.
Ventricule, 21, 22, 33, 42, 44, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 59, 60, 61, 64, 65, 70, 75, 76, 77, 78, 79 (note), 83, 84, 86, 94, 95, 101, 102, 103, 110 (note), 129, 131, 195, 196.
— du cerveau, 85.
— son tartre, 51.
Verdeur, 205.
Vergnes (Dr), 289 (note).
Vérité, 117, 173, 301.
Vers, 93, 145, 181, 297 (note).
Versahlen, initiales des manuscrits, 257.
Vertu(s).
— expulsive, 60, 64.
— médicales, 195.
Vésicule du fiel, 75, 96.
Vessie, 22, 25 (note), 50, 51, 53, 60, 62, 63, 64, 65, 68, 70, 75, 76, 96, 102, 108,

- | | |
|--|---|
| 109, 127, 129. | — fixé, 203. |
| Viandes, 32. | — vert, 204 (note). |
| Vie, 168, 202. | <i>Vitulus marinus</i> , 181 (note). |
| Vieillards, 122. | Vœux, 276. |
| Vienne, 15, 130 (note), 237,
243. | Voies de l'erreur, 170. |
| Vierges, 178. | — génitales, 71. |
| Ville, 87. | — héréditaire, 218. |
| Villes Initiatives (les), 167
(note). | — du tartre, 102. |
| Vin, 33, 34, 35, 46, 72, 105.
— ardent, 46, 77, 105. | — de l'ultime matière, 43. |
| Vincent de Beauvais, 312. | — urinaires, 51, 59, 70, 82,
95. |
| <i>Viridellus</i> , 314. | — véritable, 43, 170. |
| Viscosité, 25, 26, 27, 28, 30,
31 (note), 37, 48, 65, 69. | Volatil, 78. |
| <i>Viscus</i> , 25, 27, 28, 29, 72, 128. | Volatilisation, 82. |
| Vit (Saint), 297 (note), 298. | Voleurs, 56. |
| Vitriol, 204, 232.
— calciné au rouge, 203
(note). | Volupté, 78. |
| — distillé, 203. | Vomissements, 55 (note), 61,
92, 94. |

W

- | | |
|----------------------------------|---------------------------------------|
| Wadt (Joachim de), 15. | 297 (note). |
| <i>Wasserkalb</i> , 181. | Wittelot, 289 (note). |
| Wattetot, 289 (note). | Wolfgang (Saint), 279 (note),
280. |
| Westerburg, 36. | Wolfgangistes, 278. |
| Wilgeforte (Sainte), 289 (note). | |
| Willibord (Saint), 289 (note), | |

X Y Z

- | | |
|---|------------------------------|
| Xirquest, 311. | — visibles, 248. |
| Xylophages, 94 (note). | Zabern, 297 (note). |
| Yeux, 95, 96, 97, 101, 142,
152, 156, 174.
— d'écrevisse, 130, 251. | Zetner (Lazare), 197 (note). |
| | Zwickau, 312. |



TABLE DES MATIÈRES

Œuvres médico-chimiques ou Paradoxes (suite)	1
LIBER PARAMIRUM (suite)	3
Livre troisième	5
Note	7
Schéma bibliographique	10
DES MALADIES DU TARTRE	13
Au lecteur	15
Traité Premier	17
Traité II	39
Traité III	57
Traité IV	73
Traité V	99
Traité VI	119
Note sur le mot ventricule	131
Livre Quatrième	133
Note	135
DES MALADIES DE LA MATRICE	139
Livre cinquième	241
Note	243
DES MALADIES INVISIBLES	245
Préface	246
Arguments des livres suivants	259
Livre premier	261
Comment la Foi rend le corps malade	270

Discernement de la Foi.....	275
Du mal Saint-Valentin	289
De la pénitence de Saint Küris et de la Ven- geance de Saint-Jean	292
Du Feu Saint-Antoine	295
De la danse de Saint-Guy	297
Livre Deuxième	309
DES MALADIES CAUSÉES PAR LES IMPRESSIONS DU CIEL OCCULTE	309
Notes et additions au tome premier	311
INDEX ALPHABÉTIQUE	315
Table des matières	339



Imp. L. HUBERT, 11, Faubourg Saint-Denis, Paris.

